

MÉMOIRES DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'AFRIQUE NOIRE

N° 67

MAURICE HOUIS

ÉTUDE DESCRIPTIVE
DE
LA LANGUE SUSU



IFAN-DAKAR
1963

ÉTUDE DESCRIPTIVE
DE
LA LANGUE SUSU

MÉMOIRES DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'AFRIQUE NOIRE

N° 67

MAURICE HOUIS

ÉTUDE DESCRIPTIVE
DE
LA LANGUE SUSU

IFAN
DAKAR

1963

ERRATA

	<i>au lieu de</i>	<i>lire</i>
<i>p. 7, ligne 7 (du bas)</i>	est donné	est donnée
<i>p. 9, ligne 10</i>	aspiration à l'implosion	aspiration à l'explosion
<i>p. 17, ligne 1 (du bas)</i>	son occurrence	son occurrence
<i>p. 20, ligne 4 (du bas)</i>	position emplosive	position implosive
<i>p. 20, ligne 2 (du bas)</i>	position ixplosive	position explosive
<i>p. 23, ligne 15</i>	L'occurrence	L'occurrence
<i>p. 26, en haut, à droite</i>	<i>a</i>	<i>a</i>
	série moyenne <i>a</i>	série moyenne <i>a.</i>
	<i>ã.</i>	<i>ã</i>
<i>p. 35, en haut</i>	<i>ã</i> ˘˘ <i>â</i> ˘-	<i>ã</i> ˘˘ <i>â</i> ˘˘
	<i>à</i> ˘- <i>ã</i> ˘˘	<i>à</i> ˘˘ <i>ã</i> ˘˘
<i>p. 66, ligne 17</i>	et <i>su</i> "jeûner"	et <i>sũ</i> "jeûner"
<i>p. 87, ligne 15 (du bas)</i>	<i>kòkò</i> <i>kòkòyí</i>	<i>kòkò</i> <i>kòkòyí</i>
<i>p. 177, ligne 11 (à droite)</i>	Objectal (syntagme) 58, 164	Objectal (syntagme) 59, 164

INTRODUCTION

Le peuple dont ce travail présente une description de la langue se désigne par le terme *sòsòe* dont le radical est *sòsò*. Il est habituellement connu sous l'appellation officielle de Soussou ; celle-ci s'est imposée depuis longtemps mais les titres les plus anciens de la bibliographie utilisent un terme plus proche de la réalité phonique, à savoir *soso*, *so*, *soso*, *suso*. Nous adoptons nous-mêmes la graphie *SUSU* conformément à des principes d'orthographe que nous avons proposés au Gouvernement de la République de Guinée et qui semblent avoir retenu l'attention.

D'après une publication du Service de la Statistique Générale de l'A.O.F., le chiffre « provisoire » de la population *susu* serait de 301.400, obtenu en additionnant les chiffres figurant en regard des cantons *susu*. Ce chiffre nous sert de base pour affirmer que la population dont le *susu* est la langue première se situe aux environs de 400.000. Nous ne pouvons en effet donner qu'un ordre de grandeur car il faut compter sur un nombre flottant de locuteurs qui sont en voie d'assimilation à l'ethnie *susu*. De la baie de Sangaréa jusqu'à quelques kilomètres du Cap Verga vivent des Baga (groupes du Koba et de Sobané) ; or ceux-ci sont en grande majorité bilingues et l'on peut considérer même, qu'à la limite intérieure des Baga et des *Susu*, le nombre de locuteurs pour lesquels le *susu*, bien que langue seconde, devient la langue principale pour les échanges économiques et culturels, augmente régulièrement. La région administrative de Boké, dont la frontière avec la Région de Boffa est la même que celle qui existait entre les anciens Cercles de Boké et de Boffa, présente un cas particulier qui mériterait une étude spéciale. Cette Région est en effet habitée par des populations qui ont encore conscience d'appartenir aux ethnies *landuman* et *nalu*. Or, dans la zone située du côté de la rive gauche du Rio Nunez (en amont, la *Tinguilita*), les *Landuman* et les *Nalu* ont pratiquement abandonné leur langue respective, du moins dans les couches actives de la population ; même quand ce n'est pas le cas, le *susu* représente néanmoins pour eux la langue qui leur permet le plus de communications. Il s'est formé dans les zones habitées par ces populations un dialecte *susu* connu sous le nom de *susu* de Boké. L'intercompréhension entre des locuteurs de Boké et des locuteurs du pays historiquement *susu* est immédiate ; il n'en reste pas moins que le dialecte de Boké est assez caractéristique pour être aussitôt identifié comme tel par les « vrais *Susu* ». Il est de plus frappé du discrédit qu'on accorde aux formes patoisantes et un *Susu* de Boké, hors de son pays d'origine, cherchera toujours à se corriger de façon à voiler ses affinités avec des groupes ethniques dépréciés dans l'opinion publique. Aux raisons linguistiques s'en ajoutent corrélativement d'autres ;

ce sont en effet des populations refoulées, vaincues, réfractaires, pendant assez longtemps, à l'islam. Dans cette Région de Boké, il importe de signaler que les Baga de Sitemu et ceux de Monchon, ainsi que les Mikiforé (de langue mandé) sur la rive gauche du Buruma, sont jusqu'à présent plus résistants que les Landuman et que les Nalu du continent.

La presque île du Kalum et, au nord, le Tabunsu, sont des zones où les Baga se sont pratiquement fait entièrement assimiler, à l'exception de quelques vieillards. De même, au sud-est du Kalum, dans le Kabak et le Samu, habitaient autrefois des Mani parlant une langue apparentée au bulom de Sierra Leone. Le mani comme langue a disparu du Kabak et ne subsiste que dans quelques villages du Samu près de la frontière de Sierra Leone. Dans cet État, les Susu sont en contact avec les Limba dans la région située entre la grande Scarcie et la Petite Scarcie, mais nous ignorons si l'ethnie susu y jouit d'une position de prestige. Au nord de cette zone, dans l'ancien canton du Bas-Tamiso en Guinée, les Susu sont en contact avec des Dyalonké. Il serait intéressant d'étudier ce contact sur place car, d'après les dires des Susu, les Dyalonké parlent une langue mandé très proche du susu.

Historiquement, on est fondé à croire que Susu et Dyalonké constituaient la même ethnie. La différence terminologique actuelle ne doit pas faire illusion. Les Dyalonké de Guinée et de Sierra Leone seraient des groupes sporadiques, séparés de la masse de la même ethnie au cours des luttes que les Peul leur livrèrent lorsqu'ils se constituèrent en État au Futa-Dialo.

Les Susu ont enfin une frontière commune avec les Peul. Celle-ci est très irrégulière. Il s'agit dans bien des endroits beaucoup plus d'une zone de contact que d'une limite précise. Le seul moyen de la concrétiser dans ses grands traits est de suivre la ligne sinueuse que tracent les toponymes au nord des anciens cantons (qui sont aussi le plus souvent des provinces historiques) de Bangalan, de Liso, de Sombori, de Tenè, de Sikima, de Kinsan, de Sanu, du Haut et du Bas Tamiso. Il faut toutefois ne pas perdre de vue que la migration des Peul vers la plaine littorale est un phénomène permanent et qu'il est fréquent de trouver en plein pays susu des villages peul, ou des hameaux peul dépendant d'un village susu, ou encore des familles peul occupant un carré dans un village susu.

La limite du pays susu telle que nous la faisons figurer sur la carte, se définit comme suit :

- la limite part au nord du Kolisohko, de la rivière Kumba (ou Kinkon) ; elle passe à Tunyifili en direction de Katongoro et Kolo ;
- une ligne Kolo-Mankutan rejoint la rivière Kitale, puis, de là, suit la Kitale, la frontière des régions de Boké et de Boffa, jusqu'à son croisement avec la rivière Buruma, au nord du village de Gemekunki. Nous sommes ici dans une zone limitrophe des Landuman et, compte tenu de leur assimilation, la limite du susu est imprécise ;
- la limite rejoint la frontière des Régions de Télimélé et de Boffa. Elle aborde donc le pays peul. Elle traverse la Fatala dans la province de Sombori, dans la partie nord de la grande plaine irriguée par la Fatala. Elle suit toujours la frontière des deux Régions, puis, alors que la frontière oblique vers le sud, la limite continue en direction

de l'est parallèlement à la rive droite de la rivière Konkuré à une distance allant de 12 à 20 km ;

— dans l'angle formé par les rivières Konkuré et Kakrima, Susu et Peul sont côte à côte puisqu'il y a des Susu dans le sud de la province peul de Kébu (villages de Sayonya, Songolon, Khaniya, etc.) et dans le sud du Monoma (villages de Tumanya, Simbalaya, etc.) ainsi qu'un peu plus au nord autour de Mambiya ;

— la limite continue à l'est, selon un tracé irrégulier qui contourne les provinces de Sikima et du Kinsan ;

— le Konkuré prend alors une direction sud-est, puis sud. Tous les toponymes de la rive gauche sont susu à quelque distance du fleuve. Puis le cours devient très méandreux. On note sur la rive droite deux villages, Yengisa et Dunkila enfermés dans des méandres. Le Konkuré traverse la route Kindia-Mamou. Le pays susu est au sud. La route passe au nord du fleuve et a attiré quelques villages ;

— après les sources du Konkuré, la limite du pays susu s'infléchit vers le sud parallèlement à la rivière Kakeldaka (ou Lolo). Elle oblique à l'est à partir du village de Seduya et rejoint la Kaba ;

— la limite devient très difficile à tracer, car on se trouve, dans un pays où se côtoient des Susu, des Malinké et des Dyalonké, donc des groupes linguistiquement parents, voire même très proches parents quand il s'agit des Susu et des Dyalonké. Il semble que la limite joint la rivière Kaba au confluent de celle-ci, du Kausu et du Dunduko ;

— elle passe la frontière Guinée-Sierra Leone. D'après Mc Culloch, il est difficile de rattacher exactement la limite guinéenne et celle de Sierra Leone. Il est possible en effet que la frontière soit cause de regroupements ;

— la limite rejoint le confluent de la Kaba et du Mongo, lesquels forment la Petite Scarcie, elle descend vers le sud entre la Grande Scarcie (ou Kolenté) et la Petite Scarcie, bordée à l'est par le pays des Limba ;

— elle atteint de nouveau la frontière près du pays des Temnè, à peu près au poste frontière de Kambia ; elle entre de nouveau en Guinée en direction de Benti, en contact avec le pays des Mani.

Les Susu habitent donc une région qui est géographiquement très variée, puisqu'elle va de la plaine littorale aux plateaux du Futa-Dialo. Leur habitat est relativement concentré : un village principal autour duquel sont essaimés des hameaux qui restent politiquement et économiquement liés au village d'origine. On peut considérer que l'ethnie susu s'est formée à partir de trois ethnies ; un fond mandé qui remonte aux populations qui occupaient l'empire de Ghana ; un fond nalu et бага, assez récent, que l'ethnie susu s'est assimilé au cours de sa progression vers la côte ; enfin un fond malinké, récent, plus sensible dans le Morea et le Tamiso. On comprend dans ces conditions que les Susu, du point de vue anthropologique, présentent des variations étendues.

Il n'en reste pas moins que la langue susu est homogène ; l'originalité dialectale la plus affirmée est celle du susu de Boké ; or la compréhension est tout de même immédiate entre Susu de Boké et d'une autre région.

La langue susu est classée dans le groupe des langues mandé. Cette affinité n'a jamais été démontrée ; on peut toutefois la considérer comme certaine, car elle est confir-

mée par une vue générale des faits, et par le sens qu'en ont les intéressés eux-mêmes. Ce qui reste par contre inconnu, c'est la place de la langue susu dans l'ensemble mandé. Aucune étude véritablement scientifique n'a encore été consacrée aux langues mandé parlées par les descendants de ceux qui ont participé aux États du Ghana, du Mali et aux États bambara. Nous pouvons seulement affirmer que la ressemblance souvent sentie par les locuteurs susu entre leur langue et le maliuké de Haute Guinée relève avant tout du vocabulaire ; les systèmes morphologiques de ces deux langues sont par contre assez différents. Le susu se rapprocherait plutôt du manding de Gambie et de Casamance qui reconnaît un morphème nominal et une conjugaison. Les descriptions parues jusqu'à ce jour ne nous paraissent pas toutefois suffisantes pour étayer un travail de comparaison qui soit fécond.

PREMIÈRE PARTIE



PHONOLOGIE

INTRODUCTION

§ 1 Afin d'établir la pertinence des oppositions phonématiques, trois couples de mots ont été successivement choisis : les consonnes apparaissent en position initiale dans un monosyllabe et dans un disyllabe, puis en position médiane dans un disyllabe. Quant aux voyelles, elles figurent dans un monosyllabe, puis en première et en deuxième positions syllabiques dans un disyllabe. Quand le cas se présente, nous faisons figurer également des trisyllabes.

Les commutations portent sur des phonèmes dont les réalisations phonétiques sont apparentées. Le plus souvent, pour un même phonème, on aurait pu étendre le nombre des oppositions à d'autres contextes phoniques. Les phonèmes se groupent généralement selon une séquence CV et le type de monèmes le plus fréquent statistiquement est de structure CVCV. Or il se trouve que le *susu* retient la plupart des combinaisons de phonèmes qui lui sont permises dans le cadre de cette syllabation optimale.

Les unités de contenu qui servent de base à la démonstration sont, dans la majorité des cas, des signes minimaux. La signification donnée est volontairement succincte et ne préjuge pas la classe ou la catégorie du mot. Ainsi sont traduites par des infinitifs, pour des raisons de commodité, les formes qui seront considérées par la suite comme des lexèmes bivalents. Seules les formes traduites en français par des substantifs se classent effectivement dans un groupe de nominaux dans le système *susu*. Nous nous sommes efforcé toutefois de mettre en opposition des unités qui auraient même fonction syntaxique ; elles appartiennent pour la plupart aux deux grandes classes des lexèmes radicaux et des noms définis. Tous les exemples *susu* sont écrits en italique selon une notation phonologique. Quand il y a lieu, la notation phonétique fait suite entre crochets. Les graphies adoptées sont celles de l'Association Phonétique Internationale pour la nasale vélaire η , pour les voyelles de 3^e degré d'aperture ε et ϱ , pour la fricative vélaire sourde x et pour la marque de nasalité, à savoir un tilde suscrit. Nous avons emprunté au système diacritique la notation de la nasale prépalatale \tilde{n} . L'occlusive vélo-labiale est noté par le digramme gb , lequel, outre le large emploi qu'il a reçu dans l'école africaniste anglaise, ne nous semble pas offrir d'équivoque. La longueur vocalique est donné par un point succédant à la lettre [*a.*]. Les tons sont notés par des accents suscrits : tons ponctuels haut [*´*], bas [*˘*], tons modulés haut-descendant [*ˆ*], bas-montant [*˜*] ; quand c'est nécessaire, les exemples sont suivis d'une schème indiquant les niveaux toniques [*˘*], [*˘*], [*ˆ*], [*ˆ*].

Il est adopté d'emblée une distinction entre deux classes de phonèmes, les consonnes et les voyelles. A ce niveau de l'analyse, certes, la distinction ne saurait être que d'ordre

phonétique ; mais elle se justifiera par la suite du point de vue phonologique quand seront pris en considération les faits de distribution.

Il n'est pas possible en effet d'opérer des commutations entre les phonèmes de ces deux classes respectives. La régularité quasi absolue de syllabation telle qu'elle se manifeste dans les séquences de type CV a pour conséquence que les consonnes fonctionnent électivement comme des éléments asyllabiques et les voyelles comme des éléments syllabiques. Les seules exceptions sont celles que présentent les variantes vocaliques [i] et [y] qui apparaissent en position asyllabique, et la variante nasonnée de la consonne [n] dont l'occurrence est liée à une fonction syllabique. Les conditions optimales de la distribution dans la chaîne font qu'une consonne est le plus souvent initiale ou intervocalique tant dans les unités minimales que dans les syntagmes¹ ; une voyelle est généralement finale ou interconsonantique, parfois initiale, ou encore elle manifeste à elle seule une unité de contenu. Que les voyelles aient électivement une fonction syllabique, implique pour le susu qu'elles soient également le support d'une réalisation tonique.

Nous entrerons par la suite dans le détail de ces faits, mais il nous a semblé nécessaire de les présenter succinctement afin que la distinction adoptée entre consonnes et voyelles, si elle apparaît pratique au départ, apparaisse aussi justifiée par un fondement structural.

(1) Cette constatation générale n'est pas infirmée par l'existence d'un certain nombre de signes CVC qui appartiennent au groupe des adverbes itératifs.

CHAPITRE PREMIER

LES UNITÉS PHONÉMATIQUES

LES PHONÈMES CONSONANTIQUES

§ 2 *b* L'identité phonologique de *b* ressort des oppositions suivantes : *bá* « enlever » — *dá* « créer », *bólè* « brindille » — *dólé* « cire », *kábé* « une tombe » — *kādè* « chef » ; *bǒ* « fendre » — *mǒ* « murir », *bǎró* « pourrir » — *mǎró* « masser », *dàbá* « esp. épinard » — *dámá* « créateur » ; *bàlá* « éparpiller » — *pálà* (angl. parlour) « salon », *tù.bi* « excuse » — *tùpi* (fr) « étoupe », *bǒ* « fendre » — *pó* (adverbe). Dans la dernière opposition le timbre [o] est indépendant de la consonne précédente.

Le phonème *b* se définit comme sonore par opposition à *p*, bilabial par opposition à *d*, non-nasal par opposition à *m*.

Il se réalise comme une occlusive bilabiale sonore, articulée avec énergie, sans aspiration à l'implosion.

§ 3 *p* La fonction distinctive de ce phonème ressort déjà de l'opposition *b-p* à laquelle s'ajoutent les suivantes : *pó* (adverbe) — *tó* « voir » ; *kùpé* « esp. poisson » — *kùmé* « avarice », *pǎti* (angl. pot) — *mǎti* « culotte ». Cette dernière opposition est pertinente car la présence de la voyelle nasale [ɔ̃] est indépendante du voisinage de [m].

p est sourd par opposition à *b*, bilabial par opposition à *t*, non-nasal par opposition à *m*.

Sa réalisation est celle d'une occlusive bilabiale sourde ; comme son partenaire sonore, elle est articulée avec énergie.

Ce phonème a une fréquence d'emploi assez basse. Il est notable qu'il n'apparaît que dans des mots d'emprunt et dans une certaine catégorie de signes.

Les mots d'emprunt sont surtout d'origine anglaise et leur usage est encore en vigueur dans le Rio Pongo où l'influence des missions protestantes fut prédominante au cours du XIX^e siècle¹. La plupart de ces mots font figure d'archaïsmes dans les autres régions, ou encore y sont inconnus.

Nous avons relevé les emprunts suivants : outre *pálà* déjà cité, *pá.ni* « tôle », « récipient métallique », « bassine », de « pan » (poêle, casserole, bassinet) ; *pé.púi* « pipe »

(1) Cf. sur ce sujet les articles de P. E. H. Hair cités dans la bibliographie.

de « pipe » ; *pěli* « être ivre » de « pint » (chopine) ; *pilėni* « raboter », du verbe « plane » ; *pi.sĩ* « pièce », « morceau », de « piece » ; *piyà* « avocat » de « pear » (poire) ; *pógóli* « baquet », de « bucket » ; *pirinti* « photographe », de « print » (imprimer).

Le phonème *p* apparaît également dans des emprunts faits au français¹. *pálátš* « planton » ; *pé.li* « pelle » ; *pérkil* « pellicule photographique » ; *pístà* « la poste » ; *pópi* « gonfler » et aussi « pompe », « robinet » provient du français « pompe » ou de l'anglais « pump ». Nous verrons à propos de la forme canonique en quoi certains de ces emprunts faits au français sont mal intégrés dans la langue susu.

Quant aux vocables qui seraient indigènes ou empruntés à une langue locale, ils sont en nombre très réduits ; signalons *kípúĩ* « crabe de vase » et *kěpù*, terme susu pour Freetown. *kípúĩ* est apparenté au baga (dial. du Koba) *ki-fi*, pl. *tsi-fi* et il doit vraisemblablement en provenir car cette espèce de crabe se rencontre particulièrement dans la mangrove qui est l'habitat par excellence des Baga, alors que les Susu sont des gens de l'intérieur et n'atteignent la côte que sporadiquement. *kěpù* est la forme susu du temné² *ro-kamp*, toponyme indigène de Freetown. Là encore il y a lieu de croire que l'emprunt s'est fait au temné ; en effet le trafic entre les côtes de Sierra Leone et de Guinée s'est fait par des pêcheurs temné, par des Baga authentiques et par des Baga en voie d'assimilation au groupe ethnique susu et, pour presque tous ces gens, le susu était la langue commerciale. Ils ont dû amener avec eux le nom local de cette capitale, infiniment plus importante que Konakry jusqu'au début du xx^e siècle, l'assimilant au susu en laissant tomber le préfixe locatif ; l'assimilation est d'ailleurs incomplète, car la finale d'un nom ne peut être régulièrement de timbre [u], mais [ui] ou [i].

Nous trouvons le phonème *p* attesté encore dans deux mots. *pá.tĩ* est un morceau de percale que portent les jeunes filles après la guérison de l'excision ; il désigne donc un tissu d'importation et l'on s'attend à ce que le mot soit emprunté, mais nous n'avons pu trouver son origine. Enfin *pěremúĩ* « le lamantin » s'apparente au mani³ *o-perum* ; il est très vraisemblable qu'il y ait là encore un emprunt, car le lamantin, animal de cours d'eau avec une préférence marquée pour les eaux saumâtres, fréquente les régions à mangrove des Mani et des Baga.

Si nous ne disposions que des exemples précédents, *p* apparaîtrait comme un phonème d'emprunt essentiellement, situé dans une case vide du système. Or il est également attesté dans une autre série de vocables ; ils ont toutefois ceci de particulier qu'ils sont accompagnés d'une intonation expressive. Ils sont énoncés avec

(1) Les emprunts du susu au vocabulaire français sont assez minces. Il nous semble qu'il n'y a pas eu de pénétration notable de la langue du colonisateur dans la langue du colonisé, car les usages du susu et du français sont en quelque sorte parallèles. Leur position respective s'est concrétisée et bloquée dans une situation de bilinguisme telle qu'il est fait appel à l'une ou à l'autre langue, toutes proportions gardées, selon le contenu du message ou le statut social ou culturel des locuteurs en présence. On trouve également chez les Susu — comme dans bien d'autres régions de l'Afrique — ce phénomène de langage où des portions d'un même message se succèdent dans l'une ou l'autre langue ; c'est ce même phénomène de superposition qui a été décrit par certains auteurs sous le nom de « diglossie ».

(2) Le *temne* est apparenté très étroitement aux dialectes baga, ianduman, tyapi de la Guinée ; les classes nominales y sont marquées par des préfixes.

(3) Dialecte très proche du bulom (ou sherbro), parlé dans la Région de Benti ; il est caractérisé par un système de préfixes et de suffixes.

emphase, celle-ci se concrétisant par l'allongement de la voyelle et une hauteur plus élevée que dans le discours normal. Ils appartiennent à la catégorie des adverbes expressifs et à celle des lexèmes de structure onomatopéique. Relèvent de la première : *pát* ou *páti*, *pé*, *pérétúpérétú*, *pét*, *pil*, *písipisi*, *pó*, *pó*, *pósá*, *pósá*, *póléké*, *púxá*. Leur signification, autant qu'elle peut être cernée, sera donnée lors de l'analyse des adverbes. Il est notable que se situent dans cette catégorie des monèmes de structures CVC, laquelle est entièrement anormale en susu. Toutefois les monèmes en question ne se superposent pas à la chaîne parlée ; ce sont bien des éléments de la première articulation¹, ils jouissent de la propriété de commuter avec d'autres adverbes. Ils se distinguent en cela des interjections *pé* (étonnement) et *póró* (assentiment), lesquelles sont aussi des unités significatives mais qui n'entrent pas dans des relations syntagmatiques.

Le phonème *p* apparaît dans des lexèmes de structure onomatopéique. Nous en relevons quatre : *pátápátá* « frétiller » (se dit d'un poisson), *pédé* « donner une chique-naude », *púrúti* « arracher avec violence », *pútúpútú* « avoir des spasmes » (se dit d'une poule qu'on égorge).

Le phonème *p* est donc intéressant à plus d'un titre puisque, dans l'état actuel de la langue, il n'apparaît que dans des mots de valeur expressive et dans des mots qui sont incontestablement des emprunts.

Cette unité distinctive présente donc d'une part la propriété d'être spécialisée par rapport à un certain contenu. Dire que l'expressivité repose entièrement sur le phonème *p* serait inexact, mais il est l'un des éléments de la motivation sémiologique, peut-être le plus important, concurremment avec des faits de distribution comme la séquence CVC et l'allitération de certains sons.

D'autre part, l'apport de mots étrangers eut pour résultat qu'une case quasi vide du système s'est trouvée remplie. Lorsqu'au XIX^e siècle la communauté susu éprouva le besoin d'adopter de nouvelles notions, le phonème se trouva intégré dans la corrélation de sonorité, en opposition avec *b*. Les locuteurs pouvaient en effet le reproduire facilement puisqu'il représente une combinaison d'articulations usuelles, les traits de labialité et de non-voisement.

§ 4 *f* Soit les oppositions suivantes : *fé* « affaire » — *sě* « chose » ; *féri* « corne » — *séri* « médicament », *fi.fà* « barrique » — *fisá* « dépasser » ; *bi* « raser » — *fi* « donner », *bálá* « éparpiller » — *fálá* « parler », *tàbé* « cuisse » — *tàfé* « esp. plante », *yèlèbú* « humilier » — *yèlèfú* « être léger ».

Ce phonème est fricatif par opposition à *b* et à *p*, labial par opposition à *s*.

Il se réalise comme une fricative² labio-dentale sans vibrations glottales.

Ce phonème présente une analogie avec le phonème *p* en ce sens qu'il a la propriété d'apparaître dans des segments qui ont une valeur expressive : *fàxàfàxá* « être brumeux », *fékúfékú* « sangloter », *fifilili* « être couvert » (temps), *filífili* « entortiller », *fi.rifará*

(1) Notre description phonologique est du type de celle donnée par A. Martinet : *La description phonologique, avec application au parler franco-provençal d'Hauteville*.

(2) Il s'agit bien ici d'une fricative et non d'une spirante, car l'articulation est ferme et bien caractérisée par un bruit de friction. Cf. la distinction entre fricatives et spirantes telle qu'elle est faite par A. Martinet dans *La description phonologique*., 2-21.

« bouleverser », *firifiri* « tourner », *fisáfisá* « être effiloché », *fisífisi* « déchiqueter », *fitítátá* « bousculer », *fùlùfùlù* « se voir en a parte ». A ceux-ci s'ajoutent quelques adverbes : *fètèfètè*, *féu*, *féuféu*, *fóyófóyó*, *fúé*, *fús*. Enfin quelques noms : *figifigi* « mois des tornades », *filifilitábè* « esp. médicament végétal », *firigifàràgàlá* « un vagabond », *fò.fóròtó* « orange, amère », *fóyéfóyé* « tissu très fin », *fúfáfú* « un vaurien ».

La réalisation du phonème *f*, dans la mesure où elle s'accompagne d'une valeur expressive, se manifeste conjointement avec une distribution allitérative. Toutefois le phonème, à la différence de *p*, est attesté dans un grand nombre d'autres mots, neutres du point de vue de l'expressivité, et, de plus, étrangers à tout processus d'emprunt apparent.

§ 5 *d* L'identité de ce phonème ressort des oppositions suivantes : *dé* « bouche » — *té* « feu », *dàbè* « boutique » — *tàbè* « une lance », *kàdá* « cartes à jouer » — *kátá* « garder » ; *dá* « créer » — *ná* « être », *dàxó* « asseoir » — *náxó* « être sale », *xàdè* « figue » — *xóné* « colère ».

Si l'on ajoute à *d—t* et *d—n* l'opposition *d—b* déjà signalée, *d* se définit phonologiquement comme sonore par opposition à *t*, apical par opposition à *b*, non-nasal par opposition à *n*.

Sa réalisation est celle d'une occlusive apicale sonore articulée avec une certaine énergie ; la pointe de la langue fait obstacle en-dessous des alvéoles.

§ 6 *nd* Le son qui est noté *nd*, phonétiquement [ⁿd], est attesté à notre connaissance dans un seul vocable, *ndě* « un », « quelqu'un », « lequel », d'un emploi courant. Il s'oppose au phonème *d* dans les énoncés suivants : *a wúri ndě tòmà* « il voit (*tòmà*) un arbre (*wúri*) quelconque » — *a wúridi tòmà* « il voit un petit d'arbre »¹. Les énoncés suivants montrent une opposition *nd—b* : *a bára ndě li* « il a trouvé (*li*) quelqu'un » — *a bára bé li* « il a trouvé ici (*bé*) ». *nd* s'oppose à *gb* dans les exemples suivants : *a ná kóde ndě búmà* « il est (*ná*) sous (*búmà*) un fromager » — *a ná kódegbé búmà* « il est sous un grand (*gbé*) de fromager ». Ajoutons enfin : *...ndě fé rà* « à propos de quelqu'un » — *...di fé rà* « à propos de l'enfant ».

Le phonème *nd* se définit comme prénasalisé par opposition à *d* et *n*, apical par opposition à *ng*.

Il y a lieu de considérer le phonème *nd* comme résiduel. Nous ne l'avons en effet trouvé que dans un seul vocable. Cette rareté sur le plan du lexique est toutefois compensée par un emploi assez large sur le plan du discours, eu égard à la signification du vocable *ndě*. Il est possible que d'autres survivances se maintiennent qu'on découvrira en dirigeant l'enquête sur des vocabulaires techniques ou sur des usages microdialectaux.

Sa réalisation est celle d'une apicale prénasalisée sonore ; la tenue réalisée par la pointe de la langue appliquée contre les alvéoles est précédée d'un abaissement du voile du palais. Il s'agit donc d'une occlusive dentale modifiée par un nasonnement initial ; l'attaque nasale est très rapprochée de l'occlusion et l'impression acoustique est celle d'un son homogène.

(1) Nous respectons la traduction littérale telle qu'elle sera ultérieurement justifiée.

§ 7 *t* La fonction distinctive de ce phonème ressort déjà des oppositions *t—p* et *t—d*, auxquelles l'on ajoutera *t—n*: *t̃* « homonyme » — *ñ* « pouvoir », *t̃r̃l* « vin de palme » — *ñr̃i* « cicatriser », *kátá* « essayer » — *kàná* « casser ».

t se définit comme sourd par opposition à *d*, apical par opposition à *p*, non-nasal par opposition à *n*.

La réalisation est ferme et sans variations notables ; elle se caractérise par une occlusion au niveau de la zone sous-alvéolaire.

§ 8 *s* Soit les oppositions suivantes : *s̃* « tomber » — *t̃* « accepter », *s̃x̃* « crier » — *t̃x̃* « filtrer », *gbésè* « cure-dent » — *gbété* « différent ».

Si nous ajoutons aux couples précédents l'opposition *s—t* déjà vue à propos du phonème *t*, *s* se définit comme fricatif par opposition à *t* et *d*, alvéolaire par opposition à *f*.

Sa réalisation est celle d'une sifflante alvéolaire sourde ; le bruit de friction est acoustiquement très ferme, la partie antérieure de la langue s'étale face aux zones alvéolaire et post-alvéolaire.

§ 9 *g* L'identité phonologique de *g* ressort des couples suivants : *g̃* « finir » — *ké* « héritage », *g̃áyi* « brûlure » — *káyi* « propriétaire », *sigé* « départ » — *siké* « hésitation » ; *g̃ǎ* « brûler » — *dǎ* « s'arrêter », *g̃ábé* « pigeon » — *dábé* « boutique », *fádé* « provision » — *fágé* « force ». Le traitement ultérieur de *η* fera apparaître en outre une opposition *g—η*.

Le phonème *g* est sonore par opposition à *k*, dorsal par opposition à *d*, non-nasal par opposition à *η*.

La réalisation de *g* est celle d'une occlusive sonore articulée plus ou moins profondément dans les régions postpalatale ou vélaire selon la voyelle qui la suit.

§ 10 *k* Aux oppositions manifestées à propos du phonème précédent s'ajoutent les deux suivantes : *ké* « héritage » — *té* « feu », *kábé* « une tombe » — *tábé* « une lance ». Nous verrons au sujet du phonème *η* une opposition *k—η*.

k se définit comme sourd par opposition à *g*, dorsal par opposition à *t*, non-nasal par opposition à *η*.

Phonétiquement il est le partenaire sourd du précédent ; sa réalisation est celle d'une occlusive sourde, l'occlusion ayant lieu dans la partie postérieure du palais dur ou au niveau du velum.

§ 11 *ng* Le phonème noté *ng*, phonétiquement [ⁿg], soutient l'analogie avec le phonème *nd* vu précédemment. Nous ne l'avons trouvé attesté que dans deux vocables, *ngǎ* « mère » et *ngòrú* « esp. mangue sauvage ». Ces deux vocables sont d'un emploi courant, mais le second est vraisemblablement un emprunt au peul du Futa-Dialo.

Sa fonction distinctive est évidente dans les couples suivants : *a bá tòmà* « il verra la mer » — *a a ngǎ tòmà* « il verra la mère de lui » — *a tǎ tòmà* « il verra le village » — *a bárà ná tó* « il a vu celui-là » — *a bárà a ngǎ tó* « il a vu la mère de lui ». Il n'existe pas un vocable *ga* pouvant commuter avec *ngǎ*. On peut opposer *ngòrú* à *gòró* « descendre » et à *dóró*, adverbe répondant à « seulement ».

Le phonème *ng* se définit comme prénasalisé par opposition à *g* et *η*, dorsal par opposition à *nd*.

Il se réalise comme une occlusive dorsale dont la tension est caractérisée par une attaque nasonnée, selon un processus articulatoire analogue à celui de la réalisation de *nd*, et qui s'accompagne de vibrations glottales.

§ 12 *x* L'identité phonologique de *x* ressort des oppositions suivantes : *xĩ* « dormir » — *kĩ* « donner », *xĩri* « os » — *kĩri* « gaule », *tĩxé* « poule » — *tĩ.ké* « esp. antilope » ; *xã* « laver » — *sã* « poser », *xãré* « terre ferme » — *sãré* « prix », *béxú* « gronder » — *bèsú* « sucer », *xábári* « pardon » — *sábári* « se calmer ».

Le phonème *x* se définit comme fricatif par opposition à *k* et *g*, dorsal par opposition à *s*.

La réalisation de *x* n'est pas entièrement homogène sur le territoire de la communauté susu. On relève tout d'abord deux variantes assez proches. L'une se remarque dans les zones contiguës à la frontière susu-baga, là où les locuteurs ont pour la plupart des ancêtres qui, de langue et de culture, étaient baga ; leur tendance est d'avancer l'articulation de *x* et de la situer au niveau postalatal. L'autre variante tend vers une direction inverse ; l'articulation dorsale est franchement vélaire et le bruit de friction devient dans une énonciation ferme une vibration uvulaire. Cette variante est partagée par les locuteurs susu qui ne vivent pas en symbiose avec des représentants des minorités côtières.

Il existe enfin deux autres variantes dont l'emploi est en rapport avec des habitudes contractées au contact d'influences culturelles étrangères.

D'une part l'influence des écoles coraniques est à l'origine d'une certaine affectation dans le langage. Des locuteurs susu, ayant appris à prononcer l'arabe, tendent à reculer la zone d'articulation de *x*, réalisant un son qu'on peut définir comme une affriquée à attaque uvulaire ou une fricative uvulaire. Ils visent ainsi à donner à leur discours une certaine teinte gutturale. La variante de *x* est ici de nature sociologique ; elle est propre à un groupe de locuteurs qui cherchent à rendre sensible, à travers une certaine prononciation, le fait qu'ils sont frottés d'instruction coranique.

D'autre part il est enfin une dernière variante de *x*, à savoir une réalisation occlusive dorsale. Cette variante apparaît chez les locuteurs qui, n'étant pas ethniquement susu, habitent au-delà de la rive droite de la rivière Kitali, c'est-à-dire d'une façon générale dans la région de Boké. Ces locuteurs sont, soit des bilingues pour lesquels le susu est une langue à prestige, soit des monolingues dont le susu est la langue première mais qui restent encore attachés à une tradition culturelle baga, landuman ou nalú. Le dialecte susu de Boké ne comporte pas de phonème *x*, mais on y trouve par contre le phonème *k*. Nous ne pouvons, faute d'informations, préciser la nature exacte des réalisations de *k* dans ce dialecte ; il est néanmoins évident que la spirale dorsale de [*tĩxé*], par exemple, passe à la réalisation la plus proche [*tĩké*] permise par le système phonologique du susu de Boké, à savoir celle du phonème *k*. Il s'agit donc d'une variante dialectale, considérée d'ailleurs comme un indice patoisant par les Susu qui ne relèvent pas de cette région marginale¹.

(1) Dans des textes enregistrés d'un locuteur de Boké, il est caractéristique que celui-ci emploie tantôt la variante fricative, tantôt la variante occlusive. Il lui arrive même de se reprendre et de répéter tel segment avec ce qu'il sait être considéré comme la norme.

L'usage de cette variante [k] est de plus renforcé par l'influence du français qui agit en sa faveur. En effet, parmi les Européens qui ont appris le susu, bon nombre d'entre eux vont au plus pressé et n'emploient que la variante [k], la plus facile en regard des habitudes articulatoires françaises. Il s'ensuit que nombreux Susu, en s'adressant à eux, cherchent à faciliter les contacts linguistiques en usant de cette variante. Mais un emploi beaucoup plus large de [k] est dû au fait que, dans les actes administratifs, les toponymes et les anthroponymes sont écrits avec la lettre K quand il se présente une fricative dorsale ; l'écriture influence la prononciation et favorise ainsi l'usage de la variante signalée.

Celle-ci est donc le jeu de deux tendances opposées. D'une part, comme trait propre à un parler dialectal minimisé par l'opinion, elle tend à disparaître devant l'usage « normal », du moins hors de la zone du dialecte ; par contre, l'influence de l'écriture, à travers les actes administratifs et la presse, accroît le privilège de la variante occlusive, car, même lorsqu'elle est notée KH, on ne retient que la prononciation attribuée à la lettre K¹.

§ 13 *gb* Soit les oppositions suivantes : *gbé* « grand » — *gé* « creuser », *gbésè* « cure-dent » — *gèsè* « fil » ; *gbí* « excrément » — *kí* « donner », *gbàtá* « être impatient » — *kátá* « essayer », *dàgbá* « être malpropre » — *dáká* « maudire ». Le son [gb] est complexe ; il requiert une double occlusion buccale, l'une au niveau du velum, l'autre au niveau des lèvres. L'occlusion vélaire est légèrement antérieure à celle des lèvres. Acoustiquement l'effet est surtout celui d'une labiale, du fait de la vive explosion due à la détente ferme des lèvres.

Le phonème *gb* se définit comme dorso-labial par opposition à *g*, comme sonore par opposition à *k*.

§ 14 *m* L'identité phonologique de *m* apparaît dans les couples suivants : *mǎ* « mûrir » — *nǎ* « pouvoir », *mini* « sortir » — *ní.ní* « ombre » ; à ceux-ci s'ajoutent les exemples où *m* commute avec *b*.

Le phonème *m* se définit comme nasal par opposition à *b* et *p*, comme bilabial par opposition à *n*.

Phonétiquement il s'agit d'une occlusive bilabiale articulée avec un abaissement concomitant du voile du palais.

§ 15 *n* Aux couples où s'opposent *n*—*d* s'ajoutent ceux-ci : *né* (adverbe) — *ñé* « année », *nè.né* « être neuf » — *ñéné* « souris », *kàná* « casser » — *káñá* « esp. de gâteau », *ná.múyí* « coutume » — *ñámúyí* « branchies ».

n se définit comme nasal par opposition à *d* et *t*, apical par opposition à *ñ*, *m* et *ŋ*.

Son point d'articulation est sensiblement le même que celui des occlusives [d] et [t], donc en zone sous-alvéolaire.

Il existe en outre une réalisation combinatoire de *r* qui est phonétiquement analogue à la réalisation occlusive du phonème *n*.

(1) La plupart de nos remarques concernant les communautés linguistiques ont été faites à une période antérieure à l'indépendance politique.

Le phonème *n* connaît deux réalisations. L'une est la réalisation non syllabique, en position initiale ou médiane des monèmes, conformément à l'articulation de l'occlusive nasale telle qu'elle vient d'être décrite.

L'autre réalisation est en relation avec l'emploi du pronom de 1^{re} personne singulier. Elle supporte un ton ; il s'agit donc d'une variante syllabique¹ du phonème : *n̄ a tōgómà* « je le prendrai », *n̄ e tōgómà* « je les prendrai », *n̄ sigámà* « je partirai ». La nécessité de supporter un ton fait que le processus articuloire comprend un phénomène de nasonnement, avec ou sans occlusion apicale. Le pronom apparaît en effet devant une voyelle ou devant une consonne. Or devant un segment vocalique ou à initiale vocalique, l'occlusion se réalise effectivement, mais elle est précédée d'une attaque nasonnée : *n̄ a tōgómà* est phonétiquement [*n̄á tōgómà*]. Par contre, lorsque le pronom précède une consonne, il ne subsiste plus du processus articuloire que l'abaissement du velum et les vibrations glottales ; le processus d'occlusion n'est plus acoustiquement sensible. La consonne initiale du segment se réalise alors avec une attaque nasonnée : *n̄ sigámà*, [*n̄sigámà*]. L'apparition de cette variante nasonnée du phonème *n* est indépendante de la nature phonique de la consonne suivante.

§ 16 *n̄* L'identité de ce phonème ressort des couples suivants : *n̄i* « cuire » — *yi* « celui-ci », *n̄óxé* « correspondant » — *yóxé* « frêle », *n̄àgàlé* « esp. arbre (Uapaca) » — *yàgàlé* « pomme cajou », *digin̄éyi* « sésame » — *digiyéyi* « esp. plante » ; il n'y a pas lieu d'admettre dans le dernier exemple que la nature de la troisième consonne dépende du degré d'aperture de la voyelle suivante. Aux oppositions *n̄—y* s'ajoutent celles où commutent *n—n̄*.

Le phonème *n̄* se définit comme prépalatal par opposition à *n*, nasal par opposition à *y*.

Son articulation est ferme et requiert un large étalement de la langue contre la partie antérieure du palais dur.

§ 17 *η* Ce phonème a une fréquence d'emploi très basse. Il ne nous est apparu que dans trois vocables courants et dans quelques toponymes : *n̄éηé*, terme respectueux pour « tête », *n̄àηàráyi* « cascade », *ηùmèli* « un voleur ». Les deux premiers sont d'un emploi courant et qui n'est pas dialectalement localisé. Le troisième n'apparaît que dans la région du Bangalan ; autre part, on trouve, avec le même sens, *mùn̄èli*. On peut se demander s'il ne s'agit pas de deux variantes dont l'une a subi une métathèse.

A ces exemples s'ajoutent quelques toponymes : *n̄eηeya* village de la région de Kinsan ; *s̄àηapoliya*, *s̄àηasosota*, *s̄iηāde*, villages de l'ex-canton de Thia ; *ηaliya*, village du Kolisokho.

Le statut fonctionnel de *η* ressort des oppositions suivantes : *n̄éηé* « tête » — *n̄è.gári* « neveu » — *n̄àgàlé* « esp. Euphorbiacée » — *n̄éyi* « dent » — *n̄iñé* « faire » — *n̄igé* « bovin » — *n̄iki* « esp. arbre » — *n̄axà* « dire ».

(1) Une référence au problème posé par une « nasale faisant syllabe » est donnée par N. S. Troubetzkoy dans ses *Principes de phonologie*, p. 132.

nàṅàràyi est à rapprocher des segments suivants : *a nágáxábl* « après lui » — *nāgámàdi* « bâtard » — *màgáyi* « incendie » — *màgàsáyi* « administration ».

Le toponyme *ḡaliya* peut être mis en parallèle avec *gálkyi* « aisselle », *xáli* « arc », *káli* « jurer », *kálóyi* « bassine », *gbé.liyá* « esp. oiseau ». De même le toponyme *sāḡa* nom d'une rivière, se rapproche de *sāḡareya*, village du Sanu (*sāḡare* nom d'homme), *sāḡoya* chef-lieu du Kinsan (*sāḡo* nom d'homme), *sāḡta* affluent du Kolenté, *sàxá* « trois », *sáké* « racine », *sá.gá* « grenier », *sāḡḡ* « décapiter », *sāñá* « fois ».

De tous ces rapprochements il ressort que l'occurrence de *ḡ* est bien indépendante de tout contexte phonique. Le statut phonologique de *ḡ* se définit comme suit : il est nasal par opposition à *g*, *k* et *x*, dorsal par opposition à *n*, *ñ* et *m*.

Sa réalisation est celle d'une occlusive nasale articulée au niveau du voile du palais.

Eu égard toutefois à sa très basse fréquence, il y a lieu de considérer le phonème *ḡ* comme résiduel. Il semble qu'il se maintienne mieux dans les régions montagneuses, donc dans un fond susu continental, par opposition aux zones ouvertes aux influences côtières. Il est caractéristique qu'il se maintienne particulièrement dans cette classe conservatrice du vocabulaire que sont les toponymes¹.

§ 18 *l* Son statut phonologique ressort des oppositions suivantes : *lé* « pêt » — *dé* « bouche », *lòkí* « se blottir » — *dòkí* « Tabaski » ; *lǎ* « croire » — *ra* (postposition), *làbá* « fausse aigrette » — *rábà* « faire », *bálé* « rat » — *bàré* « chien », *mòlḡyi* « prix » — *mòḡyi* « une vague ».

Le phonème *l* est latéral par opposition à *d* et *t* ; il s'oppose à *r* par son absence de vibrations linguales.

Il se réalise comme une apicale latérale ; l'air s'échappe par les deux côtés de la cavité buccale, le contact s'établit entre la pointe de la langue et une zone dentale située à la limite des incisives et du palais dur.

§ 19 *r* Nous venons de voir que *r* commute avec *l* ; il en est de même avec *d* : *ra* (postposition) — *dá* « créer », *ráḡi* « faire courir » — *dáḡi* « natte », *xàré* « fond » — *xòdè* « figue ».

Le phonème *r* est non-latéral par opposition à *l*, vibrant par opposition à *d*.

Il connaît deux variantes. Dans tout contexte où n'apparaît pas une voyelle nasale antérieure, sa réalisation est celle d'une vibrante apicale articulée juste au-dessus de la limite des incisives et du palais dur et caractérisée par une vibration de la pointe de la langue. Lorsqu'il est précédé d'une voyelle nasale, sa réalisation est telle qu'elle ne diffère pas de celle d'une occlusive nasale. Ainsi le radical dérivé *xárákélí* « abîmer » est prononcé [*xúnákélí*] ; de même *bèlèxèkórásóe* « bracelet », littéralement « ce qui entre (*rásò*) dans le cou (*kḡyi*) du bras (*bèlèxé*) », est prononcé [*bèlèxèkḡnásóe*].

§ 20 *h* *h* est un phonème postérieur mais dont les réalisations connaissent une certaine latitude. Son statut phonologique ressort d'un certain nombre d'oppositions où les segments en rapport de commutation ne sont pas des unités minimales. A vrai dire son occurrence n'est nullement conditionnée, mais le caractère d'emprunt des mots

(1) Cf. notre article « quelques données de toponymie ouest-africaine ».

qui l'attestent et leur référence à un aspect, sociologiquement déterminé, de la culture islamique justifient le faible rendement des oppositions.

hákè « châtiment mérité », de l'arabe « *ḥaqqā* », s'oppose à *káká* « variole », *káké* « pintade », et à un mot emprunté *háǵà* « ancre », de l'anglais « anchor », même sens. Ou encore : *hāmè* « être ennuyé », de l'arabe « *hamma* », *kà.mé* « faim » ; *hiyi* « pèlerinage à La Mekke » (ar. *ḥajja*), *kúyé* « fétiche » ; *háké* « tellement », *xáxè* « châtiment » (variante de *hákè*) ; *hiyi* « pèlerinage », *xiyè* « termite », *xíyi* « morsure » ; *há* « jusqu'à », *fá* « être bon », *lâ* « être d'accord ».

Il importe d'écarter des mots d'emprunt précédents deux segments qui, à notre connaissance, ne peuvent être considérés comme d'origine étrangère, du moins récente, *há* et *háké*.

Ces deux vocables ont ceci de particulier d'appartenir à la catégorie des adverbes expressifs dont nous avons vu des représentants à propos des phonèmes *p* et *f*. Le signifiant sur lequel repose la valeur d'expressivité est le segment composé du son [h] et de la voyelle. Celle-ci peut être considérablement allongée et portée à un registre au-dessus de la normale. Quant à [h], c'est une aspirée qui, selon l'intensité expressive, est soit glottale et sonore, soit pharyngale et sourde ; dans ce dernier cas, elle est accompagnée d'un bruit de spirantisation plus ou moins ferme. Il est plus fréquent d'entendre toutefois une aspirée glottale articulée avec une certaine énergie.

Quant aux emprunts, ils sont tous d'origine arabe, à l'exception de *háǵà* qui provient de l'anglais « anchor » ('æŋkə). La présence d'un *h* initial dans ce dernier mot peut s'expliquer par l'accent qui tombe sur la première syllabe et par la ténuité de la seconde syllabe dans le mot d'origine. Il n'y a pas lieu de supposer que *háǵà* aurait suivi par analogie le patron des emprunts à l'arabe ; les influences de l'anglais et de l'arabe se sont concrétisées dans des branches du vocabulaire bien différentes, et *háǵà*, même s'il n'est plus senti comme un emprunt, reste l'apanage des communautés de pêcheurs, lesquelles seraient plutôt moins sensibles aux influences musulmanes que les communautés de citadins et d'agriculteurs.

On peut dire que pour le plus grand nombre des Susu musulmans, *h* se réalise comme une aspirée glottale ; il reste néanmoins acoustiquement moins sensible que le son phoniquement parent de la langue peul en usage au Futa-Dialo. L'autre variante, pharyngale et sourde, traduit avant tout une certaine affectation du langage. Un locuteur, voulant faire valoir sa culture coranique, prononcera dans certaines situations le phonème *h* en recherchant une analogie avec des sons postérieurs de l'arabe. C'est ainsi qu'il donnera plus de fermeté à l'aspiration ou tendra vers une réalisation pharyngale, mais sans reproduire pour autant la réalité phonique du mot d'origine. On remarquera en effet que le phonème *h* du susu résulte aussi bien des continues glottale [h] et pharyngale [ħ] de l'arabe que de l'occlusive glottale ; ainsi *hárigè* « la chance » provient de l'arabe « 'ar risq ».

Toutefois quelques emprunts à l'arabe se sont intégrés dans le vocabulaire courant et leur présence dans des énoncés n'est plus directement en relation avec un contenu culturellement spécialisé. Cette intégration est explicitement marquée par une réalisation fricative, par analogie avec celle qui correspond le plus fréquemment au phonème *x*.

C'est ainsi que s'expliquent les doublets *hákè* et *xáxè* « châtiment », *hámè* et *xámè* « être ennuyé », *háláki* et *xáláki* « déchéance » (arabe *halak*), *hárigè* et *xárigè* « chance ».

C'est donc grâce à l'influence musulmane, plus précisément à celle que des locuteurs susu reçoivent aux écoles coraniques, que le son [h] renforce son statut phonologique. La plupart des vocables où il apparaît connaissent un emploi sélectionné, en relation avec l'un des courants majeurs de l'acculturation que subissent les Susu ; la présence d'un son aspiré est garante de cette volonté de se référer à l'Islam. Hors de ce contexte, l'aspirée, pour des raisons d'économie, tend à s'assimiler à la réalisation phoniquement la plus proche, soit celle du phonème *x*.

Conclusion sur les phonèmes consonantiques

§ 21 Les phonèmes qui viennent d'être examinés sont consonantiques, à la différence des phonèmes vocaliques qui seront étudiés par la suite. Les sons qui constituent les réalisations de ces phonèmes sont bien en effet des consonnes du point de vue phonétique puisque, outre leur moindre sonorité par rapport aux voyelles, ils résultent de mouvements articulatoires qui agissent sur l'air expiré en l'arrêtant momentanément ou en opérant une constriction.

Les consonnes, de plus, ne sont jamais le support d'un ton ; ce sont des segments asyllabiques, apparaissant dans les monèmes et les syntagmes en position initiale ou intervocalique. Cette structure distributive implique que les consonnes ne se réalisent que sous leur forme explosive. Les cas de monèmes à syllabe fermée finale existent néanmoins, mais seulement dans la catégorie des adverbes expressifs. Enfin, parmi les sonantes, seul le phonème *n* connaît une variante syllabique (réalisation nasonnée), en rapport avec l'emploi du pronom de la 1^{re} personne. Nous verrons qu'il existe deux variantes asyllabiques de voyelles.

Le susu n'utilise pas de sons laryngaux et glottaux, à l'exception du cas du phonème *h* qui, outre deux monèmes de valeur expressive, apparaît presque exclusivement dans des emprunts à l'arabe, mais dont la réalisation la plus courante, tant qu'elle se maintient distincte de celle de *x*, est relâchée. La langue connaît quelques consonnes à double occlusion complexe, à savoir une vélo-labiale [gb] et deux prénasalisées [nd] et [ng]. Toutefois ces deux derniers sons, ainsi que la nasale vélaire [ŋ], représentent des phonèmes résiduels. Les vibrations du larynx interviennent comme trait pertinent seulement pour les occlusives ; les fricatives ne se manifestent que sous leurs espèces non-voisées.

La netteté de syllabation sur laquelle nous reviendrons est un facteur de stabilité pour les consonnes qui connaissent en fait très peu de variations notables en rapport avec le contexte phonique ; nous n'avons trouvé que deux exemples, la variante nasonnée de *n* et la variante nasale de *r*.

Il existe par contre des variantes qui ne sont pas combinatoires ; c'est le cas pour les phonèmes *x* et *h*. Le phonème *x* est le seul à notre connaissance qui manifeste des variantes proprement dialectales, soit que l'articulation dorsale soit plus ou moins en arrière, soit que le canal buccal soit fermé par une occlusion. Cette dernière variante apparaît aussi en relation avec l'influence exercée par les actes administratifs et la cartographie.

Parmi les langues étrangères (et non africaines) qui ont fourni des emprunts à la communauté susu, il faut citer en premier lieu l'anglais et l'arabe. Il en résulte des conséquences sur le plan phonologique. Les emprunts à l'anglais ont renforcé la position du phonème *p*. De même les emprunts à l'arabe ont renforcé celle du phonème *h* dont les réalisations sont plus ou moins fermes et font entendre un bruit plus ou moins sensible de spirantisation selon que les locuteurs visent à imiter ce qu'ils se représentent comme des habitudes vocales arabes.

Donc, sans l'apport de l'anglais et de l'arabe, les phonèmes *p* et *h* ne seraient attestés en susu que par des réalisations phoniques qui sont liées à un signifié expressif et généralement incluses dans des segments de structure allitérative ou onomatopéique. Rien ne nous autorise à envisager *p* et *h* comme des phonèmes résiduels, au même titre que *nd*, *ng*, *ŋ*, mais dont la survie aurait été assurée par une spécialisation sémantique.

LES PHONÈMES VOCALIQUES

§ 22 On ne saurait dire que le vocalisme du susu est plus complexe que le consonantisme. A vrai dire il est riche puisqu'il comporte 21 phonèmes, et qu'il constitue de plus un ensemble très systématique de corrélations. La langue retient en effet 7 timbres pertinents qui se combinent avec des traits de résonance orale et nasale et avec le trait de longueur.

Nous examinerons chacun des phonèmes selon un mode d'exposition analogue à celui adopté pour les phonèmes consonantiques. Un premier lot de couples fait apparaître la pertinence du timbre, un second celle de la résonance. Pour chacun de ces lots, la voyelle est distribuée dans deux monosyllabes, puis dans quatre disyllabes en positions interconsonantique et finale. Il existe en seconde position dans les disyllabes certains faits de neutralisation qui sont conditionnés par la nature de la voyelle de première position. Ces faits seront décrits ultérieurement à propos de la latitude de combinaison des phonèmes.

§ 23 *i* *yi* « celui-ci » — *yé* « eau », *wári* « bois » — *wàré* « fer », *firi* « liane » — *fèri* « corne » ; *xí* « dormir » — *xí* « mordre », *bili* « hydromel » — *bilí* « entourer », *diki* « s'arrêter » — *diki* « canot ».

Le phonème *i* se définit comme une voyelle d'avant (palatale), orale, de degré d'aperture 1, celui-ci étant le plus petit degré de l'ouverture buccale¹.

Ce phonème connaît deux variantes. Les exemples précédents font valoir la variante syllabique du phonème. Elle n'apparaît qu'en position emplosive de la syllabe. Elle constitue de plus le noyau de la syllabe et supporte un ton.

L'autre variante, notée [*i*], apparaît en position ixplosive de la syllabe, donc dans une position qui est électivement celle d'un phonème consonantique. D'ailleurs il est

(1) Nous suivons la numérotation des degrés d'aperture la plus couramment admise. Cf. A. Martinet, *Économie des changements phonétiques*.

possible d'opposer la variante [j], que nous noterons *y* pour plus de commodité, à des consonnes ; nous en avons vu un certain nombre à propos du phonème *ñ*.

La variante [j], comme terme asyllabique, est celle où la partie antérieure de la langue est le plus proche possible de la zone sus-alvéolaire du palais ; le degré d'aperture est à son minimum au point que cette réalisation s'assimile phoniquement à une spirante. Quant à la variante syllabique [i], son processus articulatoire est sensiblement le même, mais elle est toutefois moins tendue, il n'y a pas de bruit de spirantisation, d'où une plus grande sonorité qui lui permet de fonctionner comme noyau syllabique et de supporter un ton.

§ 24 *u* *fũ* « dix » — *fó* (conjonction), *sú.li* « cinq » — *sóli* « germer », *gũdú* « être rond » — *gũdó* « secret » ; *bú* « durer » — *bú* « piquer », *bú.li* « cor » — *búli* « soutenir », *súlú* « pierre ferrugineuse » — *súlú* « couler goutte à goutte ».

Ce phonème est comme le précédent de degré d'aperture 1 et oral, mais il s'articule dans la zone dorsale de la cavité buccale.

Il connaît également deux variantes, syllabique [u] et asyllabique [ɥ]. Celle-ci apparaît en position implusive de la syllabe, celle-là en position explosive.

La variante [ɥ] s'oppose à des phonèmes consonantiques dans les positions requises électivement par les consonnes : *wá* « vouloir » — *bá* « enlever », *wólè* « tuyau » — *bólè* « esp. antilope », *ráwũdù* « faire vrombir » — *rábũdù* « essorer ». Comme terme croissant d'une syllabe, elle est énoncée avec une certaine fermeté articulatoire qui phonétiquement l'assimile à un type spirant. Mais elle possède en commun avec la variante [u] d'être dorsale : la partie postérieure de la langue s'élève en direction du voile du palais, les lèvres sont projetées en avant et arrondies, le voile du palais est élevé.

§ 25 *e* *bé* « ici » — *bé* (postposition), *bálé* « rat » — *bálé* « anse de pot », *kámúdèri* « esp. arbre » — *kámúdèri* « menuisier » ; *fé* « souffler » — *fé* « chercher », *xùbé* « poussière » — *xùbé* « éteindre », *gbégbé* « nombreux » — *gbégbéyi* « l'authentique ».

Le phonème *e* est une voyelle d'avant, orale, de degré d'aperture 2. Elle se réalise par une élévation de la partie frontale de la langue vers le palais antérieur, mais le canal est plus profond que pour *i* ; l'angle d'ouverture des mâchoires est également plus grand, les lèvres sont légèrement tendues. Par comparaison avec le son français de « blé », on peut considérer que la réalisation du phonème est plus fermée.

§ 26 *o* *tó* « voir » — *tó* « homonyme », *dò.ni* « dette » — *dòni* « fruit de charité » ; *wó* « vous » — *wó* « nous » (inclusif), *bòbóe* « esp. poisson » — *bòbóe* « matrice », *kóló* « caméléon » — *kóló* « connaître ».

Ce phonème se définit comme une voyelle d'arrière (dorsale), orale, d'aperture 2.

La partie postérieure de la langue s'élève vers le palais mou, maintenant toutefois un canal plus profond que pour *u* ; les lèvres sont légèrement projetées en avant et arrondies. Le son est un peu plus fermé que la voyelle du français « beau ».

§ 27 ϵ Aux couples faisant apparaître une commutation $e-\epsilon$ s'ajoutent les suivants : *né* (adverbe) — *né* « bouillir », *béki* « sac » (angl. bag) — *béki* « banc de sable » (angl. bank).

Le phonème ε se caractérise comme voyelle d'avant, orale, d'aperture 3.

La partie frontale de la langue ne s'élève que très faiblement vers le palais, l'ouverture des mâchoires reste grande, la position des lèvres est neutre.

§ 27 bis ɔ *kɔ* « ramasser » — *kɔ* « lécher », *bɔ.tɔɛ* « sac » — *bɔtɔ* « boutonner » (fr.), *sɔtɔ* « obtenir » — *sɔtɔ* « décimer ». Ces exemples complètent ceux qui figurent déjà au phonème o .

Le phonème ɔ est une voyelle d'arrière, orale, de 3^e degré d'aperture.

La partie dorsale de la langue ne s'élève que faiblement vers le palais, laissant passer l'air par un canal profond ; les lèvres sont légèrement arrondies et ouvertes. Cette réalisation rappelle, quant au timbre, celle de l'anglais « law » [lɔ.] plutôt que celle du français « note » [nɔt] qui est plus antérieure.

§ 28 a *tã* « village » — *tɛ* « feu », *fãtã* « savoir » — *fãtɛ* « le savoir », *kãsi* « galle » — *kɛsi* « esp. oiseau » ; *dã* « créer » — *dɔ* (adverbe), *kã.rɛ* « être audacieux » — *kɔ.rɛ* « tracer » ; *dã* « créer » — *dã* « s'arrêter », *bã.bã* « père » — *bãbã* « porter sur le dos », *bũlã* « éclater » — *bũlã* « frapper », *kãbãyi* « van » — *kãbãyi* « riz cuit », *dãgãlã* « être maudit » — *dãgãlã* « trébucher ». Il n'existe pas de commutation possible en 2^e syllabe, comme nous le verrons plus loin, entre a et ɔ .

Le phonème a se définit comme voyelle « moyenne », orale, du plus grand degré d'aperture (4). La bouche est ouverte le plus largement possible, la langue est à plat, très légèrement relevée dans sa partie dorsale, la position des lèvres est neutre.

§ 29 Les phonèmes dégagés ont en commun le même trait de résonance, à savoir l'oralité. Par contre, dans les suivants, l'émission vocale est toujours accompagnée d'une résonance nasale due à l'abaissement du velum. Nous ne reprendrons pas la description de ces phonèmes, car ils constituent une série parallèle à la précédente quant aux processus articulatoires et aux degrés d'aperture. Il existe donc 7 phonèmes nasaux dont l'identité ressort des oppositions suivantes ; elles suppléent celles qui ont déjà été rencontrées avec les phonèmes de la série orale.

\bar{i} *kòyĩ* « chasser » — *kóyɛ* « muer », *bãrĩyi* « mollet » — *bã.rɛ̃yi* « parent » ; cf. i — \bar{i} .

\bar{u} *kãbũi* « esp. panier » — *kõbi* « insulter » ; cf. u — \bar{u} .

\bar{e} *tɛ̃tɛ̃yi* « côte » — *tɛ̃tɛ̃yi* « tamisage » ; cf. e — \bar{e} .

\bar{o} *kóyi* « captif » — *kòyi* « cou » ; cf. o — \bar{o} .

ε cf. supra \bar{e} - ε et ε - ε .

$\bar{\text{ɔ}}$ cf. supra \bar{o} - $\bar{\text{ɔ}}$ et ɔ - $\bar{\text{ɔ}}$.

\bar{a} *nã* (particule emphatique) — *nɛ* « bouillir », *sãsi* « petite pousse » — *sɛsi* « monnaie » (fr. 5 sous ?) ; *bãlã* « être cher » — *bãlɔ* « ballon » (fr.), *kãkã* « accrocher » — *kɔkɔ* « talocher », *kãyi* « propriétaire » — *kòyi* « hameçon ». Se reporter aussi aux couples a — \bar{a} .

L'occurrence des voyelles nasales est tout à fait indépendante de l'entourage phonique et il est théoriquement possible qu'une voyelle nasale soit pertinente dans des contextes nasaux comme ceux-ci :

CVCV — CVCṼ — CVCṼ — CVCṼ

où la consonne serait l'un des phonèmes m , n , \bar{n} .

On peut en effet faire valoir un certain nombre d'oppositions à l'appui de l'indépendance des voyelles nasales : *kɛnɛ* « terrain vague » — *kɛnɛ̃* « plaire », *xãmɛ* « mâle » —

xámè « être embarrassé », *mèni* « Mendé » — *mèni* « là-bas », *ná* « être » — *nā* (particule emphatique), *siná* « co-épouse » — *siná* « piquet surmontant le toit », *tènè* « lundi » — *tènè* « tante » (malinké), *ñójó* « rembourser » — *ñójó* « s'imaginer » — *ñòxí* « environ ».

§ 30 Il existe enfin des voyelles longues qui ont une fonction distinctive, par opposition à des voyelles de timbre et d'aperture analogues mais de durée plus courte. Il est à noter toutefois que leur fréquence d'emploi est assez basse : *fù.ti* « arracher » — *fúti* « projet de mariage », *bó.bóe* « un muet » — *bòbóe* « esp. poisson », *fò.xé* « pénis » — *fóxè* « foyer », *gà.li* « annuler » — *gáli* « troupe », *tè.gé* « être enceinte » — *tègè* « vendre en gros », *dè.múi* « chimpanzé » — *dèmúi* « perle noire », *ki.rí* « fruit du baobab » — *kiri* « peau ».

Quelques trisyllabes connaissent un allongement sur la 1^{re} ou la 2^e syllabe, mais comme le nombre en est restreint, il ne nous a pas été possible de trouver des couples commutatifs. Signalons à titre d'exemples : *múná.fá* « être utile », *kè.bàyá* « être circoncis », *xòrò.ró* « être gêné », *ni.móxò* « beau-frère », *bá.tèrè* « sottise », *nà.fúli* « monnaie ».

L'occurrence des phonèmes vocaliques longs, outre les cas des trisyllabes numériquement insuffisants pour permettre de statuer, est limitée au premier centre syllabique des disyllabes. Nous ne connaissons aucun exemple de pertinence en seconde position. Les monosyllabes ne sont pas différenciés par la longueur ; ils sont énoncés automatiquement avec une voyelle dont la durée dépasse celle qui est accordée normalement aux syllabes brèves des monèmes polysyllabiques. Ils conservent cette caractéristique en composition. C'est pourquoi les exemples des trisyllabes peuvent être discutés. Il est possible en effet que ce soit des syntagmes composés, encore sentis comme tels, mais dont les composants n'aient plus d'existence indépendante dans l'état de la langue. Seule une comparaison générale des trisyllabes susu avec les faits d'autres langues, principalement le malinké, pourrait éclairer leur formation.

L'opposition de longueur est en outre neutralisée pour les voyelles nasales, ainsi que pour les voyelles orales qui sont concomitantes d'un ton modulé. Ces deux types de voyelles seront par la suite considérés comme des segments prosodiquement longs. Il reste néanmoins évident que le susu fait appel à 7 phonèmes vocaliques qui ont pour trait pertinent la quantité, et qui s'opposent à 7 voyelles de même timbre, mais de durée brève. L'allongement n'entraîne aucune diphtongaison, l'articulation reste identique à elle-même et conserve pendant toute la durée de l'émission les mêmes qualités de timbre et d'aperture.

CLASSEMENT DES PHONÈMES

§ 31

Les phonèmes consonantiques

L'inventaire des unités phonématiques met en évidence 19 phonèmes consonantiques. Nous avons vu pour chacune successivement quels sont les traits distinctifs par lesquels elles s'opposent aux unités dont les réalisations sont les plus voisines. Il reste à les classer, donc à déterminer les paradigmes où elles se rangent, sur la base des traits pertinents.

On distingue une première série de phonèmes caractérisés par le non-voisement : *p, t, k*. Elle s'oppose à une seconde série caractérisée par le voisement. Celle-ci comporte 4 phonèmes ; 3 d'entre eux, *b, d, g*, s'articulent dans les mêmes zones que les phonèmes de la série 1, à savoir : bilabiale, dentale et postpalatale ; *gb* est vélo-labial et unique dans son ordre.

Il ressort de leurs définitions phonologiques que les deux séries constituent une corrélation dont la marque est la sonorité. Le voisement ou son absence se combinent avec des traits relatifs aux zones articulatoires. La non-nasalité n'est pas ici pertinente.

<i>p</i>	sourd (- <i>b</i>), non nasal (- <i>m</i>), bilabial (- <i>t, k</i>)
<i>t</i>	sourd (- <i>d</i>), non nasal (- <i>n, nd</i>), dental (- <i>p, k</i>)
<i>k</i>	sourd (- <i>g</i>), non nasal (- <i>ŋ, ng</i>), postpalatal (- <i>p, t</i>)
<i>b</i>	sonore (- <i>p</i>), non nasal (- <i>m</i>), bilabial (- <i>d, g, gb</i>)
<i>d</i>	sonore (- <i>t</i>), non nasal (- <i>n, nd</i>), dental (- <i>b, g, gb</i>)
<i>g</i>	sonore (- <i>k</i>), non nasal (- <i>ŋ, ng</i>), postpalatal (- <i>b, d, gb</i>)
<i>gb</i>	sonore (- <i>k</i>), non nasal (- <i>ŋ, ng</i>), vélo-labial (- <i>b, d, g</i>)

Une troisième série est composée de 4 phonèmes caractérisés par une résonance nasale obtenue par l'abaissement du velum ; celui-ci est maintenu pendant toute la réalisation du son. Ces phonèmes se distinguent par leur zone d'articulation : bilabiale, dentale, prépalatale, postpalatale.

<i>m</i>	nasal (- <i>p, b</i>), bilabial (- <i>n, nd, ñ, ŋ, ng</i>)
<i>n</i>	nasal (- <i>t, d</i>), dental (- <i>m, nd, ŋ, ng</i>)
<i>ñ</i>	nasal (- <i>t, k, d, g</i>), prépalatal (- <i>m, n, nd, ŋ, ng</i>)
<i>ŋ</i>	nasal (- <i>k, g</i>), postpalatal (- <i>m, n, nd, ñ, ng</i>)

Une quatrième série, comprenant les phonèmes *nd* et *ng*, est également caractérisée par un processus nasal, mais celui-ci ne constitue que la partie initiale d'une articulation complexe qui s'achève sur une occlusion dentale ou postpalatale.

<i>nd</i>	nasonné (- <i>n</i>), dental (- <i>ng</i>)
<i>ng</i>	nasonné (- <i>ŋ</i>), postpalatal (- <i>nd</i>)

nd et *ng* se distinguent dans la série par leur zone d'articulation, dentale et postpalatale, qu'ils partagent avec les phonèmes *n* et *ŋ* de la série 3.

<i>m</i>	<i>n</i>	<i>ñ</i>	<i>ŋ</i>
	<i>nd</i>		<i>ng</i>

Les phonèmes des ordres dental et postpalatal constituent une corrélation dont les unités sont en opposition graduelle, ceux de la série 3 étant marqués par la résonance nasale, ceux de la série 4 par le nasonnement.

Toutefois cette corrélation a un rendement quasi inexistant, car on ne peut méconnaître le fait que les unités *ŋ, nd* et *ng* ont une fréquence extrêmement basse au point que nous les avons présentés comme des phonèmes résiduels. L'agencement que l'on discerne dans les phonèmes recourant aux processus de nasalité pourrait présenter un certain intérêt pour une étude comparative.

Il existe enfin un équilibre entre la corrélation des séries 1 et 2 et la série 3 pour certains phonèmes :

(1)	<i>p</i>	<i>t</i>	<i>k</i>
(2)	<i>b</i>	<i>d</i>	<i>g</i>
(3)	<i>m</i>	<i>n</i>	<i>ŋ</i>

La corrélation des séries 1 et 2, marquée par la sonorité, s'oppose à la série 3 en formant une seconde corrélation marquée par la résonance, orale pour les séries 1 et 2, nasale pour la série 3. De ce faisceau sont exclus *ñ* et *gb* qui sont hors corrélation puisqu'ils sont uniques dans leurs ordres, prépalatal et vélo-labial ; l'absence de résonance nasale ne se combine pas avec une occlusion prépalatale, ni le non-voisement avec l'occlusion complexe dorso-labiale. Ces deux phonèmes ne sont pas toutefois isolés ; *gb* est intégré dans la série 1, puisqu'il partage avec les unités de cette série les qualités phoniques de l'occlusion et du voisement. *ñ* est de même situé dans la série 3, ayant en commun avec les unités de cette série le même processus d'abaissement du voile du palais.

Enfin les deux phonèmes prénasalisés s'intègrent dans le système ; on peut considérer en effet que la corrélation de nasalité (3 et 4) s'oppose à la corrélation d'oralité (1 et 2) pour les ordres dental et postpalatal :

<i>t</i>	<i>k</i>
<i>d</i>	<i>g</i>
<i>n</i>	<i>ŋ</i>
<i>nd</i>	<i>ng</i>

La série des fricatives présente trois phonèmes qui ne se laissent pas intégrer dans les ordres précédents ; leur zone d'articulation sont, du moins pour *f* et *s*, légèrement en arrière par rapport à celles des occlusives les plus proches phonétiquement. La zone d'articulation de *x*, nous l'avons vu, varie depuis une position postpalatale jusqu'à une position franchement vélaire. On peut considérer le caractère fricatif comme déterminé automatiquement par la zone d'articulation : *f* est labio-dental, *s* est alvéolaire et sifflant, *x* est vélaire. Il s'agit donc d'une série particulière composée de 3 phonèmes qui se distinguent par leurs zones d'articulation, mais sans rapport corrélatif avec les séries précédentes.

l constitue une série à part dont il est le seul représentant. Il a en commun avec *d*, *t*, *n* une articulation dentale, mais, en fait, ce qui le distingue de tous les autres phonèmes est sa latéralité.

r est également isolé et se caractérise par son articulation vibrée.

h est lui aussi hors corrélation. Il n'a rien en commun du point de vue articulatoire avec aucun autre phonème. Toutefois la tendance qu'ont des locuteurs à avancer son point d'articulation et à lui donner une certaine consistance acoustique fait que l'une de ses réalisations le rapproche de la réalisation la plus commune de *x*. Il doit son maintien dans l'état actuel de la langue à des causes externes, à savoir l'influence de l'Islam et la sensibilité de certains groupes à son égard.

§ 32

Les phonèmes vocaliques

Les phonèmes vocaliques du susu s'ordonnent selon un équilibre remarquable.

Trois séries sont caractérisées par la localisation, une série d'avant, une série d'arrière, une série moyenne pour laquelle les traits de localisation antérieure ou postérieure se neutralisent :

	<i>i</i>	<i>e</i>	ε		
série d'avant	<i>i.</i>	<i>e.</i>	$\varepsilon.$		
	<i>ĩ</i>	<i>ẽ</i>	$\varepsiloñ$		<i>a</i>
				série moyenne	<i>a</i>
	<i>u</i>	<i>o</i>	ɔ		<i>ã</i> .
série d'arrière	<i>u.</i>	<i>o.</i>	ɔ.		
	<i>ũ</i>	<i>õ</i>	ɔ̃		

Ordonnées selon les degrés d'aperture les voyelles se rangent en quatre ordres :

I	<i>i</i>	<i>i.</i>	<i>ĩ</i>		<i>u</i>	<i>u.</i>	<i>ũ</i>		
II		<i>e</i>	<i>e.</i>	<i>ẽ</i>		<i>o</i>	<i>o.</i>	<i>õ</i>	
III			ε	$\varepsilon.$	$\varepsiloñ$		ɔ	ɔ.	ɔ̃
IV					<i>a</i>	<i>a.</i>	<i>ã</i>		

Ces phonèmes entrent en outre dans une corrélation de longueur où une série de voyelles brèves s'oppose à une série de voyelles longues. Enfin cette corrélation constitue un faisceau dont la marque est la résonance, la nasalité s'opposant à l'oralité ; dans la série des voyelles nasales, l'opposition de longueur est neutralisée. La présentation la plus simple du système vocalique est en fin de compte celle qui se base sur les corrélations qui viennent d'être définies :

<i>i</i>	<i>e</i>	ε	<i>a</i>	ɔ	<i>o</i>	<i>u</i>
<i>i.</i>	<i>e.</i>	$\varepsilon.$	<i>a.</i>	ɔ.	<i>o.</i>	<i>u.</i>
<i>ĩ</i>	<i>ẽ</i>	$\varepsiloñ$	<i>ã</i>	ɔ̃	<i>õ</i>	<i>ũ</i>

Ce système comprend trois séries marquées successivement par l'oralité combinée avec la quantité brève, l'oralité combinée avec la quantité longue, enfin la nasalité. Les ordres sont définis par les timbres vocaliques, eux-mêmes, combinaisons des traits d'aperture et de localisation. Le système s'ordonne donc sur la base des traits suivants : oralité (non nasalité) et nasalité ; quantité brève et quantité longue neutralisées sous la nasalité ; degrés d'aperture fermé (1), mi-fermé (2), mi-ouvert (3), ouvert (4) ; localisations antérieure et postérieure neutralisées sous l'aperture ouverte. Nous n'avons pas fait valoir les faits d'arrondissement et de non-arrondissement des lèvres, car ils sont, en susu, automatiquement liés à la localisation postérieure ou antérieure.

FRÉQUENCE D'EMPLOI DES PHONÈMES

§ 33 Le système phonématique du susu comprend quarante unités ; il se divise en dix-neuf phonèmes consonantiques et vingt et un phonèmes vocaliques. Toutes ces unités ne connaissent pas la même fréquence d'emploi dans les textes et dans le lexique.

L'étude de la fréquence dans les textes n'est pleinement significative que si elle porte sur des énoncés pris dans la vie courante. Mais elle se heurte à des difficultés techniques pour lesquelles nous n'étions pas outillé. Restent les textes qui sont des témoins de la littérature orale, tels que les *ki.ni* ou contes animaliers ou légendaires. Or cette catégorie de documents manifeste une préférence marquée pour certaines constructions propres au style narratif, par exemple par l'emploi de l'aspect en *náxà*, alors qu'au contraire des constructions du langage courant apparaissent plus rarement.

C'est pourquoi le calcul des fréquences que nous présentons ne porte que sur les données du lexique ; il est basé sur un inventaire de 1.950 monèmes. Il ne comprend que des segments qui appartiennent à la classe des lexèmes radicaux.

Sont donc exclus, les formes dérivées à préfixes *ra*, *ma*, *i*, et les noms composés. Les calculs ne portent que sur des segments à une et deux syllabes ; cette restriction est légitime, puisqu'ils constituent le fonds lexical le plus important de la langue, que les quadrisyllabes sont toujours des formes allitératives de valeur expressive ou des composés, que les trisyllabes manifestent souvent une distribution allitérative. Les chiffres de fréquence sont donnés pour les positions initiale et intervocalique des consonnes, pour les positions interconsonantique et finale des voyelles.

A l'initiale des lexèmes, la consonne ayant la plus haute fréquence d'emploi est *k*, 14 %, suivi de *s*, 11,8 % et de *b*, 11,6 %. En position intervocalique, ce sont *l* et *r* qui arrivent en tête avec respectivement 14,6 % et 13,8 %.

Nous avons déjà signalé que la vibrante est absente en position initiale des lexèmes radicaux ; elle n'est attestée que dans quelques mots d'origine étrangère tels que : *rúm* « chambre à coucher » (angl. room), *riñi* « agrès » (angl. rigging), *róplá* « aéroplane » (fr.) *ráyè* « rail » (fr.). Toutefois elle n'en apparaît pas moins fréquemment au début de nombreux vocables ; il s'agit de formes dérivées avec le préfixe *ra*, lequel est adjoint à de nombreux lexèmes. Il est intéressant de noter l'équilibre qui s'est établi dans la langue entre ces deux comportements du phonème *r*, selon qu'il appartient à un dérivé ou à un radical.

Les phonèmes dont la fréquence se situe entre 10 % et 5 % en position initiale sont successivement *x*, *t*, *f*, *d* et la variante asyllabique de *i*, à savoir *y*. Pour les mêmes pourcentages, en position médiane, la liste s'établit ainsi : *b*, *t*, *g*, *s*, *k*, *x*. La latérale *l* n'a en initiale qu'un chiffre inférieur à 5 %. Les nasales ont en toutes positions un chiffre inférieur à ce taux. Toutefois le phonème *m* voit sa fréquence considérablement augmentée en initiale, si l'on tient compte de l'occurrence du dérivatif préfixé *ma* qui, parallèlement à *ra*, est propre à élargir de nombreux lexèmes radicaux. Sa fréquence dans les textes s'élèverait ainsi approximativement jusqu'à 11 %.

Les phonèmes consonantiques ayant en absolu les plus hautes fréquences d'emploi sont : *k*, 10,8 % et *b*, 10,5 %. L'ordre des phonèmes selon les taux de leur fréquence se présente ainsi pour des tranches au-delà de 10 %, puis de 10 à 5 %, enfin en-deçà de 5 % :

k b - s l r t x d f g - m y n ñ w g b p h η ng nd

§ 34 Les chiffres traduisant les fréquences des phonèmes vocaliques sont les suivants :

<i>en 1^{re} syllabe</i>													
23,2	13,5	11	9,7	7,9	6,7	5,9	5,4	4,4	3	2,9	2,9	1,9	1,2
<i>a</i>	<i>u</i>	<i>i</i>	<i>ɔ</i>	<i>ε</i>	<i>o</i>	<i>ã</i>	<i>e</i>	<i>ũ</i>	<i>ĩ</i>	<i>õ</i>	<i>õ</i>	<i>ε</i>	<i>ẽ</i>
<i>en 2^e syllabe</i>													
22,3	16,5	14,7	9,9	9,4	5,8	4,3	4,2	4	3,8	2,8	2,4	1,6	1,3
<i>i</i>	<i>a</i>	<i>ε</i>	<i>e</i>	<i>u</i>	<i>ã</i>	<i>ũ</i>	<i>ĩ</i>	<i>ɔ</i>	<i>o</i>	<i>ε</i>	<i>ẽ</i>	<i>õ</i>	<i>õ</i>
<i>en absolu</i>													
19,8	16,6	11,4	11,3	7,6	6,8	5,8	5,2	4,3	3,6	2,3	2,2	2,1	1,8
<i>a</i>	<i>i</i>	<i>u</i>	<i>ε</i>	<i>e</i>	<i>ɔ</i>	<i>ã</i>	<i>o</i>	<i>ũ</i>	<i>ĩ</i>	<i>ε</i>	<i>õ</i>	<i>õ</i>	<i>ẽ</i>

Il ressort des tableaux que la plus haute fréquence revient à la voyelle *a*. Nous l'avons définie comme une voyelle moyenne, pour laquelle les traits d'antériorité et de postériorité sont neutralisés. Il est à noter que sa fréquence dans les textes est en fait encore plus élevée, car il faut tenir compte de la grande fréquence du morphème personnel *a*, de celles, non négligeables, du démonstratif *ná*, du verbe *ná*, des segments *ra* et *ma* fonctionnant comme dérivatifs préfixés et comme postpositions, enfin de la particule *xa*. Dans les textes de littérature orale les morphèmes *a* et *náxá* (marque du narratif) apparaissent fréquemment avec vraisemblablement une fonction rythmique.

Un second fait qu'il est important de souligner est que les voyelles orales connaissent généralement une plus haute fréquence que les voyelles nasales, tant en absolu qu'en première et seconde position. Enfin en première syllabe et en absolu, les voyelles dont les timbres sont les plus nettement différenciés du point de vue acoustique, à savoir [*a*], [*i*] et [*u*] arrivent précisément en tête. L'équilibre des taux est rompu en seconde syllabe ; cela s'explique par le fait que les nominaux se comportent, quant à la voyelle finale, comme des noms verbaux à flexif *i*, c'est-à-dire que cette voyelle finale est toujours un fait d'apophonie. Ainsi le taux de la voyelle *u* n'apparaît qu'à la cinquième case parce qu'elle s'assimile toujours à *i* [*<ui*] dans les noms. Les chiffres donnés pour la fréquence vocalique en seconde syllabe ont donc une valeur toute relative.

CHAPITRE II

LES UNITÉS PROSODIQUES

§ 35

INTRODUCTION

L'analyse des unités phonématiques n'épuise pas l'étude de la fonction distinctive. Le susu a également recours, pour différencier les éléments du contenu, à des tons dont la mélodie est parallèle dans la chaîne parlée aux séquences de phonèmes. Les contrastes et les oppositions toniques sont caractérisés par des différences de hauteur vocale relatives les unes aux autres : *lúli* « suie », *lúli* « bonbonne » ; *fé* « côté », *fě* « manche ».

Le traitement des tons comme des unités distinctes des unités phonématiques ne se justifie pas par des considérations phonétiques. En réalité les tons du susu doivent être traités spécifiquement comme des faits prosodiques¹. Ils constituent un système dont les unités assument une fonction distinctive ; elles sont en outre supportées dans la chaîne parlée par une segmentation qui ne se confond pas avec la succession des phonèmes. Le susu répond exactement à ce qu'il est convenu d'appeler une langue à mores². Les unités toniques sont en effet supportées par des segments plus petits ou égaux par rapport à ceux qui supportent les phonèmes. Cette hypothèse permet d'appréhender rigoureusement les faits de longueur et de modulation et de les expliquer par référence à un système implicite de deux tons, haut ['] et bas['].

L'interprétation phonologique dont nous venons d'esquisser les principes directeurs et qui nous amènera à définir l'identité des tons fonctionnels et leur classement systématique est appliquée à un ensemble de matériaux dont une analyse préalable fait ressortir les diverses réalisations toniques.

(1) La définition des faits prosodiques est donnée dans l'article de A. Martinet, « Accent et tons », et aussi dans l'ouvrage déjà cité du même auteur, *Économie.*, ch. 5. Par rapport au tableau donné p. 20 de l'article cité, et à l'idée développée p. 22, le susu est une langue qui ne connaît que les tons et non l'accent. Elle est caractérisée par deux types de tons ; ceux-ci sont libres puisqu'aucune de leurs réalisations n'est conditionnée par rapport à la distribution syllabique. Le fait pour les tons d'affecter sans exception tous les segments qui les supportent est une conséquence directe de la nature même des tons, à la différence des accents.

(2) L'expression de langues qui compte les mores, distincte d'une langue qui compte les syllabes, implique une analyse des faits linguistiques que Troubetzkoy avait seulement entrevue, mais qui n'apparaît rigoureusement définie que dans les références citées de A. Martinet.

MÉLODIE TONIQUE ET CHAÎNE PHONÉMATIQUE

§ 36 Les documents suivants attestent que les réalisations toniques sont parallèles à la distribution des groupements de phonèmes en syllabes. Chaque noyau syllabique est caractérisé par une réalisation à une certaine hauteur et selon un dessin déterminé. Ce parallélisme, qui sera abandonné par la suite, trouve ici sa justification dans la commodité qu'il offre pour la description phonétique des faits. Il permet en outre d'écartier toute analogie des tons avec des phénomènes accentuels à fonction contrastive ; toute syllabe est en effet intonée.

Il y a lieu de signaler toutefois que les exemples ne comprennent que des lexèmes et des nominaux. Nous verrons par la suite que certains segments, généralement des particules et des morphèmes, n'ont pas de tons propres, mais des tons combinatoires déterminés par l'entourage tonique immédiat. Ils sont toutefois intonés et ils ne sauraient soutenir l'analogie avec des segments non accentués par opposition à des segments culminant sous l'effet de l'accent.

Outre ces segments dont la tonalité est conditionnée, sont exclus également des matériaux les adverbes expressifs dont certains sont de type CVC. Leur tonalité se situe en effet à un niveau plus élevé que le registre le plus haut couramment entendu dans les noms et les verbes. Combinées avec un allongement de longue durée par rapport à ce qu'il est convenu de considérer comme une durée « normale », les hauteurs spécifiquement élevées de ces segments relèvent de l'intonation et doivent donc être situées sur le plan des fonctions expressives et esthétiques du langage.

Les tons sont marqués par ['] et [˘] s'ils se réalisent aux deux hauteurs extrêmes du registre vocal, l'accent aigu marquant le ton haut, l'accent grave marquant le ton bas ; si, partant de ces deux niveaux extrêmes, il se manifeste une variation dans la fréquence des vibrations laryngales, les tons sont alors modulés : [˘] haut-modulé descendant, [˘] bas-modulé montant.

§ 37

Documents

dí « enfant » — *dí* « comment ? » ; *sí* « caprin » — *sí* « planter » — *sǐ* « vie » ; *kírí* « peau » — *kírí* « fruit du baobab » ; *kérí* « houe » — *kérí* « envoyer » ; *xé.rí* « louer » — *xé.rí* « bonheur » — *xéri* « esp. glossine » ; *bé.li* « parier » (angl. bet) — *bé.li* « chant élégiaque » — *béli* « appât » (angl. bait).

sé « être mûr » — *sě* « chose » ; *démúi* « perle noire » — *dè.múi* « chimpanzé » ; *fúgè* « haut » — *fúgè* « fleur » ; *wú.rè* « patate douce » — *wùré* « fer ».

fé « côté » — *fě* « manche » ; *xáñé* « gronder » — *xá.ñé* « misère matérielle » ; *té* « nid » — *té* « feu » ; *bá.té* « femme préférée d'un polygame » — *bàté* « cerceau pour grimper aux palmiers » ; *dé* « bouche » — *dě* « lèpre » ; *xâlè* « œufs » — *xálé* « verser ».

bá « enlever » — *bâ* « mer » ; *yá* « œil » — *yǎ* « maintenant » ; *bàré* « chien » — *bà.ré* « taro » ; *ká.bé* « maïs » et *ká.bé* « s'étonner » — *kàbé* « fendillure de la peau » ; *kálé* « poudre de graphite » — *kàlé* « esp. herbe » — *kǎlò* ou *kǎlè* « perroquet » ; *sàrá* « trompette » — *sàrá* « vendre ».

fə.xé « pénis » — *fəxè* « foyer » — *fəxé* « sel » ; *kó.lá* « noix de kola » — *kə.lá* « gauche » ; *dǎkúì* « canard » — *dǎkúì* « esp. de lutin » ; *xǎli* « urine » — *xǎli* « consommer le mariage » — *xǎlí* « gratter » — *xǎli* « désir ».

tó « voir » — *tǎ* « aujourd'hui » ; *bó.bóe* « muet » — *bòbòe* « esp. poisson » ; *kòli* « amulette » — *kó.tì* « veste » (angl. coat) ; *sǎe* « cheval » — *sóe* « action d'entrer » ; *wòlǎgi* « scolopendre » — *wòrǎyì* « gorge ».

fù.li « éponge végétale » — *fù.li* « arracher » — *fúli* « projet de mariage » ; *sùri* « ile » — *sùri* « furoncle » ; *kípúì* « crabe de vase » — *kípùì* « débandade ».

sěbé « la force » — *sěbé* « aiguille » ; *yǎbá* « chanvre » — *yǎbá* « briller » ; *bǎbǎe* « bastonnade » — *bǎbǎe* « esp. arbuste » — *bǎbǎe* « matrice » ; *kǎyì* « hameçon » — *kǎyì* « cou » ; *kǎkǎe* « esp. poisson » — *kǎkǎe* « pièce de véranda » — *kǎkǎe* « panier en raphia » ; *kǎyì* « captif » — *kǎyì* « action de jouer » ; *tǎgǎe* « nain » — *tǎgǎe* « action de prendre » ; *bǎyì* « action de piquer » — *bǎyì* « le dessous » ; *bú.rǎyì* « brousse » — *bǎtǎyì* « véranda » ; *tǎbé* « épine » — *tǎbé* « renommée » ; *kǎdǎyì* « guitare » — *kǎdǎyì* « cadenas » ; *bǎbǎrǎyì* « inondation » — *bǎbǎrǎyì* ou *bǎbǎrǎyì* « Bambara ».

§ 38

Les réalisations phoniques

Les tons se réalisent selon un certain niveau et selon un certain type de dessin mélodique.

Ils apparaissent dans la chaîne parlée comme une succession de hauteurs en contraste et ayant chacune une fréquence relative. Les fréquences varient d'une part selon les registres des voix considérées, d'autre part selon l'entourage phonique. Ce dernier point justifie l'existence de variantes qui seront examinées plus loin. Ce qui importe, c'est que, si tel ton est conventionnellement haut, il se maintienne plus élevé que les tons bas contigus. La chaîne parlée suit donc une configuration générale et conventionnelle telle que les différences de hauteurs nécessaires pour assurer l'intelligibilité du message correspondent à des écarts optimaux. C'est pourquoi certains tons, dans des contextes déterminés, ont une réalisation intermédiaire entre les deux hauteurs extrêmes.

Le dessin mélodique traduit une propriété phonique qui doit également être prise en considération. La hauteur, simultanément avec un même timbre vocalique, peut rester égale à elle-même ou au contraire varier et prendre une modulation montante ou descendante, suivant que la fréquence des vibrations glottales croît ou décroît. Les réalisations sont donc soit ponctuelles (ou égales), soit modulées montante ou descendante.

Le dessin mélodique se combine avec la hauteur. En effet un ton modulé a pour point de départ et, théoriquement pour point d'aboutissement, l'une des deux hauteurs extrêmes. En fait la force d'inertie des organes intervient et le point d'aboutissement n'apparaît jamais rigoureusement déterminé : un ton modulé descendant part du ton haut et tend vers le ton bas. Un ton montant part du ton bas et tend vers le ton haut. Mais il y automatiquement une chute de la fréquence, sans que la fonction distinctive du ton soit pour autant altérée.

L'inertie des organes joue également en fin d'énoncé en ce sens qu'un ton bas final se réalise à un niveau très bas et qu'un ton haut final se réalise avec un écart minimal par rapport au ton bas qui le précède.

§ 39

Les variantes combinatoires

Nous venons de voir que dans la chaîne parlée tout se passe comme si l'essentiel était de maintenir un écart optimal entre les différents niveaux réalisés. De même, du point de vue de la modulation, l'essentiel est de conserver une variation de fréquences suffisamment audible, même si celle-ci se trouve entravée dans sa montée ou dans sa descente. Une fois ces conditions optimales respectées, il intervient un principe d'économie articulatoire selon lequel sont permises certaines réalisations contextuelles. Celles-ci sont au nombre de trois : *a)* une réalisation à une hauteur moyenne des tons haut ou bas, *b)* une réalisation entravée des tons modulés, *c)* une réalisation tonale généralement moyenne affectant les monèmes qui n'ont pas de tons spécifiques.

a) Il est une réalisation intermédiaire entre les deux niveaux extrêmes. Il s'agit d'une variante du ton haut ou du ton bas. Le caractère combinatoire apparaît avec plus d'évidence si les réalisations toniques sont présentées dans le cadre d'un schème dont les limites sont celles de syntagmes lexicaux à une, deux ou trois syllabes. Nous reviendrons par la suite sur cette notion de schème ; ce qui correspond à l'idée commune de « mot » et que nous appelons « syntagme lexical », est énoncé selon une certaine mélodie dont il existe un nombre déterminé de types.

Un ton haut précédé d'un ton bas se réalise à une hauteur moyenne. Cela se vérifie pour les réalisations ponctuelles et modulées.

1° Le cas se produit dans les segments disyllabiques ayant une séquence Bas+Haut. Ainsi *bàré* « chien » se réalise [- -] et non [- _]. La séquence BH est l'une des trois possibilités observées dans les disyllabes à tons ponctuels :

HH [- _] HB [- _] BH [- _]

Seul le dernier schème a une réalisation combinatoire marquée *H*.

Les trisyllabes offrent également des cas de réduction d'un ton haut à une hauteur moyenne lorsqu'un ton bas le précède : *kìdáyí* « grande termitière » se réalise [- - -] ; *námàré*, [- _ -] ; *dègèrà*, [- _ -]. Il est intéressant de situer ces trois schèmes dans l'ensemble des schèmes trisyllabiques, car il apparaît qu'ils ont en commun le fait que la réalisation moyenne coïncide avec une fin de mot. Par contre, dans le schème BHB, le ton haut, enserré par deux tons bas, ne se réalise pas au niveau moyen.

HHH [- - -] HBB [- _ -] BBH [- _ -]
 HBH [- _ -] BHH [- - -] BBH [- - -]
 HHB [- _ -]

2° Les réalisations toniques modulées manifestent également une réduction au niveau moyen. Bien que le niveau du point d'arrivée ne soit pas, nous l'avons vu, aussi rigoureusement délimité que le point de départ, il n'en reste pas moins qu'il peut être assimilé à l'un des deux niveaux haut ou bas. La réalisation combinatoire des modulations BH prouve en effet que l'analogie d'une modulation avec une séquence de deux tons ponctuels de niveaux différents est parfaitement légitime. Un certain nombre de monosyllabes ont un schème [] ; la mélodie tend vers le ton haut, mais s'arrête en fait à un niveau suffisamment différent de celui du point de départ pour que les deux hauteurs soient acoustiquement sensibles. Or cette réalisation se comprend à la lumière du schème disyllabique [- _] dont le ton haut est réduit au

niveau moyen. De même dans le schème [J], le point d'arrivée est conditionné par le niveau bas du point de départ. La réalisation doit donc être notée [J]; il y a lieu de considérer le point d'arrivée comme moyen, ce qui est conforme à la réalité subjectivement saisie.

Un ton bas suivi d'une séquence HB est élevé au niveau moyen. Nous avons vu précédemment que le schème trisyllabique BHB a un ton haut qui n'est pas réduit au niveau moyen malgré l'antériorité d'un ton bas. Cette réduction n'a lieu que si le ton haut coïncide avec une fin de mot ou s'il est lui-même suivi d'un ton haut, comme dans le schème BHH [- - -].

Quatre schèmes attestent la réduction d'un ton bas à un niveau moyen, à savoir [-], [- ^ -], [J -], [J - -] : *xàbé* « poil », *yìgíyá* « lieu d'hospitalité », *sùrì* « furoncle », *fǎdǎgǎe* « esp. serpent ». Nous mettons en regard le schème théorique, le schème de réalisation enfin un schème analogue mais comportant une syllabe de plus :

<i>xàbé</i>	[- ^]	[- ^]	[- ^ -]
<i>yìgíyá</i>	[- ^]	[- ^]	[- ^ -]
<i>sùrì</i>	[J -]	[J -]	[J - -]
<i>fǎdǎgǎe</i>	[J - ^]	[J - ^]	[J - ^ -]

b) Le second type de phénomènes combinatoires est l'entrave d'un ton modulé descendant. Elle se produit quand un ton haut modulé descendant est suivi d'un ton de même niveau. Le processus toutefois est différent selon que le ton haut subséquent est ponctuel ou modulé.

Si le ton modulé est suivi d'un ton ponctuel, les deux étant au niveau le plus élevé, l'entrave est telle qu'une modulation est acoustiquement sensible, mais qu'elle varie dans une limite infime. *bàdèyéná ná bé* « il y a ici de l'eau-de-riz » (litt..., est (*ná*) ici (*bé*)). La tonalité réalisée¹ est la suivante : [- - ^ - -]; elle correspond au dessin théorique [- - ^ - -].

Quand le ton haut modulé est suivi d'un ton haut lui-même modulé, l'entrave se traduit par une mélodie en cascade. La descente du premier ton modulé est nettement coupée à un niveau moyen approximativement, et de ce même niveau repart la seconde modulation. *kúmítè náa rà* [- ^ -] « c'est un essaim d'abeilles » (litt. un essaim d'abeilles est avec (*rà*) lui (*a*)).

c) Enfin un certain nombre de segments, dont la plupart seront classés ultérieurement comme particules ou comme morphèmes, sont toniquement conditionnés par l'entourage phonique immédiat. *súlúxè xa bàxi* [- - - -] « la maison du Libanais ». Les voyelles de ces segments dans la notation ne sont surmontées d'aucun accent. Nous les signalerons à mesure de la description grammaticale.

(1) La tonalité réalisée dans cet exemple montre une mélodie descendante en cascades. L'abaissement de la tonalité est ici un phénomène qui relève de l'intonation de phrase. Les faits d'intonation en relation avec les positions initiale, médiane et finale des syntagmes ne sont pas décrits dans notre travail.

INTERPRÉTATION PHONOLOGIQUE

§ 40 Le parallélisme observé entre les réalisations toniques et la chaîne phonématique suggère qu'il existe une correspondance entre les tons et les voyelles comme centres de syllabe. Toutefois, bien que celle-ci ait été admise implicitement, en raison de son utilité dans la description des faits phoniques, elle ne permet pas d'étayer une interprétation phonologique cohérente. On pourrait certes admettre un système de tons dont les unités seraient une combinaison de l'un des deux traits de hauteur avec l'un des deux dessins mélodiques. En fait une telle interprétation serait insuffisante pour deux raisons. Tout d'abord elle laisse de côté le problème de la segmentation des tons puisqu'elle adopte purement et simplement celle qui a permis de dégager les unités phonématiques. Ensuite elle ne tient pas compte de la réduction possible des tons modulés à une succession de tons ponctuels dont les niveaux sont donnés par les points de départ et d'arrivée des modulations.

Le propre des unités prosodiques est d'être supportées par une chaîne qui ne se confond pas avec celle d'où sont dégagées les consonnes et les voyelles en tant que phonèmes. Cette chaîne est composée d'une succession de mores. Une more peut être en susu égale ou plus petite que le noyau syllabique. Elle soutient un ton ponctuel.

Dès lors les réalisations toniques qui viennent d'être décrites sont celles de deux tons ponctuels, haut et bas. Ces deux unités constituent le système des tons du susu ; elles ont en propre le même processus phonétique, à savoir la vibration des cordes vocales, mais se distinguent par la fréquence de ces vibrations. Les deux tons sont donc dans un rapport d'opposition graduelle. Les réalisations modulées se ramènent en fin de compte à une succession de deux mores, concomitante d'un même noyau syllabique, et telle que les deux tons sont de hauteur différente :

[¹] [⁻ -] [] [-⁻]

§ 41 *Séquence de deux mores*

Il est fréquent qu'à un même noyau syllabique corresponde une séquence de deux mores. Celle-ci en effet rend compte des interférences qui apparaissent entre des réalisations toniques et des réalisations de voyelles pour lesquelles l'opposition de longueur est neutralisée. Il existe trois cas.

a) Les réalisations modulées entraînent pour les voyelles qui les supportent une neutralisation de la quantité. Cette neutralisation s'opère au profit d'une réalisation longue de la voyelle ; celle-ci prosodiquement supporte deux tons ponctuels :

á ˊ ˊ
á ˊ ˊ

b) Les réalisations ponctuelles portent sur des voyelles qui sont phonologiquement longues ou brèves. Les voyelles longues dans ce cas correspondent à une séquence de deux mores supportant des tons de même niveau :

á ˊ á. ˊ ˊ
à ˊ à. ˊ ˊ

c) Les réalisations ponctuelles et modulées affectent les voyelles nasales. Or pour celles-ci, nous l'avons vu, l'opposition de longueur est neutralisée, comme pour les voyelles combinées avec une modulation. Les voyelles nasales correspondent à une séquence de deux mores dont les tons sont soit de même niveau, soit de niveau différent :

á	' '	â	' -
à	' -	ǎ	' '

Les séquences de deux mores permettent de faire intervenir la notion d'une quantité prosodique. Les centres de syllabe prosodiquement longs sont réalisés par les voyelles phonologiquement longues, par les voyelles sous modulation, enfin par les voyelles nasales. Sont interprétés comme prosodiquement brefs les centres de syllabes manifestés par une voyelle orale phonologiquement brève. Les mores successives sont identiques pour toutes les voyelles phonologiquement longues et les voyelles nasales combinées avec une réalisation tonique plane ; elles sont de nature différente pour les voyelles, orales ou nasales, combinées avec une modulation tonique.

CONCLUSION

§ 42 Les tons du susu constituent un système de deux unités en opposition graduelle, un ton haut ['] et un ton bas [']. Les tons ont une fonction distinctive et sont donc à ce titre des unités phonologiques ; toutefois ils se distinguent fondamentalement des consonnes et des voyelles par le fait qu'ils sont supportés par une succession de mores c'est-à-dire par une chaîne de segments différente de celle qui supporte les consonnes et les voyelles.

L'hypothèse des mores est indépendante de la réalité phonique, en ce sens qu'elle est avant tout une hypothèse opérationnelle, dûment expérimentée pour la description d'autres langues, et qui permet une appréhension cohérente et économique des faits prosodiques. Certes la distinction faite pour les centres syllabiques entre ceux qui sont analysables en une more et ceux qui sont analysables en deux mores suppose bien des réalités phoniques particulières touchant le vocalisme susu. Toutefois l'analyse en mores n'est pas induite de ces réalités ; au contraire les interférences et les neutralisations qui s'opèrent dans le vocalisme s'éclairent et s'expliquent par le choix des mores comme base opérationnelle.

On distingue des noyaux à une more, représentés par les voyelles brèves orales, et des noyaux à deux mores ; ou bien celles-ci supportent des tons de même niveau et elles expliquent les voyelles orales longues et les voyelles nasales de réalisation ponctuelle, ou bien elles supportent des tons de niveau différent : elles expliquent alors les voyelles nasales et les voyelles orales sous réalisation modulée¹.

Le système de notation suivi jusqu'ici n'est pas conforme en tous points à l'analyse en mores, mais néanmoins il ne la contredit pas. Nous le conservons donc eu égard à

(1) L'analyse rappelle analogiquement celle que A. Martinet a fait du danois (*La phonologie du mot en danois*) où sont distingués des noyaux à une more et des noyaux à deux mores, celles-ci étant alors de même nature ou de nature différente.

sa commodité. Les noyaux syllabiques à une more sont notés par un accent aigu (á) ou grave (à) selon que le ton est haut ou bas. S'il s'agit d'une séquence de deux mores, on ne note pas deux accents successifs, mais plus simplement :

- un accent circonflexe de type (^) ou de type (˘) pour les séquences haut-bas et bas-haut dont la réalisation est une modulation ;
 - un tilde pour les voyelles nasales ;
 - un point suivant la lettre vocalique pour les séquences de deux tons ponctuels affectant les voyelles phonologiquement longues.
-

CHAPITRE III

LA DISTRIBUTION DES PHONÈMES

§ 43

LES STRUCTURES SYLLABIQUES DES MOTS

Les phonèmes¹ se combinent dans la chaîne parlée selon une distribution caractérisée par une succession de sommets toniques. Il y a autant de sommets que de syllabes. Si l'on met à part les très rares faits d'assimilation phonétique et ces monèmes particuliers que sont les adverbes expressifs, on peut affirmer que les syllabes sont de deux types principaux, V et CV. Les voyelles constituent le noyau syllabique, lequel est toujours accompagné d'une réalisation tonale ponctuelle ou modulée. Cette distribution en deux classes, consonnes et voyelles, a déjà été indiquée sans plus, préalablement à la description des phonèmes. La coïncidence est quasi parfaite entre éléments syllabiques et voyelles et entre éléments asyllabiques et consonnes, à l'exception des phonèmes *n*, *i* et *u*. En effet pour ceux-ci les éléments de la syllabe coïncident avec des variantes. [*n*] et le nasonnement [*ⁿ*] sont respectivement asyllabique et syllabique ; les variantes [*i̇*] et [*ɥ*], notées *y* et *w*, ont une fonction syllabique, à la différence de [*i*] et [*u*] qui supportent un ton.

Le susu admet quatre types de syllabes. Celui dont la fréquence est largement la plus élevée est la combinaison d'une consonne et d'une voyelle. Les trois autres sont symbolisés par CVC, V, CVV. Le type CVC se réfère uniquement à des monèmes de valeur expressive dont le caractère particulier a déjà été signalé aussi bien du point de vue de leur réalisation vocale que de celui de leur fonction syntagmatique. Les combinaisons CVV sont interprétées comme monosyllabiques dans la mesure où elles ne sont affectées que d'un seul ton. On peut considérer les deux types CV et V comme les types de syllabes fondamentaux du susu. Une consonne apparaît donc sous son espèce explosive, à l'exception du cas précité et quelques rares faits d'assimilation propres aux phonèmes *r* et *l*.

Structures distributives des unités significatives

§ 44 Le groupement des syllabes en unités significatives, monèmes ou syntagmes, doit être examiné de deux points de vue, dans le cadre de la succession des phonèmes et dans celui de la succession des tons. Comme toutes les unités significatives, qu'elles

(1) Nous entendrons dorénavant par phonèmes les unités phonématiques ; les unités prosodiques seront appelées des tons.

jouissent de l'autonomie syntaxique ou qu'elles se manifestent seulement en syntagmes lexicaux, se ramènent aux mêmes principes distributifs, il n'y a pas lieu d'opérer, à ce niveau de l'analyse, une distinction fonctionnelle entre lexèmes et morphèmes.

Les monèmes qui se manifestent par une syllabe vocalique sont des pronoms et des particules. Ceux de types CVC ont déjà été mentionnés. Le plus grand nombre de monèmes est représenté par le type CVCV ; ensuite viennent CV et CVCVCV. La fréquence d'emploi des unités CV est élevée seulement dans le discours, car bon nombre de particules et de morphèmes, ainsi que de lexèmes polysématiques, sont de ce type. Par contre elle est basse dans le lexique. En effet les monèmes de types CV représentent 6,4 % du fonds lexical, ce chiffre devant se décomposer en 3,6 % de lexèmes radicaux et 2,7 % de particules, morphèmes et dérivatifs.

Il existe aussi des unités de type CVCVCVCV ; un certain nombre en a été donné à propos de l'illustration des phonèmes *p* et *f*. Ce sont généralement des segments construits sur un principe d'allitération, soit indivisibles, soit formés par redoublement d'un disyllabe.

Comme la composition est un procédé de formation très productif, il existe des syntagmes lexicaux dont la structure syllabique peut comporter jusqu'à six ou sept sommets, sans que ce chiffre soit limitatif : *bèlèxèkèkènasóe* « bracelet », *kòrtèbàlàbàbbé* « esp. périophtalme », *kòlòñàxàlàbáyí* « caméléon ».

§ 45 Les tons se combinent, dans le cadre d'unités significatives, selon une distribution qui utilise une grande partie des possibilités permises par le système. Il est toutefois certaines séquences qui ne se manifestent pas.

Dans les exemples suivants, en regard des schèmes toniques, sont indiqués les types de structures de mots auxquels ils s'appliquent ; le premier est une forme radicale, donc indivisible, le second est un syntagme dérivé ou composé. Ces structures seront définies dans un chapitre ultérieur.

Monosyllabe.

- 1 more [ˈ] *dè* « bouche » ;
- 2 mores [ˈ ˈ] *xí* « mordre » ;
[ˈ ˈ] *bá* « mer », *sũ* « jeûner » ;
[ˈ ˈ] *xĩ* « dormir », *ñđ* « finir » ;

Disyllabe.

- 2 mores [ˈ] [ˈ] *bálé* « rat » ; dérivés ;
[ˈ] [ˈ] *fùgé* « fleur » ; composés ;
[ˈ] [ˈ] *kírì* « peau » ; dérivés ;
- 3 mores [ˈ ˈ] [ˈ] *kó.lá* « kola », *kábúi* « panier » ; dérivés ;
[ˈ ˈ] [ˈ] *fù.tí* « arracher », *kòbí* « insulter » ; composés ;
[ˈ ˈ] [ˈ] *xé.rì* « louer », *káki* « bateau » ;
[ˈ] [ˈ ˈ] *kóyé* « muer » ;
[ˈ] [ˈ ˈ] *kòyĩ* « chasser » ;
[ˈ] [ˈ ˈ] dérivés ;
[ˈ ˈ] [ˈ] *xéri* « glossine », *sãlì* « peigne » ;
[ˈ] [ˈ ˈ] composés, dérivés ;
[ˈ] [ˈ ˈ] *xàbé* « poil », *tèrè* « train » ; composés, dérivés ;

- 4 mores [' '] [' '] *dǎxú* « veiller sur... » ;
 [' '] [' '] composés, dérivés ;
 [' '] [' '] *bìbì* « être constipé » ;
 [' '] [' '] *kò.lá* « gauche », *mǎdǔ* « lequel ? » ; composés ; dérivés.

Il est à noter que n'est attestée aucune séquence à tons bas aussi bien dans les monosyllabes que dans les disyllabes. Parmi les disyllabes, ne sont pas attestés ceux dont la 1^{re} syllabe comporte deux mores de tons différents, à l'exception du schème [' '] ['] :

[' '] [']	[' '] [']
[' '] [']	
[' '] [' ']	[' '] [' ']
[' '] [' ']	[' '] [' ']

ni les disyllabes dont la 2^e syllabe comporte deux mores bas-haut, alors que la séquence haut-bas dans cette position est attestée :

['] [' ']	['] [' ']
[' '] [' ']	[' '] [' ']

En ce qui concerne les trisyllabes, une description des faits de distribution analogue à celle qui vient d'être faite serait très longue. Elle serait rendue d'autant plus difficile que le fonds lexical offre un nombre relativement restreint de matériaux radicaux, en regard du grand nombre des possibilités de séquences que les mores peuvent réaliser. Toutefois une présentation des faits à partir non plus des schèmes toniques conformes à la succession des mores, mais des schèmes de réalisation tonique conformes à la succession des syllabes, sera suggestive. Ceux-ci sont au nombre de onze.

- [- -] *bábárá* « inonder » ; dérivés ;
 [- -] *ñáxómì* « gingembre » ; composés ;
 [- -] *tǎbìlì* « verre » ; dérivés ;
 [- -] *xǐbèlì* « être froid » ;
 [- -] *bàràtè* « panthère » ; composés ; dérivés ;
 [- -] *dàbóyì* « marigot » ; composés ;
 [- -] *bàxálòè* « mulet » ; composés ;
 [- \] *kókósòè* « village de captifs » ; composés ;
 [) -] *tǒfàré* « l'année présente » ;
 [- \] *yìgìyá* « lieu d'hospitalité » ;
 [- \] composés ;

Ces schèmes confirment ce qui a été observé précédemment, à savoir qu'une séquence de tons bas dans le cadre d'une unité significative est impossible.

LES LATITUDES DE COMBINAISON DES PHONÈMES

§ 46 Les conditions optimales de contraste dans la distribution des phonèmes se trouvent donc représentées par la syllabe ouverte CV. Cela est valable pour les unités significatives et pour la chaîne parlée en général, bien que dans ce dernier cas il y ait des contiguïtés de voyelles ; toutefois la tendance à les réduire est manifeste comme nous le verrons.

Il y a lieu de se demander si, dans ces conditions, toutes les consonnes et toutes les voyelles inventoriées peuvent apparaître en toutes positions. Parmi les phonèmes consonantiques, seul *r* est conditionné. Parmi les phonèmes vocaliques, toute voyelle est susceptible d'apparaître en finale des lexèmes, mais la formation des noms impose certaines restrictions, auxquelles échappent quelques emprunts. De plus on observe dans les disyllabes une harmonie entre les voyelles du 1^{er} et du 2^e noyaux syllabiques, ainsi que, pour ces mêmes positions, une fréquence assez élevée de l'homophonie.

§ 47 Les CONSONNES connaissent une fréquence d'emploi inégale dont les taux ont été donnés plus haut, mais une seule d'entre elles est conditionnée dans sa distribution. Il s'agit du phonème *r*. Il est absent en position initiale de tout lexème radical. Sa fréquence en position intervocalique est par contre élevée, puisqu'elle a été chiffrée à 13,8 %. L'occurrence de *r* à l'initiale d'un monème est la preuve que cette unité est un emprunt. Ainsi les mots anglais « rigging » et « room » rendent compte de *riñi* « agrès » et de *râm* « chambre à coucher » ; le français « aéroplane », de *róplâ*, même sens. De même un quartier de Konakry, *rotiya*, procède de Roth, nom du créateur du comptoir de la S.C.O.A.

§ 48 Dans les lexèmes radicaux, unités indivisibles qui constituent le fonds lexical de la langue, toutes les voyelles, quant au timbre et à la résonance, sont attestées en toutes positions, sous réserve des principes d'harmonie touchant les timbres dans les disyllabes. Les voyelles phonologiquement longues n'apparaissent qu'en première position dans les disyllabes, en première et en seconde dans les trisyllabes. Il n'y a pas théoriquement de restrictions pour les lexèmes dérivatifs et les morphèmes dont le plus grand nombre est monosyllabique, à l'exception des oppositions de longueur qui ne sont jamais attestées dans les monèmes d'une syllabe.

Les voyelles orales et nasales se manifestent donc en position finale des radicaux, et aussi des verbes et des noms indéfinis puisque ceux-ci sont transposés de radicaux et affectés d'une marque zéro. Par contre les noms définis sont toujours élargis par un suffixe *i*. Il s'ensuit qu'un nom défini, conformément aux principes de joncture qui seront examinés plus loin, voit certaines voyelles exclues de la position finale, à savoir les voyelles nasales et celles de timbre [u], [o], [ɔ]. On ne trouve, dans cette position, pour les noms définis et pour les dérivatifs suffixés qui supportent la fonction nominale des syntagmes dérivés, que les finales [i], [e], [ɛ], [a], [ɔɛ], [oe], [ui].

Un certain nombre de noms ont une finale qui semble infirmer les principes précédents. A vrai dire ces mots sont pour la plupart identifiables comme des emprunts à l'anglais et au français : *tèrê* « train » (fr.), *dirɛ* « tiroir » (angl. drawer), *fɛ. bùrù* « fièvre » (angl. fever), *bâlâ* « ballon » (fr.), *birô* « bureau » (fr.), *sâpô* « chapeau » (fr.), *sisô* « ciseaux » (fr.), *wôlô* « auto » (fr.). Quelques autres dont la finale est également anormale sont vraisemblablement des mots malinké¹ passés récemment en susu : *ténê* « tante », *gólô* « les bourses », *gâdô* « secret », *kâkâ* « frère, ami », *kôlô* « caméléon », *kû* « esp. igname », *fôrô*

(1) Dans le tome II du livre de M. Delafosse, *La langue mandingue et ses dialectes*, on trouve les correspondants manding suivants : *kolo* « noyau », *kolo-fla* « paire de noyaux », « testicules » ; *gundo*, *gundu* « secret » ; *koro*, *koto* « aîné », et aussi appellatif de politesse ; *n'-ya-kô-nkôlô* « caméléon ».

« esp. roseau », *sàgó* « permission ». Il est donc légitime de considérer les noms dont la finale est anormale comme des emprunts qui n'ont pas été assimilés aux principes de formation des noms susu. Le caractère d'emprunt est manifeste pour ceux qui proviennent de l'anglais et du français. Il est admissible en outre que le susu emprunte à des langues africaines voisines, dont en premier lieu le malinké, bien que le processus de transfert soit ici voilé par la parenté du susu et du malinké.

Le seul exemple, connu de nous, d'un emprunt au français, donc récent, où les segments se plient aux principes formels de la langue, est celui de *bàtɔ* « bouton » ; la finale nasale est sentie comme celle d'un lexème sur lequel est construit le verbe *bàtɔ* « boutonner », alors que le nom devient, avec le suffixe *i*, régulièrement *bàtɔyi* « un bouton ».

§ 49 Les faits les plus caractéristiques du vocalisme des lexèmes disyllabiques relèvent de principes d'harmonie qui s'observent entre les deux voyelles et qui se manifestent soit par un conditionnement du timbre de la seconde, soit par une homophonie parfaite.

Les lexèmes disyllabiques attestent dans leur structure distributive un principe d'harmonie vocalique. Étant donné le timbre de la première voyelle, orale ou nasale, le timbre de la seconde ne peut être l'un quelconque des sept timbres fonctionnels. Il existe en somme certaines incompatibilités qui apparaissent en évidence dans les cases vides du tableau suivant :

1 ^{re} syllabe	admet en	2 ^e syllabe
<i>i</i>	—	<i>i e ε a ɔ o u</i>
<i>e</i>	—	<i>i e a u</i>
<i>ε</i>	—	<i>i ε a ɔ u</i>
<i>a</i>	—	<i>i e ε a o u</i>
<i>ɔ</i>	—	<i>i ε a ɔ u</i>
<i>o</i>	—	<i>i e a o u</i>
<i>u</i>	—	<i>i e ε a o u</i>

On constate donc que l'harmonie vocalique obéit aux principes suivants :

- une première voyelle, quel que soit son timbre, est toujours compatible avec elle-même ;
- la voyelle d'avant [*i*] est compatible avec toutes les voyelles ;
- chacune des voyelles d'arrière intermédiaires, [*o*] et [*ɔ*], est compatible avec la voyelle d'avant de même aperture, [*e*] et [*ε*], mais incompatible avec la voyelle d'aperture différente ;
- parmi les voyelles intermédiaires d'avant, la voyelle [*ε*] admet en seconde position la voyelle [*ɔ*] de la série correspondante, mais non la voyelle [*o*] ; la voyelle [*e*] est incompatible avec les deux voyelles intermédiaires de la série correspondante ;
- la voyelle moyenne de type [*a*] est incompatible avec celle de type [*ɔ*], mais compatible avec toutes les autres ;
- la voyelle d'arrière de type [*u*] est incompatible avec celle de type [*ɔ*], mais compatible avec toutes les autres.

Il s'opère donc en seconde syllabe radicale une neutralisation de certaines oppositions d'aperture, au profit du degré de la première voyelle radicale. Si celle-ci est [o], il y a neutralisation des oppositions *o-ɔ* et *e-ε* au profit de l'espèce la plus fermée. Si la première radicale est [e], l'opposition *e-ε* est neutralisée au profit de *e*, de même que *u-o-ɔ* au profit de *u*. Si le degré d'aperture 3 est celui de la première voyelle, il y a neutralisation de *e-ε* ou de *o-ɔ* au profit de l'espèce la plus ouverte. Si [u] est en première syllabe, cette fois la neutralisation n'affecte pas les voyelles de la série opposée, mais seulement l'opposition *ɔ-u* au profit de *u*. [a] en première position neutralise *a-ɔ* au profit de *a*.

Des conditions de contraste optimal s'imposent donc de la première à la seconde voyelle radicale des radicaux disyllabiques, aboutissant à des faits de neutralisation sur la base des degrés d'aperture. Si l'on présente les voyelles dans un ordre tel qu'on groupe ensemble celles qui se comportent identiquement quant à l'attraction harmonique exercée sur la seconde voyelle, elles constituent des ensembles suivant les degrés 3, 2 et 1-4.

1 ^{re} syllabe	2 ^e syllabe
ε (3)	i . ε a ɔ . u
ɔ (3)	i . ε a ɔ . u
e (2)	i e . a . . u
o (2)	i e . a . o u
u (1)	i e ε a . o u
a (4)	i e ε a . o u

La seule discordance dans le tableau est celle qui apparaît pour le degré 2 ; alors que [e] n'admet pas dans la série opposée la voyelle de degré 2, par contre [o] admet dans la série d'avant la voyelle de même aperture.

L'harmonie vocalique est un fait d'observation, propre à des unités significatives indécomposables, mais elle ne joue plus pour des segments qui seraient des syntagmes unissant deux monèmes. Ainsi *déyé* « salive », litt. « eau (*yé*) de bouche (*dé*) », est un syntagme composé. De même les dérivés avec les préfixes *ra* et *ma* font apparaître des voyelles qui seraient incompatibles d'après les conditions de contraste des monèmes : *mábà* « épilucher », *rábò* « éventrer », « entailler », de *bà* « fendre » ; *rámò* « fermenter », de *mà* « mûrir ».

§ 50 Le principe d'harmonie vocalique tel qu'il vient d'être défini ne rend pas compte de tous les aspects du vocalisme dans les monèmes de deux syllabes. Il est en effet aussi caractérisé par une très forte proportion de réalisations homophones. Sur 641 lexèmes radicaux, 346 d'entre eux ont des voyelles de même timbre dans les deux positions, soit 53,97 %. Le chiffre de 641 porte sur des segments parfaitement clairs quant à la voyelle finale ; il est exclu que celle-ci soit un fait d'assimilation. C'est pourquoi, en plus des lexèmes verbaux, n'ont été comptés que les noms dont le lexème est apparent (type *kōkō/yi*) et les noms terminés en [a].

Il est intéressant de connaître, en regard du pourcentage élevé des vocalismes homophones, les chiffres qui donnent la fréquence des secondes voyelles par rapport aux premières. D'après le tableau suivant, on remarque que, sur les 641 lexèmes comptés, ceux qui ont [a] en première syllabe admettent en seconde syllabe [u] selon une fréquence e situant entre 30 et 35 cas, [i] entre 30 et 25 cas, [o] entre 20 et 15 cas.

	50	45	40	35	30	25	20	15	10	5	0
<i>i</i>					<i>a</i>					<i>e o</i>	<i>ε ɔ u</i>
<i>e</i>										<i>u a</i>	<i>i</i>
<i>ε</i>										<i>u a i</i>	<i>ɔ</i>
<i>a</i>					<i>u</i>	<i>i</i>		<i>o</i>		<i>e</i>	<i>ε</i>
<i>ɔ</i>									<i>i u</i>	<i>a</i>	<i>ε</i>
<i>o</i>									<i>i</i>	<i>a u</i>	<i>e</i>
<i>u</i>		<i>a</i>								<i>i e</i>	<i>ε</i>

Il ressort du tableau que les plus hautes proportions affectent les voyelles les plus distinctes quant au timbre [*a*], [*u*], [*i*]; les plus basses au contraire portent sur les voyelles d'aperture 2 et 3. On constate qu'un certain équilibre se réalise autour de la voyelle [*a*]; en effet elle connaît les plus hautes proportions, et, de plus, l'éventail des proportions le plus équilibré s'observe lorsque [*a*] est en première position.

Le vocalisme des disyllabes méritait, nous semble-t-il, l'attention qu'on lui a portée. Il n'implique aucun procédé de formation des mots, du moins dans l'état actuel du *susu*; il ne constitue qu'un ensemble de données observables. L'utilité de sa description est de fournir des documents susceptibles d'être intégrés dans des travaux ultérieurs de comparaison sur les structures radicales des langues mandé. Il est en effet intéressant de constater d'une part l'importance de l'homophonie vocalique, d'autre part, là où elle ne se manifeste pas, les tendances à réaliser un certain équilibre; ces tendances apparaissent dans le fait que la seconde voyelle ne peut pas être inconditionnellement l'un des sept timbres fonctionnels, dans le fait aussi que cette voyelle est, dans une forte proportion, de timbre [*a*], [*i*], [*u*], ce qui confirme les pourcentages de fréquence des phonèmes donnés plus haut.

LES FAITS D'ASSIMILATION

§ 51 La séquence CV est un type syllabique optimal et la régularité de syllabation limite le nombre des cas où des phonèmes de même classe distributive se trouvent en contact. C'est pourquoi les faits d'assimilation phonétique sont relativement rares en *susu*.

§ 52

La diphlongaison en finale des noms

L'affixation d'un morphème n'entraîne de tels faits que dans un cas bien déterminé, celui de la marque nominale *i*. Il s'agit d'un morphème suffixé à des radicaux et qui est la marque même des noms définis. La rencontre de *i* avec la voyelle finale d'un radical entraîne certains accidents phonétiques selon la qualité de cette voyelle.

a) Si celle-ci appartient à la série des voyelles d'arrière [u], [o], [ɔ], il en résulte une diphtongue. Celle-ci est toutefois assez instable et se réduit dans bon nombre de noms à une voyelle infléchie de timbre unique. Les diphtongues sont des types [ui], [oe], [ɔɛ]; elles ne supportent qu'un seul ton : *tògò* « prendre », *tògòe* « action de prendre » ; *dúbú* « se réunir » secrètement, *dúbúi* « réunion secrète » ; *fóló* « commencer », *fólóe* « commencement ».

Toutefois, à l'examen du vocabulaire, il apparaît de nombreux cas où cette diphtongue ne se maintient pas. Ainsi *tùrú* « faire de la fumée » est un lexème radical dont le nom qui en est transposé a la forme *tùri* pour *tùrúi*. De même : *dóló* « être visqueux », *dólóe* n'est pas attesté mais seulement *dólé* « matière visqueuse, cire » ; *xónó* « être en colère », *xóné* « colère ». Il ne semble pas y avoir de conditions précises qui expliquent le maintien de la diphtongue ou sa réduction en monophthongue. Il s'agit en fait de deux variantes de la finale nominale ; l'usage a imposé l'une ou l'autre, quoique pour quelques noms les deux soient admises.

b) Si la voyelle finale radicale appartient à la série des voyelles d'avant [i], [e], [ɛ], l'affixation du morphème nominal n'entraîne aucune modification ni dans la quantité, ni dans le ton : *ki.ki* « hennir » et « hennissement » ; *wà.n̄ɛ* « chasser » et « chasse ». Le nombre des radicaux à voyelle [e] finale est rare ; nous n'avons trouvé aucun nom transposé d'un tel lexème, mais l'on peut admettre par analogie que le comportement de la finale nominale ne manifeste aucune modification de la voyelle.

c) La voyelle radicale finale est [a]. Il se produit alors une inflexion et le nom est terminé par [ɛ] : *sigá* « partir », *sigé* « action de partir ».

d) La voyelle finale est nasale et non plus orale comme dans les cas précédents. L'identité du morphème *i* est maintenue mais celui-ci est lié à la voyelle nasale, quel que soit son timbre, par une palatalisation épenthétique que nous notons *y* : *kàkú* « bailler », *kàkúyi* « action de bailler » ; les noms comportent de ce fait une syllabe supplémentaire dont le ton est celui de la syllabe finale du radical. De même : *bábárá* « inonder », *bábáráyi* « inondation ». Si le ton du radical est modulé descendant, *sũ* « jeûner », le nom transposé a un ton final bas, *súyi*.

Les faits d'assimilation résultant du contact d'un morphème *i* avec la voyelle finale des radicaux se résument donc ainsi¹ :

V rad.	<i>i</i>	<i>e</i>	<i>ɛ</i>	<i>a</i>	<i>ɔ</i>	<i>o</i>	<i>u</i>	<i>ũ</i>
+ <i>i</i> →	<i>i</i>	<i>e</i>	<i>ɛ</i>	<i>ɛ</i>	<i>ɔɛ</i>	<i>oe</i>	<i>ui</i>	<i>ũyi</i>
					<i>ɛ</i>	<i>e</i>	<i>i</i>	

(1) Il n'est pas inutile de mettre en parallèle les faits d'assimilation susu avec ce qui se passe en mende de Sierra Leone, d'après l'étude de K. H. Crosby. La suffixation d'un morphème *i* sur lequel repose une valeur de défini aboutit à des formes diphtonguées telles que l'identité phonique du morphème est maintenue. Les faits susu et mendi se présentent parallèlement ainsi :

<i>susu</i>	<i>mendi</i>	
<i>i+i</i>	<i>i</i>	<i>ii</i>
<i>e+i</i>	<i>e</i>	<i>ei</i>
<i>ɛ+i</i>	<i>ɛ</i>	<i>ɛi</i>
<i>a+i</i>	<i>ɛ</i>	<i>ɛi</i>
<i>ɔ+i</i>	<i>ɔɛ/ɛ</i>	<i>ɔi, ɛi</i>
<i>o+i</i>	<i>oe/ɛ</i>	<i>oi, ei</i>
<i>u+i</i>	<i>ui/i</i>	<i>ui, ii</i>

| *ɛi, ei, ii*, quand la consonne de la syllabe précédente est l, n, nd, t, y, w.

§ 53

Groupes de consonnes

Il est quasiment impossible que deux consonnes entrent en contact du fait de la nature même de la syllabe. Certes il existe quelques monèmes de type CVC, mais ceux-ci sont des adverbes expressifs qui apparaissent en fin d'énoncé.

On trouve toutefois quelques rares unités significatives qui présentent des consonnes contiguës. Ces faits résultent de l'amuïssement d'une voyelle et celui-ci ne se produit que dans des conditions d'entourage consonantique bien déterminées. Ces conditions se définissent par la présence de consonnes phonétiquement caractérisées comme des sonantes : [l], [r], [y], [n], [m].

Dans les exemples suivants la voyelle est précédée par une consonne de ce type : *kólimé* « plante du genre *Cyperus* » apparaît le plus souvent sous la forme *kólmé*; *wórté* est le terme courant pour « faucille » et ne semble pas avoir en susu de variante, mais le malinké de Gambie a [*worito*]. De même *kórté* « maléfice, mauvais sort » est à rapprocher du malinké de Haute Guinée [*koroti*]. *bálimá* « chanter les louanges » connaît une variante *bálmá*. Nous avons aussi *kárté* « nasse » sans variante connue.

Dans les exemples ci-après une voyelle [i] disparaît quand elle est suivie de [y] [n], [r]. *fádyé* « rocher », *tyámáyi* « animal légendaire » connaissent chacun une variante *fádiyé*, *tiyámáyi*. De même *dibyóni* ou *dibiyóni* « dame-jeanne ». L'anglais « print » a donné *pirínti* ou *prínti*; l'anglais « bitter » a donné *bítiré* ou *bítré* « bouteille ».

§ 54

Amuïssement de consonnes

Sont groupés ici quelques exemples qui manifestent l'amuïssement d'une consonne [x] ou [y] dans un entourage vocalique déterminé.

Une fricative dorsale enserrée par deux voyelles d'arrière se trouve amuïe sous l'influence régressive d'une seconde consonne de même qualité. Un tel phénomène apparaît à propos de la suffixation de *xì*, marque du permansif : *a dðxðxi* « il est assis », devient [*a dðóxi*]; *a nóxóxi* « il est sali », [*a nóóxi*]; *a sùxúxi* « il est attrapé », [*a sùúxi*]. De même dans les composés où deux fricatives sont proches : *tðxðxélè* « œuf de poule » devient [*tðóxélè*]; *lðxóxúyi* « semaine », litt. « tête (*xúyi*) des jours (*lðxé*) », [*lóóxúyi*]. Lorsque les deux voyelles, contiguës par suite de l'amuïssement, ont un même ton, on peut considérer qu'elles réalisent une voyelle longue. Nous n'avons pas trouvé d'exemples attestant un entourage de timbre [o], mais il y a lieu de supposer par analogie que le phénomène serait le même.

Le second cas d'amuïssement est celui de la consonne [y]. Il y a comme précédemment action régressive d'une consonne de même qualité sur un yod situé dans l'entourage de voyelles d'avant. Le phénomène se produit quand le suffixe nominal de forme [yi], donc après voyelle nasale, vient élargir une base radicale comportant un yod dans l'entourage en question. Il en résulte un groupe de voyelles de même timbre, mais dont la première est orale et la seconde nasale. Ainsi les formes *gáyá* « circonciure » et *gáyáyi* « circonciusion », bien qu'attestées, sont moins courantes que leurs variantes *gáá* et *gááyi*. Ce processus permet d'expliquer les formes pour lesquelles il n'existe plus qu'une seule variante : *mèxyi* « sable », *ñéxyi* « esp. arbre », *bááyí* « fin, extrémité » se comprennent comme des variantes de **mèyxyi*, **ñéyxyi*, **báyáyí*.

§ 55

Les contacts de voyelles entre unités libres

Seuls posent un problème des monèmes de type vocalique, à savoir : le pronom *a* de la 3^e personne, le pronom *i* de la 2^e personne.

Lorsque deux voyelles de timbre [*a*] entrent en contact, il se produit ou non une fusion en un seul centre syllabique selon que les deux unités significatives appartiennent au même syntagme fonctionnel ou non. Le signe / marque la division des syntagmes.

wó a idèlè / a xa a k̄ / a ra « faites-pression (*idèlè*) sur lui (*a*) pour (*xa*) qu'il avoue (*k̄*) ». *xa* est la marque du désidératif et *a* le pronom de 3^e personne. La succession de ces deux segments donne phoniquement [*a xa. k̄*]. Les deux voyelles fusionnent en un seul centre syllabique avec allongement compensatoire. De même dans l'énoncé suivant : *a náxà / diméè xa a xiri / e xa a bú. bú / tògé i* « il dit (*náxà*), que les enfants (*diméè*) l'attachent (*xiri*), qu'ils (*e*) le traînent (*bú. bú*) dans (*i*) les haricots (*tògé*) ». Dans ces deux énoncés les segments *xa* et *a* appartiennent à un même syntagme, à savoir le syntagme prédicatif par lequel sont combinés un sujet et un prédicat.

Il n'en est plus de même dans les énoncés suivants. *a náxà / a tiná / a má fámà* « il dit, lui demain (*tiná*), il vient (*fámà*) encore (*má*) ». [*a tiná*] représente une expansion du syntagme prédicatif, il en est un terme facultatif, alors que les éléments qui constituent le syntagme prédicatif ne peuvent pas ne pas y figurer. Généralement le terme facultatif vient à la suite du syntagme prédicatif : *a xa sigá / a x̄yì* « qu'il parte (*sigá*) chez (*x̄yì*) lui ». Ce qui est caractéristique ici du point de vue de la contiguïté des voyelles, c'est que, dans les deux derniers énoncés, il n'y a plus fusion, mais au contraire maintien des deux centres syllabiques [*tiná a...*], [... *sigá a...*].

Lorsque le pronom *a* est précédé d'une unité dont la voyelle finale est d'un autre timbre, on retrouve un processus analogue à celui qui s'applique aux cas précédents. La contiguïté a lieu à l'intérieur du syntagme prédicatif ; il se produit alors un amuïssement de la voyelle finale de la première unité avec allongement compensatoire. *e mu a ḡnómà* « ils (*e*) ne le (*a*) frapperont pas » devient en notation phonétique [*e ma. ḡnómà*]. La voyelle [*u*] de la particule de négation est amuïe et la syllabe est vocalisée en [*a.*]. Ce phénomène apparaît régulièrement avec la particule en question. Par contre il est facultatif dans les énoncés qui comportent le morphème *nú* du mode hypothétique : *e nú a ḡnómà* « ils le frapperaient ». Les prononciations [*nú a*] et [*ná.*] sont en fait deux variantes possibles. L'assimilation dans ce dernier cas pourrait en effet entraîner une confusion : *e ná ḡnómà* « ils frapperont celui-là [*ná*] ».

Il ne se produit pas d'amuïssement lorsque le contact s'opère entre deux unités qui n'appartiennent pas au même syntagme fonctionnel : *e wáxi / a ifilifé / x̄alùmá ma* « ils veulent (*wáxi*) verser (*ifilifé*) elle (pour *yé* « eau ») sur (*ma*) l'hyène ». On ne peut considérer */a ifilifé/* comme un syntagme facultatif à proprement parler, mais, ce qui est notable ici, c'est qu'il se comporte comme le terme complément d'un syntagme relationnel, c'est-à-dire qu'il se situe après le syntagme prédicatif, au même titre que */x̄alùmá mà/*, et qu'il admet une particule postposée de même classe distributive que *ma*.

La succession des pronoms *i* 2^e pers. sg. et *a*, ou de *e* 3^e pers. pl. et *a* aboutit à un segment [*ɛ.*], intonné au registre haut dans le premier cas, moyen dans le second. *i a sá m̄idé ?* [*ɛ. sá m̄idé*] « tu lui as-mis où ? » ; *e a sá m̄idé ?* [*ɛ. sá m̄idé*] « ils lui ont-mis où ? ». L'assimilation doit être toutefois considérée comme liée à une énonciation assez rapide.

Lorsque la succession des pronoms est l'inverse des successions précédentes, que *a* est suivi de *i* ou de *e*, nous n'avons pas relevé de faits d'assimilation.

Donc d'une façon générale, une voyelle [a] tend à assimiler une voyelle qui la précède, mais l'inverse ne se produit pas. L'assimilation régressive apparaît en susu dans un nombre de cas limité. Ces cas se définissent par la contiguïté du pronom *a* précédé des pronoms *i* ou *e*, de la voyelle [u] des segments *mú* et *nú*, de la voyelle [a] finale des morphèmes de conjugaison *bàrà*, *nàxà*, *xa*. Le contact du pronom *a* avec la voyelle terminale d'une unité autre que les segments précités n'amène aucune assimilation. De même, si le contact a lieu avec une unité située hors du syntagme prédicatif.

DEUXIÈME PARTIE



GRAMMAIRE

INTRODUCTION

§ 56 En ce qui concerne le traitement des faits de première articulation, il n'existe pas, dans la perspective de la linguistique structurale, un accord aussi vaste et des schémas d'analyse aussi largement admis et expérimentés que pour les faits de seconde articulation. C'est pourquoi nous avons tenu à ce que la description grammaticale ne vise pas à illustrer une théorie du langage. Dans la mesure où il s'en dégagera un fondement systématique, celui-ci ne veut avoir qu'une portée méthodologique et il doit être considéré comme induit de l'arrangement pratique que nous avons adopté et qui obéit lui-même à la hiérarchie des faits pertinents de la langue susu.

Nous avons tenu à rester, autant que possible, en conformité avec l'usage général. Il ne s'agit pas évidemment d'un « usage académique », celui-ci étant des plus rudimentaires en ce qui concerne les langues de l'Afrique noire. Nous avons jugé comme absolument essentiel d'adopter deux principes de méthode, largement suivis aujourd'hui et non moins largement justifiés dans des travaux de linguistique générale ; l'un postule comme point de départ de la description une analyse formelle de *l'organisation de l'énoncé* de façon à en dégager, sur la base des rapports mutuels, les éléments constitutifs ; l'autre postule que la description ne peut être valablement menée que si elle opère à *partir des faits d'expression*, auxquels les faits de contenu doivent être soumis, étant entendu que ceux-là sont définis et classés selon des systèmes dont la langue fournit elle-même les modèles.

C'est dans cette perspective méthodologique que s'inscrit le livre d'André Martinet, *Éléments de linguistique générale*. Il propose en effet à la description deux objectifs fondamentaux, à savoir l'identification des syntagmes et la différenciation des monèmes. Nous avons emprunté à cet auteur les notions opératoires qu'il propose pour l'analyse linguistique, ainsi que l'essentiel de sa terminologie.

Il est, toujours dans cette même perspective, une tendance plus particulière mais qui n'a pas encore donné lieu à des travaux suffisamment élaborés, celle de Francis Mikuš et de la « théorie syntagmatique ». Nous en avons retenu certaines suggestions intéressantes. Nous avons cru en effet utile de nous référer largement à la notion de syntagme pour la description d'une langue qui, telle le susu, rappelle le type des langues dites agglutinantes et se caractérise en outre par un appareil morphématique assez restreint.

Il se dégage, au terme de notre description grammaticale, une progression en trois stades selon laquelle s'articule la description. Cette progression est imposée par le classement hiérarchique des faits pertinents du point de vue significatif.

Le premier stade est celui de la morphologie syntagmatique. Sont identifiées les combinaisons libres d'éléments qui constituent les énoncés, d'abord les syntagmes pri-

maires selon lesquels sont distribués les termes syntaxiques (le susu est sur ce point une langue qui reconnaît un sujet, un prédicat, un objet, un complément indirect), ensuite les syntagmes secondaires (qui sont en susu de type complétif et coordinatif) aptes à fonctionner comme termes syntaxiques. En conclusion de cette morphologie syntagmatique, sont isolés des classes fonctionnelles : nominaux, verbes conjugués, postpositions, adverbes.

Le second stade est celui d'une lexicologie, au sens large, où sur la base d'une différenciation des monèmes, sont décrits les « mots » (syntagmes lexicaux) et les combinaisons de « mots ». On y distingue successivement une lexicologie des bases où sont isolés des lexèmes radicaux et des lexèmes complexes (lexèmes radicaux élargis par un lexème dérivatif) ; une lexicologie des formes où sont inventoriés les monèmes et les syntagmes, lexicaux et discursifs, de fonction non prédicative (nominale), ainsi que les formations munies de modalités qui les rendent aptes à assumer la fonction prédicative

Enfin, au troisième stade, est abordée l'étude de l'organisation de l'énoncé. Celui-ci est caractérisé par la présence nécessaire d'un prédicat, complété éventuellement par des éléments en expansion. L'unité grammaticale ainsi caractérisée est une proposition. L'énoncé se compose soit d'une seule proposition indépendante, soit d'une succession de propositions relevant d'une construction paratactique ou hypotactique.

CHAPITRE IV

MORPHOLOGIE SYNTAGMATIQUE DE L'ÉNONCÉ

INTRODUCTION

§ 57 La description de la morphologie syntagmatique part d'un *énoncé minimal*¹, c'est-à-dire d'un segment complexe qui constitue un message actualisé ; il ne peut être réduit quant au nombre de ses éléments, à moins de perdre cette propriété. Il importe en outre que cet énoncé soit hors situation ; il doit exprimer la totalité du message ou du moins l'exprimer avec assez de clarté pour que l'auditeur n'ait pas à rechercher des éléments d'information en dehors de l'énoncé. Est donc exclu tout message qui ait l'allure d'un ordre ou d'une réponse.

L'énoncé minimal est ensuite compliqué de façon à mettre en évidence tous les types d'expansion admis par la langue. On aboutit alors à un énoncé complet où sont concentrées toutes les fonctions syntagmatiques de la langue susu. Ces fonctions sont dites primaires quand elles concernent des éléments constitutifs de l'énoncé ou termes syntagmatiques. Les fonctions secondaires² concernent les relations mutuelles qui s'établissent entre des éléments à l'intérieur d'un syntagme qui fonctionne comme terme syntagmatique.

LES DEUX TYPES D'ÉNONCÉS MINIMAUX

§ 58 Soit le segment *xàbúi sigámà* « le forgeron partira ». Il est énoncé minimal en ce sens qu'il ne peut être réduit ; *xàbúi* ou *sigámà* ne sauraient figurer seuls. De même aucun signe susceptible de commuter avec l'un ou l'autre ne saurait à lui seul fonder un énoncé : *màgé sigámà* « le chef partira », *xàbúi fámà* « le forgeron viendra », *a sigámà*

(1) A. Martinet reconnaît la notion d'énoncé minimal à propos de l'actualisation réalisée en français par un monème grammatical ou par un lexème accompagné ou non de ses déterminants : « Ceci aboutit à rendre obligatoire un énoncé minimum à deux termes dont l'un, qui désigne normalement un état de choses ou un événement sur lequel on attire l'attention, reçoit le nom de prédicat, et dont l'autre, dit sujet, désigne un participant, actif ou passif, dont le rôle est ainsi, en principe, mis en valeur » (*E.L.G.*, p. 124).

Cette notion semble également très utile pour la description des faits chinois ; voir à ce sujet l'article de A. Rygaloff, *La classe nominale en chinois : déterminé/indéterminé*. L'auteur écrit p. 309 : « ... (l'énoncé minimum) se suffit à lui-même en l'absence de tout contexte ; en outre il est irréductible quant au nombre de ses termes. »

(2) Nous croyons utile pour la description des faits d'utiliser la notion de fonctions secondaires ; elles donnent lieu en effet en susu à des syntagmes bien caractérisés de types complétif et coordinatif. Se rapporter à ce sujet à A. Martinet, *E.L.G.*, p. 116, où sont définies les fonctions primaires et « non primaires ».

« il partira ». De plus, si l'on intervertit l'ordre des éléments, l'énoncé se trouve invalidé. Les deux éléments se présupposent donc mutuellement et leur ordre est pertinent du point de vue de la signification.

Ce même rapport subsiste si l'on élargit l'élément qui représente l'un ou l'autre terme. Soit le cas où le premier élément est complété :

xàbúíé sigámà les forgerons partiront,
xàbúí ndé sigámà un forgeron quelconque partira,
tã xàbúí sigámà le forgeron du village partira.

Soit encore diverses modalités caractérisant le second élément :

xàbúí bárà sigá le forgeron est parti,
xàbúí ná sigáfè le forgeron est en train de partir,
xàbúí sigáxl le forgeron est effectivement parti,
xàbúí xa sigá que le forgeron parte.

Ces exemples d'énoncés minimaux sont donc constitués par des syntagmes à deux termes. En accord avec la terminologie courante, nous les assimilons à un syntagme *prédicatif*, le premier terme étant le sujet, le second étant le prédicat. En susu le prédicat est toujours représenté par un élément spécifiquement marqué et appartenant à la classe des formes verbales. En outre, comme il n'existe pas dans les exemples donnés de signes venant compléter le prédicat et s'intercalant entre le terme initial et le terme final, la forme verbale assumant le prédicat a nécessairement une valeur intransitive.

§ 59 Il existe un second type d'énoncé minimal où apparaît précisément un verbe de valeur transitive (cf. § 166). Soit le segment suivant : *xàbúí bàré tòmà* « le forgeron verra (*tòmà*) le chien (*bàré*) ». Aucun des éléments ne saurait être supprimé sans invalider l'énoncé. On peut seulement intervertir les deux premiers signes, mais alors l'énoncé est modifié : *bàré xàbúí tòmà* « le chien verra le forgeron ». Il s'agit donc bien là encore d'un énoncé minimal. L'apparition du terme médian est conditionnée par le contenu du signe représentant le dernier terme, à savoir le prédicat *tòmà*. Un certain nombre de verbes jouissent de cette propriété ; ce sont des verbes de valeur transitive :

xàbúí bàré xilimà le forgeron appellera le chien,
xàbúí bàré bbbómà le forgeron frappera le chien,
xàbúí bàré xirimà le forgeron attachera le chien.

On pourrait varier le signe qui figure en position médiane sans altérer en quoi que ce soit l'énoncé :

xàbúí ñà.ri tòmà le forgeron verra le chat,
xàbúí bàxi tòmà le forgeron verra la maison,
xàbúí xuré tòmà le forgeron verra le marigot.

Enfin il y a lieu de souligner que le contenu du signe initial n'influe en rien sur la relation syntagmatique des deux suivants :

màgé bàré tòmà le chef verra le chien,
mìxi bàré tòmà la personne verra le chien.
bàràtè bàré tòmà la panthère verra le chien.

La propriété qu'ont certains éléments apparaissant en position finale d'un énoncé mini-

mal de présupposer nécessairement un élément médian est une implication sémantique qui leur est propre. Ce type d'énoncé minimal fait donc apparaître un second syntagme à fonction primaire, à savoir le *syntagme objectal*¹. Celui-ci est constitué par deux termes, le premier venant compléter le second. La présence d'un syntagme objectal est nécessairement liée à la valeur transitive du prédicat verbal.

§ 60 L'énoncé minimal le plus simple est donc représenté par deux termes symbolisés par A et P. A-P est la formule schématique du syntagme prédicatif. Un cas plus complexe est celui où le terme P est complété par un terme B qui lui est préposé. (B-P) est le symbole du syntagme objectal. Les deux types d'énoncés minimaux ont donc pour formules A-P et A-(B-P).

Les syntagmes prédicatif et objectal sont des syntagmes primaires en ce sens que leurs termes sont des éléments constitutifs de l'énoncé. Il existe toutefois une différence qu'il importe de marquer. Le syntagme prédicatif A-P constitue un énoncé à lui seul ; c'est un syntagme primaire *majeur*, à la différence du syntagme objectal qui, ne constituant pas un énoncé, est dit *mineur*.

LES EXPANSIONS DES ÉNONCÉS MINIMAUX

§ 61 Il est possible d'élargir un énoncé minimal en introduisant des éléments supplémentaires. Il existe trois procédés. Par l'un d'eux, on ajoute un élément complexe C-(D) ; il s'agit d'un syntagme autonome² de fonction primaire puisqu'il est directement lié à l'énoncé.

Par les deux autres procédés on complique d'une certaine façon les éléments figurant comme termes A, B ou C. Dans un cas il s'agit de modalités qui complètent un élément fonctionnant en A, B, ou C ; c'est le syntagme complétif. Dans l'autre cas, les termes A ou B, mais non C, sont représentés par des éléments homofonctionnels en rapport de coordination ; c'est le syntagme coordinatif.

Le syntagme autonome C(D) sera étudié en dernier, car il représente souvent une forme spécialisée d'un syntagme complétif.

Le syntagme complétif

§ 62 *tă xàbúi/sigámà* le forgeron du village (*tă*) partira,
mìxi xa dômá/bálǎxi le boubou (*dômá*) de l'homme (*mìxi*) est cher,
a/kùré xílisi/mémà il sentira l'odeur (*xílisi*) de la tortue (*kùré*),
a/kùràkóe xa dègè má/sàrá má il achètera le sabre (*dègè má*) du Kuranko.

(1) On peut se demander s'il est entièrement justifié de traiter le syntagme objectal comme un terme de l'énoncé minimal, alors que généralement ce syntagme est considéré comme une expansion de l'énoncé minimal. La seconde solution a été écartée car des éléments en expansion sont par définition facultatifs, ils introduisent dans l'énoncé des déterminations supplémentaires. Or en susu le terme initial du syntagme objectal ne peut être considéré comme facultatif. *Il est nécessairement requis quand le verbe est transitif*, et, partant, il doit être considéré comme un terme constitutif de l'énoncé minimal.

(2) Les notions d'autonomie concernant les syntagmes et les monèmes, et de modalités sont employées dans le sens défini par A. Martinet dans *E.L.G.*, 4-11, 4-19, 4-20.

Les syntagmes primaires sont caractérisés dans ces énoncés par le fait que les termes initiaux ou médians, sujets ou compléments d'objet, sont eux-mêmes représentés par des syntagmes. Ceux-ci sont marqués par la séquence de leurs éléments, éventuellement par un monème *xa* intercalé. Les éléments en présence sont dans un rapport de subordination, l'élément final étant le centre de syntagme (*xàbúi, dòmá, xílisi, dègè má*). Le premier élément n'est en effet pas nécessaire à l'énoncé. On peut le supprimer sans altérer la fonction syntaxique du second ; cette suppression enlève un élément d'information aux énoncés, mais l'armature reste syntaxiquement inchangée :

tǎ xàbúi sigámà//xàbúi sigámà le forgeron du village partira// le forgeron partira.
a bitiré kèpúi bàmà//a kèpúi bàmà il enlèvera (*bàmà*) la capsule (*kèpúi*) de la bouteille// il enlèvera la capsule.

Lorsque l'élément subordonné apparaît nécessaire au contenu de l'énoncé, il peut néanmoins être représenté par un pronom :

kùlélé kěñá mìxí ráyèlèmà//e kěñá mìxí ráyèlèmà les façons (*kěñá*) des singes (*kùlélé*) font rire les gens (*mìxí*),
mà .lé sítémùì bára lí//a sítémùì bára lí le temps-de-piquer le riz (*mà .lé*) est arrivé (*lí*).

Les éléments qui sont dans un rapport de subordination tel que le premier vient compléter celui qui figure comme terme syntaxique A ou B, constituent donc un syntagme dit complétif. Le rapport de l'élément initial à l'élément final est secondaire ; l'élément initial est un déterminant du second.

Le terme symbolisé par C(D) peut également admettre un syntagme complétif ; ou bien celui-ci est un groupement dépendant rattaché à l'énoncé par un monème fonctionnel (E), ou bien le terme dans son ensemble est représenté par un syntagme autonome de type complétif. Nous allons revenir sur ces deux cas.

Les syntagmes complétifs ne comportent pas en eux-mêmes l'indication de leur fonction primaire ; on les symbolise par des minuscules : a'/a, b'/b, c'/c. Les éléments a', b', c' sont les compléments des éléments a, b, c, qui, eux, sont centres de syntagme.

Il peut exister une subordination en chaîne en ce sens qu'un syntagme complétif peut être complété à son tour par un autre élément, et ainsi de suite. Ainsi dans *mà .lé sítémùì* « le temps-de-piquer le riz », *sí* est subordonné à *témùì* « le temps » et le syntagme complétif *sítémùì* subordonne *mà .lé* « le riz ». On peut encore faire intervenir un autre élément subordonné : *a xa mà .lé sítémùì* « le temps-de-piquer le riz de (*xa*) lui (*a*) ». Le segment suivant s'explique de la même façon : *i tà .rá kùré pópísé* « la chose (*sě*) pour pomper (*pópi*) la bicyclette (*kùré*) de l'aîné (*tà .rá*) de toi (*i*) » /la pompe à bicyclette de ton frère aîné/.

Le syntagme coordonné

§ 63 Alors que dans tous les syntagmes examinés jusqu'ici les éléments ont des fonctions différentes, dans le syntagme coordonné les éléments sont au contraire homofonctionnels ; la relation qui les lie à l'énoncé est identique pour chacun. Il s'ensuit que leur ordre peut être interchangé et que leur nombre est indifférent. Ce syntagme est marqué par un monème fonctionnel intercalé entre les éléments qu'il relie. Ce monème est de la forme *nũ, yó, ou wálá* :

xàbúi nū glné sigámà le forgeron et la femme partiront,
glné nū xàbúi sigámà la femme et le forgeron partiront.

Des exemples particulièrement suggestifs sont donnés au début des contes quand sont énumérés les acteurs :

ń sǎ sùxú yèré nū sǎñé nū xàlùmá « je suis tombé sur le lièvre (*yèré*) et le crocodile (*sǎñé*) et l'hyène (*xàlùmá*) ».

ń sǎ sùxú yèré yó xàlùmá yó bàràtè yó « je suis tombé sur le lièvre et l'hyène et la panthère ».

Le syntagme coordonné apparaît soit en position de sujet (A), soit en position d'objet (B). Par contre il est absent de la position de complément indirect (C(D)). Nous le symbolisons par a+a, b+b.

§ 64

Le syntagme relationnel

Nous symbolisons le syntagme relationnel par lequel est indiqué le complément indirect par C(D). (D) est un monème fonctionnel qui sera classé comme postposition ; il relie le terme représenté par C à l'énoncé.

Les réalisations de ce syntagme sont assez complexes. En effet l'énoncé fait figurer généralement un monème fonctionnel appartenant à une classe de signes caractérisés comme tels. Par contre lorsque le complément a une valeur locative, il est fréquent alors qu'il ne soit plus explicitement marqué. Enfin le complément indirect peut être un syntagme complétif dont l'élément subordonnant, en vertu de son sens, fonctionne comme une postposition.

Sa position habituelle le situe après le prédicat. Cette position n'est pas toutefois absolue puisque le syntagme relationnel est susceptible d'apparaître également en début d'énoncé, avant le sujet. Cette autonomie se manifeste rarement. Elle ne se vérifie à propos des compléments de valeur locative ou temporelle, ou d'adverbes, que lorsque l'énoncé est assez long et qu'il comprend plusieurs compléments indirects (cf. § 213).

1) Dans les exemples suivants, un monème fonctionnel ou postposition relie un élément régi au reste de l'énoncé. C'est le cas le plus clair de ce syntagme.

fǎxé/mú ná/sùbé i le sel (*fǎxé*) n'est pas dans (*i*) la viande,
a/fèlèxi/tàtè ra il/est appuyé/ contre la palissade (*tàtè*),
yìli/ná/béki ma un trou/est/dans le sac (*béki*),
a/ná a mà.lábùfè/yèlè kǔi il/se repose/dans un hamac (*yèlè*).

Le terme régi peut être soit un signe simple, soit un syntagme complétif comme dans cet exemple : *a/ná a mà.lábùfè/xàbúi xa yèlè* « il/se repose/dans le hamac du forgeron ». Les monèmes fonctionnels de ces exemples sont respectivement *i*, *ra*, *ma*, *kǔi*.

2) Un autre cas est celui où ne figure aucune postposition.

a/sigámà/dǎbirikà il/partira/à Dubréka,
tǎxéé/námà só/bàxi que les poules/n'entrent pas/dans la maison.

L'absence de monèmes fonctionnels n'est possible que lorsque le complément a très nettement une valeur locative.

3) Enfin, une autre possibilité est celle où le complément indirect est représenté par

un syntagme complétif dont l'élément subordonnant fonctionne comme une postposition (cf. § 168).

xàbúi/slgámà/màgè xōyi le forgeron partira chez le chef, litt. à la demeure (*xōyi*) du chef,

a/dòxòxi/gèmfári il est assis sur une pierre, litt. sur le dos (*fári*) d'une pierre,

a/sáxi/kó.lá búyi il est couché sous le kolatier, litt. dans le dessous (*búyi*) du kolatier.

4) A ces trois réalisations du syntagme relationnel, il importe d'ajouter ici le cas des adverbes. Ce sont des monèmes qui ne se combinent jamais avec une marque fonctionnelle, mais qui impliquent par eux-mêmes leur rapport avec l'énoncé. Leur place habituelle est celle du complément indirect, mais il est fréquent qu'ils soient déplacés et qu'ils figurent avant le sujet.

wó/yè.xè/bànáma/tiná nous castrons (*bànáma*) les moutons demain (*tiná*),

a xa bāxi/bārà gǎ/xòró sa maison (*bāxi*) a brûlé hier (*xòró*),

kúmi/mú fáxi/tōfàré les abeilles (*kúmi*) ne sont pas venues (*fáxi*) cette-année (*tōfàré*),

i/mágòrò/bé prends-place ici (*bé*).

L'énoncé peut comporter une succession de plusieurs syntagmes relationnels, ce qui ne pose pas de difficultés particulières. Ils se succèdent après le prédicat, chacun étant marqué de sa postposition propre : *fá/légé ra/ní be* « apporte-moi laalebasse », litt. « viens/avec laalebasse/pour moi ». Lorsque l'énoncé comporte trois compléments, il est fréquent, quoique non obligatoire, que l'un d'eux, celui qui a une valeur temporelle ou locative, ou un adverbe, figure en début de l'énoncé, précédant le syntagme prédictatif : *kùè dǎxé ra/e náxà míni/sigáfè/bú.rǔyi ma*, « au reste de la nuit (*kùè*)/ils sont sortis (*míni*)/pour aller/en brousse ».

On notera que la langue susu fait un usage restreint des possibilités qu'offre l'autonomie. La position du syntagme relationnel dans l'énoncé, sans être pertinente, ne varie néanmoins que rarement.

§ 65

SCHÉMA STRUCTURAL DE L'ÉNONCÉ

Il apparaît donc à l'analyse que la langue susu organise son énoncé selon une armature comprenant trois syntagmes primaires et deux syntagmes secondaires.

1) Le syntagme prédictatif est un groupement indépendant qui répond à l'énoncé minimal. Il est marqué par la combinaison de deux termes, le sujet et le prédicat. L'ordre en est absolument pertinent. Le prédicat est identifiable par l'une des modalités qu'il est susceptible d'admettre et qui relève d'un système appartenant en propre aux formes verbales conjuguées. Le syntagme prédictatif est symbolisé par A-P dans le schéma structural de l'énoncé, le trait de liaison indiquant une relation fonctionnelle primaire.

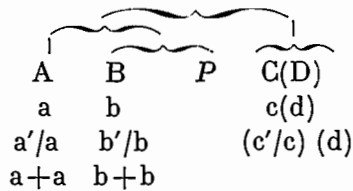
2) Le syntagme objectal /B-P/ est également primaire, mais mineur en ce sens qu'il ne saurait constituer à lui seul un énoncé minimal. Son apparition est liée à la valeur transitive de l'élément fonctionnant en P. De même que le sujet, l'objet n'est pas marqué comme tel et seule sa position est pertinente.

3) Le syntagme relationnel $P-(C(D))$ est aussi un groupement mineur. Son rapport au reste de l'énoncé est soit explicitement marqué par un indicateur de fonction (D), soit impliqué dans un élément à valeur locative ou dans un adverbe. Sa position habituelle se situe après le prédicat. Il est toutefois le seul syntagme primaire qui jouisse d'une certaine autonomie, encore que celle-ci se manifeste rarement.

4) Le syntagme complétif est une combinaison de deux éléments dont l'un est centre de syntagme susceptible de figurer en A, B ou C. La position respective des éléments est pertinente, le premier étant subordonné au second. Certaines valeurs de la relation impliquée entre les deux signes exigent la présence d'un monème de connection particulier. Le symbole en est, selon qu'il fonctionne comme sujet, objet ou complément indirect, a'/a , b'/b , c'/c , le signe (/) indiquant une relation secondaire de subordination.

5) Le syntagme coordonné apparaît aux termes A ou B, mais non en C. Les éléments sont dans une relation identique avec le reste de l'énoncé. Il est caractérisé par une marque de connection. Son symbole est $a+a$, $b+b$.

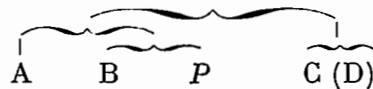
Le schéma général d'un énoncé où sont représentées toutes les relations syntaxiques requises par la langue susu se présente ainsi :



L'armature type d'un énoncé susu comprend quatre termes : le sujet, l'objet, le prédicat, le complément indirect, lesquels se combinent en trois syntagmes primaires. Les trois termes marginaux par rapport au terme central P , commun à tous les groupements primaires, sont assumés soit par des signes simples, soit par des groupes de signes qui sont symbolisés par des lettres minuscules.

LES COMBINAISONS FONDAMENTALES DE MONÈMES

§ 66 Le schéma structural de l'énoncé fait apparaître un terme central P commun à tous les syntagmes primaires ; les termes A, B, C(D) sont périphériques.



Le terme P représente une fonction nécessaire à tout énoncé ; il s'agit, nous l'avons signalé, de la fonction prédicative.

Les termes syntaxiques sont manifestés par des monèmes ou par des combinaisons de monèmes ou syntagmes. Dans tous les cas, la fonction prédicative requiert un syntagme. Celui-ci est morphologiquement caractérisé en ce sens que l'un des monèmes appartient à une série différenciée de morphèmes qui sera décrite par la suite comme le système de conjugaison verbale. Les exemples donnés jusqu'ici font valoir surtout des

syntagmes marqués par la modalité *ma*. Nous aurions pu tout aussi bien utiliser l'un quelconque des morphèmes de conjugaison :

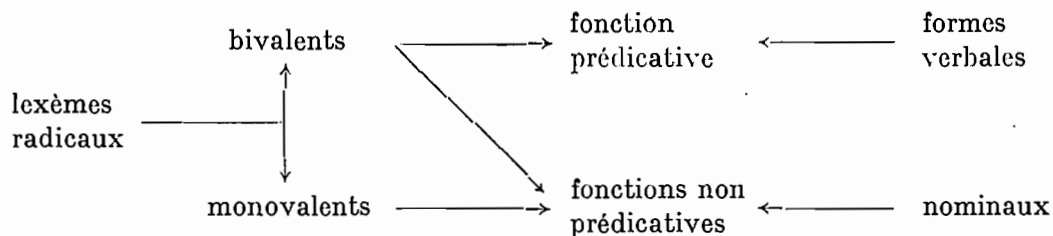
<i>a sigá</i>	<i>a nú sigá</i>
<i>a sigámà</i>	<i>a nú sigámà</i>
<i>a sigáxi</i>	<i>a nú sigáxi</i>
<i>a bárà sigá</i>	<i>a nú bárà sigá</i>
<i>a ná sigáfè</i>	<i>a nú ná sigáfè</i>
<i>a xa sigá</i>	
<i>a náxà sigá</i>	

Le segment *a* est le sujet, terme initial de l'énoncé. Le monème auquel est jointe une modalité verbale appartient à la classe des lexèmes radicaux.

Les fonctions non prédicatives sont représentées par des monèmes de nature pronominale ou par des syntagmes dont le segment final est un morphème. Ces deux groupes constituent la classe des nominaux. Dans les exemples que nous avons précédemment, le mot *xábúi* « le forgeron » est un nominal de structure syntagmatique, le segment *i* étant une modalité jointe au monème *xábú*. Nous verrons qu'il est souvent impossible d'isoler cette modalité comme nous venons de le faire, car elle fusionne fréquemment avec la voyelle finale du monème. On peut considérer toutefois que les syntagmes qui assument les fonctions non prédicatives sont constitués par une modalité nominale et par un monème qui appartient à la classe des lexèmes radicaux.

§ 67 Les monèmes *sigá*, ainsi que *xábú*, de même que tous les monèmes auxquels se joignent des modalités appartenant, selon que la fonction assumée est prédicative ou non prédicative, au système verbal ou au système nominal, relèvent d'une même classe d'unités significatives, celle des lexèmes radicaux. Celle-ci admet toutefois une distinction de fait entre d'une part des lexèmes qui sont représentés dans les fonctions prédicative et non prédicatives, et, d'autre part, des lexèmes qui ne sont représentés que dans les fonctions non prédicatives. Cette différence sera mentionnée ultérieurement sous le titre de la distinction entre lexèmes bivalents et lexèmes monovalents. Il est légitime de considérer néanmoins qu'il n'existe qu'une seule classe de lexèmes radicaux ; la distinction signalée ne repose en effet sur aucune différence dans la structure des lexèmes. Elle est seulement basée sur une donnée de fait à savoir que des lexèmes se combinent avec des modalités relevant des deux systèmes grammaticaux signalés, alors que d'autres lexèmes ne se combinent qu'avec les modalités du système nominal. Les lexèmes du second groupe ou lexèmes monovalents sont en quelque sorte défectifs par rapport aux lexèmes bivalents du premier groupe.

La différence entre les deux groupes de lexèmes radicaux ne recouvre pas l'opposition grammaticale verbo-nominale, ainsi que le fait apparaître le schéma suivant :



Les trois chapitres suivants porteront sur l'étude des monèmes qui entrent dans les combinaisons fondamentales qui viennent d'être signalées, tout d'abord les lexèmes radicaux et les faits de dérivation qui les concernent et qui fondent l'existence de lexèmes complexes, ensuite les nominaux et les syntagmes de nominaux tels qu'ils figurent dans l'exercice des fonctions non prédicatives de sujet, d'objet et de complément indirect, enfin les formes de conjugaison verbale qui assument la fonction prédicative. Des monèmes tels que les adverbes et les postpositions seront traités à l'endroit du syntagme relationnel.

CHAPITRE V

LES BASES LEXICALES

INTRODUCTION

§ 68 Nous réunissons sous le titre de bases lexicales les monèmes et les combinaisons de monèmes qui, formant syntagme avec des modalités spécifiques, donnent des formes aptes à assumer les fonctions prédicative et non prédicatives. Elles constituent un inventaire illimité et très grand puisqu'il est le fonds lexical de la langue susu. Les lexèmes radicaux sont simples ou complexes ; dans ce dernier cas, la base est constituée par un radical et un élément de dérivation. Les lexèmes radicaux ont en majorité deux syllabes ouvertes ; un nombre plus restreint présente une ou trois syllabes. Quant aux éléments de dérivation, ils sont toujours préfixés aux radicaux.

LES LEXÈMES RADICAUX

§ 69 *Identification*

Les lexèmes radicaux sont identifiables en tant qu'éléments communs à des séries de formes nominales, verbales, ou de thèmes. On pourrait en dresser un inventaire très grand. Ainsi *kóló* est commun aux énoncés suivants :

a bárà a kóló il l'a connu,

i bárà só mákólófè tu es entré (*só*) dans les affaires (*fè*) de connaissance : tu as fait connaissance,

é kólòyi rálàmà ils hieront (*rálàmà*) connaissance,

e bírì rákólòmà on va les avertir (faire connaître) tous.

De même le lexème radical *sigá*, notion de « partir », est commun aux développements suivants :

a sigá mǐdé? il est parti où ?

a mú wámà sigáfè il ne veut pas partir

a mú nǒmà sigádè il ne peut pas partir

ń másigàmà wó ra je m'écarterai de vous (*wó*)

i bárà xé.rá rásigà tu as envoyé (fais partir) un messenger

màgè sigénā ná ki le départ du chef (*màgè*) de cette (*ná*) manière (*ki*) : c'est bien le départ du chef

sigá túgi sègédè va couper (*sègédè*) les régimes-de-palmes
ń ná sigáfè ń bà. bá xýi je vais à la maison (*xýi*) de mon père
a náxà sigá tàgbétè il est parti dans un autre (*gbétè*) village (*tá*)
sigámíxí un homme prêt à partir

De même avec *gòró*, notion de « descendre » :

a gòrómà a sàyi ma il descend sur son pied (*sàyi*) : il boite
i xa kólé rágòrò descends ta charge
i mágòrò bé assieds-toi ici
a mú nǎmà a igòròdè il ne peut (*nǎmà*) se baisser
dǎxǎsé igòrò le siège est bas

Les segments dégagés appartiennent à un inventaire illimité dans lequel chaque unité a son identité sémantique et formelle. Ces lexèmes sont dits radicaux pour les distinguer des unités d'une autre classe, les lexèmes dérivatifs avec lesquels ils se combinent.

Le lexème radical correspond à une notion. Nous traduisons ces unités par un infinitif français pour des raisons de commodité.

Les exemples les plus clairs et sur lesquels nous allons largement nous appuyer sont ceux des lexèmes bivalents dont il a été déjà question au chapitre précédent. Ils ont en effet la propriété d'admettre des élargissements relevant aussi bien de la morphologie nominale que de la morphologie verbale. Les trois exemples donnés précédemment sont du même type que les suivants où le lexème est mis en parallèle avec une forme nominale (suffixe *i*, apparent ou infléchi) et l'une des formes verbales (suffixe *ma* du projectif) :

<i>kákú</i> bailler	<i>kákúyi</i>	<i>kákámà</i>
<i>yáfá</i> comploter	<i>yáfé</i>	<i>yáfámà</i>
<i>fóló</i> commencer	<i>fólé, fólé</i>	<i>fólómà</i>
<i>tógó</i> prendre	<i>tógóe</i>	<i>tógómà</i>
<i>némú</i> oublier	<i>némúi</i>	<i>némúmà</i>
<i>tódi</i> refuser	<i>tódi</i>	<i>tódimà</i>
<i>géré</i> attaquer	<i>géré</i>	<i>géréámà</i>
<i>dǎ</i> piler	<i>dǎyi</i>	<i>dǎmà</i>
<i>sáláxú</i> glisser	<i>sáláxúyi</i>	<i>sáláxúámà</i>

Structures syllabiques des lexèmes radicaux

§ 70 Les lexèmes radicaux sont constitués par une ou plusieurs syllabes ouvertes. Par ordre d'importance statistique, nous trouvons un très grand nombre de disyllabes, puis des mono- et des trisyllabes, enfin quelques quadrisyllabes.

§ 71 Les disyllabes

Les disyllabes constituent la plus grande partie de l'inventaire des lexèmes radicaux. Ils sont conformes à un type qui, sans être le seul admis par la langue, représente pour le susu une forme canonique. Les seules restrictions à la distribution des phonèmes sont d'une part l'absence de *r* en position initiale, d'autre part l'harmonie vocalique

(cf. parag. 49) qui règle l'ouverture de la seconde voyelle en fonction de celle de la voyelle de la première syllabe, enfin l'absence de voyelle longue en seconde position. Tous les timbres fonctionnels des voyelles sont attestés en finale, ainsi que les deux traits de résonance orale ou nasale. Nous verrons ultérieurement l'importance des voyelles nasales dans cette position, car leur présence est un critère démarcatif certain pour isoler le radical des noms. La liste suivante fait état de quatorze possibilités en finale, correspondant aux quatorze voyelles qui entrent dans la corrélation de résonance :

<i>fð.lí</i> cordeler	<i>góró</i> descendre	<i>lísá</i> asperger
<i>dǎkè</i> être court	<i>gà.xú</i> avoir peur	<i>kiló</i> s'appuyer
<i>fixé</i> être blanc	<i>kòyí</i> chasser	<i>kóló</i> connaître
<i>dúlá</i> s'enfoncer	<i>yésé</i> se disperser	<i>dǎxú</i> veiller sur...
<i>sòlò</i> obtenir	<i>léné</i> plaire	

Les exemples choisis ne se rapportent qu'à des lexèmes radicaux bivalents, c'est-à-dire ceux qui admettent des élargissements de fonctions nominale et verbale. Si nous ne mettons pas en avant des lexèmes monovalents, ceux qui n'admettent que des élargissements de fonction nominale, c'est à cause de la difficulté de les isoler. On ne peut en effet généralement pas les isoler de la forme du nom, car la voyelle finale résulte souvent de la fusion du morphème nominal *i* avec la voyelle radicale. Il n'est possible de les isoler en toute certitude que dans trois cas : a) la voyelle radicale finale est une nasale, *fúdé* est ainsi le radical de *fúdéyi* « le fonio » ; b) le nom se termine par une diphtongue, *gòxú* est le radical de *gòxúi* « le cynocéphale » ; c) dans les noms composés : le premier élément, le complément, apparaît toujours sous sa forme lexématique ; ainsi on ne peut dégager le radical de *lòxé* « la poule » du nom lui-même, mais du nom composé *lòxékúlè* « la hutte à poules », « le poulailler ».

Cette difficulté qu'il y a à isoler le radical des lexèmes monovalents explique que nous étayons la description des disyllabes, ainsi que celle des types suivants, principalement sur les lexèmes bivalents. Ce procédé ne présente pas d'inconvénients car il n'existe aucune différence de forme entre les deux types de lexèmes radicaux ; leur distinction repose uniquement sur leur latitude respective de combinaison avec les morphèmes verbaux et nominaux.

§ 72 Les monosyllabes.

La seule restriction à la distribution des phonèmes est l'absence de *r* à l'initiale. Toutes les voyelles sont susceptibles d'apparaître en finale ; il n'existe toutefois pas d'oppositions de quantité pour les voyelles de ce type de radicaux. Il apparaît nettement d'après les lexèmes bivalents que deux réalisations tonales sont possibles, d'une part un ton haut, d'autre part un ton modulé montant. La liste suivante donne l'inventaire de tous les lexèmes bivalents à une syllabe que nous avons pu relever. Nous les présentons en deux ensembles selon le ton.

<i>bǎ</i> fendre	<i>dǎ</i> s'arrêter	<i>dǐ</i> piler
<i>fǔ</i> dix	<i>gǎ</i> brûler	<i>gě</i> finir
<i>kǎ</i> ramasser	<i>kǎ</i> jouer	<i>xǎ</i> laver
<i>xǐ</i> dormir	<i>xǔ</i> tourner	<i>lǎ</i> croire
<i>lǎ</i> être d'accord	<i>mǎ</i> mûrir	<i>nǎ</i> pouvoir

<i>ñš</i> finir	<i>sã</i> ne pas dévisager	<i>sĩ</i> tomber
<i>lě</i> monter	<i>lĩ</i> construire	<i>lĩ</i> accepter
<i>lō</i> aujourd'hui	<i>tũ</i> crever	<i>yã</i> maintenant
<i>yō</i> mépriser		
<i>bá</i> enlever	<i>bé</i> ici	<i>bi</i> bêcher
<i>bú</i> durer	<i>bú</i> piquer	<i>gbá</i> être dur
<i>gbó</i> être gros	<i>dá</i> créer	<i>dó</i> manger
<i>fá</i> venir	<i>fá</i> être bon	<i>fé</i> souffler
<i>fě</i> chercher	<i>fi</i> donner	<i>gé</i> creuser
<i>gi</i> courir	<i>xé</i> envoyer	<i>xĩ</i> mordre
<i>xš</i> avoir rancune	<i>li</i> atteindre	<i>lú</i> rester
<i>mé</i> entendre	<i>mĩ</i> boire	<i>ñt</i> cuire
<i>sá</i> placer	<i>sé</i> être mûr	<i>sí</i> planter
<i>só</i> entrer	<i>tó</i> voir	<i>wá</i> pleurer
<i>wá</i> vouloir		

Parmi les radicaux ayant un ton modulé descendant, nous signalerons *dí* « comment ? » et *su* « jeûner ».

Un certain nombre de noms ont un radical apparent. Nous avons relevé :

noms	rad.	noms	rad.
<i>bōe</i> escargot	<i>bō</i>	<i>xũyi</i> tête	<i>xũ</i>
<i>dše</i> tique	<i>dš</i>	<i>sàyi</i> pied	<i>sã</i>
<i>sše</i> dard	<i>sš</i>	<i>sšyi</i> caractère	<i>sš</i>
<i>sōe</i> cheval	<i>sō</i>	<i>xšyi</i> demeure	<i>xš</i>
<i>xúi</i> voix	<i>xú</i>	<i>kšyi</i> hameçon	<i>kš</i>
<i>bũyi</i> dessous	<i>bũ</i>	<i>něyi</i> langue	<i>ně</i>
<i>kšyi</i> cou	<i>kš</i>	<i>kšyi</i> captif	<i>kó</i>

§ 73 Les trisyllabes

Comme pour les lexèmes précédents, le phonème *r* n'apparaît jamais en position initiale. Voici deux ensembles de trisyllabes suivant les deux schèmes toniques auxquels se rapportent les lexèmes bivalents à trois syllabes :

<i>bábárá</i> s'épandre	<i>bábálá</i> croiser
<i>bóríxó</i> être mou	<i>bútúxú</i> écraser
<i>dágálá</i> trébucher	<i>dákárá</i> lutter
<i>dúmútá</i> se désagréger	<i>fórótó</i> expier
<i>gábúxú</i> roter	<i>kárixá</i> forcer
<i>kškšlš</i> talocher	<i>kškšrš</i> courber
<i>xóríxó</i> être dur	<i>laxátá</i> se vautrer
<i>léfélé</i> être plat	<i>laxósĩ</i> être mince
<i>lúxútá</i> moudre	<i>mštkš</i> tordre
<i>ñaxálĩ</i> être content	<i>ségélé</i> boiter
<i>sórótó</i> piquer	<i>sósóló</i> s'accroupir
<i>ságútá</i> être pubère	<i>yégélé</i> fouiller

<i>bùrùkú</i>	trouver	<i>gbàlàtí</i>	cueillir
<i>digilí</i>	être rond	<i>fùrùkú</i>	frotter
<i>xàràxá</i>	respirer	<i>xòrò.ró</i>	être gêné
<i>xùlùmá</i>	beugler	<i>xùrùdú</i>	ronfler
<i>xùrùxá</i>	ronfler	<i>mùlùxá</i>	être acide
<i>pàràtí</i>	arracher	<i>sùrùdú</i>	tomber
<i>tìrídí</i>	enlever	<i>wàxàtí</i>	détacher
<i>wàràtá</i>	érafler	<i>wùrùtú</i>	déguerpir
<i>yìrídí</i>	rugir		

Nous avons relevé également un certain nombre de radicaux monovalents :

	noms	rad.
<i>fólógóe</i>	bouffon	<i>fólógó</i>
<i>kóróbóe</i>	esp. palmier	<i>kóróbó</i>
<i>bòsòkóe</i>	piège	<i>bòsòkó</i>
<i>kìlimúi</i>	esp. crabe	<i>kìlimú</i>
<i>sùrùmúi</i>	coquillage	<i>sùrùmú</i>
<i>bàxáloè</i>	mulet	<i>bàxálo</i>
<i>mà.sibòe</i>	danger	<i>mà.sibò</i>
<i>kókósóe</i>	village de captifs	<i>kókósó</i>
<i>k'dòbóe</i>	crapule	<i>k'dòbó</i>
<i>fòdògóe</i>	esp. vipère	<i>fòdògó</i>
<i>tútúrúyi</i>	bourrasque	<i>tútúrú</i>

Les lexèmes bivalents appellent quelques remarques touchant la distribution des voyelles. On notera en effet que, sur 42 exemples, il en est 28 qui ont trois voyelles de même timbre, que 35 lexèmes attestent une voyelle nasale en première et en troisième position. Il est donc évident que les lexèmes bivalents à trois syllabes ont certains traits de distribution caractérisés par l'homophonie des voyelles ou par un agencement où les voyelles orales et nasales sont en contraste.

§ 74 Les quadrisyllabes

Les lexèmes quadrisyllabiques sont relativement peu nombreux. Ils présentent néanmoins un intérêt certain, car, à l'instar des trisyllabes, ils sont caractérisés par quelques traits de distribution de leurs phonèmes, en particulier des voyelles.

<i>bèlèbèlè</i>	être gros	<i>bótébóté</i>	très (rouge)
<i>bùgúbùgú</i>	(courir) fougueusement	<i>búxúbúxú</i>	bouillir à gros bouillons
<i>bùrùbùrú</i>	pondre en grosse quantité	<i>gbilíbgilí</i>	très (froid)
<i>gbélégbélé</i>	crier	<i>fàxàfàxá</i>	être brumeux
<i>dùmèdùmè</i>	se faufiler	<i>fékúfékú</i>	sangloter
<i>féséfésé</i>	dévoiler des secrets	<i>fì.rifá.rà</i>	troubler
<i>fifiliti</i>	être flou	<i>fisáfisá</i>	être effiloché
<i>filifilí</i>	entortiller	<i>fítífátá</i>	secouer
<i>fisífisi</i>	déchiqueter	<i>gèrègiri</i>	chercher querelle
<i>fùlùfùlú</i>	se voir en secret		

<i>kàlùkàlù</i>	être espiègle	<i>kútùmúru</i>	être tronqué
<i>kórótób</i>	(faire tiédir) entièrement	<i>xéyéxéyé</i>	transvaser
<i>xámúxámú</i>	être saumâtre	<i>mérééré</i>	être orgueilleux
<i>láxáláxá</i>	être agaçant	<i>mirimítí</i>	frissonner
<i>méxéméxé</i>	être doux, sucré	<i>pátápátá</i>	frétiller
<i>némúnémú</i>	goûter	<i>túgátúgá</i>	sautiller
<i>pùtúpùtú</i>	avoir des spasmes	<i>yótóyótó</i>	câliner
<i>wókówáká</i>	balloter		

Voici quelques lexèmes monovalents dégagés de formes nominales :

firigifàràgàlá un vagabond Rad. *firigifaraga* (on ne peut reconstituer les tons du radical car les noms dérivés en *la* ont le schéma tonique spécifique des noms d'agent)

kàràbàkàràbàlá un dégourdi Rad. *karabakaraba*

kèbèkèbè l'aubergine Rad. *kèbèkèbè*

kòlòñàxálábáyí le caméléon Rad. *kòlòñàxálábá*

sùlùmùsùlùmù conversation en *a parte* Rad. *sùlùmùsùlùmù*

tàxàtàxà papillon (il s'agit sans doute d'un nom composé de *yá* et d'un radical *tàxàtàxà*; son schéma tonique est celui d'un nom d'agent)

tólótólóyí « l'arrière petit-enfant » Rad. *tólótóló*

túrátúráyí « la termitière-champignon » Rad. *túrátúrú*.

La majorité des lexèmes à quatre syllabes apparaissent en fait comme des formes redoublées de disyllabes. Il est légitime toutefois de considérer les quadrisyllabes comme des lexèmes radicaux, car les segments disyllabiques ne sont pas isolables comme signes.

LES DÉRIVATIFS

§ 75 Les lexèmes radicaux sont susceptibles d'être élargis par des segments préfixés ou dérivatifs. Il en résulte un lexème radical complexe. Les radicaux simples et complexes constituent les bases à partir desquelles sont formées les formes verbales et nominales. Les radicaux complexes représentent des notions modifiées par une certaine valeur introduite par le dérivatif.

Les dérivatifs sont au nombre de sept : *ra*, *ma*, *i*, *xū*, *ya*, *tagi* et *ku*. Les deux premiers ont une fréquence d'emploi infiniment plus élevée que les cinq autres.

Le procédé de dérivation au niveau des radicaux, aussi largement employé qu'il soit, ne peut pas être considéré comme s'appliquant à tous les lexèmes radicaux. On ne peut prévoir à l'avance que tel radical admettra tel ou tel dérivatif ; les lexèmes complexes sont des données du vocabulaire. Cette propriété justifie leur classement dans le groupe des lexèmes et non dans celui des morphèmes¹. Les lexèmes dérivatifs ont certes en commun avec les morphèmes une même propriété, à savoir celle d'appartenir à des inventaires restreints. Toutefois, outre que les dérivatifs constituent un ensemble, nous le verrons, relativement ouvert, leur occurrence est conditionnée par une certaine relation

(1) Le terme de « morphème » sera partout employé dans notre description avec le sens d'« élément grammatical ».

avec le radical qu'ils élargissent, relation traditionnellement admise par la langue et qu'on peut considérer, dans les cas les plus clairs, comme une relation de compatibilité avec le contenu du radical. Les morphèmes sont au contraire structurellement impliqués, en ce sens qu'ils sont aptes à élargir toute une classe de signes, pour en faire par exemple des noms ou des verbes, sans considération du contenu des signes qu'ils élargissent. Cette différence entre l'aptitude de monèmes à entrer en rapport avec tous les signes d'une classe particulière et celle d'autres monèmes à entrer seulement dans un rapport avec certains signes d'une classe autant que ce rapport est traditionnellement reconnu, est à la base de la distinction entre deux groupes de monèmes qui appartiennent à des inventaires restreints. Les premiers sont des morphèmes, les seconds sont des lexèmes, mais d'un type particulier comme le sont les lexèmes dérivatifs du *susu*.

Les dérivatifs *ra* et *ma* sont ceux qui sont le plus fréquemment attestés en combinaison avec des lexèmes radicaux. Nous les traiterons en premier lieu. Ensuite le dérivatif *i* qui possède en commun avec les deux précédents le fait de n'être pas transposé de lexèmes radicaux. Ils sont considérés pour cette raison comme des dérivatifs purs, à la différence des quatre autres qui sont des dérivatifs d'origine lexicale car ils sont transposés de noms. La dérivation apparaît dans ce dernier cas comme la fixation dans un syntagme homogène de diverses constructions libres. C'est plus particulièrement ce dernier fait qui nous incite à considérer l'inventaire des dérivatifs comme ouvert.

Les dérivatifs de base apparaissent dans des formations verbales ou nominales. Toutefois ils ne sont préfixés qu'à des lexèmes radicaux bivalents. Aucun lexème radical identifié comme monovalent, n'admet de dérivatif préfixé.

Les dérivatifs ra et ma

§ 76 Les formes nominales et verbales qui sont transposées d'un lexème dérivé en *ma* ou en *ra* sont caractérisées par une tonalité spécifique. Pour les verbes, le préfixe est énoncé sur un ton haut et les autres syllabes sur une tonalité basse. Quand nous donnons l'exemple d'un lexème dérivé nous l'accompagnons toujours de cette tonalité caractéristique qui est celle en fait de l'impératif. Quant aux noms, le préfixe est énoncé sur un ton bas et le ton haut est reporté sur la syllabe qui le suit.

rákò « ramasser », *mákò* « balayer », de *kò* « enlever », ont pour noms correspondants : *má.kiti rákòé* « le ramassage du marché », « la fin du marché » ; *má.kiti màkòé* « le balayage du marché ».

tisè « éternuer », donne le verbe *rátisè* « faire éternuer » et le nom *rátisèsè* « choses qui font éternuer ».

bólò « rompre », *mábòlò* « amputer », *màbólòyì* « quelqu'un dont les doigts sont rongés par la lèpre ».

xòlè « gratter », *máxòlè* « gratter beaucoup » ou « se gratter », *màxòlèyì* « action de se gratter partout », *màxòlèsè* « esp. de grattoir utilisé par les jeunes circoncis ».

§ 77 Documents

Dans les documents qui suivent sont présentés des énoncés où sont opposées les valeurs du lexème radical et du lexème dérivé. La traduction ne doit pas faire illusion quand nous proposons un correspondant français sémantiquement bien déterminé, ainsi

sigá « partir », *rásigá* « envoyer », *másigá* « s'écarter de » ; la traduction doit être prise avant tout pour un indice. En fait les valeurs ajoutées par les dérivatifs *ra* et *ma* sont générales et l'on ne saurait exactement délimiter le sens des lexèmes dérivés en dehors du contexte concret où ils figurent.

ra et *ma* ajoutent des valeurs qui renseignent sur la modalité selon laquelle se déroule l'acquisition d'un état ou la réalisation d'une action. Les lexèmes en *ra* ont une valeur d'intentionnel, les lexèmes en *ma* une valeur d'itératif. Dans un cas il s'agit de procès délibérément voulus et recherchés, dans le second, de procès qui se réalisent à travers une pluralité d'actions.

§ 78 1 *bábá* « enfoncer en cognant avec un instrument » : *a mú ñš ná. de bábádè* « il n'a pas fini (*ñš*) de clouer la porte ». *rábàbà* « faire clouer », « être cloué » : *ná wúri rábàbàxi* « ce bois est cloué avec l'autre » ; *yi wúri rábàbà* « faites clouer ce bois ». *mábàbà* « clouer en employant beaucoup de pointes, ou pendant longtemps » : *ná kákìrà mábàbà lâtúmá wúyáxi ra* « cloue cette caisse avec (*ra*) de nombreuses (*wúyáxi*) pointes » ; *e ná kúki mábàbàfè* « ils sont en train de clouer le bateau ».

2 *bálá* « fermer », « être fermé » : *wúdèri báláxi* « la fenêtre est fermée », *ná bálá sã.bi ra* « ferme celle-là (*ná*) à clef ». *rábàlà* : *ná. de rábàlà ñ be* « ferme la porte pour (*be*) moi ». *mábàlà* « fermer quand il y a plusieurs ouvertures, ou encore une porte qui se rouvre toujours » : *ná. deé mábàlà* « referme les portes ».

3 *bàràbàrà* « bouillir à gros bouillons », « ébouillanter », « décolorer par ébouillantage ». *rábàràbàrà* « faire bouillir » : *i má sùbé rábàràbàrà mǎ* « tu fais bouillir encore (*mǎ*) la viande ». *mábàràbàrà* : *a bèlexé birí bǎrà mábàràbàrà* « toute (*birí*) sa main a été ébouillantée » : *mǎ. lé mábàràbàràxi* « le riz est bouilli ».

4 *bédú* « tirer » : *a bédú ñ ma* « tire-le vers (*ma*) moi » ; *lù. ti bédú* « tire sur la corde ». *rábédù* « tirer dans une intention bien déterminée » : *ná dí rábédù bé ba* « tire cet enfant (*dí*) de là » (se dira d'un enfant trop près d'une voiture). *mábédù* « tirer par petits coups », « tirailler » : *kólú. ti mábédù* « tire la ligne » ; *wó kúki mábédù* « tirez le bateau » (pour l'amener sur la plage).

5 *bèrè* « jouer » : *dimèdi ná bèrèfè bál ra* « les enfants jouent à la balle ». *rábèrè* « faire jouer », « amuser » : *té. mèdi ná a xúyà rábèrèfè* « la jeune fille (*té. mèdi*) fait jouer son cadet » ; *kùlèdi ná e rábèrèfè* « le petit singe les (*e*) amuse ». *mábèrè* « se jouer de », « tourner en dérision » : *itànà niñéxi, ñ mábèrèxi* « c'est-toi-qui (*itànà*) as fait (que) je suis tourné en dérision ».

6 *bí* « couper » (herbes), « défricher », « raser » (poils) : *a ná a xa bǎxi bífè* « il est en train de défricher sa terre (*bǎxi*) » ; *ñ bǎrà ñ xúyà xǎyi bí* « j'ai rasé la tête (*xǎyi*) de mon cadet ». *rǎbi* « se raser », « défricher un endroit déterminé » : *a ná a ligi rǎbífè* « il se rase le front » ; *e xa ná xé dékiri rǎbi ñ be* « qu'ils défrichent pour moi (*ñ*) la bordure (*dékiri*) de ce champ (*xé*) ». *mǎbi* « raser dans tous les sens, ou complètement » : *a náxà birí mǎbi* « il a tout rasé ».

7 *bilí* « entourer, cerner » : *dòsoé bǎrà sili bilí* « les chasseurs ont cerné l'éléphant (*sili*) ». *rǎbili* « entourer », « contourner » « faire un tour complet » : *i má xa bǎxi rǎbili* « que tu fasses-le-tour encore (*mǎ*) de la maison (*bǎxi*) ». *mábili* « tourner autour » : *ñ bǎrà yi gèmekótà mábili* « j'ai tourné autour de ce tas-de-pierres ».

8 *bǎ* « séparer, fendre, déchirer » : *a bǎrà nǐ ma dǒmǎ bǎ* « il a déchiré mon boubou (*dǒmǎ*) » ; *kùyéǎfùrè ná bǎǎfè a ma* « la sueur est en train de fendre sur (*ma*) lui » (les coulées de sueur fendent son visage). *rǎbǎ* : *yèxè rǎbǎ* « ouvre le poisson ». *mǎbǎ* : « déchirer en plusieurs endroits » : *yókà ndě mǎbǎ nǐ bε* « coupe-moi un peu de manioc » (pour la consommation).

9 *bǎbǎ* « frapper » : *a ná tε.médí bǎbǎmǎnè* « elle frappe sans cesse cette fille ». *rǎbǎbǎ* « frapper dans un but déterminé » : *a ná mǎǎǎ rǎbǎbǎǎfè wúri ma* « il est en train d'attraper des mangues avec un bois » (en les gaulant). *ségétélélé ná mà.lé rǎbǎbǎǎfè* « les jeunes gens sont en train de frapper le riz » (jettent un peu de terre sur le riz qu'ils viennent de semer) ; *i nú i xáyà bǎbǎ, ifǎ nǎǎ rǎbǎbǎmǎnè* « si tu frappes ton cadet, (c'est comme si) tu frappes le mien (*nǎǎ*) ». *mǎbǎbǎ* « tapoter » : *i tó nú xǐmǎ, nǐ náxà sigá i mǎbǎbǎǎfè* « comme tu dormais (*xǐmǎ*), j'ai été te tapoter » (pour te réveiller).

10 *bǎxú* « vomir ». *rǎbǎxú* : *i nú yí dǒ, a rǎbǎxúmǎnè* « si tu manges celui-ci (*yí*), il fera vomir ». *mǎbǎxú* « cracher sans cesse » : *a ná dáyé mǎbǎxúmǎnè* « il crache sans cesse de la salive ».

11 *bǎrǎ* « pourrir ». *rǎbǎrǎ* : *i má xa yókà rǎbǎrǎ* « que tu fasses encore pourrir le manioc ». *mǎbǎrǎ* : *kási a fǎté mǎbǎrǎǎ* « la gale a pourri-partout son corps (*fǎté*) ».

12 *bǎrǎxǎ* « être mou » : *yí mǎǎǎ bǎrǎxǎ* « cette mangue est molle ». *rǎbǎrǎxǎ* « amollir », « assouplir » : *nǎmè mǎxǎ rǎbǎrǎxǎmǎ* « l'hivernage amollit les gens (*mǎxǎ*) » ; *i bǎlèxè rǎbǎrǎxǎ* « amollis ta main » (détends, décontracte ta main). *mǎbǎrǎxǎ* : *mùlùxáyí mǎbǎrǎxǎ* « ramollis le citron » (en le roulant sous la plante des pieds).

13 *bǎrǎ* « agir avec les pieds » : *a ná fǎdáyí bǎrǎǎ* « il foule-aux-pieds le fonio » (pour le battre) ; *a ná a xa kùrè bǎrǎǎ* « il pédale sa bicyclette (*kùrè*) ». *rǎbǎrǎ* « donner un coup de pied » : *a náxà i xa sí rǎbǎrǎ* « il a donné-un-coup-de pied à ton enfant (*dí*) ». *mǎbǎrǎ* « piétiner » : *mà.lé mǎbǎrǎǎ témùí ná a ra* « c'est (*ná a ra*) le temps (*témùí*) du battage du riz ».

14 *ǎbǎlǎǎ* « arracher quelque chose qui résiste » : *a lǎ, i xa yí bǎnǎ.nǐbǎlǎǎ* « il faut (*lǎ*) que tu arraches ce bananier ». *rǎǎbǎlǎǎ* : *i bǎrà nǐ túlí rǎǎbǎlǎǎ* « tu as écorché mon oreille (*túlí*) » (écorché le lobe de l'oreille, par exemple, en enlevant brutalement une boucle). *mǎǎbǎlǎǎ* : *sǎnù mùxú xa mà.lé sí, mùxú sǎxè xǎrǎǎ mǎǎbǎlǎǎ* « avant que nous (*mùxú*) semions le riz, nous arrachons les herbes (*sǎxè*) sèches ».

15 *dǎǎ* « passer, dépasser » : *a náxà dǎǎ sí kéré múñé ra* « il est passé en volant (*múñé*) une chèvre ». *rǎdǎǎ* : *i i xa mǎǎǎ rǎdǎǎmǎ nǐ ma* « tu passeras ta chefferie (*mǎǎǎ*) à moi ». *mǎdǎǎ* : *a ná tèsèbiyǎ mǎdǎǎǎ* « il égrène son chapelet ».

16 *dégé* « coudre ». *rǎdégé* « coudre un sac plein », « découdre » « ficeler un rôti » : *sǎnù e xa kótélé rǎsǎbǎ, e náé rǎdégémǎnè* « avant qu'ils renvoient les colis (*kótélé*), ils recoudront ceux-là ». *mǎdégé* : *nǐ xáyà ǎnèmǎ ná nǐ wǎtáyí mǎdégéǎ* « ma sœur cadette est en train d'arranger mon pantalon (*wǎtáyí*) ».

17 *déxé* « donner de la lumière, éclairer, briller » : *lǎpùí ná déxéǎ* « la lampe éclaire » *a yá déxémǎ* « ses yeux brillent ». *rǎdèxè* : *té rǎdèxè* « allume le feu ». *mǎdèxè* « briller », « miroiter », « resplendir » : *i nǐ ma sǎkírí rǎfúrúkùmǎ, há a mǎdèxè* « tu nettoieras les chaussures (*sǎkírí*), jusqu'à ce qu'elles brillent ».

18 *dĩ* « donner des coups, piler » : *giné ná mà.lé dĩfè* « la femme pile le riz ». *ràdĩ* « heurter », « bousculer », « pousser devant soi » : *ń bára gémé rádĩ* « j'ai heurté un caillou » ; *kéri rádĩ* « affute la houe » ; *e bára sùbé tó, rádĩxì bú.ràyì ma* « ils ont vu (*tó*) du gibier (*sùbé*), donnant des coups dans la brousse » (le gibier, effrayé, fuyait par bonds désordonnés dans la brousse). *máđĩ* « piler dans un petit mortier » (des feuilles, par exemple, pour faire un médicament).

19 *dàxò* « poser, asseoir » : *e dàxòxì nìgè kátádè* « ils sont-là à garder les bovins (*nìgè*) » ; *a ná kóté dàxòfè sòe fàrí* « il est en train de poser une charge sur le dos du cheval ». *rádàxò* « poser dans un but bien déterminé » : *wó wèyèyì rádàxòmà líná* « nous poserons demain (*líná*) les paroles » (nous tiendrons la palabre demain) ; *i xa ná kébèyìé rádàxò e bó.ré ra* « que tu poses ces planches les-unes-avec-les-autres (*e bó.ré ra*) » (ajuste ces planches les unes aux autres). *máđòxò* : *ki.ni máđòxò* « pose une fable » (raconte une fable : ceci se fait la nuit au milieu d'une assistance assise qui participe à l'histoire en reprenant les refrains).

20 *dó* « manger » : *a mú bára ñš bádé dódè* « il n'a pas fini (*ñš*) de manger le riz ». *rádò* « manger dans un but déterminé », « remanger » : *ndě rádò* « mange-encore un peu » ; *i bára nílá rádò* « tu m'as mangé » (tu m'as exploité). *máđò* : *a sigáxì màgé xa nìgè dé máđòdè* « il est parti faire manger la bouche (*dé*) des bovins (*nìgè*) du chef » (faire paître le troupeau du chef).

21 *dúlá* « disparaître dans l'eau, sombrer, se noyer » : *káki bára dúlá* « le bateau a sombré » ; *sógé bára dúlá* « le soleil a disparu ». *rádúlá* « couler », « immerger » : *diméé náxà káki rádúlá* « les enfants ont coulé la pirogue ». *máđúlá* « submerger », « se débattre dans l'eau », « manquer de se noyer » : *diméé nú ná béréfè béré máđúláfè* « les enfants étaient en train de jouer (*béréfè*) à submerger le chien ».

22 *fè* « aller chercher » : *a náxà yèlibáé fè* « il est allé chercher des griots ». *ráfè* : *i námà ń ráfè gèré ra* « ne me cherche pas pour la bataille » (ne me cherche pas des noises). *máfè* : *itànà bára e máfè, kóns e sigáxì* « c'est-toi-qui les cherchais, mais (*kóns*) ils étaient partis ».

23 *fi* « donner » : *kó.lá sèbé fimà* « la kola donne de la force ». *ráfi* « offrir » : *a ráfi álà ma* « offre-le à Dieu ». *máfi* « donner largement », « prodiguer » : *a náxà kòbiri gbégbé máfi xúláyi lóxé* « il a donné beaucoup d'argent le jour de la fête ».

24 *fidi* « passer d'un état dans un autre, devenir » : *a bára fidi kákáyì ra* « il est devenu bègue ». *ráfidi* « changer d'état dans un but déterminé », « retourner quelque chose », « faire face à » : *i yá ráfidi ń ma* « tourne tes yeux (*yá*) vers moi » (fais face à moi) ; *lègé ráfidi a xa xará* « tourne laalebasse pour qu'elle sèche » (change laalebasse de côté). *máfidi* « changer d'état ou faire changer d'état plusieurs fois » : *kòlò mànìñè máfidimà* « le caméléon a-l'habitude-de-changer son apparence » ; *ń ngá ná yèxé máfidifè tē xāmà* « ma mère tourne le poisson (*yèxé*) sur le feu ».

25 *fútú* « enfler, gonfler » : *ń bèlèxé bára fútú* « mon bras a enflé ». *ráfútù* : *fóyé bára bélà ráfútù* « le vent a gonflé la voile » ; *kùyèfùrè kébèyì ráfútùmànè* « la chaleur dilate les planches ». *máfútù* « enfler de partout » : *giné nú fùrú a sǐgé ma, a sáyì birt máfútùmànè* « si une femme est enceinte (*fùrú*) pour la première (*sǐgé*) fois, tous ses pieds enflent-departout ».

26 *gà.xú* « avoir peur » : *i námà gà.xú bàré ra* « n'aie pas peur du chien ». *rágà.xú* : *yi kúyé bàrà i rágà.xú* « ce fétiche t'a fait peur ». *yi kúyé mágà.xú* « ce fétiche est terrifiant ».

27 *gi* « courir » : *a fámà a gi ra* « il va venir avec la course » (en courant). *rági* : *i mú fátá sõe rágrà* « tu ne sais pas faire-courir un cheval (*sõe*) ». *mági* « courir de-ci de-là », « gambader », « éviter quelqu'un » : *wò bá wó mágifè* « cessez de marcher ainsi » ; *i mágimà ñlàrà ma* « c'est-moi-que tu évites » ; *ń xǎyi mágimà a ma* « ma tête court sur elle-même » (j'ai des vertiges).

28 *káká* « accrocher » : *a bàrà káká wúri ma* « il s'est accroché à l'arbre ». *rákàkà* : *a bàrà ñ ma búl rákàkà wúri ma* « il a accroché ma balle dans l'arbre ». *mákàkà* : *a bàrà ñ ma kóbiri mákàkà* « il a accroché mon argent » (il m'a gardé mon argent).

29 *káli* « jurer ». *rákáli* « faire jurer » : *a nú wèyèyi fàlá, a mú kálímà, kóns a bórèé rákálímà* « s'il dit des paroles, il ne jure pas, mais il fait jurer les autres ». *mákáli* « jurer sans cesse » : *bá i mákálifè* « cesse de toujours-jurer ».

30 *kǎ* « enlever » : *a náxà kǎñà mòdè kéré kǎ* « il a pris une seule (*kéré*) poignée de *kǎñà* ». *rákǎ* « enlever dans une intention déterminée » : *dàgi rákǎ* « enlève la natte » ; *má.kíírákǎ* « la fin de marché » (le moment où l'on enlève tout dans le marché). *mákǎ* « balayer » : *sigá xǎdékúí mákǎdè* « va balayer la cour ».

31 *kóló* « connaître » : *ń mú yi kólómà* « je ne connais pas celui-ci ». *rákòlò* « faire connaître », « avertir », « prévenir » : *e náxà xémé birí rákòlò* « ils ont averti tous les hommes ». *mákòlò* « être connu de tous » : *i bàrà só mákòlòfè* « tu es entré (dans) l'affaire de la connaissance » (tu t'es fait connaître).

32 *kóló* « mettre des choses les unes sur les autres » : *yègé kóló* « mets le bois en tas ». *rákòtò* « mettre sur », « couvrir » *lègé dé rákòtò* « couvre l'ouverture (*dé*) de la calebasse ». *mákòtò* : *bàdè mákòtò* « recouvre le riz » (lequel est dans la calebasse) ; *núxùí gèyá mákòtòxi* « les nuages ont recouvert la montagne (*gèyá*) ».

33 *xǎ* « laver » : *a sigáxi dùgíè xǎdè* « elle est partie laver le linge ». *rǎxà* : *i sǎyi rǎxà* « lave ton pied » (parce que tu as marché dans une saleté) ; *i bèlexé rǎxà, wó fá bàdè dǎ* « lave tes mains, nous allons manger le riz ». *mǎxà* « laver en frottant beaucoup, avec du savon » : *sàfúyi mǎxàrà rǎfà ñ ma* « le lavage au savon me plaît » (c'est le lavage au savon que j'aime).

34 *xiri* « attacher » : *a bàrà wátáyi xiri* « il a attaché le pantalon » ; *yǎfè xirixi a kòbé ra* « le complot a été attaché sur sa nuque (*kòbé*) » (le complot a été fomenté à son insu). *rǎxiri* « lier » : *a náxà bǎfǎe dé rǎxiri* « il a attaché l'ouverture du sac » ; *xèli bàrà rǎxiri lúgǎfè* « l'antilope s'est liée pour s'élancer » (s'est contractée pour s'élancer d'un bond). *mǎxiri* « ficeler », « panser », « harnacher » : *sõe mǎxiri* « harnache le cheval » ; *fi mǎxiri* « panse la plaie ».

35 *ńá.xú* « être mauvais, méchant » : *yi bàré ńá.xú* « ce chien est méchant » ; *míxíńá.xí¹ ná a ra* « c'est un homme méchant » ; *i xiri ńá.xú álò kúgúri* « ton odeur est

(1) *míxíńá.xí* est mis pour *míxíńá.xúí*, la diphtongue [ui] s'étant réduite à une monophthongue. La tonalité est celle d'un nom d'agent.

mauvaise comme (*álð*) une punaise ». *ráñà.xù* « être méchant envers quelqu'un » : *yí giné a xúyà ráñà.xù* « cette femme est méchante envers son cadet ». *máñà.xù* « être devenu méchant, insupportable » : *ñà.rí máñà.xù há* « le chat est très méchant ».

36 *ñéré* « faire une marche » : *míxí mìníxí a ñérédè* « quelqu'un est sorti pour faire-une-marche ». *ráñèrè* « faire marcher » : *a kùré ráñèrèmà* « il fera marcher sa bicyclette » ; *a ná díyórè ráñèrèfè* « elle est en train de faire-marcher le petit enfant ». *máñèrè* « marcher longuement », « se promener » : *a sígáxí a máñèrèdè* « il est parti se promener ».

37 *sáláxú* « glisser » : *a bárà sáláxú mágóxórí ma* « il a glissé sur un noyau de man-gue ». *rásàlàxú* « faire glisser » : *e kúki rásàlàxúmà sígáfè bá ma* « on fait-glisser le bateau (*káki*) pour aller à la mer (*bá*) ». *másàlàxú* « rendre glissant ». *tùnè bárà bòxí másàlàxú* « la pluie (*tùnè*) a rendu le sol (*bòxí*) glissant ».

38 *sègè* « couper avec un instrument » : *síga túgí sègédè* « va couper des régimes-de-palmes ». *rásègè* : *lðxé bárà a rásègè* « le poulet a coupé » (éclos) : *a dé rásègè* « coupe l'ouverture » (d'une ampoule pharmaceutique). *másègè* « couper sur une grande étendue » : *wó mìnímà xé ma, wó xa másègè* « nous sortirons au champ, pour défricher ».

39 *síga* « aller » : *a bárà síga kónákiri* « il est parti à Konakry ». *rásíga* « faire partir », « envoyer » : *i bárà xé.rá rásíga* « tu as fais-partir un messenger (tu as envoyé...) ». *másíga* « s'écarter de », « se pousser », « reculer » : *ń másígamà wó ra* « je m'écarterai de vous ».

40 *só* « entrer » : *yé sómà* « l'eau entre » (la marée baisse). *rásò* : *kàràfóe rásó sóe dé i* « fais-entrer le mors (*kàràfóe*) dans la bouche du cheval » ; *a ná gèsé rásòfè sèbé dé i* « il fait-entrer le fil (*gèsé*) par le trou de l'aiguille ». *másò* « faire entrer dans un groupe, un tas », « approcher », « avancer près de » : *i xa békí másò* « approche ton sac » (des autres) ; *másò, ń xa i xúí mé* « approche que j'entende (*mé*) ta voix ».

41 *sólí* « percer, pointer, germer » : *sàsi bárà sólí* « les semences ont germé ». *rásòlí* : *tùnè bárà sàsi rásòlí* « la pluie a fait-germer les semences ». *másòlí* « faire des trous » « percer », « tailler en pointe (crayon) », « sculpter » : *kámúdéri ná wúri másòlífè, a xa bálásé bábá a ra* « le menuisier perce le bois (*wúri*), pour qu'il cloue (*bábá*) une serrure sur lui » ; *a ná nábà másòlífè* « il fait-sortir un Nimba » (il sculpte un masque Nimba).

42 *sùxú* « saisir, attraper » : *a sùxú* « attrape-le ». *rásùxú* : *birí náxà dàgí a xa sè rásùxú* « tous sont passés en reprenant leurs affaires (*sè*) ». *másàxú* « attraper en plusieurs fois », « ramasser avec une pluralité de gestes » : *a ná gèbà másùxúfè* « il ramasse des crabes ».

43 *tólí* « faire des torsions » : *a ná dùgí tólífè, álàkò yé xa mìní a i* « elle tord le pagne (*dùgí*), pour que l'eau sorte de lui ». *rátòlí* : *ń xúyí rátòlí ń be* « tords ma tête (*xúyí*) pour moi » (tresse-moi les cheveux). *mátòlí* : *yí wúri mátòlíxí* « cette branche est tordue complètement ».

44 *yésé* « disperser » : *máláyi bárà yésé* « les gens se sont dispersés ». *ráyèsè* : *gòxúí sélè bárà dósóeé ráyèsè* « la troupe (*sélè*) des cynocéphales a dispersé les chasseurs (*dósóeé*). *máyèsè* : *a bárà sádé máyèsè* « il a défait le lit (*sádé*) » ; *diméé bárà gèmé máyèsè* « les enfants ont éparpillé les pierres (*gèmé*) ».

§ 79 Conclusion

Nous avons traité ensemble les dérivatifs *ra* et *ma* pour des raisons de commodité. Ils ont en effet une fréquence de beaucoup supérieure à celle des autres dérivatifs et la productivité du procédé de dérivation repose avant tout sur eux. Il était donc plus aisé, pour illustrer les valeurs des thèmes, de les mettre tous les deux en regard du lexème radical qu'ils élargissent.

Il est évident, d'après les documents, que les valeurs introduites par la préfixation des deux dérivatifs à un lexème radical représentent deux modalités du procès exprimé par le radical, une modalité intentionnelle et une modalité itérative. Dans les listes suivantes, nous reprenons un certain nombre d'exemples particulièrement clairs en les mettant en parallèle.

LEXÈMES	THÈMES EN <i>ra</i>	THÈMES EN <i>ma</i>
<i>bábá</i> clouer	clouer une planche avec une autre	clouer avec beaucoup de pointes
<i>bálá</i> fermer	fermer à l'intention de quelqu'un	fermer plusieurs ouvertures
<i>bèdú</i> tirer	tirer quelqu'un d'un danger	tirer une ligne, un bateau sur le sable
<i>bèré</i> jouer	faire jouer des enfants, amuser	jouer aux dépens, tourner en dérision
<i>bi</i> couper (poils, herbes)	couper à un lieu précis, défricher	couper dans tous les sens, sans ne rien laisser
<i>bilí</i> entourer	cerner à la chasse	tourner autour, contourner
<i>bo</i> fendre en deux	ouvrir un poisson	éplucher du manioc
<i>bòbò</i> battre	gauler des mangues	tapoter, réveiller en tapotant
<i>bòxá</i> vomir	faire vomir (effet d'un médicament)	cracher sans cesse
<i>bòró</i> pourrir	faire pourrir (manioc)	pourrir partout (effet de gale sur le corps)
<i>bóróxó</i> ê. mou	rendre mou, ramollir	ramollir (citron roulé sous les pieds)
<i>gbàlákí</i> arracher qqc. résistant	déchirer (lobe de l'oreille)	arracher herbes sèches
<i>dàgi</i> passer	passer la chefferie	égrener un chapelet, feuilleter un livre
<i>dégé</i> coudre	coudre un sac plein, ficeler un rôti	recoudre, arranger un vêtement
<i>déxé</i> donner de la lumière	faire donner de la lumière, allumer	briller, miroiter
<i>dí</i> donner des coups, piler	heurter, bousculer	piler dans petit mortier à médicament

LEXÈMES	THÈMES EN <i>ra</i>	THÈMES EN <i>ma</i>
<i>dàxó</i> poser, asseoir	poser les uns sur les autres, poser des paroles (palabre)	poser un conte (devant une assistance)
<i>dó</i> manger	manger quelqu'un (exploiter)	faire manger, paître
<i>dúlá</i> disparaître dans l'eau, se noyer	couler, immerger	submerger, se débattre dans l'eau, manquer de se noyer
<i>fě</i> aller chercher, chercher et trouver	chercher des noises	chercher avec insistance
<i>fidi</i> changer d'état, devenir	tourner dans l'autre sens, faire face à...	se métamorphoser, changer (caméléon), tourner un poisson, un mouton à la broche
<i>fítú</i> enfler	gonfler (voiles), dilater (chaleur)	enfler de partout
<i>gàxú</i> avoir peur	faire peur	terrifier, être terrifiant
<i>gí</i> courir	faire courir (cheval, bicyclette)	courir dans tous les sens, gambader, éviter un obstacle
<i>kàli</i> jurer	faire jurer	jurer sans cesse
<i>kə</i> ramasser	enlever (natte, étalages)	balayer
<i>kóló</i> connaître	faire connaître, avertir, prévenir	être connu de tous
<i>kóló</i> mettre des choses les unes sur les autres	mettre sur..., couvrir un récipient	recouvrir le contenu d'un récipient, couvrir (nuages sur une montagne)
<i>xiri</i> attacher	lier, attacher un sac	ficeler, panser, harnacher
<i>ñà.xú</i> ê. mauvais	être méchant envers quelqu'un	ê. devenu méchant, insupportable
<i>ñéré</i> faire une marche	faire marcher (enfant, bicyclette)	marcher sans but précis, se promener
<i>sálxá</i> glisser	faire glisser un bateau	rendre glissant (effet de la pluie)
<i>ségé</i> couper avec instrument	couper l'œuf (éclore), couper ampoule de pharmacie	couper sur grande étendue, défricher
<i>sigá</i> aller, partir	faire partir, envoyer messenger	s'écarter de..., se pousser, se reculer
<i>só</i> entrer	faire entrer	faire entrer dans un groupe, un tas, approcher, avancer près de...

LEXÈMES	THÈMES EN <i>ra</i>	THÈMES EN <i>ma</i>
<i>sólí</i> percer	pointer (jeunes pousses)	faire des trous, tailler en pointe, percer, sculpter
<i>sùxú</i> saisir	reprendre	ramasser (crabes, objets dispersés)
<i>tólí</i> faire des torsions	tordre du linge, tresser (cheveux)	être tordu (branche)
<i>yěsě</i> se disperser	disperser	défaire (lit), éparpiller (pierres)

Les traductions données doivent être considérées comme des indices, mais ne doivent pas être prises à la lettre. Elles se dégagent en fait d'un contexte linguistique. Ce qui est essentiel c'est de bien voir qu'en passant du radical aux dérivés, la même notion de base se maintient, mais elle est présentée selon une certaine modalité. Ainsi il y a toujours l'idée de « passer » dans *dàgi*, *rádàgi* et *mádàgi*, mais, alors que *rádàgi* implique un passage qui se réfère à une intention délibérée, comme, entre autres exemples, « passer la chefferie », *mádàgi* suppose que la même idée est réalisée par une pluralité d'actes, « égrener un chapelet », « feuilleter un livre ». Le cas de *bǒ* « fendre en deux » est également très suggestif ; « fendre dans un but bien déterminé », *rábǒ*, subsume en particulier l'acte d'ouvrir en deux un poisson pour le faire sécher ; *mábǒ* « fendre en deux, plusieurs fois » subsume par exemple l'acte d'éplucher du manioc, lequel consiste à couper en deux plusieurs morceaux.

Nous avons choisi de ne faire figurer dans les documents que des exemples complets où apparaissent les deux dérivés. Toutefois nous rappelons que la dérivation ne saurait être considérée comme un procédé automatique. Les dérivés en *ra* et *ma* n'existent qu'autant qu'ils sont admis par les locuteurs susu comme des faits de vocabulaire. Il est notable malgré tout que le nombre des lexèmes radicaux admettant d'être élargis par les deux dérivatifs est élevé, contrairement aux cas qui vont être examinés par la suite.

§ 80 Annexe : les dérivés en *mara*

Nous donnons en annexe les formes verbales et nominales que nous avons relevées et qui sont transposées de lexèmes radicaux élargis conjointement par *ra* et *ma*. Leur nombre est assez restreint.

màràběyi « celui qui épie, « l'espion », de *rábě* « épier » ; le radical *bě* n'est plus attesté dans la langue : *mùxú tò dǎxǎxi wěyěrà*, *màràběyi ndě nú lǎxi nà . dě ra* « comme nous étions assis (*dǎxǎxi*) à parler, un espion était (*lǎxi*) à la porte ».

màràgbàlǎlǎ « émonder », « cueillir », de *gbàlǎlǎ* « arracher quelque chose qui résiste » : *diméé sǎgá lě . fūrè màràgbàlǎlǎdè* « les enfants sont partis cueillir des oranges ».

màràfǎyi « une grande bonté » et *màràfǎyi* « quelqu'un sujet à la bonté » : *birí nǎxà yi mǎxié xǎ màràfǎyi dàgi há* « tous ont dit (*nǎxà*) que ces gens dépassent (*dàgi*) la bonté beaucoup » (que ces gens sont les meilleurs). Le thème est dérivé de *fǎ* « être bon ».

màràfǎsè « la préférence », dérivé de *rǎfǎsǎ* « préférer », lui-même de *fǎsǎ* « dépasser ».

màràñà . xú « une grande méchanceté » et *màràñà . xú* « sujet à la méchanceté », de *ñà . xú* « être méchant ».

màrásì « le conseil », de *rásì* « conseiller », « avertir ». Le radical *si* n'est pas attesté, à moins qu'on suppose qu'il s'agisse de *si* « planter », mais alors le passage sémantique du radical au dérivé en *ra* n'est pas évident.

màràtùtùyi « la bousculade », de *tùtù* « pousser devant soi ».

màràyàràbì « la honte publique », de *yàràbì* « faire honte publiquement ».

màràfòε « l'action d'attirer l'attention », de *ràfò* « attirer l'attention ». Le radical *fò* n'est pas attesté.

màràfùlùyi « l'indépendance », de *fùlù* « détacher », « délier », et de *ràfùlù* « être dans l'attente » (comme les pèlerins massés devant les portes de La Mekke), « être délivrée » (à la suite d'un accouchement).

màràgìrì « la volonté de Dieu » ; on trouve *gìrì* « traverser », et *ràgìrì* « gouverner, administrer » et « accorder » (Dieu). La dérivation du point de vue du sens n'est pas très apparente, il semble qu'il y ait eu une contamination avec le mot d'origine arabe *mà.rigì* « le Seigneur ».

màràkì.sì « l'obtention de la vie éternelle », de *kì.sì* « se sauver », et *ràkì.sì* « sauver ».

màràxàrà « la tranquillité physique », de *xàrà* « être sec », et *ràxàrà* « assécher » et aussi « rester immobile, tranquille ».

§ 81

Le dérivatif i

Les dérivés en *i* sont également caractérisés par une tonalité telle que le préfixe est énoncé sur un ton haut, le lexème radical sur un ton bas. Cette tonalité est celle de l'impératif. Lorsqu'il s'agit d'un nom, le ton haut apparaît sur la seconde syllabe.

Comme nous l'avons déjà dit, il existe relativement peu d'exemples de ce dérivé. Le dérivatif traduit une modalité du procès exprimé par le radical ; le procès apparaît alors avec une valeur d'intensité.

1 *bà* « enlever ». *ibà* : *kùyé ibàmà* « le ciel va se débarrasser » (s'éclaircir) ; *ná kùyéibà* « cette aurore » ; *déibà* « lavage de bouche (*dé*) » (petit déjeuner).

2 *bágá* « jeter des gros cailloux dans l'eau pour faire une digue ». *ibàgà* : *wòlò ná gèmé ibàgàfè* « le camion est en train de déverser des cailloux (*gèmé*) ». *a bára yéfùrè ibàgà a ma* « il a déversé de l'eau-chaude (*yéfùrè*) sur lui ».

3 *bédá* « tirer ». *ibédù* « tirer aux deux extrémités » : *wò lù.ti ibédù* « tirez sur la corde » (chacun à un bout) ; *a xa stgòm ibédùmà* « il tire sur son chewin-gum ».

4 *bi* « ouvrir » n'est plus attesté, mais on trouve les dérivés *ràbì*, *màbì* et *ibì* : *i dé ibì* « ouvre toute grande ta bouche ».

5 *dèté* « appuyer, presser ». *idèté* : *wó a idèté, a xa a tĩ a ra* « faites-pressure sur lui, pour qu'il avoue ».

6 *dó* « manger ». *idò* « mâcher », « ruminer » : *yí nìgé a dé idòmà* « cette vache rumine sa bouche (*dé*) ».

7 *fe* n'est pas attesté, mais *ràfè* et *ifè* : *sùti ràfèxi kákùbòsi ra* « le jardin est plein de concombres ». *ifè* : *a na mà.lé ifèfè* « elle est en train de vanner le riz ». Le radical *fe*

correspondrait à l'idée d'« être plein », *ráfè* répondant à « remplir », *ifè* « remplir avec une attention et un soin très particuliers », d'où « vanner ».

8 *fóró* « être noir ». *ifórò* « être noir à l'intérieur, très noir » : *fòtòbáyí ifórò* « le sous-bois est sombre » ; *kùyèífòrè* « obscurité », « ténèbres » (*kùyé* « atmosphère, air »).

9 *fúrá* « être chaud ». *ifùrà* « se dépêcher », « activer », « accélérer »¹ : *i xa i ñéré ifùrà* « accélère ta marche (*ñéré*) ».

10 *fùrùkú* « frotter ». *ifùrùkù* « frotter à l'intérieur » : *i yá yiré ifùrùkù* « frotte à l'intérieur de ton œil » (litt. à l'intérieur du lieu (*yiré*) de ton œil (*yá*)).

11 *gǎ* « brûler ». *igà* « brûler à l'intérieur, en pénétrant, profondément » : *yé náxà bírǎ igà* « l'eau les a tous brûlés » (il s'agit d'eau chaude qui a été versée sur eux).

12 *gírí* « traverser ». *igírí* « mettre en travers », « obstruer » : *kórógbáé bárà kírà igírí gèmetátè ra* « les soldats ont obstrué le chemin (*kírà*) avec un mur de pierres ».

13 *gòró* « descendre ». *igòró* « être bas », « se baisser » : *yi sàlòyí igòró* « cette branche est basse » ; *a mú nomà igòródè* « il ne peut pas se baisser ».

14 *kókò* « vider ». *ikòkò* : *mùñètié bárà ní ma kákírà ikòkò* « les voleurs ont vidé-complètement ma malle (*kákírà*) ».

15 *xàrá* « enseigner ». *ixàrá* « expliquer », « traduire » : *ní ma dí, fá ní ma ké.dí ixàrá ní be* « mon enfant, viens traduire ma lettre (*ké.dí*) pour moi ».

16 *lǎ* « être d'accord ». *ilà* « être pareil, semblable » : *a mú ilàxi* « ce n'est pas pareil ».

17 *niñé* « agir envers quelqu'un ». *iniñè* « essayer » : *yéxé bárà ní ma kóyí iniñè* « le poisson a tâté ma ligne (*kóyí*) ».

18 *só* « entrer ». *isò* « entrer à l'intérieur », « confondre », « embrouiller ». La valeur du dérivé est l'opposé de celle de *ibà* « enlever de l'intérieur », « débarrasser », « éclaircir » (cf. les exemples de *yáisò* et *yáibà* au dérivatif *ya*).

19 *táxù* « séparer ». *itáxù* : *wó kírà itáxù* « prenons (chacun) un chemin (*kírà*) ».

20 *tè* « monter ». *itè* « élever », « être haut » : *yi kódé itè bó.ré bírǎ be* « ce fromager est haut par rapport (*be*) à tous (les autres) ».

21 *tó* « voir ». *itò* « examiner », « surveiller », « considérer » : *a fámà a kírà itòdè* « il viendra surveiller sa route ».

22 *yégélé* « fouiller dans la terre avec la patte ». *iyègèlè* : *ní wámà yi wèyèyí iyègèlèfè* « je veux fouiller cette parole (*wèyèyí*) » (creuser le sens de cette parole).

(1) On assimile en susu les valeurs d'accélération, de difficulté, voire de danger, avec celle d'une plus grande intensité de chaleur. Cela explique un mot courant du français ouest-africain dont il est fait référence dans le *Glossaire des expressions et termes locaux employés dans l'Ouest africain*, de notre collègue Raymond Mauny (I.F.A.N., Dakar, 1952). L'auteur écrit : « Chaud, adj. Fr. Difficile, dangereux (J.-J. Tharaud, 1919). S'emploie surtout dans l'expression petit nègre : y a chaud (« cela va barder »).

§ 82

Les dérivatifs d'origine lexicale

Les dérivatifs qui vont être étudiés dans les paragraphes suivants sont d'origine lexicale, à la différence des précédents qui sont des dérivatifs purs. Nous entendons par cette distinction marquer le fait que les dérivatifs purs ne sont pas transposés de lexèmes radicaux, alors qu'au contraire les dérivatifs lexicaux ont leur origine dans des lexèmes radicaux. Les préfixes *xū*, *ya*, *tagi* et *ku* sont en réalité des lexèmes qui servent de radicaux aux formes nominales *xūyi* « la tête », *yá* « l'œil » ou « le regard », *tàgi* « le milieu », *kūi* « l'intérieur ».

Ces dérivatifs sont, comme les précédents, *ra*, *ma* et *i*, préfixés. Les cas ne sont pas rares où la base qui reçoit le dérivatif est un lexème radical complexe, c'est-à-dire déjà élargi par *ra*, *ma* ou *i*. Du point de vue de la tonalité les faits ne sont pas toujours clairs et le petit nombre d'exemples dont nous disposons ne nous a pas toujours permis de trancher. Il semble que les formes verbales aient la tonalité caractéristique des dérivés avec un ton haut sur la première syllabe, le préfixe. Par contre, lorsqu'on a affaire à une forme nominale, on trouve, soit la tonalité des noms transposés de dérivés avec le ton haut sur la seconde syllabe, soit, c'est le cas le plus fréquent, une tonalité propre aux noms composés et qui sera étudiée par la suite avec les formes nominales.

La dérivation réalisée avec les lexèmes *xū*, *ya*, *tagi* et *ku* se montre assez peu productive et le nombre de lexèmes dérivés qui l'illustre est assez bas ; il s'agit toutefois de formations appartenant au vocabulaire courant.

Il n'est pas possible de définir avec précision les valeurs des dérivés ainsi élargis. Les dérivés en *xū* manifestent en général une valeur d'intensité. Ceux en *tagi* et en *ku* impliquent que le procès se réalise par pénétration, *tagi* impliquant plus précisément une pénétration suivie de séparation. La valeur des dérivés en *ya* ne nous apparaît pas clairement.

§ 83 Le dérivatif *xū*

xū est le lexème radical du nom *xūyi* « la tête », « le sommet », « le bout ». Ce dernier apparaît dans les exemples suivants : comme élément complété dans *bèlèxèxūyi* « la tête de main » (pouce), dans *kiràxūyi* « la tête de chemin » (carrefour) ; comme élément complément dans *xūxōri* « le noyau de tête » (crâne rasé), dans *xūséxè* « l'herbe de tête » (cheveux) ; comme terme relationnel dans *a bārà bōbō a xūyē ma* « il l'a frappé sur sa tête ». On pourrait considérablement étendre les exemples ; il s'agit bien d'un mot dont l'usage est très courant dans la langue. C'est ce même lexème qui, dans les exemples qui suivent, est spécialisé comme dérivatif préfixé à des lexèmes radicaux. La valeur qu'il introduit est celle d'une certaine intensité ; dans les cas les plus concrets, on pourrait parler d'une valeur d'augmentatif.

gbó « être gros », « grossir », « augmenter » : *mà.lé gbó* « le riz est abondant ». *xūgbò* : *bà.ré búréxé xūgbò* « les feuilles du taro sont grosses » ; *n bārà māgóxūgbè dō* « j'ai mangé une grosse mangue »¹ ; *suléxūgbè* « le gros doigt » (le pouce) ; *finéxūgbè* « le gros couteau ».

(1) *gbe* est transposé de *g'o* par suffixation du morphème nominal *i* ; la diphtongue [oe] qui en résulte apparaît ici réduite à une monophthongue. *māgóxūgbè* doit se comprendre littéralement « une grosse de mangue » ; cette traduction sera justifiée lors du traitement des noms composés de type complétif.

gbilé « revenir, retourner » : *e bárà gbilé e xóyi* « ils sont retournés dans leur demeure (*xóyi*) ». *xùgbiléyi* « retour », « anniversaire » : *tòfàré xùgbiléyi, ní sigàmà xé sádè* « au retour de l'année, j'irai faire les lougans (*xé*) ».

fúrá « être chaud ». *xáfurà* : nous retrouvons l'idée définie plus haut pour le cas de *ifurà* : *xòró ní nù xáfuràxi* « hier, j'étais pressé ».

lã « être d'accord ». *xúlà* : *tà.rá nū xúyà xúlà* « l'aîné et le cadet sont-de-même-taille » ; *yí dimè firé ñé xúlà* « l'âge (*ñé*) de ces deux enfants est-le-même ».

bá « enlever », *mábà* « découvrir ce qui est couvert », *xámàbà* « enlever ce qui dépasse, ce qui est dessus » (couvercle, crème de lait, saletés sur un liquide), « se retirer » : *xémédi só.lóféréná nū dǎxó, sàxá nūxà xámàbà* « sept types (*xémédi*) étaient assis, trois se sont retirés » ; *mà.lé tó gbó siké.li ma, a bárà ndě xámàbà* « comme il y avait beaucoup (*gbó*) de riz (*mà.lé*) dans la balance, il en a enlevé un peu (*ndě*) ».

sá « mettre ». *xúmàsà* « ajouter, augmenter » : *xĩñé xúmàsà lègé kũi* « augmente le lait (*xĩñé*) dans la calebasse » ; *i nū gě bádé mátàxùdè, i xa dódóróti xúmàsà yí pléti kũi* « quand tu auras fini (*gě*) de faire-les-parts (*mátàxùdè*) de riz (*bádé*), ajoutes-en un peu (*dódóróti*) dans cette assiette ».

lògó « prendre ». *xúmàtògò* « prendre un peu partout », « diminuer le bout » : *a bárà ndě xúmàtògò a xa ñòté ra* « il a diminué un peu (*ndě*) sa mèche (*ñòté*) ».

wá « pleurer ». *xúmàwà* : *té.médi sigàxi a xúmàwàdè a xa bitàyi xó* « la jeune fille est allée se plaindre auprès de ses parents (*bitàyi*) ».

kànà « casser ». *xúràkànà*¹ « détériorer » : *wàlikéé ná bàxi xúràkànàfè* « les ouvriers sont en train de détériorer la maison ».

kéli « se lever », « sortir de ». *xúràkèli* « se lever à la tête », d'où « être vaillant, courageux » : *a mú gbélégbélé, hákè a xúràkèli* « il n'a pas crié tellement (*hákè*) il est courageux ».

kúyá « être long et loin ». *xúràkùyà* « être loin » (implique une longue durée) : *xé yiré xúràkùyà* « le lieu (*yiré*) du loutan est loin ».

ĩ « placer ». *xúti* « s'adresser à », « avoir la présence d'esprit de » : *i xúti kòmseriyá* « adresse-toi au commissariat » ; *fèfálé nū sigá, a xútimà màgé xóyi ra* « quand les palabreurs furent partis, il s'adressa à la demeure ».

§ 84 Le dérivatif *ya*

yá est le mot courant pour « l'œil », « le regard » : *a a yá rásigàmà pó* « il lance son regard loin ». Comme les dérivatifs d'origine lexicale apparaissent sous la forme lexicématique, on considérera que le nom *yá* est marqué par un morphème zéro.

bá « enlever ». *yábà* ou *yáibà* « expliquer » : *i bárà gě igbè wéyeyi yábàdè?* « as-tu fini d'expliquer tes paroles ? » ; *a nǎxà ná fé yáibà a ngǎ be* « elle a expliqué cette affaire (*fé*) à sa mère »².

(1) Nous rappelons pour mémoire que le phonème *r* devant une voyelle nasale se réalise [n] ; *xúràkànà* se prononce donc [xúnàkànà].

(2) Il est difficile d'expliquer la valeur du thème *yábà* à partir des signifiés « œil » ou « regard », les seuls attestés en susu à notre connaissance pour *yá*. Toutefois, en manding, Delafosse, dans le tome II de *la langue mandingue et ses dialectes*, donne pour *ni-ya* les significations suivantes : « œil, les yeux, regard, vue, visage, face, devant... ». Bien que nous n'ayons pas trouvé un champ sémantique aussi vaste pour le susu *yá*, on notera toutefois que le sens de « devant » permettrait d'expliquer *yábà* et *yáibà* qui seraient alors « enlever le devant de quelque chose ».

bú « durer ». *yábù* « convoiter », « désirer » (faire durer le regard ?) : *a yábùxi yi giné ra* « il convoite cette femme ».

xará « être sec ». *yáixàrà* « être froid, dur » : *yáixàrèñá* ou *yáixàrè* « la froideur », « la dureté ».

lǎ « être d'accord ». *ilà* « être pareil ». *yáilà* « être prêt » (être pareil pour le regard ?) : *té.médi ná bǎxi yáilàfè* « la jeune fille est en train d'apprêter la chambre (*bǎxi*) » ; *a ná a xa kùré yáilàfè* « il est en train d'apprêter sa bicyclette (*kùré*) ».

sax n'est pas attesté, mais on trouve *rásǎxǎ* « percer, piquer, planter, ficher », *másǎxǎ* « poignarder », *yámásǎxǎ* « se faire un coup d'œil », « narguer » : *té.médi firí yámásǎxǎ e bó.ré ma* « les deux (*firí*) se sont fait un coup d'œil ».

só « entrer » *yáisò* « mêler », « confondre » : *ñá.rí bárà fá, a gèsé yáisò* « le chat est venu, il a mêlé le fil (*gèsé*) ».

§ 85 Le dérivatif *tagi*

tàgi est un nom répondant à « le centre », « le milieu » : *bǎxi tàgi* « le milieu de la pièce », *ná.dé tàgi* « le milieu de la porte » ; *kàsàdí ná kódé tàgi* « le petit margouillat est au centre du fromager (*kódé*) ».

bá « enlever ». *tágibà* « diviser en deux », « séparer » : *a náxà e tágibà* « il les a séparés ».

kúyá « être long et loin ». *tágikúyá* « être loin et à égale distance » : *e xa xéé tágikúyá* « leurs lougans sont à égale distance ».

*rábà*¹ « exécuter, réaliser ». *tágiràbà* « partager » : *í bárà lè.firé tágiràbà, í bárà séti ndé fi a xáyá* « j'ai partagé l'orange, j'ai donné (*fi*) un morceau (*séti*) à son cadet ».

só « entrer ». *tágisò* « entrer au milieu », « créer la discorde » : *míxítágisóe yó mú dàgi í ra* « quelqu'un-qui-crée-la-discorde ne te dépasse pas » (personne ne sait créer la discorde comme toi).

§ 86 Le dérivatif *ku*

kúi est un nom signifiant « l'intérieur » : *xádékúi* « l'intérieur de la concession », *lègèkúi* « l'intérieur de calebasse ». Il fonctionne également comme postposition : *a bárà a wòli yili kúi* « il l'a jeté (*wòli*) dans le trou ». Comme dérivatif de base il apparaît toujours conjointement avec le dérivatif *i*.

kúibà « enlever en creusant, en pénétrant » : *a náxà wúri kúibà, a xa gbákédí rábà* « il a creusé un tronc (*wúri*), pour faire une petite-pirogue ». *a yéxé kúibàmà* « elle va vider le poisson ».

bálá « fermer ». *kúibàlà* « fermer de l'intérieur » : *wǔdèrì kúibàlàxi* « la fenêtre est fermée de-l'intérieur ».

(1) *rábà* « faire, exécuter, réaliser » est vraisemblablement le thème dérivé de *bá* « enlever », mais le passage de l'un à l'autre sur le plan sémantique ne nous apparaît pas clairement. Il n'y a pas lieu d'admettre toutefois un radical **raba*, ce qui serait tout à fait exceptionnel puisque aucun lexème radical ne commence par ce phonème. On trouvera au cours des exemples quelques thèmes en *ra* dont le radical n'est plus attesté dans l'état actuel de la langue.

kirá « tomber ». *kúibirà* « embarrasser » : *ná fé náé kúibiràmà* « cette affaire embarrassera ceux-là ».

dàxó « poser ». *kúidàxó* « poser les unes sur les autres », « empiler » : *lègé nū pání kúidàxóxi tébilli ra* « Calebasses et bols sont empilés sur la table ».

ràbi « ouvrir ». *kúiràbi* « ouvrir de l'intérieur » : *í nū kéli gè.ségè, í wúderi kúiràbàmà* « en me levant (*kéli*) demain, j'ouvrirai la fenêtre ».

§ 87

L'inventaire ouvert des dérivatifs

Nous avons signalé que les lexèmes dérivatifs appartiennent à un inventaire restreint, mais ouvert. Dire qu'un inventaire est ouvert, c'est reconnaître que le nombre de ses éléments peut s'accroître. Cela est en effet le cas pour les dérivatifs d'origine lexicale.

Les dérivatifs lexicaux ne sont autres que les radicaux qu'on retrouve à la base des noms correspondants. On peut supposer qu'il s'est produit un processus de fixation ; ces noms, en vertu de leur sens général et de la fréquence assez élevée des rapports de contiguïté qu'ils entretenaient avec des formes nominales et verbales, se sont dès lors fixés dans un syntagme lexical et spécialisés dans le rôle de dérivatif. A vrai dire, ce passage de la syntagmatique discursive à la syntagmatique lexicale se retrouve en susu dans les dérivatifs nominaux et dans les postpositions ; nous reverrons apparaître, pour ces catégories, cette dualité entre des éléments purs et des éléments lexicaux. De plus, le parallélisme avec les postpositions se justifie pour une autre raison : les monèmes *ra*, *ma* et *i* et les noms *xūyi*, *làgi* et *kúí* dont les dérivatifs *xū*, *lagi* et *ku* sont les formes lexématiques, sont attestés à la fois dans les positions requises pour les dérivatifs de base et dans celles des postpositions.

Il importe de préciser, toujours à propos des dérivatifs lexicaux, qu'il n'est pas possible de ramener les énoncés donnés en exemple à des constructions d'éléments libres ; en d'autres termes, *a yéxé kúibàmà* « elle videra le poisson » ne saurait être assimilé à *a yéxé kúí bàmà* « elle enlèvera l'intérieur du poisson », malgré l'occurrence du radical *kū* dans les deux énoncés. La plupart des informateurs, bien qu'ils aient reconnu la relation sémantique, n'admettent pas la coupe morphologique du second énoncé. Il existera toutefois une indistinction entre les deux énoncés pour des locuteurs dont le susu est la seconde langue. On peut donc admettre en principe qu'il n'existe pas d'ambivalence dans les exemples qui ont été présentés entre les dérivatifs d'origine lexicale et les nominaux correspondants quand ils assument la fonction d'objet du prédicat.

Le caractère ouvert de l'inventaire des dérivatifs de base nous apparaît fondé avant tout sur le fait que la fixation et la spécialisation d'éléments qui figurent par ailleurs dans des syntagmes discursifs représentent une tendance du susu qui se vérifie, outre les dérivatifs de base, pour les dérivatifs nominaux que nous allons voir, ainsi que pour les postpositions.

§ 88 Certains monèmes font difficulté, car on peut se demander s'ils sont intégrés dans un lexème complexe. C'est le cas pour les pronoms *yi* et *ná* et pour le nom *sé* « la chose » (entendue dans un sens concret) et le nom *fé* « l'affaire ». Ces éléments apparaissent dans des formations nominales et verbales, dont le nombre est trop restreint pour que nous puissions tirer des conclusions certaines. Les formations nominales peuvent s'expli-

quer, soit comme des noms transposés d'un thème ayant pour dérivatif l'un des éléments signalés, soit comme des noms composés, construits sur le type d'un syntagme complétif, dans lesquels *yi*, *na*, *se* et *fe* figurent comme complément. Ainsi *yiràfálé* « le bricoleur » peut s'expliquer soit comme un nom composé dans lequel *rafale* « celui qui fait », « le faiseur » est complété par *yi*, soit, mieux, par référence à un thème *yiràfàlà* « bricoler ». Par contre, les formations verbales ne sont expliquables que par référence à un thème : *fèlgbò* « grossir une affaire », de *igbò* « grossir », « exagérer » ; *fèlfàlà* « faire du commérage » de *fàlà* « parler ».

L'interprétation comme noms composés est préférable pour les noms commençant par *se* : *sèdīyi* « l'action de piler » et *sèdīyi* « la pileuse », litt. « le piler de quelque chose » et « la pileuse de quelque chose » ; *sèmátóe* « celui qui voit-en-transparence (*mátò*) les choses ».

Quant aux exemples avec *na*, nous en avons relevé sept. *ná* est un démonstratif qui implique une valeur à la fois d'éloignement et d'indétermination : *náifòrò* « être obscur » de *fòrò* « être noir », *náifòrè* « l'obscurité » ; *náisà* « errer à l'aventure », « vagabonder », *náisá* « le vagabond », de *sá* « coucher », « placer » ; *náitò* « observer », *náitómá* « l'observateur », de *tó* « voir » ; *náiyàlàyi* « la lumière », « la clarté », de *yáilà* « être agréable aux yeux », « apprêter ».

CHAPITRE VI

LES NOMINAUX

INTRODUCTION

§ 89 Les nominaux sont représentés par les noms, les pronoms, les syntagmes complétifs et les syntagmes coordinatifs, donc par l'ensemble des formes, lexicales ou discursives, qui sont aptes à fonctionner comme sujet, objet et terme régi du syntagme relationnel. Ils figurent dans les positions A, B, C du schéma structural de l'énoncé.

Pour les noms dont la voyelle radicale en finale est autre que *a*, le segment terminal représente soit le morphème *i* propre aux noms définis, soit une flexion, diphtongue ou monophthongue, résultant de la fusion du morphème *i* avec la voyelle radicale. Les noms sont donc presque toujours des syntagmes lexicaux formés soit par suffixation du morphème *i* à une base radicale, soit par suffixation d'un dérivatif nominal, soit par composition. Les noms formés par composition sont en fait des syntagmes complétifs de structure lexicale, de tonalité spécifique, et dont le complément a une valeur d'indéfini. Les syntagmes complétifs dont le complément a une valeur de défini sont de structure discursive.

Les noms et les pronoms sont susceptibles d'être élargis par diverses particules qui, vu leur propriété, sont dites adnominales.

LES NOMS SIMPLES

§ 90 Nous entendons par noms simples les formes qui sont constituées par la suffixation d'un morphème *i* à une base radicale, c'est-à-dire à un lexème radical simple ou complexe. Nous comprenons également dans ce groupe un petit nombre de noms qui se terminent par une voyelle radicale *a* et qui n'admettent pas le morphème *i*. Les noms simples se distinguent donc des noms dérivés, dont le second élément est un lexème dérivatif, et des noms composés, qui font appel à deux lexèmes radicaux ou plus.

Les noms simples apparaissent comme éléments libres des énoncés. Ils sont caractérisés par leur terminaison et par une tonalité inhérente. La suffixation du morphème nominal *i* pose le problème de la transposition des noms à partir des lexèmes radicaux. Les cas de transposition les plus clairs sont ceux où le lexème est bivalent, c'est-à-dire

susceptible d'être élargi par des morphèmes de fonction nominale ou verbale. Il est donc possible d'isoler de tels lexèmes, alors que la mise en évidence des lexèmes monovalents ne peut se faire que dans certains cas privilégiés. Nous verrons néanmoins que la morphologie nominale est la même pour tous les noms, que leurs bases soient des lexèmes monovalents ou bivalents.

Le morphème nominal

§ 91 Les lexèmes radicaux simples et complexes tels qu'ils ont été définis dans le chapitre précédent sont susceptibles d'être élargis par un monème *i*. Il en résulte un nom à valeur de défini. Le nom ainsi marqué est toujours énoncé selon une tonalité qui lui est propre ; c'est sa tonalité inhérente, par opposition à la tonalité syntagmatique des noms composés où le nom complément se présente sous sa forme lexématique et où il prend une valeur d'indéfini.

Le monème *i* est un morphème ; il est la marque même des noms envisagés dans leur ensemble et son apparition n'est soumise à aucune restriction de contenu. Il s'oppose à un morphème zéro dont nous reparlerons à propos des noms composés.

§ 92 L'identité phonique du morphème nominal n'est pas toujours évidente ; il se présente en effet sous plusieurs variantes conditionnées par la voyelle finale de la base radicale. Comme la syllabe finale de la base est toujours ouverte, il s'ensuit que l'affixation du morphème met en contact deux voyelles. Comme tous les phonèmes vocaliques du susu sont attestés en finale de radical, si nous partons du schéma lexématique le plus courant, à savoir CVCV, nous obtenons dans les noms les modifications suivantes :

lexèmes	noms
CVCu	CVCui , CVCi
CVCo	CVCoe , CVCe
CVCɔ	CVCɔε , CVCε
CVCa	CVCε (CVCa)
CVCε	CVCε
CVCe	CVCe
CVCi	CVCi
CVCū	CVCūyi

Le morphème *i* ne maintient clairement son identité que dans les cas de suffixation à un lexème à voyelle finale nasale à laquelle il se trouve lié par un yod épenthétique. Les formes CVCui, CVCoe, CVCɔε sont très souvent réduites à une monophthongue *i*, *e*, *ε*. Lorsque la voyelle radicale est *a*, il résulte de la fusion avec le morphème nominal une terminaison *ε*. Il est toutefois un certain nombre de noms qui attestent un *a* en finale ; il s'agit toujours de noms qui n'ont pas de formes verbales correspondantes et qui sont donc transposés de lexèmes monovalents. De même les noms monosyllabiques transposés de lexèmes bivalents à voyelle *a* se présentent sans la flexion *ε* et maintiennent la voyelle du lexème. Enfin il n'apparaît aucune distinction terminale pour les noms transposés de lexèmes à voyelles *ε*, *e*, *i*. Les noms ne peuvent donc avoir en finale que les phonèmes *i*, *e*, *ε*, *a* ou les groupes de phonèmes *ui*, *oe*, *ɔε*. Aucun nom ne présente de voyelles nasales en finale, ni les voyelles orales *u*, *o*, *ɔ*.

On voit ainsi que, si l'identité du morphème nominal est rarement explicite, les finales des noms n'en doivent pas moins être prises en considération. Ce fait est très important pour comprendre la morphologie des noms qui sont transposés de lexèmes monovalents. En outre, les restrictions apportées aux finales vocaliques des noms permettent éventuellement d'identifier des mots d'origine étrangère, européenne ou africaine.

Nous allons maintenant examiner un certain nombre d'exemples que nous rangeons en fonction de la voyelle finale du radical.

§ 93 Noms transposés d'un lexème à voyelle nasale.

Ce sont les exemples les plus clairs où nous pouvons suivre la formation des noms, puisque la forme du radical est intégralement conservée. Nous utiliserons fréquemment par la suite ce type de noms quand nous aurons besoin d'un critère pour prouver l'existence d'une forme radicale ou d'une forme nominale en telle position d'un syntagme.

Du point de vue de la tonalité, la dernière syllabe est toujours énoncée à la même hauteur que la syllabe radicale qui la précède.

Comme nous traduisons, pour des raisons de commodité, les lexèmes bivalents par des verbes français, de même, la traduction la plus adéquate des noms qui en sont transposés est celle d'un nom verbal. Nous la faisons suivre éventuellement des significations plus particulières que prend le nom.

wèyɛ « parler » ; *wèyɛyi* « l'action de parler », « la palabre » : *wó wèyɛyi ráððxàrà líná* « nous tiendrons (*ráððxàrà*) demain la palabre ».

dĩ « donner des coups », « piler » ; *díyi* « l'action de donner des coups », « la cadence », « le rythme » : *sòððdíyi* « le rythme du cœur ».

gǎ « brûler » ; *gǎyi* « action de brûler », *fátègǎyi* « les traces de brûlure sur le corps (*fáté*) ».

káká « accrocher », « bégayer » ; *kákáyí* « l'action d'accrocher ou de bégayer ».

kǎkǎ « talocher » ; *kǎkǎyi* « la taloche », mais, avec une tonalité caractéristique des noms d'agent, on aura *kǎkǎyi* « le fusil à pierre », par analogie à la gifle que le tireur reçoit de la crosse par suite de la décharge ; la traduction littérale est « celui qui taloche ».

kò.rí « faire un tracé » ; *bàxíkò.ríyi* « le tracé de maison ».

kóló « connaître » ; *kólóyi* « l'action de connaître », *e kólóyi rálàrà* « ils lieront connaissance ».

xǎtǎ « saluer » ; *xǎtǎyi* « l'action de saluer », « le repas offert à des étrangers ou aux travailleurs d'un *kilé* » : *í bǎrà fá kilémáé xa xǎtǎyi ra* « je suis venu (*fá*) avec (*ra*) le repas des travailleurs ».

sèkú « avoir le hoquet » ; *sèkúyi* « le hoquet ».

sũ « jeûner » ; *súyi* « le jeûne ».

tòlǎ « tordre » ; *tòlǎyi* « l'action de tordre », « un médicament contre les coliques ».

Il existe un grand nombre de noms ayant la terminaison *yi* des précédents, mais transposés de lexèmes monovalents. On peut aisément en isoler le radical, par analogie avec ce que nous savons de la formation des noms à partir de lexèmes bivalents. Nous

citerons seulement : *bábàráyi* « le Bambara », *gútúyi* « la véranda », *xébéyi* « la planche », *tágáláyi* « la claie pour boucaner ».

§ 94 Noms transposés d'un lexème en *a*

Les noms transposés d'un lexème en *a* (type *slgá*) prennent régulièrement une terminaison *è* (*sigé*), laquelle résulte de la fusion du morphème nominal et de la voyelle radicale. La transposition apparaît clairement dans les cas de lexèmes bivalents. Par contre, il ne faudrait pas conclure, d'un nom terminé en *ε*, et qui n'a aucun correspondant verbal connu, que son radical est nécessairement en *a*. En effet, si l'on se reporte au tableau où sont données toutes les possibilités de transposition nominale, on s'aperçoit que la finale en *ε* apparaît en fait dans plusieurs types de transposition et que le radical peut être aussi bien en *ɔ* ou en *ε*. Nous ne pourrions donc isoler les lexèmes radicaux des noms transposés de lexèmes monovalents que dans le cas privilégié où ils sont explicitement requis, à savoir comme compléments à valeur d'indéfini dans les noms composés.

Le groupe des noms transposés de radicaux en *a* comprend également quelques exemples anomaux qui attestent une finale *e*. Nous reprendrons ce problème, ainsi que celui des noms en *a* qui n'admettent pas le morphème nominal.

§ 95 *fàtá* « savoir » ; *fàté* « le savoir » : *fàté mù bári, líkáyínà bári* « le savoir n'est pas enfanté, c'est l'apprendre (*líkáyí*) (qui) est enfanté » (la faculté de savoir n'est pas naturelle, mais seulement la faculté d'apprendre).

dé est un nom répondant à « la bouche ». Le radical de ce nom est monovalent et apparaît dans *dáye* « l'eau de bouche », « la salive », nom composé dans lequel le complément *da* a une valeur d'indéfini, « bouche en général ». On trouve toutefois plus souvent *déyé*, forme dans laquelle le processus de transposition n'est plus respecté.

fúlè « le Peul » est également un nom simple dont le radical apparaît dans le nom dérivé *fúláyá*, toponyme fréquent en pays susu¹.

màniké « le Malinké », nom simple dont le radical est *màniká*, attesté dans le toponyme *mànikáyá*.

fàxá « mourir », « tuer » ; *fàxé* « l'action de mourir » : *a ngǎ fàxé bára a súnú* « la mort de sa mère (*ngǎ*) l'a attristé ».

fàlá « dire » ; *fàlé* « l'action de dire » : *féfàlé* « un dire de choses », « la palabre ».

màgé « le chef », plus particulièrement « le chef de canton »². Il s'agit d'un nom simple dont le radical est *màgá* représenté dans plusieurs noms composés : *màgàsáyi* « l'admi-

(1) Les toponymes sont des faits linguistiques intéressants à ce point de vue, car ils ont tendance à maintenir la forme lexématique quand ils sont du type des noms composés ou dérivés, alors que dans les mots du langage courant le processus de transposition n'est pas toujours respecté.

(2) La grande majorité des documents présentés ont été recueillis avant l'indépendance de la Guinée. Nous précisons que la fonction des chefs de canton, intermédiaires entre la population et l'administration coloniale, a été supprimée dès 1957, à l'époque transitoire de la loi-cadre. Nous ignorons quel usage est fait aujourd'hui de ce terme et il serait intéressant de savoir si la nouvelle situation l'a modifié dans son contenu, à moins qu'il tende à disparaître purement et simplement. Il reste néanmoins fréquent en toponymie. Il s'agit d'un mot proprement susu qui, avant l'indépendance, était d'ailleurs concurrencé par le mot plus prestigieux de *álmámi*, d'origine arabe.

nistration », litt. « le pied (*sàyi*) de chef », *sàyi* étant compris comme « le support » ; *màgàfàxé*, nom composé dont la tonalité est celle d'un nom d'agent, « ce qui tue le chef », c'est-à-dire « les hémorroïdes » ; *màgàfàmúyá*, village du Bangalan, « le lieu du chef Famu » ; *màgàládé*, village du Bangalan, « le lieu (*dé*) d'accord (*lã*) des chefs ».

bàná « castrer » ; *bàné* « la castration » ; *nìgèbànè* « un bovin castré », litt. « un castré de bovin ».

búlá « éclater », « germer » ; *bulé* « l'action de germer ou d'éclater » : *kòbábúlè* « l'éclatement du Koba » doit se comprendre dans le sens d'« éclater de joie » ; cela est le titre d'un chant bien connu en pays susu en l'honneur de la région fertile et heureuse du Koba. *mègìbúlè* « la germination du mil », époque qui se situe au mois d'octobre.

kùmá « être avare » ; *kùmé* « l'avarice » : *mìxikùmè* « un avare d'homme », ou encore *kùmàmíxì* « un homme d'avarice ».

fáté « esp. arbuste » ; *fàtábúrù* « brousse à *fáté* », village du Bangalan.

birá « tomber » ; *biré* « l'action de tomber » : *tùnèbirè* « une chute de pluie (*tùnè*) », *tùnèbiré* « ce qui fait tomber la pluie » (l'hivernage).

yábá « briller » ; *yábé* « l'action de briller » : *kikèyábè* « un briller de lune » (le clair de lune).

§ 96 Nous avons relevé six lexèmes en *a* à partir desquels sont formés des noms en *ε* et en *e*, ou seulement des noms en *e*. Vu le nombre très restreint des exemples, il n'est pas possible de retrouver le morphème qui fusionne avec la voyelle radicale, d'autant plus qu'aucune variante diphtonguée ne nous est connue.

sàrá « faire une opération commerciale » correspond à « vendre » ou à « acheter ». *sàré* est l'opération elle-même, ou la personne qui fait cette opération, mais *sàré* est « le prix » : *míxì nàxá sigámà náki, sésaré ná a ra* « la personne qui s'en va ainsi, c'est le vendeur » ; *a sàré bálá* « son prix est cher ».

xàrá « être sec » ; *xaré* « l'action de sécher » : *yéxéxàré* « le séchage du poisson ». *xaré* « le sec », « la terre ferme » (par opposition à un terrain vaseux) : *yéxéxàré nà ná tǒ má. kiti ma* « du sec-de-poisson, il y a aujourd'hui (*tǒ*) au marché ».

túrá « être gras » ; *turé* « le fait d'être gras », « l'obésité » : *a bára túré lí* « il a atteint (*lí*) (le comble de) l'obésité ». *turé* « le gras » : *kāsíturé* « l'huile d'arachide », *turégbé. lí* « du rouge d'huile » (l'huile de palme).

tábá « percer en piquant » ; *tábé* « l'épine ». *tábé* n'est pas attesté.

kúyá « être long et loin ». *kúyé* n'est pas attesté, mais seulement *kúyé* « le long » : *a ná mǎgòe báfè kòrikúyè ra* « il est en train de gauler (*bá*) les mangues avec un long-de-crochet ».

fúrá « être chaud » ; *furé* « le chaud » : *a náxà yéfúré tǒgó* « il a pris (*tǒgó*) du chaud-d'eau (de l'eau chaude) » ; *kúyéfúré* « la sueur », litt. « un chaud d'eau (*yé*) d'intérieur (*kũi*) : *kúyéfúré míni a ma* « la sueur est sortie de lui ».

§ 97 Un certain nombre de lexèmes en *a* donnent des noms qui conservent la même finale. C'est le cas des lexèmes monosyllabiques, ainsi que celui de noms pour lesquels ne sont pas attestées de formes verbales.

Ainsi *fá* « venir », *bá* « enlever », *xá* « laver » se maintiennent sous cette forme dans les noms : *dò.nifá* « le débiteur » a la tonalité d'un nom d'agent et peut se comprendre littéralement « celui qui vient avec (apporte) la dette » (*dò.ni*) ; *lóbá* « la levée d'interdit », de *bá* et *lòyi* « l'interdit » ; *xùxá* « le lavage de tête » ou « baptême catholique », de *xá* et *xùxi* « la tête ».

Mais la permanence de la voyelle *a* en finale ne vaut pas seulement pour les monosyllabes. Il existe en effet dans le vocabulaire des noms transposés de lexèmes monovalents et qui ne sont pas marqués par le morphème nominal. En voici quelques exemples : *bágá* « le Baga », *báxá* « le riz pilé », *bélá* « la voile », *bébbá* « l'ancêtre », *bé.rá* « la hache », *bébbàlà* « esp. oiseau » et « dame », *béggá* « esp. poisson », *bébbá* « la gousse », *bó.rá* « la vase », *bóyá* « la bouée », *dará* « la mare », *dègémá* « le sabre », *dómá* « le boubou », *fáyá* « esp. poisson », *féyá* « le gouvernail », *féká* « gros flotteur de ligne à crocodiles », *félá* « mauvais grain de céréale ». *fi.fá* « la barrique », *fóká* « tige intérieure de raphia », *gálá* « cordon de culotte », *gébá* « le crabe », *gèyá* « la montagne », *kádá* « la carte à jouer », *kásá* « le margouillat », *kirá* « le chemin », *kólá* « la noix de kola », *kò.lá* « la gauche », *kàkírá* « la caisse », *xarùmá* « le corbeau », *xàlùmá* « l'hyène », *xétá* « la balle de riz », *làbá* « la fausse aigrette », *lá.lá* « la pagaie », *lérá* « la feuille de livre », *sá.gá* « le grenier surmonté », *siná* « la coépouse », *siyá* ou *silá* « l'espèce », *tà.rá* « l'aîné », *xúyá* « le cadet », *yúbá* « la poche », *xé.rá* « le messenger ».

§ 98 Noms transposés d'un lexème en *ɔ*.

Les lexèmes radicaux ayant *ɔ* en finale donnent des noms dont le morphème constitue avec cette voyelle une diphtongue *æ*. Toutefois nombreux sont les noms qui attestent une tendance à la réduction de la diphtongue.

fóló « commencer » ; *fólæ* « le commencement ».

máxòndò « faire du mal » ; *fàlémáxónè* « un malaise général du corps ».

fóró « être noir » ; *nà.rifórè* « un noir de chat », « un hypocrite ».

kùràkòæ est un nom, « le Kuranko », dont le radical apparaît dans le nom composé *kùràkòdégémá* « un sabre de Kuranko ».

nóxó « être sale » ; *nóxæ* « la saleté ».

bébbó « battre » ; *bàdèràbbóæ* « ce qui bat le riz » (la lulette), *yìbèbbóæ* « le batteur de tambour ».

bě « fendre », « déchirer » ; *fémábóæ* « quelqu'un déchiré du visage », « quelqu'un qui a des scarifications » de *mábó* et *fé* « côté ».

mědó « donner une poignée » ; *mědæ* « la boule ou la poignée de nourriture », *bàdémódè* « la boule de riz », *kédámódè* « la boule de pâte de néré ».

Les noms qui sont transposés de lexèmes monovalents et qui attestent en finale une diphtongue *æ* permettent ainsi d'identifier leur radical. *gbólæ* « la pulpe de noix de palme », *fědògójæ* « esp. serpent », *fó.fójæ* « esp. arbuste », *sějæ* « le dard », *sěfójæ* « la nasse » ont sans conteste des radicaux de formes *gbóló*, *fědògójó*, *fó.fójó*, *sěj*, *sěfójó*. Par contre, il est des noms qui ont en finale une monophthongue ; pour ceux-là, il n'est pas possible de retrouver le radical à moins qu'ils apparaissent dans un nom composé ; nous avons déjà signalé

l'exemple de *tàxé* « la poule », dont le radical est *tàxó*, ainsi qu'en témoigne *tàxókùlè* « la hutte de poules ».

§ 99 Noms transposés de lexèmes en *o*

Parallèlement au phénomène de réduction signalé dans le paragraphe précédent, les noms transposés de lexèmes en *o* ont en finale, soit une diphtongue, soit une monophthongue.

kótó « mettre en tas » ; *kóté* « charge », « fardeau », « bagages ».

dóló « être visqueux » ; *dólé* « matière visqueuse », *kúmidólè* « la cire d'abeille ».

sógé « le soleil » ; le lexème radical est *sógó* qui apparaît dans *sógófúrè* « un chaud de soleil », c'est-à-dire « le soleil chaud ».

mǎgòe « la mangue » a pour radical *mǎgò* : *mǎgóxórí* « le noyau de mangue ».

De même que pour les noms en *ɔɛ*, on peut retrouver le radical des noms en *oe* qui n'ont pas de formes verbales correspondantes : *bǒe* « l'escargot », *gbǒbǒe* « esp. oiseau », *kǎldè* « le perroquet », *kǒsǒe* « esp. serpent », *sǒsǒe* « le Susu », *xǎlǒe* « le sisal », *dǒsǒe* « le chasseur », *yǒbǒe* « la crinière de l'hyène ». Le français « kilo » a été assimilé à une forme radicale et donne le nom *kilǒe*.

§ 100 Noms transposés de lexèmes en *u*

Les noms transposés de lexèmes radicaux en *u* ont en finale une diphtongue *ui*, qui peut être réduite à une monophthongue *i*.

gǎ.xú « avoir peur » ; *gǎ.xúi* « la peur ».

gǎlǎbú « ne pas se rencontrer », « se manquer » ; *gǎlǎbúi* « le malentendu », « le désaccord », « le différend ».

nèmú « oublier » ; *nèmúi* « l'oubli ».

túrú « faire de la fumée » ; *túrí* « la fumée ».

wúrí « le bois » a pour radical *wúrú*, attesté dans le toponyme *wúrúgbé*, « l'abondant en bois », village du Lakhata.

dè.múi « le chimpanzé » ; *dè.mùgálà* « le piège à chimpanzé », désigne également un village du Liso.

kúrú « se réunir » ; *kúriyá*, village du Liso, litt. « lieu où l'on est réuni » (allusion à l'abondance de monde).

xǎbú « forger » ; *xǎbúi* « le forgeron ».

Le lexème radical est apparent dans les noms transposés de lexèmes monovalents et qui ont conservé la diphtongue finale : *témúi* « le temps », « le moment », *yǎxúi* « l'ennemi », *mǎtúi* « esp. Céphalophe », *sǎfúi* « la crevette », *sékúi* « l'arc-en-ciel », *kípúi* « esp. crabe de vase », *xǎdúi* « le hibou », *xúi* « la parole », « la voix », « l'idiome », *gòxúi* « le cynocéphale », *fǎfúi* « l'albinos ».

§ 101 Noms transposés en lexèmes en *i*, *e*, *ɛ*

Pour ce groupe de noms, il n'y a aucune différence en finale entre la forme du lexème et celle du nom.

tódi « refuser », « le refus ».

wà. ñé « chasser », « la chasse » ; *wà. ñèli* « le chasseur ».

tù. bí « se repentir », « le repentir ».

dĩñé « patienter », « la patience ».

síké « hésiter », « l'hésitation ».

béré « jouer » ; *dègèmàràbéré* « le joueur de sabre », *sòràbéré* « cavalier qui joue avec son cheval (*sóe*) ».

Conclusion

§ 102 Le morphème *i* est la modalité à laquelle le susu a recours pour marquer les noms. Ceux-ci sont transposés de lexèmes bivalents ou monovalents, mais cette distinction n'a aucune conséquence sur la forme des noms. Les noms constituent bien une catégorie homogène et il est légitime d'expliquer la finale des noms dont on ne peut isoler le radical par analogie avec ce que nous savons des noms dont le radical apparaît dans une forme verbale ou dans un nom composé.

Toutefois la contiguïté du morphème nominal avec la voyelle finale du radical entraîne des phénomènes d'assimilation tels que l'identité du morphème n'est plus toujours explicite. Celle-ci n'est manifestée que lorsque les finales sont diphtonguées ou que la suffixation se produit après une voyelle nasale. La réduction des diphtongues en monophthongues qui est complètement réalisée après les voyelles radicales *i*, *e*, *ɛ*, *a*, et partiellement après *u*, *o*, *ɔ*, contribue à affaiblir l'identité morphologique des noms. On peut considérer que, dans l'état actuel de la langue, les noms sont faiblement marqués dans leur rapport aux lexèmes radicaux d'où ils sont transposés. Un nom en *i* peut en effet être transposé d'un radical en *u* ou en *i*, un nom en *e* d'un radical en *o* ou en *e*, un nom en *ɛ* d'un radical en *ɔ*, *ɛ* ou *a*.

§ 103 Il est un groupe de noms qui mérite une mention spéciale, ce sont les emprunts faits par le susu à l'anglais dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Ces noms sont bien intégrés dans le vocabulaire actuel et un indice de leur caractère d'emprunt se trouve dans leur contenu : navigation, commerce, poissons, monnaie, technologie. Mais ils sont remarquables par le fait que la grande majorité de ces noms ont un *i* final. Or celui-ci ne s'explique absolument pas par la forme anglaise d'origine, mais, par contre, il s'explique très bien par référence au morphème nominal qui est ainsi expressément marqué dans ce groupe de noms. On peut avancer comme explication que le susu ne pouvait intégrer les segments d'origine anglaise terminés par une consonne qu'en leur ajoutant une voyelle terminale, conformément au type optimal de la syllabe susu, et que, partant, la voyelle qui s'est imposée ne fut autre que la marque nominale elle-même. C'est la raison pour laquelle les mots en question apparaissent parfaitement intégrés au système nominal, ainsi que l'attestent les exemples suivants : *wóbinì* « le four » (oven), *wúki* « la mèche de lampe » (wick), *lǎbili* « le verre (tumbler) », *séréki* « le requin » (shark), *síké.li* « la balance » (scale), *só.pi* « la boutique » (shop), *súkúri* « le sucre » (sugar), *sóbili* « la pelle » (shovel), *kóbiri* « l'argent » (copper), *kédilli* « la bougie » (candle), *kitili* « la bouilloire » (kettle), *kòròki* « le bouchon de ban » (cork), *kútini* « la quille de bateau » (skittle),

riñi « les agrès » (rigging), *béki* « le sac » (bag), *béki* « le banc de sable ou de rochers » (bank), *béléti* « la ceinture » (belt) *pléti* « l'assiette » (plate).

Nous avons dit qu'un indice de leur caractère d'emprunt réside dans leur contenu. Il en est toutefois un autre ; on remarquera en effet que la majorité des exemples donnés sont caractérisés par une tonalité où se succèdent des tons hauts et bas. Or, ce dessin tonique se retrouve dans beaucoup de mots d'emprunt¹.

LES NOMS DÉRIVÉS

§ 104 Alors que les noms simples sont formés d'un morphème nominal suffixé à un lexème radical, les noms dérivés sont formés au moins de deux monèmes dont l'un, celui qui occupe la position finale, appartient à un groupe de lexèmes dérivatifs. Ceux-ci sont dits nominaux parce que les syntagmes où ils apparaissent remplissent les fonctions qui, d'après le schéma structural de l'énoncé, sont imparties à la classe des nominaux. Ces dérivatifs sont suffixés le plus souvent à des bases radicales, quelquefois à des noms simples. Il n'est pas toujours possible de savoir si l'élément élargi est un lexème ou un nom ; mais nous verrons que la tonalité fournit un critère sûr qui pallie avantageusement l'insuffisance de la distinction entre noms et lexèmes. Les noms dérivés sont terminés par une voyelle, celle-ci étant en fait la voyelle du dérivatif. Il y a lieu de noter que la finale vocalique est conforme à la morphologie nominale ; sont exclues de la position finale des noms dérivés toutes les voyelles qui sont normalement exclues de la position finale des noms simples. Le dérivatif se comporte donc comme un nom et, d'ailleurs, nous le verrons, il est souvent lui-même un nom, spécialisé et fixé dans la fonction de dérivation. On retrouve en effet, pour les dérivatifs nominaux, la distinction qui a été faite pour les dérivatifs de base, les uns sont purs, les autres sont d'origine lexicale. La tonalité sera un critère décisif pour cette distinction.

Les dérivatifs nominaux purs

§ 105 Il existe sept catégories de noms dérivés dont le dérivatif n'est pas d'origine lexicale : *ma*, *la*, *tɛ*, *tare*, *ña*, *de*, *ya*. Les bases conservent leur tonalité inhérente, laquelle est suivie du ton propre au dérivatif.

Tous les dérivatifs n'ont pas une spécification sémantique parfaitement précise. Nous considérons les dérivatifs *ma*, *la*, *tɛ*, *tare*, *ña* comme donnant aux dérivés une valeur qualificative, en ce sens qu'ils traduisent une qualité ou un état. Les trois premiers

(1) Les noms simples sont énoncés selon certaines successions typiques de tons qu'on peut classer en schèmes. On ne saurait considérer les ensembles de noms caractérisés par les mêmes schèmes comme ayant un trait sémantique commun. Il est toutefois notable qu'un très grand nombre d'emprunt aient une tonalité marquée par une succession haut-bas. Nous ne développons pas cet aspect de la lexicologie susu, car il aurait sa place dans une étude comparative.

Les schèmes toniques qui sont ceux d'un grand nombre de mots d'emprunt sont les suivants : [ˀ], [ˀˀ], [ˀˀˀ], [ˀˀˀˀ], [ˀˀˀˀˀ], [ˀˀˀˀˀˀ], [ˀˀˀˀˀˀˀ]. Le problème serait de savoir si les mots qui ont ces mêmes schèmes et qui ne proviennent pas de l'anglais, du français et de l'arabe, sont également des emprunts faits à d'autres langues, mais autochtones cette fois, comme les langues côtières, le *baga* et le *mani*, ou une langue *mandé*, le *malinké* ou le *mende*.

désignent le plus souvent, mais non exclusivement, des agents. Il s'y ajoute pour certains une nuance particulière ; ainsi ceux en *la* ont une nuance appréciative, ceux en *lɛ* sont nettement péjoratifs, les dérivés en *ña* expriment des abstractions, ceux en *tare* impliquent la privation d'une qualité. Les dérivés en *de* et *ya* sont sémantiquement bien caractérisés, ce sont des locatifs, les dérivés en *ya* étant tous des toponymes.

§ 106 Dérivés en *má*.

bá « tirer un coup de fusil » ; *bámá* « le tireur », « quelqu'un qui a l'habitude de tirer ».

bá « enlever » ; *bámá* s'applique en général à quelqu'un qui fait habituellement l'acte d'enlever quelque chose, mais il désigne plus particulièrement « la puiseuse d'eau » ; on peut préciser *yèbámá* en complétant avec *yé* « l'eau ».

bàxilímá « le constructeur de maison », de *bàxi* « la maison » et *ĩ* « construire ».

bá.rèyi « le parent » ; *bá.rémá* « le compatriote ».

dá « créer » ; *dámá* « le créateur ».

dé « la bouche » ; *démá* « le bavard ».

fàrèbórómá « le danseur », de *fàré* « la danse » et *bóró* « piétiner ».

gáll « la troupe » ; *gálimáé* « les soldats en troupe ».

fúré « la maladie » ; *fúremá* « le malade ».

kilé « le groupe de cultivateurs associés pour un travail collectif » ; *kilémáé* « les travailleurs qui participent au *kilé* ».

kòbí « insulter » ; *kòbímá* « quelqu'un qui a l'habitude d'insulter ».

kòyí « chasser » ; *kòyímá* « quelqu'un qui chasse beaucoup ».

xò.lĩ « gratter » ; *xò.lĩmá* ou *kùdìxó.lĩmá* « le gratteur dealebasse » (le joueur d'un instrument à cordes dont le résonateur est unealebasse (*kúdi*)).

xúli « la queue » ; *xúlimá* « ce qui est à queue » (singe oualebasse).

xúláyi « la fête publique » ; *xúlámáé* « les festoyeurs ».

làxàsarúmá « l'animal dont le cri estagaçant », c'est-à-dire « le crapaud » ; les monèmes lexicaux qui entrent dans ce dérivé sont attestés sous les formes indépendantes suivantes : *làxàláxá* « êtreagaçant », *sàrí* « crier fort ».

ráfàlà « réparer » ; *ràfálámá* « le réparateur ».

sèsómá « le fou », se comprend sans doute comme « celui qui entre (*só*) dans les choses (*sě*) », allusion au caractère de voyant du fou.

sikórémá « le tombé d'en haut », c'est-à-dire « quelqu'un sans parents », lexicalisation d'éléments qui apparaissent librement dans *a bārà sĩ kóré ma* « il est tombé (*sĩ*) d'en haut (*kóré*) ».

tà.ràgínémá et *tà.ràxámémá*, « la sœur aînée » et « le frère aîné ». De même, *xúyáginémá* et *xúyáxámémá* « la sœur cadette » et « le frère cadet »¹.

(1) On indique le sexe des animaux par un nom composé dont le complété est *glné* « la femelle » ou *xámé* « le mâle » : *nĩgèxámé* « le mâle de bovin », *nĩgèglné* « la femelle de bovin ». Mais quand il s'agit de personnes, le syntagme est toujours un dérivé en *ma*.

§ 107 Dérivés en *lá*

bá.térè « la sottise » ; *bá.térèlá* « quelqu'un qui fait souvent des sottises ».
bàtú « se mettre à la suite de » ; *bàtúlá* « le suivant », *yèxébàtúlá* « le mouton qui suit toujours les gens ».

dégélá « le goinfre », « le glouton », lexicalisation de l'énoncé *a dé gémà* « il creuse la bouche », c'est-à-dire « il se nourrit ».

gilá « le coureur désordonné », de *gi* « courir ».

híyílá « le pèlerin » de *híyì* « le pèlerinage à la Mekke ».

nǎdí « la vérité » ; *nǎdílá* « un juste ».

sànáfǎlǎlá « le hébé qui commence ses premiers pas », de *sáyì* « le pied » et *rǎfǎlǎ* « débiter ».

sísì « s'énivrer » ; *sísílá* « un gros buveur ».

xǎxǎ « crier fort » ; *sǎxǎlá* « quelqu'un qui fait toujours des histoires ».

tě « monter » ; *tělá* « une plante grimpanche ».

tíkǎ « apprendre » ; *tíkǎlá* « l'apprenti ».

tǎdí « refuser » ; *tǎdílá* « le renégat ».

wèyě « parler » ; *wèyělá* « un beau parleur ».

yè.né « l'adultère » ; *yè.nélá* « un luxurieux ».

§ 108 Dérivés en *tse*.

bá.térètse « quelqu'un qui fait souvent des sottises », sens plus fort que le précédent *bá.térèlá*.

gbàlótse « un homme qui crée des catastrophes », « un audacieux malchanceux », de *gbàlǎ* « la catastrophe ».

dǎkǎtse « un maudit », de *dǎkǎ* « maudire ».

fúrétse « un malade qui n'est pas alité », « un convalescent ».

xónótse « un coléreux », de *xónó* « être en colère ».

yǎfǎ « comploter » ; *yǎfǎtse* « un traître ».

§ 109 Dérivés en *tàrè*.

délàrè « quelqu'un sans bouche », de *dé* « la bouche ».

gáyǎtǎrè « quelqu'un qui n'a pas encore subi l'initiation », de *gáyǎyì* « la circoncision ».

xǎxǎlǎtǎrè « quelqu'un qui est sans sommeil, qui a des insomnies », de *xǎxǎlǎ* « l'envie de dormir ».

sǎlǎlǎrè « quelqu'un qui ne prie pas », de *sǎlǎ* « prier ».

sékólótǎrè « quelqu'un qui ne sait rien », « un non-initié », de *sě* « la chose » et *kólǎ* « connaître ».

sěñúsǎlǎrè « une chose sans valeur », de *ñúsǎ* « la valeur », « le prix ».

túlǎlǎrè « un sans-oreilles », « un sourd » : *túlǎ* « l'oreille ».

yǎgǎlǎrè « quelqu'un sans honte » : *yǎgǎ* « la honte ».

§ 110 Dérivés en *ñá*.

bó.réñá « l'amitié » : *bó.ré* « l'autre », « l'ami ».

dákèñá « l'état d'être maudit » : *dákè* « la malédiction », nom transposé de *dákà* « maudire »¹.

dàxúñá « l'état de folie » : *dàxú* « être fou ».

démáñá « la loquacité » : *démá* « le bavard ».

dúkèñá « état d'être court » : *dúkè* « être court ».

kóbiñá « état de faiblesse physique » : *kóbi* « être physiquement faible ».

kólóbó.réñá « état de ceux qui ont lié connaissance », de *kóló* « connaître » et *bó.ré* « l'autre ».

xàbúñá « l'art de la forge » : *xàbú* « forger ».

xórèñá « l'état d'être libre » : *xórè* « un homme libre ».

xixólilàrèñá « l'état d'insomnie » (cf. *xixólilàrè*).

sòdòñá.xiñá « la dureté du cœur » : *sòdóyi* « le cœur » et *ñá.xú* « être mauvais ».

yàixàrèñá « dureté », « froideur » : *yàixàrà* « être froid, dur ».

§ 111 Dérivés en *dé*.

báraládé « le confluent », litt. « le lieu où se rencontrent (*rálà*) des rivières (*bá*) ».

búdé, de *bú* « tirer un coup de fusil » : « le lieu où l'on a tiré », « le lieu du crime », « le point d'impact », « la blessure », « la cicatrice ».

dàxódé « le lieu d'habitation » : *dàxó* « s'asseoir ».

giri « traverser » ; *giridé* « le gué », « le pont ».

gòró « descendre » ; *gòródé* « le lieu de descente », *sógé gòródé* « le lieu de descente du soleil », c'est-à-dire « l'Ouest ».

tèdé « le lieu du monter », *sógé tèdé* « le lieu du monter du soleil », c'est-à-dire « l'Est »².

súsúdé « le lieu où il y a une cascade », de *súsú* « couler en cascade ».

sùxúdé « l'anse de pot » : *sùxú* « attraper ».

tésádé « le lieu où l'on pose (*sá*) le feu (*té*) », « le foyer ».

bólódé, de *bóló* « casser », quartier de Bofa, en souvenir, selon l'explication locale, de l'ancêtre qui s'y est fracturé une jambe.

dódé, hameau du village de Lakhata, « le lieu où l'on mange (*dó*) ».

kódélédé, hameau de Fanyakhure, « lieu où les fromagers (*kódé*) sont hauts (*té*) ».

(1) Le nom *dákè* n'a pas la même tualité que le lexème *dáká*. Le dérivé est construit sur *dákè*.

(2) *sógé tèdé* « le lieu-du-monter du soleil », l'Est ne doit pas se confondre avec *sógólédé* « le lieu du monter de soleil » qui est le lieu de l'horizon où le soleil apparaît et qui est construit sur le composé *sógólé* « un monter de soleil » (de n'importe quel soleil), dans lequel *sógó*, forme lexématique, a une valeur d'indéfini. De même, *sógé gòródé* « le lieu-de-descente du soleil », l'Ouest, mais *sógógòródé* est le lieu où le soleil disparaît à l'horizon, « un lieu de descente de soleil » variant selon les saisons.

nìgèfàxàdé, hameau de Falabe dans le Liso, « lieu où l'on tue (*fàxá*) des buffles (*nìgé*) ».

séxébadé, village de la région de Thia, « lieu où l'on enlève (*bá*) les herbes (*séxé*) », allusion au fait qu'il a fallu débroussailler pour fonder le village.

§ 112 Dérivés en *yá*.

álmámiyá hameau de Tunyifili dans le Kolisokho, de *álmámi* « le chef de canton ».

káldòyá, hameau de Wonboya dans le Bangalan, de *káldè* « le perroquet ».

nìgèyá, hameau de Sunbuyadi, habité par des gens qui travaillent le cuir de vaches (*nìgé*) ».

Les dérivatifs nominaux d'origine lexicale

§ 113 Il existe six catégories de dérivatifs d'origine lexicale : *tí*, *sóe*, *sé*, *dí*, *káyí*, *ká*.

Ces dérivatifs sont en fait des noms qui sont attestés comme éléments libres du discours et qui, eu égard à leur fréquence à l'intérieur des syntagmes complétifs, se trouvent spécialisés comme éléments de dérivation. Les noms dérivés de ce groupe sont nettement distincts des précédents en ce sens qu'ils sont marqués par une tonalité spécifique qui est proprement celle des noms composés. Celle-ci sera étudiée en détail plus loin, nous nous bornons maintenant à signaler le fait. Les noms dérivés en question sont donc des noms composés dont l'élément complété s'est trouvé affecté d'une certaine fréquence d'emploi. Cette fréquence est la principale raison qui justifie le classement de ces formations dans la catégorie des noms dérivés ; on peut faire valoir également, et c'est ce qui explique la fréquence, que le contenu des noms *tí*, *sóe*, *sé*, *dí*, *káyí*, *ká* est général et les prédisposait à devenir des éléments de dérivation. D'ailleurs, nous n'avons pas trouvé d'emplois libres de *káyí* et de *ká*, c'est pourquoi nous ne pouvons faire figurer leur tonalité inhérente ; ils n'apparaissent en effet que dans des syntagmes complétifs dont la tonalité est élaborée.

Les noms dérivés dont le dérivatif est d'origine lexicale se comportent donc du point de vue de la tonalité comme les noms composés qui seront étudiés par la suite. Ils représentent un syntagme complétif dont le premier élément, le complément, a une valeur d'indéfini, condition qui requiert l'apparition d'une tonalité élaborée ou tonalité syntagmatique. Celle-ci obéit à trois schèmes : type A (""), type B (""), type C (""). Le type C est celui des noms d'agent. Les types A et B sont choisis en fonction de la tonalité inhérente de l'élément complément, selon que son dessin tonique est montant ou égal, ou descendant.

Du point de vue sémantique les dérivés de ce groupe sont assez bien spécifiés. Les dérivés en *tí* et en *sóe* désignent des agents, *tí* impliquant un procès qui résulte d'une construction, d'une mise en œuvre, *sóe* supposant un procès réalisé par adaptation à une situation ou à une matière données. Les dérivés en *sé* désignent des objets concrets, *sé* étant « la chose » au sens matériel du mot. Les dérivés en *dí* sont des diminutifs, ceux en *káyí* des appropriatifs, ceux en *ká* des locatifs marquant plus spécialement l'origine ethnique ou géographique.

§ 114 Dérivés en *ti*.

dàkàti « l'imprécateur », de *dàká* « maudire ».

kòbìti « le dresseur d'insultes », de *kòbì* « insulter ».

mèlèti « le guetteur », de *mélè* « guetter ».

mùñèti « le voleur », de *múñé* « voler ».

ñèrèti « le marcheur », de *ñéré* « marcher ».

wà. ñèti « le chasseur », de *wà. ñé* « la chasse ».

yètèti « quelqu'un qui est imbu de lui-même », particule d'ipséité *yete*.

Dans ces exemples le dérivatif est transposé du lexème radical *tš* ; mais on trouve également comme élément de dérivation les thèmes *ràti* et *màti* :

kùlàmati « le mendiant », de *kúlá* « mendier ».

džxèrati « celui qui est toujours le dernier », de *džxé* « le reste ».

xàbirati, même sens que le précédent, de *xábi* « ce qui est derrière ».

yàrèrati « celui qui est devant », de *yaré* « le devant ».

§ 115 Dérivés en *sóe*.

gèrèsóe « la teinturière » : *géré* « l'indigo ».

gèrèsóe « le belliqueux », « le soldat » : *géré* « se battre ».

gèrèmàsóe « le lutteur » ; on retrouve la valeur itérative des thèmes en *ma*.

bàximàsóe « le badigeonneur de maison ».

bèlèxèkèràsóe « ce qui entre (*ràsò*) dans le cou (*kəyi*) de l'avant-bras (*bèlèxé*) », « le bracelet ».

mìxìsóe « l'homme qui se dédouble en animal » : *mìxì* « être humain ».

tùkìmàsóe « ce qui entre dans le bras (*tùki*) », « les amulettes qu'on porte dans le haut du bras ».

tùlìràsóe « ce qui entre dans l'oreille (*tùlì*) », « les boucles d'oreille ».

§ 116 Dérivés en *sé*.

básé « la chose de la mer », « les poissons en général », de *bá* « la mer ».

bálásé « la chose pour fermer », « la serrure » : *bálá* « fermer ».

bòrèbásé « la chose pour enlever la sauce (*bòré*) », « la louche ou petite calebasse » ; *bòrèsásé* « la chose pour mettre la sauce ».

dòsé « la chose à manger », « la nourriture » : *dò* « manger ».

kùrèpòpisé « la chose pour pomper la bicyclette », « la pompe à bicyclette ».

xáliwólísé « l'arc », de *xáli* « la flèche » et *wòlì* « lancer ».

xísé « la chose qui mord », « la fourmi magnan ».

xìrìsé « l'amulette » : *xìrì* « attacher ».

xòyìsé « la chose qui excite l'appétit », « le condiment », de *xòyi* « être friand de quelque chose ».

xúrúsé « l'animal domestique » : *xúru* « maîtriser », « élever ».

xúlúmásé « la chose à queue (*xúli*) », « animaux tels que les civettes et les genettes ».

xùsásé « la chose pour mettre (*sá*) la tête (*xùyi*) », « l'oreiller ».

sésásé « la chose pour mettre quelque chose », « le récipient ».

sósé « la chose où l'on entre », « l'habit ».

tèsé « la chose du monter », soit un instrument pour monter, soit un animal qui monte comme serpent, termite.

§ 117 Dérivés en *dí*.

bòrèbàlágédí « la petite calebasse pour enlever la sauce ».

bò.tòdí « le petit sac » : *bò.tòe* « le sac en étoffe ».

gbákédí « la petite pirogue » : *gbáké* « la pirogue ».

gèmèdí « la petite pierre » : *gémé* « la pierre ».

kùlèdí « le petit singe » : *kulé* « le singe »¹.

té.médí « la petite fille » : *té.mé* « la jeune fille ».

tétédí « la petite côte » : *tétéyi* « la côte ».

§ 118 Dérivés en *káyì*.

dèkáyì « le possesseur de lèpre (*dě*) ».

dò.nikáyì « le marchand d'amidon » : *dò.ni* « l'amidon ».

dò.nikáyì « le possesseur de dettes » : *dò.ni* « la dette ».

kilèkáyì « le possesseur de pilon », de *kilé* « le pilon » : quelqu'un qui travaille avec un pilon magique.

kòdòkáyì « le possesseur de cadenas », de *kòdòyi* « le cadenas » : devin qui travaille avec un cadenas magique.

xèxèkáyì « quelqu'un qui a une hernie » : *xèxé* « la hernie ».

nà.fùlikáyì « le possesseur de richesses », de *nà.fúli* « la richesse ».

sébékáyì « le possesseur de force », « l'homme fort », de *sébé* « la force ».

sèbèkáyì « le vendeur d'aiguilles » : *sèbé* « l'aiguille ».

tàkáyì « le possesseur de village », « le chef coutumier maître de la terre ».

wúrixúrikáyì « le possesseur d'un nœud d'arbre », « le bossu », de *wúrixúri* « le nœud d'arbre », « la bosse ».

yákáyì « le possesseur d'œil », « quelqu'un qui est doué d'une seconde vue ».

§ 119 Dérivés en *ká*.

dáxáká « l'habitant d'un village de culture (*dáxá*) ».

màdèká « quelqu'un du Manding ».

(1) Il s'agit d'un singe de petite taille, soit parce qu'il est jeune, soit parce que c'est un trait de son espèce. *kulé xa dí*, avec la particule de connection *xa*, est proprement « le petit du singe ».

fúgéráká « l'habitant d'en haut (*fúgé*), de haute-Guinée » ; *lábéráká* « l'habitant d'en bas (*lábé*), de basse-Guinée ».

L'élément que complète *ká*, est dans ces deux exemples, représenté par une expression dérivée d'un syntagme relationnel avec *ra* pour postposition. De même dans celui-ci : *déyéráká* « le riverain », litt. « l'habitant de l'eau (*yé*) du bord (*dé*) ».

kápóróká « l'habitant du village de Kaporo ».

LE SYNTAGME COMPLÉTIF

§ 120 Les termes syntaxiques, sujet, objet, complément indirect peuvent être représentés, soit par un seul nominal, soit par un ensemble de nominaux groupés en syntagmes. Il existe deux types de ces syntagmes. Dans l'un, le syntagme complétif, le centre du syntagme, est complété par un élément déterminant. Dans l'autre, le syntagme coordinatif, les éléments, dont le nombre est indifférent, sont homofonctionnels et reliés par un monème spécifique¹.

Le syntagme complétif pose des problèmes particulièrement intéressants pour la morphologie nominale.

Il a déjà été précisé qu'il existe trois types de noms, les noms simples, les noms dérivés et les noms composés. Seuls les deux premiers ont été étudiés. Il s'agissait de syntagmes lexicaux, toniquement homogènes, marqués par un morphème *i* pour les noms simples, par un lexème dérivatif pour les noms dérivés. Les noms composés, dont la formation a déjà été envisagée à propos d'une partie des noms dérivés, doivent être étudiés dans le cadre de la relation de détermination qu'exprime le syntagme complétif dont ils représentent en fait la structure lexicale.

Cette relation est celle qui s'établit entre un élément complété et un élément complément. En susu, le complément précède le complété, leur groupement constituant le syntagme complétif. Celui-ci est formé selon deux structures différentes. Dans l'une, les éléments conservent leur tonalité inhérente, c'est un syntagme de structure discursive ; dans l'autre, il apparaît une tonalité spécifique pour l'ensemble, c'est le syntagme de structure lexicale. A ces traits de tonalité, qui sont des critères sûrs, s'en ajoutent d'autres morphologiques et sémantiques.

Le syntagme complétif de structure discursive

§ 121 Dans le syntagme complétif de structure discursive, les éléments conservent leur tonalité inhérente, c'est-à-dire celle qu'ils ont en propre dans toutes les positions libres qu'ils peuvent prendre dans l'énoncé. Ils sont donc toujours nantis de leur morphème *i*, et ne se présentent jamais sous leur forme lexématique. La différence que cette structure offre avec la structure lexicale, c'est que dans cette dernière, les éléments composants

(1) Le syntagme coordinatif peut être la réalisation d'un sujet ou d'un objet. Comme toutefois il ne se pose pas de problème particulier concernant sa morphologie ou le sens de la coordination, nous traiterons de ce type de syntagme avec la proposition.

perdent leur tonalité inhérente pour suivre une tonalité d'ensemble, et que le complément apparaît toujours sous sa forme lexématique. Du point de vue sémantique, le complément a une valeur de défini dans la structure discursive, alors que, dans la structure lexicale, il a une valeur d'indéfini. La valeur de défini est d'ailleurs liée à toute forme nominale qui s'accompagne du morphème *i* et des tons inhérents.

La succession des éléments est soit immédiate, soit médiata. Dans le premier cas, le débit du discours est marqué à la joncture des composants d'une légère syncope. Dans le second cas, il apparaît un monème de coordination et la syncope est reportée entre ce monème et le complété.

§ 122 Tonalité inhérente.

Soit l'énoncé : *a xàlùmá xúi ràmèrà* « il entendra le cri de l'hyène ». *xàlùmá* « l'hyène » et *xúi* « le cri » ont chacun leurs tons inhérents ; ce trait est significatif en ce qui concerne *xàlùmá*, car on sait alors qu'il s'agit d'une hyène définie, celle dont on a parlé et qu'on entend tous les soirs au même endroit depuis quelque temps. Si au contraire *xàlùmá* et *xúi*, au lieu d'avoir leurs tons inhérents, étaient énoncés selon une tonalité spécifique, *xàlùmáxúi*, nous aurions affaire à un syntagme complétif de structure lexicale. Il s'agirait du « cri d'hyène », de n'importe quelle hyène.

De même : *bé.rà fě ná a ra* « c'est le manche de la hache », litt. « le manche de la hache est avec lui ». Là encore, *bé.rà* a une valeur de défini, il s'agit du manche de la hache que connaissent les interlocuteurs, celle qui vient de se casser. Par contre, *bé.ráfě ná a ra* « c'est le manche de hache » : il s'agit ici de la hache comme cas d'espèce, et non plus comme cas individuel.

Dans ces exemples l'opposition défini-indéfini n'est marquée que dans les tons et dans la présence ou l'absence d'une syncope entre les éléments. La forme du nom n'est pas pertinente puisqu'il y a indistinction entre la forme lexématique à laquelle est attachée la valeur d'indéfini et la forme marquée comme nom défini. Toutefois ce critère formel est évident si l'on a affaire à un nom transposé d'un lexème à voyelle nasale finale. Soit *kèkđyi* « la chauve-souris » : on distinguera entre *kèkđyi xúi* « le cri de la chauve-souris » et *kèkđxúi* « le cri de chauve-souris ».

§ 123 Succession médiata et immédiate.

Les exemples précédents attestent la succession immédiate, le complément est suivi du complété et seul l'ordre des éléments est le trait significatif de la relation de détermination qui s'établit entre ces éléments. Dans les cas de succession médiata, l'ordre est le même, mais il s'y joint un autre trait, à savoir un morphème *xa* ou *ma* qui marque une certaine relation entre les éléments. Ce morphème est la particule connective¹.

Les deux types de succession, marqués par une opposition *xa(ma)*—*zéro*, corres-

(1) Bien qu'il existe une syncope entre la particule connective et le complété, nous ne relions pas dans la notation la particule au complément. En effet le morphème n'est pas la marque du complément, mais essentiellement celle d'un syntagme complétif à relation contractuelle et, comme morphème, il s'oppose au zéro du syntagme complétif à relation non contractuelle.

pondent à une distinction sémantique. La succession médiate implique qu'il existe une relation contractuelle entre les éléments, par opposition à la succession immédiate à laquelle s'attache une valeur de relation naturelle. *dà xa bàtá.xè* « le message de Dieu », *yi mɔxi xa nɔ.ré* « l'honorabilité de cet homme » ; *a bé.ti bá fùré xa fé ra* « il a enlevé (*bá*) le chant (*bé.ti*), pour l'affaire (*fé*) du mort (*fùré*) », c'est-à-dire « il a chanté le chant funèbre pour le mort » ; *kilémáé xa xɔ́tɔ́yí* « le repas des travailleurs » ; *a tà.ràxámémá xa bàxi* « la maison de son frère aîné ».

Lorsque le complément du syntagme complétif se trouve être un pronom de la première personne, la particule connective n'est plus *xa*, mais *ma*. Nous reviendrons sur ce point aux pronoms.

Est considéré comme objet d'une relation contractuelle tout ce qui est construit ou acquis par marché : *a xa wòtó* « son auto », *a xa kùré* « sa bicyclette », *a xa túliséé* « ses outils » ; *a xa bàxi* « sa maison », mais *a xɔ́yí* « sa demeure » ; *a xa mà.lé* « son riz » (en tant que récolte), *a xa fúdéyi* « son fonio » ; *a xa yèxé* « son mouton », *a xa sɔ́e* « son cheval ». « Sa famille », conçue comme l'ensemble des gens concentrés dans le même carré, *a xa débáyá*. Les personnes auxquelles on est lié par contrat : *a xa mɔxié* « ses parents », *a xa fòrié* « ses ancêtres ». D'un homme, on dira *a xa giné* « sa femme », mais on dira d'une femme, *a xámé* « son mari ». *a xa dí* « son enfant ». *kulé xa dí* « le petit du singe ». A noter *a xa wèyèyi* « ses paroles ».

Par contre les parties du corps sont considérées comme objet d'une possession naturelle : *a xùyi* « sa tête », *a sàyi* « son pied », *a bèlèxé* « sa main ». De même *a xé* « son champ », *a fà.fé* « son père », *a tà.rá* « son aîné », *a xáyá* « son cadet », *a sáxò* « son oncle ».

Le syntagme complétif de structure lexicale

§ 124 A deux reprises nous avons esquissé en quoi consiste le syntagme complétif de structure lexicale, une première fois, à propos des noms dérivés, pour conclure que ceux-ci, lorsque le dérivatif est d'origine lexicale, sont du type des noms composés par leur tonalité spécifique et par la valeur d'indéfini de leur complément, une seconde fois, pour l'opposer au syntagme complétif de structure discursive dont les éléments conservent leur tonalité inhérente et dont le complément prend une valeur de défini.

Le syntagme complétif de structure lexicale se caractérise par trois traits : une tonalité spécifique selon trois schèmes possibles, la forme basique (lexème simple ou complexe) de l'élément complément, la valeur d'indéfini de celui-ci. De ces trois traits, seul le premier offre un critère sûr. Le trait morphologique n'apparaît pas toujours explicitement, eu égard aux cas d'indistinction entre le lexème et le nom. Les formations nominales qui sont caractérisées par ces traits sont des noms composés ; ceux-ci constituent, avec les noms simples et les noms dérivés, l'un des trois types de syntagmes nominaux de structure lexicale.

§ 125 Les noms composés peuvent être énoncés selon trois schèmes toniques possibles :

A [' ' ' '] B [' ' ' '] C [' ' ' ']

Les schèmes A, B, C sont présentés en fonction des formations statistiquement les plus courantes, c'est-à-dire celles où sont groupées des unités disyllabiques. Dans les

cas où l'élément final, donc le complété, est monosyllabique, les schèmes sont ainsi modifiés :

A (' ') B (' ') C (' ')

Donc pour les deux premiers schèmes, c'est l'unité monosyllabique qui supporte la séquence haut-bas, laquelle se réalise sur le même noyau syllabique par un ton modulé descendant.

Si le complété est une unité à trois syllabes, nous aurons les schèmes suivants :

A (' ' ' ') B (' ' ' ') C (' ' ' ')

Le schème C est celui des noms d'agent et il se manifeste chaque fois que cette valeur est requise, quelle que soit la tonalité inhérente du complément. Par contre, la différence entre les schèmes A et B n'implique aucune différence sémantique ; le choix de l'un ou l'autre schème dépend des tons inhérents du premier élément, le complément. On peut ainsi diviser tous les schèmes de tonalité inhérente attestés pour les noms à une, deux ou trois syllabes, en deux groupes A et B selon qu'ils imposent aux noms composés un schème de type A ou B. :

A ['] ['] [' '] [' '] [' ' '] [' ' '] [' ' '] [' ' '] [' ' ']
 B ['] [' '] [' '] [' '] [' ' '] [' ' '] [' ' '] [' ' '] [' ' ']

On remarquera que les schèmes de type A ont en commun d'avoir un ton haut initial, les schèmes de type B, un ton bas initial. On retrouve cette opposition dans les schèmes de noms composés, A et B, puisqu'ils s'opposent par la tonalité haute ou basse du complément, le complété étant toujours accompagné d'une tonalité haut-bas.

§ 126 Documents.

1 *béxi* « être doux » et *yókà* « le manioc » ; *yókábéxi* est « le manioc doux », nom composé de schème A. La traduction littérale doit être « le doux de manioc » ; *béxi* comme complété n'est autre que le nom transposé du lexème *béxi* « être doux »¹.

2 *gbé.li* « être rouge » et *turé* « l'huile » ; *turégbé.li* « le rouge d'huile », « l'huile de palme » ; en syntagme discursif, on a *turé gbé.li* « la rougeur de l'huile ». Citons aussi *yáxúgbé.li* « un rouge d'ennemi », c'est-à-dire « un grand ennemi », de *yáxú* « l'ennemi » : *a xa yáxúgbé.li ná a ra* « c'est son grand ennemi ».

3 *défábó.rè* « l'ami », litt. « l'autre (*bó.ré*) de bonne (*fá*) de bouche (*dé*) » ; l'idée sous-jacente apparaît plus clairement dans l'énoncé *wó dé fá há* « la bouche de vous est bonne beaucoup » pour signifier « vous vous entendez bien ».

4 *wèyèbó.rè* « l'interlocuteur », litt. « l'autre du parler », de *wèyè* « parler » (*wèyèyi* « la parole »).

(1) Il serait erroné d'assimiler *béxi* à un adjectif. Les grammaires parues jusqu'à ce jour sont victimes du parallélisme de *yókábéxi* et de la traduction française « le manioc doux ». Il n'y a pas lieu d'admettre, uniquement sur un critère sémantique non étayé sur un critère formel, l'existence d'un syntagme où le complément suivrait le complété. Nous rappelons à ce sujet la remarque d'André Martinet dans son article « La construction ergative et les structures élémentaires de l'énoncé » : « Le traitement de ce qui est, dans nos langues, un adjectif épithète comme le déterminé d'un syntagme de détermination est attesté dans de nombreuses langues et, bien qu'il nous paraisse étrange, il n'est pas inconnu en français où *amour d'enfant* a volontiers le sens d'« enfant aimable ».

5 *fíró* « être noir » : *míxifírè* « un noir d'homme », *míxi* « l'homme » ; *ñà.rífírè* « un noir de chat », « un hypocrite », *ñà.rí* « le chat ».

6 *fixé* « être blanc » ; *míxifixè* « un blanc d'homme » ; *bédèfixè* « une blanche de terre » désigne une terre blanche à base de coquillages, *bédé* « la terre » (en tant que substance), mais *bédé fixé*, c'est « la blancheur de la terre » : *bédé fixé yá xónómà* « la blancheur de la terre fait-mal aux yeux ».

7 *fòrí* « être vieux » et *kòbí* « insulter » ou « insulte », donnent les composés : *fòrikòbí* « celui qui insulte les vieux » ou encore « l'orgelet » (on attrape un orgelet parce qu'on a insulté un vieux), *fòrikòbí* « une insulte de vieux ». *ñèlèxèfòrí* « une vieille de femme », *ñèlèxé* « la femme ».

8 *fúrá* « être chaud » : *yéfúré* « une chaude d'eau » désigne soit de l'eau chaude, soit un mets qu'on prépare spécialement pendant le mois du jeûne. Le syntagme discursif *sógé fúré* est « la chaleur du soleil », mais le syntagme lexical *sógófúré* est « le chaud de soleil » dans l'énoncé suivant : *xòró sógófúréndà féñé* « hier, il y eut un soleil chaud, toute-la-journée (*féñé*) » ; ajoutons *sògòfúré* avec une tonalité de nom d'agent, « la saison chaude » qu'on peut interpréter littéralement « ce qui fait chauffer le soleil ».

9 *gémé* « la pierre » et *xí* « mordre » donnent le composé *gèmèxíyí* « celui qui mord les pierres », soit une espèce de gros crabe du genre *Cardisoma*. *gèmèdéxábè* « esp. de fougère du genre *Nephrolepis* » qui se comprend littéralement « la barbe de pierre », *déxábè* étant « le poil de bouche » ou « barbe ». Avec *sègé*, nous avons : *gèmèségé*, nom d'agent qui désigne soit « le fusil à pierre », soit « le devin qui travaille avec des pierres », litt. « celui qui coupe les pierres ».

10 *guli* n'est pas attesté comme élément libre ; il correspond à la notion de « canal », « gouttière » dans : *fárigúli* « le canal de dos », soit « la colonne vertébrale » ; *yégúli* « le canal d'eau », soit « ruisseau » ou « caniveau », *yé* « l'eau » ; *xùrégúli* « le lit de rivière », *xùré* « la rivière » « le cours d'eau », quelle que soit son importance.

11 *kare*, non attesté comme élément libre : *xèmàkàré* « le cerceau d'or », c'est-à-dire « la clavicule », *xémá* « l'or » ; *xònidikàré* « le cerceau des petits oiseaux » désigne le cerceau qui est au-dessus du toit et qui enserre le chaume, *xònidí* « le petit d'oiseau ».

12 *kátá* « garder » et *màlékè* « l'ange » donnent *kátámálékè* « l'ange gardien ».

13 *kiràxáyí* est « le carrefour », litt. « la tête de chemin », de *kirá* « le chemin » et *xáyí* « la tête ».

14 *kirixúrí* « celui qui maîtrise la peau », « le tanneur » et *kirixúri* « la maîtrise de peau », « le tannage », de *kíri* « la peau » et *xúru* « se rendre maître », « maîtriser », le nom transposé *xúri* étant pour *xúru*.

15 *kòlégé* « celui qui creuse des puits », « le puisatier », *kòlégé* « le creuser de puits », de *kòlégí* « le puits » et *gé* « creuser ».

16 *kòlá* « être rusé » et *sí* « le caprin » : *síkòtà* « le rusé de caprin » est un vieux bouc solitaire.

17 *kýyí* « cou » ou « col » et *bèlèxé* donnent *bèlèxékýyí* « le cou d'avant-bras », « le poignet ». Avec *sáyí* « le pied » : *sàkýyí* « le cou de pied » ou cheville ». Avec *ràxíri* « attacher » : *kèñàxíri* « l'attache de cou » ou « le collier ».

18 *kùlé* désigne les singes de petite et moyenne taille, à l'exception du chimpanzé et du cynocéphale : *kùlèségé* « celui qui coupe (*ségé*) les singes », « serpent du genre *Dendroaspis* » ; *kùlèkólà* « la kola de singe » est une espèce de médicament végétal contre les maux de ventre ; *kùlèyèxè* « le poisson de singe », « la Raie » (doit se comprendre comme « un poisson qui ressemble à un singe ») ; *kǐsikùlè* « le singe de palétuvier », espèce de Callitriche de petite taille vivant au milieu des palétuviers, *kǐsi* « le palétuvier du genre *Rhizophora* ».

19 *xàràbàli* « le phacochère d'école » désigne les élèves qui font l'école buissonnière, de *xàrà* « enseigner » et *bàli* « le phacochère ».

20 *xìli* « appeler » ou « le nom individuel » et *kàná* « casser », « abîmer » donnent deux composés : *xìlikánè* « l'action de casser le nom », « la calomnie » et *xìlikáné* « celui qui casse le nom », « le calomniateur » ; il faut se rappeler pour comprendre l'idée de ces composés que le nom individuel est ce qu'on nomme publiquement et qu'il est lié à la renommée de la personne.

21 *nèri* « le fruit de l'arbre à néré (*Parkia biglobosa*) » et *fúñi* « la poudre », « la farine » donnent le composé *nèrifúñi* « la poudre de néré » ; il répond également à la couleur jaune : *yi dómá nèrifúñi dà.xi* « ce boubou (*dómá*) ressemble à la poudre-de-néré » est la tournure pour rendre l'idée « ce boubou est jaune ». Avec *xóri* « la graine », on a *nèrixóri* « la graine de néré » ; avec *bìli* « l'arbre », *nèribìli* « l'arbre de néré ». Les végétaux sont généralement désignés par le fruit et l'on obtient le nom de l'arbre en complétant *bìli* par le nom du fruit : ainsi, *bà.mǎyi* « le fruit de l'*Hibiscus sterculiifolius* » donne *bà.mibìli* ; *kì.rì* « le fruit de baobab », *kì.rìbìli* « le baobab » ; *bàná.nì* « la banane », *bàná.nibìli* « le bananier ».

22 *nigé* « le bovin », *séxé* « l'herbe », *séxénigé* « le bovin des herbes », « le buffle » ; *bǎbǎnǎgè* « la bête de somme », litt. « le bovin du battre (*bǎbǎ*) ».

23 *tòli* « le tesson », *nǎyi* « la dent », *nǎtòli* « le tesson de dent » désigne une personne édentée ; *bìtiré* « la bouteille » (angl. bitter), *bìtirétòli* « le tesson de bouteille ».

24 *sáli* « prier » ou « prière » : *sálibǎxè* « le jour de prière », « le jour d'une fête musulmane », de *lǎxé* ou *lǎxè* « le jour » ; *sálibèbè* « la natte de prière », *dèbè* ; avec *kéné* « un lieu déterminé », *sálikénè* « le lieu de prière », « le terrain de prière », *sáliyiré* « le lieu de prière » individuel attenant à une concession, de *yiré* « le lieu » ; *sáligèbà* « le crabe de prière » désigne une espèce de crabe (*gèbà*), plus spécialement du genre *Uca*, l'image faisant allusion à sa façon d'agiter ses pinces.

25 *sàyi* « le pied » et *túdè* « la marmite », *túdèsàyi* « le pied de marmite » désigne une charge de fusil, une mitraille de bonne qualité, *túdè sàyi* « le pied de la marmite ». *kùrèsàyi* « le pied de bicyclette » ; il s'agit de la roue de bicyclette (*kùré*). *sàkiri* « la peau de pied », c'est-à-dire « la chaussure » ; *a xa sàkiri* « sa chaussure », mais *a sàyi kiri* « la peau de son pied ». Avec *kóbé* « le derrière », *sàkóbè* « le talon de pied » ; avec *súlè* « le doigt », *sàsúlè* « le doigt de pied ».

26 *tè* « le nid », *kúmìtè* « la ruche d'abeilles », *dòdòlìtè* « la fourmilière », de *kúmì* « l'abeille » et *dòdòlì* « la fourmi ».

27 *tùnè* « la pluie » et *birá* « tomber » donnent deux composés : *tùnèbiré* « la chute de pluie » et *tùnèbiré*, nom d'agent, « ce qui fait tomber la pluie », soit « l'hivernage ».

28 *wole*, non attesté comme élément libre, est complété dans les composés suivants : *téwólè* « le tuyau de feu (*té*) », « la braise » ; *déwólè* « le tuyau de bouche (*dé*) » désigne quelqu'un de très prognathe ; *yéwólè* « le tuyau d'eau (*yé*) » ; *fikàriwólè* « le tuyau de fusil (*fikàri*) », c'est-à-dire « le canon de fusil ».

29 *yé* « l'eau » et *dé* « la bouche », *déyè*, quelquefois *dáyè*, « l'eau de bouche », « la salive ». Avec *yá* « l'œil », *yáyè* « l'eau d'œil », « les larmes ». Avec *túgi* « le palmier Eloeis », *túgiyè* « l'eau de palmier », « le vin de palme », mais *túgi yé* « l'eau du palmier », « la sève ». Avec *xèmá* « l'or », *xèmàyè* « l'eau d'or », « l'or fondu ».

30 *yjáé* « être fragile », « non mûr » « frais », « vert (fruit) » ; *díyjáè* « un frêle d'enfant » ; *yóká* « le manioc », *yókáyjáé* « un vert de manioc » on « un non-mûr de manioc ».

31 *yore*, non attesté comme élément libre, répond à la notion de « jeune » : *nígèyóré* « un jeune de bovin », c'est-à-dire « un jeune bovin » ; *tàxáyóré* « une jeune de poule ».

Conclusion et cas particuliers

§ 127 Le syntagme complétif connaît trois réalisations ayant chacune leurs traits propres et que nous résumons dans le tableau suivant :

tonalité	succession médiate	succession immédiate
inhérente	relation contractuelle complément défini	relation naturelle complément défini
syntagme de types A, B, C		relation naturelle complément indéfini

Il y a ainsi parallélisme entre une organisation libre des éléments et une organisation compacte ou massive, en d'autres termes, entre une structure discursive et une structure lexicale. Dans le premier cas, les noms conservent leur identité tonique et morphologique ; dans le second cas, il apparaît une tonalité syntagmatique pour l'ensemble, les noms perdent leur identité tonique et le complément, ramené à la forme lexématique, est affecté d'un morphème zéro. Ce parallélisme permet de distinguer, du point de vue sémantique, une relation de détermination dont le complément a une valeur de défini, d'une relation à complément de valeur indéfinie.

Nous sommes donc en mesure maintenant de compléter la liste des unités lexicales susceptibles de prendre une fonction nominale. Nous avons vu les noms simples et les noms dérivés ; nous pouvons ajouter avec certitude les noms composés. Ceux-ci sont les réalisations du syntagme complétif marquées par l'un des schèmes A, B ou C de la tonalité syntagmatique. Les noms composés sont des faits de vocabulaire et ils n'existent qu'autant qu'ils sont admis traditionnellement ; on ne saurait donc créer librement des noms composés. Toutefois il y a lieu de remarquer que la composition est un procédé très productif dans l'état actuel du susu, c'est par la composition que la langue a la possibilité de s'enrichir sans avoir recours aux emprunts¹.

(1) Bien que les noms dérivés et composés n'existent qu'autant qu'ils sont reconnus par la communauté, on considérera qu'un certain nombre de dérivés et de composés constituent de vastes séries typiques et qu'un locu-

§ 128 Le syntagme complétif met en évidence le fait que lorsque deux noms sont dans une relation de détermination, le complément précède toujours le complété. Le caractère pertinent de cet ordre dans la signification de la relation de détermination nous semble fondamental dans la langue. C'est pourquoi il doit prévaloir dans les quelques cas particuliers suivants. En effet, le lexème *birí* « tout », ainsi que les numéraux, forment syntagme avec des noms. *a lǎ gbègbé xa sá dósé birí* « il faut (*lǎ*) que du piment soit mis (*sá*) dans tous les aliments » : dans le syntagme *dósé birí*, nous considérons *birí* comme complété par *dósé*, soit « le tout des aliments ». Toutefois nous avons vu qu'une terminaison nasale ne saurait apparaître dans un nom défini et que, de plus, le complété est toujours à la forme définie. On ne peut que constater le fait pour *birí* dont aucune forme définie *biríyí* n'existe à notre connaissance. Ce caractère anormal est peut-être à mettre sur le compte de l'emploi particulièrement fréquent du lexème en question et sa tendance à prendre une valeur expressive. Dans l'énoncé *e birí náxà e nǎxú* « ils se sont tous cachés », le segment *birí* peut être frappé d'un accent d'insistance.

Le cas des numéraux est analogue. Nous ne tiendrons compte que des lexèmes à voyelle nasale finale puisqu'ils sont les plus nets pour les faits de transposition nominale. Soit *kéré* « un » : le lexème est employé tel quel dans l'énumération, ainsi que dans des énoncés qui ne sont pas en situation ; il prend alors le sens de « un seul ». *a mú la wó xa míni kirá kéré ra* « il ne faut pas que nous (*wó*) sortions (*míni*) par un seul chemin ». La forme définie est également attestée, soit avec la même valeur, « un seul », « unique », soit avec celle de « semblable », « identique ». *a xa dí kéréyí* « son fils unique », litt. « l'unique de fils d'elle » ; *a fà . fé xa kéréyí* « son consanguin de même père », litt. « l'identique du père de lui ». Pour *firí* « deux », la forme lexématique est utilisée dans l'énumération, mais, dans un énoncé normal, on trouve aussi bien la forme définie *firíyí* que la forme lexématique *firí*. *dímé firíyí náxà láxú* « les deux enfants se sont séparés », mais de nombreux locuteurs diraient *dímé firí*. Il en est de même pour *sàxá* « trois » : *ná míxí sàxáyí* (ou *sàxá*) *birí náxà rálà kiràxúkéré* « tous ces (*ná*) trois hommes se sont rencontrés (*rálà*) à un carrefour ». En outre, dans ce dernier exemple, le syntagme complétif *kiràxúkéré* est du type des noms composés ; à vrai dire, dans la grande majorité des cas, le nom venant compléter un numéral est à la forme définie et l'on attendrait plutôt, dans l'énoncé donné, *kiràxúyí kéré*.

Les cas particuliers que présentent le lexème *birí* et les numéraux ne nous paraissent donc pas infirmer ce qui a été dit du syntagme complétif. Que la forme lexématique prédomine ou soit la seule employée, semblerait légitimement s'expliquer par l'usage particulier qu'il est fait de ces lexèmes.

teur peut créer des noms selon les patrons sémantique et morphologique des noms de la série. Cette possibilité est offerte par les noms qui recouvrent des notions de très large extension comme *bili* « l'arbre », *glné* « la femelle », *xámé* « le mâle », *sé* « la chose », *dí* « le petit », *-ka* « l'habitant » et, d'une façon générale, tous les dérivatifs nominaux d'origine lexicale. Ces noms sont en quelque sorte prédisposés à s'adjoindre des compléments qui viennent les déterminer, dans le cadre du syntagme complétif.

LES PRONOMS

§ 129 Les pronoms sont des monèmes dont la propriété la plus caractéristique est de se substituer à toutes les unités nominales, de structures lexicales ou syntagmatiques, qui viennent d'être étudiées. A l'exception de deux d'entre eux, ils ont en propre une tonalité qui se maintient identique à elle-même, quelle que soit la formation syntagmatique où figure le pronom.

On distingue les pronoms personnels, lesquels forment un système à sept éléments, les pronoms démonstratifs et le pronom relatif. Les pronoms sont des morphèmes. Ils entrent dans des rapports qui s'étendent à des ensembles structuraux, sans limitation ni considération de contenu. Comme sujets, objets ou termes régis par une postposition, ils sont aptes à se lier avec toutes les formes verbales. Comme compléments, ils sont aptes à déterminer n'importe quels représentants des catégories nominales autres que celles des pronoms.

Pronoms personnels

§ 130 Les pronoms personnels sont au nombre de trois pour le singulier et quatre pour le pluriel.

singulier		pluriel	
1	<i>ní</i>	1	inclu. <i>wǒ</i>
2	<i>i</i>	1	exclu. <i>mùxú</i>
3	<i>a</i>	2	<i>wó</i>
		3	<i>e</i>

Les pronoms ont des tons caractéristiques, à l'exception de ceux de la 3^e personne dont les tons sont toujours en rapport avec les unités contiguës ; on peut considérer que généralement leur réalisation est moyenne.

wǒ et *mùxú* s'opposent comme inclusif-exclusif. L'exclusif *mùxú* implique que la situation décrite dans le message ne s'applique pas à ceux auxquels on s'adresse. L'inclusif *wǒ* comprend au contraire le locuteur et ceux auxquels il s'adresse.

§ 131 Les pronoms ont la propriété de commuter avec les autres nominaux en fonction de sujet, d'objet ou de complément indirect, ou encore avec l'élément complément d'un syntagme complétif ou avec ceux d'un syntagme coordinatif.

yèlìbà sigí sàmà — a sigí sàmà

le griot posera un chant — il posera un chant

yèlìbà tà.rá sigí sàmà — a tà.rá sigí sàmà

le frère-aîné du griot posera un chant — le frère de lui posera un chant

témédì kàlǎyi tòmà — témédì a tòmà

la fillette verra le puits — la fillette le verra

kà.mé ná nǎgè ma — kà.mé ná e ma

la faim est sur les bovins — la faim est sur eux.

Dans le cas d'un syntagme complétif, lorsqu'il s'agit d'une relation contractuelle, la

particule de connection est *ma* si le pronom complément est de la 1^{re} personne du singulier ou de la 1^{re} personne du pluriel inclusif. Avec le nom *bàxi* « la maison » comme complété, nous obtenons la série suivante :

<i>ní ma bàxi</i>	<i>wǒ ma bàxi</i>
<i>í xa bàxi</i>	<i>mùxú xa bàxi</i>
<i>a xa bàxi</i>	<i>wó xa bàxi</i>
	<i>e xa bàxi</i>

Pronoms démonstratifs

§ 132 Il existe deux démonstratifs, *yí* et *ná*. Ils sont susceptibles de prendre une forme plurielle, *yíé* et *náé* (réduite souvent à [*néé*]) par suffixation d'une particule qui sera étudiée par la suite.

Les pronoms démonstratifs apparaissent dans l'énoncé aux mêmes positions que celles où peuvent figurer les personnels.

yí caractérise des objets proches et déterminés, *ná* des objets éloignés et indéterminés. Ils ont donc l'un et l'autre une implication locative. De plus, comme élément d'un syntagme dont l'autre élément est un nominal, ils occupent toujours la première position. C'est pourquoi, *yí billxi* « ce mur-ci » et *ná billxi* « ce mur-là » doivent se comprendre littéralement comme « le mur d'ici » et « le mur de là ». Il s'agit de syntagmes complétifs dans lesquels les démonstratifs sont les compléments, en position initiale, venant déterminer les complétés, en position finale.

La valeur locative de *ná* est évidente dans les énoncés suivants : *a náxà só ná* « il est entré là » ; *ná* est le terme C du schéma structural de l'énoncé, mais, ici, non marqué par une postposition, comme c'est souvent le cas avec les compléments indirects de valeur locative. L'énoncé donné en exemple s'oppose à *a náxà mēni* « il est entré là-bas », énoncé dans lequel *mēni* implique un lieu éloigné, mais déterminé, distinct, visible. *a náxà só bé* répond à « il est entré ici », lieu proche et déterminé. Dans l'énoncé suivant, le monème *ná* figure nettement comme terme régi par une postposition : *xàlúmá náxà a xūyi pūrūtī na ra* « l'hyène a arraché (*pūrūtī*) sa tête (*xūyi*) de (*ra*) là ». Il s'avère qu'il existe un certain parallélisme entre les adverbes locatifs et les démonstratifs :

- | | |
|----------------------|--------------------------------------|
| I. <i>adv. bé</i> | <i>pr. yí</i> : proche, déterminé |
| II. <i>adv. mēni</i> | : éloigné, déterminé |
| III. ← | <i>pr. ná</i> : éloigné, indéterminé |

Pour la valeur III, le monème *ná* est utilisé à la fois comme adverbe et comme pronom. Pour la valeur II, il y a seulement un monème qui n'est pas utilisé autrement que comme monème autonome.

Le syntagme complétif formé par un pronom démonstratif et un nom peut être à son tour complété par un pronom personnel :

<i>a xa yí xǒñéé</i>	les étrangers d'ici de lui
<i>ní ma yí xèxé</i>	la hernie d'ici de moi
<i>a xa ná bàxi</i>	la maison de là de lui
<i>a xa yí xūrùdé</i>	la bague d'ici d'elle

Le pronom relatif

§ 133 Le monème *nàxá* que nous assimilons au pronom relatif apparaît dans toutes les positions requises pour les nominaux. Il a de plus la propriété de se substituer à un nominal qu'il représente ; il s'agit donc bien d'un morphème pronominal. Toutefois il est lié à une construction hypotactique de l'énoncé en ce sens que sa présence dans une proposition implique nécessairement l'existence d'une seconde proposition non marquée. Cette dernière propriété étant essentielle, nous renvoyons son étude au chapitre sur l'organisation des énoncés.

LES PARTICULES ADNOMINALES

§ 134 Chacune des unités aptes à figurer en fonction nominale, noms simples et dérivés, syntagmes complétifs, pronoms, éventuellement syntagmes coordinatifs, est susceptible de recevoir en affixation un certain nombre de monèmes. Ceux-ci sont des particules adnominales. Elles appartiennent au groupe des morphèmes ; plus précisément ce sont des modalités qui ont la propriété de déterminer n'importe quel représentant de la classe nominale sans limitation ni considération de contenu.

Certaines ont des tons propres. D'autres ne sont pas caractérisées du point de vue tonique et connaissent généralement une réalisation basse. En fait, celle-ci coïncide avec la position des particules, laquelle se situe en fin de syntagme ; on pourrait donc considérer que le ton bas est leur ton propre.

Particule du pluriel

§ 135 Le monème *é*, suffixé à un nominal, y ajoute la valeur très précise d'une pluralité dénombrable. Ce monème ne doit pas être confondu avec le pronom *e* de la 3^e personne du pluriel, lequel est toniquement neutre.

e xa xéé tágíkùya « les champs d'eux sont-à-égale-distance

a káñá dǎxé táxú dimé bó.réé ma il a partagé (*táxú*) le reste du *káñá* avec les autres (*bó.réé*) enfants

dǎsóéé bárà sili bilí les chasseurs ont cerné l'éléphant

dǎsóéé bárà e bó.ré rákèbèti les chasseurs se sont avertis les uns les autres (litt... les autres d'eux)

ñ ma sàkirié mes paires de chaussures (*ñ ma sàkiri* « mes chaussures » ou « ma paire de chaussures »).

Particule emphatique oppositive

§ 136 La particule *tā* permet de mettre en relief un nominal, mais par opposition à un autre nominal de l'énoncé ou par rapport à un élément impliqué dans la situation. Elle est toniquement neutre, mais elle s'accompagne souvent d'un accent d'insistance qui frappe la syllabe précédente et qui se réalise par un allongement de la voyelle et une élévation du ton.

Dans un conte, on dira du lièvre, par opposition aux autres personnages : *alā kòlā nāé birí bε* « lui, il est rusé (*kòlā*) par rapport (*bε*) à tous ceux-là » ; *yèrètā nāxà sigá* « quant au lièvre, il est parti ».

wò ma fòriètā . . . quant aux ancêtres de nous...

diditā bārā nèmú finè ma quant au petit, il a oublié (*nèmú*) le couteau (*finè*)

ndě sómā itā bε? qui (*ndě*) entrera pour moi (à ma place)

n bārā itā rāxùnù je t'ai ressuscité.

Particule emphatique d'intensité

§ 137 La particule *nā* met également un nominal en relief, mais sans l'opposer à d'autres nominaux. Il est des cas où un même nominal est déterminé par les particules *tā* et *nā*, celles-ci venant toujours à la fin. '

n bādénā dómā lǎxó ó lǎxó c'est du riz (*bādé*) que je mange (*dómā*) tous les jours

e ráyè sá gómínā pórénā ñāmánè c'est du temps (*ñāmánè*) du Gouverneur Poiret qu'on a posé (*sá*) les rails

mixinā ná? quelqu'un est là?

e n xirixi nánā ma c'est pour cela même (*nāxā*) qu'ils m'ont attaché

ké.dinā kórómóñǎ, kónó dūgítā mú nǎmā kórómóñǎdè c'est le papier (*ké.di*) qui se froisse, mais (*kónó*) l'étoffe ne peut pas se froisser

e ná wǎtānā fǎfè c'est nous qu'ils sont en train de chercher

i mú a kóló, atānā wǎ ráki .sixi tu ne l'as pas su, c'est lui qui nous a sauvés

n fǎxi itānā fédè c'est toi que je suis venu (*fǎxi*) chercher.

Bien que le phénomène soit peu courant, nous avons relevé deux exemples dans des contes où la particule *nā* détermine un syntagme coordinatif :

mùxú nū nāé nā bèrémā ce sont nous et ceux-là qui joueront

kéu nū kéukéu nā lú ná c'est Keu et Keukeu qui étaient là.

Particule possessive

§ 138 La particule *gbě* apparaît généralement suffixée à des pronoms ; on la trouve toutefois aussi avec d'autres nominaux. On pourrait la considérer comme un nom simple répondant à « la part » ou « la propriété ». Ainsi dans l'énoncé suivant : *e nāxā, bādé e mǎ .mǎnā gbě* « ils dirent, le riz (c'est) la part de la grand-mère d'eux » ; ici, la position de *gbě* est celle du monème fonctionnel ou postposition par lequel l'élément régi *mǎ .mǎnā* est relié au prédicat et l'on pourrait tout aussi bien considérer *gbě* comme un nom spécialisé dans la fonction d'une postposition : « ils dirent, le riz (est) à leur grand-mère ». Dans tous les cas, *gbě* indique clairement la possession.

On retrouve ce monème de préférence avec les pronoms et nous avons la série : *ngbé* « la part de moi » ou « le mien », *igbě*, *agbě*, *wǎgbě*, *mùxúgbě*, *wógbě*, *egbě*.

igbě dǎ mange ta part

igbě ná bó .ré, ngbě yí le tien est l'autre, le mien celui-ci

wógbě mú ná e ra kòré ce ne sont plus les vôtres désormais (litt. les vôtres ne sont pas avec eux désormais)

igbě tǎxé ra, kónó agbénà a xàlé ra ton bien, c'est la poule (*tǎxé*), mais le sien, c'est son œuf

a xa digbě ná a ra c'est celui du fils de lui

a tà .rágbě yiki celui de son aîné, voici (*yiki*).

Particules d'ipséité

§ 139 La particule d'ipséité la plus couramment employée est *yèté*, mais on trouve également *yáti* et *kǎ* qui ne semblent pas se distinguer sémantiquement de *yèté*. Deux de ces particules, voire trois, peuvent se combiner entre elles.

ayèté tà .rá son propre aîné

iyèté xa di le fils de toi-même (ton propre fils)

màgéyéyé xa diginè la fille du chef lui-même

a bára ayèté nǎxí il s'est caché lui-même

ayètéyáti ná a ra c'est bien lui-même

iyèté rákàli jure sur toi-même

í wámà wási xǎmà, kónó wásigbètè mú a ra, fó igbèyáti je veux (*wámà*) une montre (*wási*), mais ce n'est pas une autre de montre, sauf (*fó*) la tienne elle-même

a náxà ayètéká máfidl bǎximásé ra il s'est lui-même changé (*máfidl*) en serpent *dídi náxà, akǎnà bára dǎmá bǎ* l'enfant a dit, c'est lui-même qui a déchiré (*bǎ*) la chemise (*dǎmá*)

akǎ xa wòtó ná a ra c'est sa propre voiture.

La particule additive

§ 140 La particule *fǎ*, que nous traduisons par « aussi », indique qu'une personne ou un objet est considéré comme intervenant dans une situation en plus ou au même titre qu'une autre personne ou qu'un autre objet.

afǎ a xǎyi dǎbémà náki lui aussi tressera (*dǎbémà*) sa tête ainsi (*náki*)

afǎ sigámà a xa kírá ra lui aussi va partir par son chemin (*kírá*) (... de son côté)

a náxà a tà .ráfǎ mábbó il a réveillé son aîné aussi

e wǎfǎ fǎxámànè ils nous tueront aussi

bó .réfǎ ngǎ ná a ra c'est la mère (*ngǎ*) de l'autre aussi

CHAPITRE VII
LES FORMES VERBALES

INTRODUCTION

§ 141 Dans le schéma structural de l'énoncé (§ 65) nous avons mis en évidence le fait que le terme P est commun à tous les syntagmes primaires, qu'il représente donc une fonction nécessaire à tout énoncé, à savoir la fonction prédicative. Nous avons vu de plus que les signes qui figurent en P sont des syntagmes où sont combinés un lexème radical, simple ou complexe (dérivé), et un morphème caractéristique relevant du système des modalités verbales.

La morphologie verbale apparaît comme un système particulièrement différencié si on le compare à celui de la morphologie nominale. Il s'articule selon plusieurs groupes de morphèmes auxquels nous réservons les termes courants de modes et d'aspects.

Les combinaisons syntagmatiques présentent plusieurs types : par suffixation d'un morphème, par préfixation d'un ou de deux morphèmes dans le cadre d'un syntagme à signifiant discontinu, par spécialisation dans une valeur d'aspect verbal d'un syntagme caractéristique du point de vue du contenu, par figuration d'un morphème zéro.

MORPHOLOGIE VERBALE

Syntagmes à morphèmes suffixés

§ 142 Les morphèmes apparaissant en position de suffixation sont *ma* et *xi* : *a sigámà mēni* « il partira là-bas », *a sigáxi mēni* « il est parti là-bas » ; *a í tómà mēni* « il te verra là-bas », *a í tóxi mēni* « il t'a vu là-bas ». Du point de vue tonique, les morphèmes *mà* et *xi* sont énoncés sur un ton bas ; celui-ci fait suite aux tons propres à la base radicale. Les formes verbales ainsi caractérisées ne requièrent pas de tonalité syntagmatique. Les paradigmes des formes verbales en *mà* et *xi*, pour les lexèmes *birá* « tomber » et *ñéré* « marcher », se présentent comme suit :

<i>í birámà</i>	<i>í biráxi</i>	<i>í ñéréma</i>	<i>í ñéréxi</i>
<i>i birámà</i>	<i>i biráxi</i>	<i>i ñéréma</i>	<i>i ñéréxi</i>
<i>a birámà</i>	<i>a biráxi</i>	<i>a ñéréma</i>	<i>a ñéréxi</i>
<i>mùxú birámà</i>	<i>mùxú biráxi</i>	<i>mùxú ñéréma</i>	<i>mùxú ñéréxi</i>

<i>wǒ birámà</i>	<i>wǒ biráxì</i>	<i>wǒ ñéréàmà</i>	<i>wǒ ñéréxì</i>
<i>wó birámà</i>	<i>wó biráxì</i>	<i>wó ñéréàmà</i>	<i>wó ñéréxì</i>
<i>e birámà</i>	<i>e biráxì</i>	<i>e ñéréàmà</i>	<i>e ñéréxì</i>

Syntagmes à morphèmes préfixés

§ 143 Il existe plusieurs modalités verbales qui apparaissent avant la base radicale. Toutefois le signifiant du syntagme qui en résulte est discontinu en ce sens que, dans les énoncés qui requièrent un terme objet, celui-ci est intercalé entre la modalité et la base. Ces modalités sont les suivantes : *bárà*, *náxà*, *námà*, *nú* et *xa* ; seule la dernière n'est pas caractérisée par une tonalité inhérente. Quant à la base radicale, elle conserve sa tonalité propre ; dans les exemples suivants, nous faisons valoir, d'une part, le lexème *sigá* qui n'exige pas d'objet, d'autre part, *tó*, « voir » qui exige un objet préposé.

<i>a bárà sigá</i>	<i>a nú bárà sigá</i>
<i>a bárà i tó</i>	<i>a nú bárà i tó</i>
<i>a náxà sigá</i>	<i>a nú sigáxì</i>
<i>a náxà i tó</i>	<i>a nú i tóxì</i>
<i>a xa sigá</i>	<i>a nú sigámà</i>
<i>a xa i tó</i>	<i>a nú i tómà</i>
<i>a námà sigá</i>	<i>a nú ná sigáfè</i>
<i>a námà i tó</i>	<i>a nú ná i tófè</i>
	<i>a nú sigá</i>
	<i>a nú i tó</i>

Le terme objet est représenté par le pronom singulier de la seconde personne *i* ; on pourrait aussi bien y faire figurer *ndě* « quelqu'un », *xábúi* « le forgeron », ou n'importe quel nominal.

Syntagme de structure massive

§ 144 Le syntagme suivant est formé selon un procédé différent des précédents : *a ná sigáfè* « il est en train de partir », *a ná yì tófè* « il est en train de voir celui-ci ». Ces énoncés sont représentés par deux syntagmes primaires, mais ils sont ici cristallisés et spécialisés dans la signification d'un aspect verbal. Le syntagme a une structure massive.

Ils se divisent en effet ainsi : *a ná / sigáfè*, *a ná / yì tófè*. Le premier segment est commun, pour la forme et pour le sens, avec le premier segment d'énoncés tels que : *a ná / bé* « il est ici », *a ná / mēni* « il est là-bas », *a ná / bāxì xābírà* « il est derrière la maison », *a ná / yìllì kǎi* « il est dans le trou ». Le segment (*a ná*) est un syntagme prédictif à deux termes, sujet et verbe. Les seconds segments (*sigáfè*), (*yì tófè*) de nos exemples représentent le terme régi d'un syntagme relationnel et dont l'indicateur de fonction est *fè*. Ils sont communs avec les énoncés suivants : *a wámà / sigáfè* « il veut partir », *a wámà / yì tófè* « il veut voir celui-ci », *a bárà nátá / sigáfè* « il s'est mis dans l'idée de partir », *bá / yì tófè* « cesse de voir celui-ci ».

Les énoncés *a ná sigáfè*, *a ná yì tófè* comportent donc une forme verbale particulière par laquelle est signifiée une certaine valeur d'aspect. Cette forme est caractérisée par la cristallisation d'un syntagme prédictif dont le verbe est représenté par *ná* « être » et

d'un syntagme relationnel qui est l'expansion et dont l'indicateur de fonction est la postposition *fe*. Nous pensons qu'il est parfaitement légitime d'y voir l'expression d'une forme verbale particulière, car toutes les bases radicales, sont susceptibles de prendre cette forme : *a ná biráfè* « il est en train de tomber », *a ná dòmá dégfè* « il est en train de coudre le boubou », *e ná ñérfè* « ils sont en train de marcher », *e ná e máñèrfè* « ils sont en train de se promener », *sõe ná kí.kifè* « le cheval est en train de hennir », etc.

Syntagmes à morphème zéro

§ 145 Deux formes verbales doivent être considérées comme marquées d'un morphème zéro, celles qui seront dénommées impératif et aoriste.

L'impératif se réduit, à la seconde personne du singulier, à la forme radicale munie de sa tonalité inhérente : *sigá* « pars », *ñéré* « marche ». Aux autres personnes apparaissent les marques de la personne, mais la base reste identique : *wǒ sigá* « partons », *wó sigá* « partez ».

L'aoriste se réduit également à la forme radicale précédée d'une marque de la personne : *a sigá* « il est parti ». Le caractère impressif des énoncés où apparaît ce syntagme fait qu'il est généralement énoncé suivant une intonation particulière.

VALEURS DES FORMES VERBALES

Analyse par adjonction de « réactifs »

§ 146 Le jeu des combinaisons formelles a permis de dégager le système morphologique de la conjugaison verbale. Il reste à désigner maintenant les formes et les ensembles que constituent les formes à l'intérieur du système. Sur la base de l'opposition zéro-nú, nous distinguons deux groupes répondant à l'opposition modale indicatif-hypothétique. L'ensemble des formes comprises dans ces deux groupes admet le morphème *mú* à valeur de négation, alors que les formes restantes ne l'admettent pas. Si nous prenons comme exemple *sigá* « partir », nous obtenons le classement général suivant :

<i>a sigáxi</i>	.	<i>a nú sigáxi</i>	<i>a xa sigá</i>
<i>a bárà sigá</i>	.	<i>a nú bárà sigá</i>	<i>a námà sigá</i>
<i>a sigámà</i>	.	<i>a nú sigámà</i>	<i>a náxà sigá</i>
<i>a ná sigáfè</i>	.	<i>a nú ná sigáfè</i>	<i>sigá</i>
<i>a sigá</i>	.	<i>a nú sigá</i>	
<i>a mu+(forme positive)</i>			

Pour désigner chacune des formes du système, nous allons utiliser des « réactifs »¹, c'est-à-dire des éléments extérieurs à la conjugaison et qui permettront de situer le prédicat dans un contexte sémantiquement simple. Selon que les formes verbales admettent ou refusent, dans un énoncé, tel ou tel réactif, nous aurons ainsi une indication

(1) Ce terme nous semble bien s'appliquer à des éléments adverbiaux qui, sémantiquement bien caractérisés, permettent de mieux identifier les valeurs respectives des formes verbales.

précise sur les valeurs des formes en question. Les réactifs choisis sont des adverbes : *xòró* « hier », *líná* « demain », *lǝ* « aujourd'hui », *yàkǝs* « maintenant ».

Si l'on combine les adverbes précités avec les formes qui, dans la corrélation de marque morphématique *nú*, apparaissent comme non marquées par ce morphème, on distingue alors quatre séries :

<i>a sigáxl</i>	<i>xòró</i>	<i>lǝ</i>	<i>yàkǝs</i>	{	I
<i>a bárà sigá</i>	<i>xòró</i>	<i>lǝ</i>	<i>yàkǝs</i>	{	II
<i>a sigámà</i>		<i>lǝ</i>	<i>yàkǝs</i>	<i>líná</i>	III
<i>a ná sigáfè</i>			<i>yàkǝs</i>		IV
<i>a sigá</i>	<i>xòró</i>	<i>lǝ</i>	<i>yàkǝs</i>	<i>líná</i>	

Les réactifs permettent d'identifier quatre séries. L'absence de tel adverbe dans une série implique que son sens est incompatible avec la valeur de la forme verbale qui se trouve en regard.

Si l'on ajoute la modalité *nú* aux formes précédentes, il n'y a aucune modification dans leurs possibilités de combinaison avec les adverbes. Les formes qui n'appartiennent pas à la corrélation de marque *nú* admettent les combinaisons suivantes :

<i>a xa sigá</i>	<i>lǝ</i>	<i>yàkǝs</i>	<i>líná</i>
<i>a námà sigá</i>	<i>lǝ</i>	<i>yàkǝs</i>	<i>líná</i>
<i>sigá</i>	<i>lǝ</i>	<i>yàkǝs</i>	<i>líná</i>
<i>a náxà sigá</i>	<i>xòró</i>	<i>lǝ</i>	<i>yàkǝs</i>

Le système de conjugaison

§ 147 Les adverbes temporels n'impliquent nullement que les valeurs essentielles des formes verbales soient temporelles. En réalité le système de conjugaison du susu est un système d'aspects comme le prouveront les documents présentés plus loin. Nous suivrons, dans ces documents, un ordre dont les désignations modales et aspectales reflètent le système suivant :

a) L'opposition entre les formes non marquées par la modalité *nú* et les formes marquées fonde la distinction entre le *mode indicatif* et le *mode hypothétique*. En dehors de cette corrélation, existent quatre formes constituant trois modes : *désiratif*, *narratif*, *impératif*.

b) Recoupant la division en modes, on distingue, sur la base d'une opposition *xòró-líná*, deux formes, celle à suffixe *xl* que nous appelons le *permansif*, et la forme à suffixe *mà* ou *projectif*.

c) Recoupant également la division en modes, on distingue l'*inchoatif* ou forme en *bárà* et le *ponctuel* qui est caractérisé par une structure massive. L'inchoatif se combine avec les adverbes *xòró*, *lǝ*, *yàkǝs* alors que le ponctuel admet *yàkǝs* à l'exclusion de tout autre réactif.

d) Enfin, toujours dans le cadre de la corrélation *nú-zéro*, la forme à morphème non marqué ou *aoriste* admet la combinaison avec les quatre adverbes choisis comme réactifs.

Toutes les formes verbales se rangent donc dans un système dont rend compte le

tableau suivant. La lecture verticale est celle des modes, la lecture horizontale est celle des aspects.

	INDICATIF	HYPOTHÉTIQUE	DÉSIDÉRATIF	IMP.	NARRATIF	
permansif	<i>a sigáxi</i>	<i>a nú sigáxi</i>			<i>a náxà sigá</i>	
inchoatif	<i>a bárà sigá</i>	<i>a nú bárà sigá</i>				
projectif	<i>a sigámà</i>	<i>a nú sigámà</i>	<i>a xa sigá</i> <i>a námà sigá</i>	<i>sigá</i>		
ponctuel	<i>a ná sigáfè</i>	<i>a nú ná sigáfè</i>				
aoriste	<i>a sigá</i>	<i>a nú sigá</i>				
négation <i>mú</i>						

La disposition des deux formes du désidératif et de celle de l'impératif en regard du projectif et du ponctuel s'explique par le fait qu'elles ont en commun avec ces deux aspects de traduire un procès en voie de réalisation, donc une valeur imperfective. La disposition du narratif s'explique par le fait que la forme en *náxà* traduit un procès dont la réalisation est effective ou en voie de s'achever ; elle partage donc une valeur de perfectif avec les deux aspects appelés permansif et inchoatif.

Le mode indicatif

§ 148 Le mode indicatif comprend cinq aspects : le projectif, le permansif, le ponctuel, l'inchoatif, l'aoriste. Le projectif et le permansif présentent le procès, non dans sa réalisation elle-même, mais dans son aboutissement en une situation durable ; ils se distinguent par le fait qu'il est en voie ou en projet d'accomplissement dans le projectif, mais effectivement accompli dans le permansif. Le ponctuel et l'inchoatif situent le procès au contraire dans une perspective dynamique, il est envisagé dans son devenir, dans son développement ; le ponctuel implique qu'il est en cours de réalisation, l'inchoatif, qu'il est commencé.

§ 149 Le projectif.

Le projectif est un aspect caractérisant essentiellement un procès qui va se réaliser. Il faut comprendre qu'il s'agit aussi bien d'un procès à réaliser dans le futur ou qu'on a l'intention de réaliser dans un avenir proche, qu'un procès habituel qui est appelé par nature à se reproduire ou à se renouveler sans cesse ou tout au moins plusieurs fois. Les coordonnées temporelles données par *tiná* « demain », *tõ* « aujourd'hui », *yákás* « maintenant » sont compatibles avec la valeur de cet aspect.

ní sigámà dóbirikà « je vais aller à Dubréka » ; ceci doit se comprendre comme énonçant, soit un procès que je vais mettre très prochainement à exécution, soit que je suis en cours de voyage pour Dubréka, mais non que je suis en train de faire l'acte d'aller à Dubréka au moment précis où je parle, ce qui serait la valeur du ponctuel.

ndě gbélégbéléma mēni ? « qui crie là-bas ? » ; il ne s'agit pas d'un cri dont je m'informe au moment précis où je l'entends, mais d'un cri qui dure depuis un certain temps, qui se renouvelle.

e i gònómà né « on va te frapper certes » ; on prévoit ainsi l'échéance d'un acte, *né* étant adverbe de valeur assertive (cf. infra).

yi giné mú dí bérímà tã i « cette femme n'a pas l'intention d'accoucher (*dí béri*) dans le village ».

wō yèxé bânámà tìná « nous castrons (*bânámà*) les moutons demain ».

kó.lá sēbé fimà « le kola donne (*fimà*) de la force » ; c'est un fait habituel, valable pour l'avenir.

a gòróma a sàyi ma « il descend sur son pied » (il boite) ; c'est là aussi un fait habituel qui caractérise l'individu en question et qui se reproduit chaque fois qu'il marche.

a yi té.médí bōbómà « elle bat cette fille (*té.médí*) » ; c'est une habitude chez elle de battre cette fille.

a xīmà kùèñé « il dort toute-la-nuit ».

a xiñé fimà diyórè ma sidé « elle donne du lait (*xiñé*) à l'enfant encore (*sidé*) » ; elle fait encore têter son enfant.

kóré búlámá pó « le ciel va éclater fort » ; se dit à la vue de la tornade qui menace.

§ 150 Le permansif.

Le permansif présente le procès comme aboutissant à un résultat durable. Il en souligne le caractère permanent et statique. Il se distingue du projectif en ceci que le procès est accompli, et non plus en voie ou en projet d'accomplissement. Il se distingue aussi de l'aoriste qui présente également le procès comme accompli, en ce sens qu'il s'agit avec le permansif d'un état résultant d'une intention et non pas d'un processus naturel. Cette distinction est évidente dans les exemples suivants : *i bōñé fixéxi fúé* « ton cœur est blanc très » exprime l'honnêteté d'une personne, mais, d'une blancheur en quelque sorte naturelle, on dira : *yi dùgi fixé fúé*, à l'aoriste, « cette étoffe est blanche très ».

De plus, nous verrons plus loin, à propos de la structure des énoncés, que, dans des cas il est vrai assez rares, le permansif peut avoir une fonction non prédicative.

yi diméé e ièñé ráfàxi « ces enfants aiment leur tante ». Le procès n'est pas présenté, comme dans le projectif, dans la perspective d'un fait habituel, donc appelé à se renouveler, mais dans celle d'un état stable et acquis une fois pour toutes.

e té dāxáxi bú.rāyi ma « ils ont mis le feu (*té*) à la brousse », litt. « ils ont posé, assis le feu... ». C'est un fait dont les conséquences sont durables, puisqu'il va permettre de débiter les cultures.

i bárixi midé? « tu es né où ? ».

a béléxi yèlé kǎi « il se repose dans un hamac ».

a blráxi túgl kǎnà « il est tombé d'un palmier », ss. ent. ce qui explique qu'il boite.

yi billi ráfèxi mà.lé ra « ce grenier est plein de riz ».

a yàfáxi a kóbé ra « il comploté contre lui », litt. « il comploté dans sa nuque (*kóbé*) ».

kúmi mú fáxi tófàrè « les abeilles ne sont pas venues cette-année (*tófàrè*) » ; c'est un fait irrémédiable.

e lǎxi fé kéréná ra « ils sont d'accord sur une affaire (*fé*) ».

a mú ñ bíyáxi « il ne me respecte pas ».

dàbóyí yé dǔdáxi « l'eau du marigot est trouble », mais *dàbóyí yé bárà dǔdá* « l'eau du marigot s'est troublée ».

e dǎkè dǎxǎxi yí mǎgòe ra « ils ont posé le malheur (*dǎkè*) sur ce manguier » ; le malheur frappe quiconque touche ce manguier.

§ 151 Le ponctuel.

Nous avons vu que le ponctuel est incompatible avec les valeurs temporelles autres que celle de *yàkǎs* « maintenant », « tout-de-suite ». Le procès est présenté dans le dynamisme de sa réalisation, il est immédiat, concomitant à l'énonciation. La traduction française qui y répond le mieux est « il est en train de... ».

e ná kótéè bákifè kǎkǎ kǎi « ils sont en train d'embarquer les bagages (*kótéè*) sur le bateau ».

a ná dósé féfè a xa débáyá be « il est en train de chercher des vivres (*dósé*) pour sa famille ».

míxi ndě ná mà. lábùfè kóde bǎyi « quelqu'un est en train de se reposer sous un fromager (*kóde*) ».

sùbé ná mǎfè « la viande est en train de cuire ».

a ná tǎliyá féfè « il est en train de souffler dans un sifflet (*tǎliyá*) ».

a ná tǎfè túgi kǎná « il est en train de monter au palmier ».

§ 152 L'inchoatif.

Là encore le procès est situé dans une perspective dynamique. On sait qu'il est commencé, qu'il est effectif, mais on ne se prononce pas sur son échéance ou sur son aboutissement. Comme pour le ponctuel, il est impliqué que le procès est constaté, mais cette constatation est du passé ; d'ailleurs l'inchoatif est compatible avec *xòró*, *tǎ*, *yàkǎs*, étant entendu que le « maintenant » signifié par *yàkǎs* se situe dans un temps légèrement antérieur à celui du ponctuel. La traduction qui représenterait le mieux la valeur de l'inchoatif est « il était en train de... », ou « il vient de... ».

a bárà sigá « il était en train de partir » ou « il vient de partir » ; cela a été constaté mais l'on ne précise pas s'il est arrivé, ni s'il est toujours dans la réalisation de son acte ; cet énoncé s'oppose à *a sigáxi né* « il est parti sûrement ».

a bárà diginè bári « elle a accouché d'une fille ».

a bárà tǎ fáfè, bé. nù xǎ sǎxǎ « il a accepté de venir (*fáfè*), dans trois jours (*xǎ*) » ; *a tǎxi...* serait plus ferme, « il a vraiment accepté ».

gáláyí bárà birá « la foudre est tombée », ss. ent. « j'en ai entendu le bruit ». Mais si l'on est devant les traces que la foudre a laissées sur un arbre, on dira *gáláyí biráxi bé* « la foudre est tombée ici ».

ní ma kùré bára búlá « ma bicyclette a éclaté », est moins ferme que *ní ma kùré búláxi* « ma bicyclette est éclatée ».

a bára dǎxú « il est devenu aveugle ».

dàbǒyí yé bára dǔdá « l'eau du marigot s'est troublée », mais elle redeviendra claire ; par contre *dàbǒyí yé dǔdáxi* « l'eau du marigot est trouble », qu'elle le soit par nature, ou qu'on veuille insister sur son état actuel.

ségè bára dùtá tǎxǎyǎrè ma « le milan s'est abattu sur le poulet » ; *a dùtáxi*, plus fort, implique qu'il l'a vraiment saisi et tué.

xǎrǐ bára kǎká ní kǎyǐ ra « l'arête s'est bloquée dans ma gorge » ; *a kǎkáxi* « elle est bloquée » et je ne peux pas la retirer.

ní bára lúgá « je suis rassasié », réponse à une invitation à manger ; *ní lúgáxi* serait un refus impoli.

§ 153 L'auriste.

La forme de l'auriste admet la combinaison avec tous les adverbes qui ont été proposés comme réactifs. Elle est en somme indifférente à la valeur temporelle. L'auriste présente le procès en lui-même, sans références aux modalités de réalisation. Il partage avec le permansif et l'inchoatif une valeur de perfectif en ce sens que, pour ces trois aspects, le procès est considéré comme accompli.

L'auriste présente une particularité importante. Dans les énoncés où apparaît une forme d'auriste, celle-ci est prononcée selon une intonation impressive : élévation du registre, allongement, parfois très prolongé, de la voyelle finale de la base.

yǐ kǒdé itè bó.ré bǐrǐ be « ce fromager est haut par rapport (*be*) à tous (*bǐrǐ*) les autres ».

itá dé iǎxǔ, álò yèli « ta bouche est flatteuse, comme (*álò*) un griot ».

i sǎe kóló ki ó ki « tu connais le cheval (*sǎe*) de toutes les manières ».

kùyé fúrá tǎdè ma « l'air est chaud dehors ».

Le mode hypothétique

§ 154 Le mode hypothétique comprend le même nombre de formes que le mode indicatif, mais elles sont marquées par la modalité préfixée *nú*. Nous l'écrivons séparément car, dans le cas des formes à suffixe, elle constitue avec celui-ci un syntagme distaxique.

Le procès, au lieu d'être présenté comme certain, objectif, devient ici hypothétique : conditionné ou suspendu par la réalisation d'un autre procès, ou encore très lointain et révolu. Bien que, dans la traduction, nous fassions intervenir des éléments explicites de subordination, il faut bien se représenter que le segment *nú* n'est nullement la marque d'une subordination comme il en apparaît en construction hypotactique. Nous allons successivement donner des exemples pour les cinq formes aspectales retenues à l'indicatif.

§ 155 Projectif hypothétique.

e xé.rá ibà tǎmùí a be, a nú sigámá sǎlidè, kǎnǎ a náxà gbilè kirá i « au moment (*tǎmùí*) où ils firent la commission (*xé.rá*) à lui, il partait prier (*sǎlidè*), mais il a

rebroussé (*gbilé*) chemin (*kirá*) »; le départ pour la prière est resté en suspens à partir du moment où on lui a fait la commission.

i nú fámà, yádi, i xa a niñé i fé.rè ma « (si) tu viens, s'il te plaît, que tu fasses doucement », litt. « ...que tu le fasses (*niñé*) avec ton moyen ». L'action de venir est ici une éventualité.

§ 156 Permansif hypothétique.

ń nú nú gěxi wèyědè, atā náxà ń fé mágàrì « je n'avais pas fini (*gěxi*) de parler (que) lui il a frappé (*mágàrì*) mon côté », c.-à-d. « il m'a donné une gifle ».

ń nú wáxl i tófè, álàkò wǒ xa lǎ fé kéré ma « j'aurais voulu te voir (*tófè*), afin que (*álàkò*) nous nous mettions d'accord (*lǎ*) sur une affaire ».

§ 157 Ponctuel hypothétique.

ń nú ná sigáfè né ń xǎyi, kónó ná náxà lí, kùré kàná « j'étais en train de partir chez moi (*ń xǎyi*), mais cela est arrivé (*lí*), ma bicyclette s'est cassée ».

ń ma kùré kàná tēmùì, ń nú sǒfè ń xǎyi « au moment (*tēmùì*) où ma bicyclette s'est cassée, j'étais en train de rentrer chez moi ».

§ 158 Inchoatif hypothétique.

a nú bārà kéli sigádè, e náxà a xili « il était-sur-le-point (*kéli*) de partir, on l'a appelé ».

e nú bārà bákì, xé.rá náxà fá, a só bé « ils étaient embarqués (que) le messager (*xé.rá*) arriva, il entra ici ».

§ 159 Aoriste hypothétique.

ità nú sigá ná, i mú gbilé mǎfùrè « (quand) toi tu pars là-bas, tu ne reviens pas vite ».

tàlié mú nú xúgbò sidé « les gourdes ne sont pas grosses encore ».

Le mode narratif

§ 160 Le mode narratif ne comprend qu'un seul aspect, la forme en *náxà*. Cette forme est hors corrélation dans le système de conjugaison. Elle n'admet ni le morphème *nú* de l'hypothétique, ni le morphème de négation *mú*. Elle se combine avec l'adverbe *xòró* « hier » et possède donc une valeur perfective.

Elle s'applique à un procès relaté, rapporté, ou qu'on veut présenter comme tel, avec une certaine nuance d'incertitude. Il s'ensuit que les pronoms de 1^{re} et 2^e personnes sont pratiquement exclus de la position de sujet, car ils supposent une caractérisation qui n'est pas compatible avec la valeur du narratif. La fréquence d'emploi de cette forme est très élevée en susu.

Le narratif est particulièrement fréquent dans les contes. On peut dire même que c'est la forme qui y correspond par excellence. Voici un passage tiré d'un conte relevé à Konakry; *náxà* y apparaît d'ailleurs avec deux contenus soit comme modalité du narratif, soit comme terme prédicatif répondant à « dire » :

ñèlèxèdì ndènà lú ná. a náxà kéli fàxádè . a náxà kòlòfili a xa di xa fé ra . a náxà : « ní ma di, ní bára kéli fàxádè ». a náxà : « pé ! náddé mú bé? » . a náxà : « i náddé ñá.xúfè i ra ». a náxà sigá a náddé xòmà . a ngá náxà fàxá . kúyé ná íbà, e firí sáxi sádé ma, e nū a xa diginè . náddé náxà mixelí bǎbǎ . a náxà fàlá a be : « kéli, sigá, i xa sǎ wóbé máxà ».

« Une certaine (*ndé*) femme se trouvait (*lú*) là. Elle était-sur-le-point (*kéli*) de mourir. Elle était embarrassée à propos des affaires (*fé*) de son enfant (*di*). Elle dit : « Ma fille, je suis sur le point de mourir. » Elle (la fille) dit : « Est-ce que la marâtre n'est pas ici ? ». Elle (la mère) dit : « Ta marâtre est mauvaise (*ñá.xú*) avec toi. » Elle (la fille) partit chez (*xòmà*) sa marâtre. Sa mère est morte. Le ciel (*kúyé*) s'est éclairci, elle et sa fille (de la marâtre) sont couchées (*sáxi*) sur le lit. La marâtre frappa (*bǎbǎ*) l'enfant-de-quelqu'un (c-à-d. l'orpheline). Elle lui dit (*fàlá*): « Lève-toi, pars, que tu laves (*máxà*) la mouvette. »

náxà apparaît dans ce texte, à plusieurs reprises, comme unique signe à fonction prédicative, introduisant des paroles. On relève également *a náxà fàlá a be* « elle a dit à elle ». Nous pensons que le lexème *náxà* a un sens très général de « dire », et qu'il est employé de ce fait comme modalité verbale d'un aspect, précisément quand il s'agit de rapporter des paroles, ou de rapporter des faits qu'on connaît par ouï-dire, mais qu'on n'a pas constatés directement.

Le mode désidératif

§ 161 Le mode désidératif est représenté par deux formes aspectales, morphologiquement indépendantes, mais constituant une opposition sémantique positif-prohibitif : *a xa sigá* « qu'il parte » et *a námà sigá* « qu'il ne parte pas ». Elles impliquent une valeur imperfective puisqu'elles admettent de se combiner avec *liná* « demain ».

Les formes en question apparaissent généralement dans des énoncés comprenant aux moins deux termes prédicatifs.

Lorsque le désidératif positif apparaît comme le seul terme prédicatif de l'énoncé, il a alors la valeur d'un ordre affaibli, par opposition à l'impératif, mode de l'ordre par excellence. Le désidératif présente le procès comme souhaité, recherché, conseillé, imploré :

i xa tàgá yí kirá ma « évite ce chemin » ; nous traduisons par un impératif, mais en fait il faudrait dire « puisses-tu éviter ».

itá xa diñé « toi, prends patience ».

a náxà yèlibáé fě, náé xa a bálímá « il cherchait (*fě*) des griots, (pour) que ceux-ci le louent ».

xàlúmá gbátáxi, e xa súpi rágòrò « l'hyène est impatiente qu'on descende (*rágòrò*) la soupe ».

fá bé, ní xa gùdó fàlá í be « viens ici, que je dise un secret (*gùdó*) à toi ».

Le désidératif positif n'a pas de correspondant négatif du point de vue formel. En effet le désidératif prohibitif *a námà sigá* ne peut pas être mis en parallèle avec les formes de l'indicatif et de l'hypothétique munies du morphème de négation *mú*. Celles-ci offrent le cas manifeste de constructions négatives en ce sens que ce sont les formes

positives elles-mêmes qui sont affectées du morphème *mú*. Il n'en est pas de même du prohibitif qui doit être considéré comme un autre aspect du mode désidératif.

pàni bǎgálǎ nà .dè ra, lǎxéé námà só bǎxi « croise une tôle (*páni*) à l'entrée (*nà.dè*), que les poules n'entrent (*só*) pas dans la maison ».

wó námà ñ xǎyí fidi sǎdǎyí ra « ne changez (*fidi*) pas ma demeure en un lieu-de-passage (*sǎdǎyí*) ».

i námà xǎñé ñ ma « ne me gronde pas ».

i námà rásògì « n'éveille pas l'attention ».

mǎxi námà fékòbì niñé dimèdi ra, kǎlúgú mǎmǎxi ná a ra « que quelqu'un (*mǎxi*) ne fasse (*niñé*) pas de mal (*fékòbì*) à un enfant, parce que (*kǎlúgú*) c'est une personne-à-grandir ».

Le mode impératif

§ 162 L'impératif ne comporte qu'un seul aspect. Il est compatible avec *liná* « demain ». A la 2^e personne du singulier, il est représenté par la base radicale seule. A la 1^{re} et à la 2^e personnes du pluriel, le sujet est explicite sous la forme du pronom.

i bèlǎxé máxà « lave tes mains ».

bá i máxǎ.lífè « cesse de te gratter ».

a nǎxú sǎdé bǔmà « cache-le sous (*bǔmà*) le lit ».

i xa ké .dì rábò « ouvre ta lettre ».

wó sigá bòlè mǎlògò « allez ramasser des brindilles ».

Lorsque le pronom de la 2^e personne du singulier précède directement le verbe, il représente alors le terme objet, avec un sens analogue à celui des verbes pronominaux français : *i mábòlǎ* « boutonne-toi » ; *i mǎgòró bé* « assieds-toi ici » ; *i mǎfùrà* « dépêche-toi » ; *iyèlé rǎkàlì* « jure sur toi-même » ; *iyèlé rǎkǎsò* « fais semblant de dormir ».

CHAPITRE VIII

LES FONCTIONS PRIMAIRES

INTRODUCTION

§ 163 L'objet de ce chapitre est de présenter les syntagmes et les monèmes qui assument dans l'énoncé une fonction primaire. Nous avons déjà fait état de cette notion en traitant de la morphologie syntagmatique. Les fonctions primaires correspondent aux rapports constitutifs de l'énoncé, c'est-à-dire aux rapports que les termes syntaxiques entretiennent entre eux. Ces termes sont, d'une part, le sujet et le prédicat qui constituent l'armature d'un énoncé minimal, d'autre part, l'objet et le complément indirect qui sont des expansions de l'énoncé minimal.

Les fonctions primaires sont assumées en susu par diverses unités significatives qui répondent aux types suivants :

1) Des monèmes autonomes : ce sont en susu des adverbes. Ils impliquent par eux-mêmes traditionnellement leurs fonctions, sans qu'ils soient caractérisés par un trait particulier. Leur position dans l'énoncé est la même que celle du complément indirect, soit presque toujours après le syntagme prédicatif, soit exceptionnellement en début d'énoncé.

2) Des syntagmes autonomes : ils sont représentés par le second terme du syntagme relationnel. Ce terme est représenté par un élément nominal régi par un monème fonctionnel ou postposition.

3) Des syntagmes dépendants, de structure lexicale ou discursive. Ces unités n'ont pas en elles-mêmes de marques explicites de fonction. Celle-ci est marquée, soit par la position dans l'énoncé par rapport au terme central, le verbe, soit par l'adjonction d'un indicateur de fonction ou postposition. La position est le seul indice de fonction dans les cas du sujet et de l'objet. Dans le cas du complément indirect, ou bien l'indice de fonction est explicite, et c'est une postposition, ou bien le complément de valeur locative ou temporelle implique sa relation fonctionnelle.

Nous verrons successivement le syntagme prédicatif qui exprime la relation sujet-verbe, le syntagme objectal pour la relation verbe-objet, le syntagme relationnel pour la relation du verbe au complément qui lui est postposé, enfin les monèmes autonomes ou adverbes.

LES SYNTAGMES PRÉDICATIF ET OBJECTAL

§ 164 Il y a intérêt à traiter ensemble ces deux types de syntagmes, car, comme nous allons le voir, la présence ou l'absence d'un objet coïncide dans une large mesure avec une distinction entre verbes transitifs et intransitifs.

Le syntagme prédicatif ne connaît que deux termes, le sujet et le prédicat. Le sujet est représenté par n'importe quelle unité entrant dans la classe des nominaux, que sa structure soit lexicale ou discursive. L'indice de la fonction réside seulement dans la position du nominal immédiatement antérieure à celle du prédicat verbal. Celui-ci est représenté uniquement par des verbes conjugués, c'est-à-dire par des formes qui sont constituées par une base radicale et l'une des modalités caractéristiques de la conjugaison. Il ne peut y avoir de confusion du point de vue formel entre les nominaux et les verbes.

Lorsque le verbe est au mode impératif, le syntagme prédicatif se réduit au terme prédicatif lorsque le sujet est à la seconde personne du singulier : *sigá* « pars ». Le sujet est rétabli si le pronom est à la 1^{re} ou à la 2^e personne du pluriel : *wó sigá* « partez ». Le pronom assume bien la fonction de sujet, car, le verbe *sigá*, intransitif, ne saurait admettre dans une position antérieure à la sienne qu'un élément en fonction subjectale, ou éventuellement un adverbe, mais absolument pas un élément en fonction objectale.

Le syntagme prédicatif est un syntagme primaire majeur en ce sens qu'il fonde à lui seul un énoncé. Au contraire le syntagme objectal est un syntagme primaire, mais mineur, puisqu'il ne saurait fonder un énoncé. Il marque la relation du verbe à l'objet. L'objet est représenté par un nominal ou un groupe de nominaux, mais la fonction objectale est marquée essentiellement par la position de l'objet antérieure à celle du verbe.

§ 165 Le syntagme objectal est une expansion du prédicat. Il ne doit pas être assimilé toutefois aux expansions réalisées par les éléments qui se situent après le prédicat et qui manifestent un syntagme relationnel. Il y a d'une part une différence morphologique importante puisque les compléments indirects sont marqués par un indicateur de fonction, alors que l'objet n'est marqué comme tel que par sa position. Mais d'autre part il faut tenir compte d'une différence sémantique impliquée dans les contenus mêmes des verbes. L'objet n'apparaît en effet qu'avec des verbes de valeur transitive ; or il est très rare qu'un même verbe puisse avoir, selon les énoncés, une valeur transitive ou intransitive. En ce sens, on peut dire que le syntagme objectal, bien qu'il soit une expansion du prédicat, est néanmoins quasi obligatoire, alors que le syntagme relationnel est facultatif.

Des énoncés français comme « le couteau ne coupe pas » ou « les manières des singes font rire » ne peuvent être littéralement transposés en susu. Il y faut en effet un objet ; le susu a recours alors à des noms tels que *sě* « la chose » ou *mixí* « la personne », « quelqu'un ». *finédě mú sě xábámá* « le couteau (*finédě*) ne coupe pas quelque chose » ; *kùlě kěñá mixí ráyèlémá* « les manières (*kěñá*) des singes font rire les gens ».

On ne peut toutefois considérer comme absolu ce parallélisme entre une distinction intransitif-transitif et une distinction entre un énoncé minimal sans syntagme objectal et un énoncé minimal avec syntagme objectal. Nous avons en effet relevé quelques

verbes qui admettent les deux valeurs selon la présence ou l'absence d'un objet. Ainsi : *fàxá, bári* et *tó* . *a bárà míxí fàxá* « il a tué quelqu'un », mais *a bárà fàxá* « il est mort ». *a bárà dígínè bári* « elle a accouché d'une fille (*dígínè*) », mais *dígínè bárà bári xòró* « une fille est née (a été accouchée) hier », *i bárixí mídè?* « tu es né où ? ». *tó* répond couramment à « voir », mais aussi à « être visible », quoique cette dernière acception ne soit pas comprise par tous les locuteurs : *i mú a tóxi?* « tu ne l'as pas vu ? », mais *a fèri nū a ñùèñā tū tómà* « ses cornes et son nez seulement (*tū*) sont visibles ».

De plus, des verbes généralement transitifs peuvent figurer sans objet dans des énoncés où ils sont employés à l'aspect permansif . *a xa débé dǎxǎxi a xǔyí ma* « son panier est posé sur sa tête », mais *a dǎxǎ* « pose-le » ; *yí bilí ráfèxi mà.lé ra* « ce grenier est plein de riz », *sǎtí ráfèxi kákǎbòsi ra* « le jardin est plein de concombres », mais *a ná pá.ni ráfè* « il est en train de remplir une bassine (*pá.ni*) », *túgínà sègèxi* « les régimes-de-palmes sont coupés », *e bárà túgí sègè* « ils ont coupé les régimes-de-palmes » ; *a náxà fàré lí* « il a posé (organisé) la danse », *kùré ndě ùxi yí bàxi dérà* « une bicyclette est posée devant (*dérà*) cette maison » ; *sàkírí só* « entre (dans) les chaussures », *yé sóxi* « l'eau est entrée » (la marée est basse).

§ 166 Il est donc rare qu'un même verbe puisse assumer des valeurs transitive et intransitive selon qu'il y ait ou non un objet. Cette double valeur n'est attestée que pour quelques verbes, trois à notre connaissance ; toutefois il est possible que le verbe généralement transitif, prenne une valeur intransitive quand il est conjugué au permansif. On peut donc considérer comme une tendance fondamentale du susu le fait que le syntagme objectal prenne un caractère quasi obligatoire. Compte tenu de la rareté des faits qui viennent d'être présentés, il est légitime de considérer qu'il existe deux types de syntagmes indépendants, c'est-à-dire aptes à fonder un énoncé, d'une part un syntagme prédicatif, simple, à deux termes, d'autre part un syntagme complexe à trois termes comprenant un syntagme prédicatif et un syntagme objectal.

LE SYNTAGME RELATIONNEL

§ 167 Le syntagme relationnel est une expansion facultative de l'énoncé minimal. Sa position la plus fréquente est après le prédicat. Il unit deux termes en fonction primaire, le prédicat et le complément indirect.

Ce dernier peut être complexe. Dans sa forme la plus simple, il est représenté par un nominal ou un groupe de nominaux sans morphème fonctionnel. Il est généralement lié dans ce cas à une valeur locative ou temporelle. Le complément peut être également marqué par un indicateur de fonction ; celui-ci est représenté par une postposition ou par un groupement fonctionnel constitué par une postposition et un nom sous sa forme radicale. Il est enfin deux cas particuliers, d'une part un syntagme de type gérondif caractérisé par des morphèmes spécifiques, d'autre part un syntagme de valeur distributive marqué par la répétition d'un nom et par un morphème de connection.

Compléments non marqués

§ 168 Dans les énoncés qui vont suivre, les nominaux en fonction de complément indirect ne sont accompagnés d'aucun indicateur de fonction. A quelques exceptions près, ils ont une valeur locative ou temporelle. Ce sont des unités autonomes dont leur relation avec le reste de l'énoncé est implicite.

Les compléments non marqués nous introduisent au problème des noms spécialisés comme indicateurs de fonction. Ces noms appartiennent dans l'énoncé à des syntagmes complétifs dont ils sont l'élément complété, figurant ainsi en position finale de l'énoncé, comme des postpositions. Il importe de distinguer deux cas. Dans le premier, l'élément complété, de forme radicale, se combine avec des postpositions, généralement *ra* ou *ma*. Ce sont ces combinaisons qui assument l'indication de la fonction ; elles seront étudiées à la suite des postpositions en question. L'autre cas est celui où des nominaux, bien que n'entrant pas en combinaison avec *ra* ou *ma*, tendent à assumer la fonction, de par leur sens et de par leur position en finale de syntagme.

Parmi ces noms, nous citerons *tàgi* « le milieu », *fàri* « le dos », *biri* « la direction », *xábi* « le derrière ». Ces unités sont encore vivantes dans l'état actuel de la langue et il n'y a pas lieu de les ranger dans la catégorie des postpositions ; toutefois il faut noter à leur propos que leur fréquence d'emploi en position de complément indirect est telle qu'on doit leur reconnaître une tendance à fonctionner comme indicateurs de fonction.

Les exemples suivants attestent seulement l'existence de compléments de valeur locative et sans marque de fonction.

pàni bágálá nà .dè ra, tǎxé námà só/bàxi/ croise (*bágálá*) une tôle à l'entrée (*nà .dè*), que les poules (*tǎxé*) n'entrent pas /dans la maison/.

a lǎ, gbègbé xa sá /dǎsè biri/ il faut que du piment soit mis (*sá*) /dans tous les aliments/.

dàgi itàlà /bǎxi/ étends la natte /par terre/.

wǎ ná /mǎsè dǎxé/ bé? nous sommes /dans la position de quoi (*mǎsè*)/ ici ?

§ 169 Voici quelques exemples où le complément indirect est représenté par un syntagme complétif dont l'élément complété tend à fonctionner comme un indicateur de fonction, bien qu'il s'agisse d'un nom :

a kóté dǎxómà /sǎe fàri/ il posera le fardeau /sur le dos du cheval / (sur le cheval).

a bǎrà di bǎri /ni xábi/ elle a enfanté (*bǎri*) un enfant /dans le derrière de moi/ (derrière moi) ; il faut comprendre qu'elle a eu son enfant « en mon absence ».

a sǎxi /fǎdyé fàri/ il est assis /sur le dos d'un rocher/ (sur un rocher).

tǎ /bǎxi fàri/ monte /sur le dos de la maison/ (sur la maison).

wírí ndě tǎmà /yé fàri/ du bois monte /sur le dos de l'eau/ (à la surface de l'eau).

sòribá xa bǎxinà tǎxi /fǎxè tǎgi/ (c'est) la maison de Soriba (qui) est /au milieu de la concession/.

a xǎxi /wǎli tǎgi/ il baigne /dans le sang/.

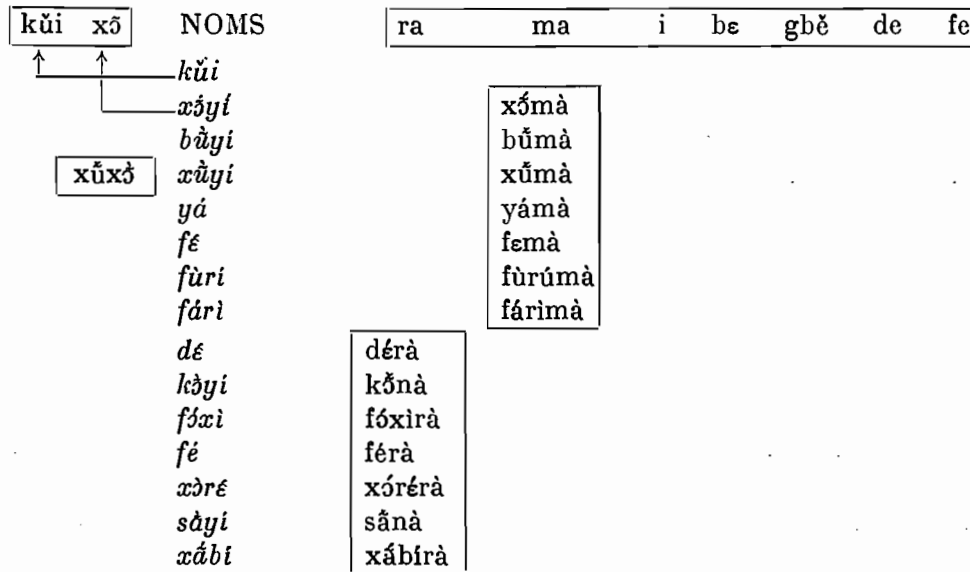
kàsádí ná /kǎdè tǎgi/ le petit margouillat est /au milieu du fromager/.

a sigámà /kónákiri bíri/ il partira /dans la direction de Konakry/ (vers Konakry).

On peut remplacer les compléments précédents par ceux-ci : *. .mēni bíri* « vers là-bas », *. .ná bíri* « vers là », *. .bé bíri* « vers ici » ou *. .yí bíri* « vers ici », *. .lábé bíri* « vers le bas », « vers l'aval », *. .fúgè bíri* « vers le haut », « vers l'amont ».

Compléments marqués d'une postposition

§ 170 Un grand nombre de syntagmes relationnels sont des syntagmes autonomes dont le rapport avec le reste de l'énoncé est explicitement marqué par un morphème de fonction. Avant de les présenter dans des énoncés, nous en donnons un tableau complet dans lequel figurent les morphèmes et les groupements de même fonction où une postposition est combinée avec un nom de forme radicale. Cette dernière est évidente lorsqu'elle comporte une voyelle finale nasale. On remarquera que *ra* et *ma* admettent d'entrer en groupement avec plusieurs noms, alors que *xō* n'entre que dans un seul groupement et que les autres postpositions n'entrent dans aucun. Les postpositions figurent en haut du tableau dans une ligne horizontale. Celles de droite sont de pures postpositions, celles de gauche doivent être considérées comme transposées de noms. En ligne verticale, sont présentés tous les noms qui sont à l'origine de postpositions, ainsi que les groupements fonctionnels.



Les postpositions ra et ma

§ 171 Ces deux postpositions sont traitées ensemble pour des raisons évidentes : elles connaissent une haute fréquence d'emploi, au même titre que les dérivatifs de base *ra* et *ma*; elles entrent en combinaison avec des noms pour former des syntagmes qui assument le rôle d'indicateur de fonction. Leur importance dans la langue explique que nous insistions sur les documents.

§ 172 Documents : postposition *ra*.

xòni yá tĩ yéré ra l'oiseau fixe ses yeux (*yá*) sur le lièvre.

a xáxili t̃xì ní bà . bá ra il a fixé son esprit sur mon père (il compte sur mon père).

a bárà s̃t̃ gèléyi ra il s'est laissé tomber dans un trou.

a bárà s̃t̃gá kóde ndě ra il s'est suspendu à un fromager.

a bárà s̃t̃bú t̃á diméé ra il s'est mêlé aux enfants du village.

ní bárà álà tátú a bárà . yié ra j'ai remercié (*tátú*) Dieu de ses bienfaits.

it̃à t̃egéxi m̃s̃é ra? toi tu doutes de quoi ?

dè . múit̃à l̃áxì s̃t̃bénà ra le chimpanzé, lui, il a confiance dans la force.

ní l̃á álà ra je crois en Dieu.

e bárà náràl̃à kir̃àx̃úyi ndě ra ils se sont rencontrés à une tête de chemin (. . à un carrefour).

yi séri gbòni i t̃igi ra colle ce médicament (*séri*) sur ton front.

a kákáxì d̃áx̃úi ra il est calé dans un coin.

kódew̃ur̃inà ráf̃al̃àxì kákì ra le bois-de-fromager sert-à-faire des pirogues.

a ñ̃t̃yi m̃ábàrà gbésè ra il se nettoie les dents avec un cure-dent.

fá ní ma l̃égé ra viens avec la calebasse (*l̃égé*) de moi (apporte-moi ma calebasse).

a báláxì s̃b̃i ra c'est fermé à clef.

§ 173 Documents : postposition *ma*.

a bárà sáláx̃ú bàrà . ñilági ma il a glissé sur une peau-de-banane.

i xa t̃ágá yi kir̃á ma évite ce chemin.

a bárà minì k̃ur̃édi ma il est sorti sur une petite tortue (il a trouvé une petite tortue).

a x̃ónóxi a t̃à . rá ma il est-en-colère contre son aîné.

a bárà ñemú finè ma il a oublié le couteau.

d̃òmá kòsi a ma arrache (*kòsi*) le boubou de lui (arrache-lui son boubou).

t̃á m̃ixi bir̃t̃ bárà káfú kilèamáé ma tous les gens (*m̃ixi*) du village ont aidé (au travail) des *kilema*.

t̃uri t̃émà b̃áxi fári ma la fumée s'élève du toit de la maison.

i xa m̃àg̃ená rádàgi ní ma passe (*rádàgi*) la chefferie à moi.

a f̃úñi wòlimà s̃ùbé ma il lancera de la poudre sur l'animal (il tirera sur l'animal).

i i m̃ágimà ñlànà ma tu t'écartes de moi (tu m'évites habituellement).

l̃ù . lí b̃èdú ní ma tire la corde vers moi.

yi s̃òs̃je miñixi giné b̃t̃èràbànà ma cette dispute vient du mépris de la femme (*giné*).

ní bárà wòt̃à rátàgà gáli ma vous (*wòt̃à*), je vous ai sauvé de la guerre.

e bárà yil̃é g̃à . lí kákì ma ils ont bouché (*g̃à . lí*) les trous sur la pirogue.

§ 174 Conclusion

Les deux postpositions *ra* et *ma* doivent être mises en parallèle avec les dérivatifs de base *ra* et *ma*. On y retrouve en effet des valeurs quelque peu analogues. Nous avons présenté les dérivés en *ra* comme dotés d'une valeur intentionnelle : procès délibérément voulus et recherchés, et les dérivés en *ma* comme ayant une valeur d'itératif : procès qui se réalisent à travers une pluralité d'actions.

Les compléments marqués par les postpositions *ra* et *ma* ajoutent aux prédicats des déterminations qui y sont liées par une finalité ; toutefois les réalisations de cette finalité accusent des différences.

Le complément marqué par *ra* traduit plus précisément une détermination qui apparaît comme un achèvement, intentionnellement recherché, du procès. Nombreux sont les prédicats qui impliquent une part personnelle de l'agent : fixer le regard, fixer son attention, se mêler à, remercier, douter de, avoir confiance dans, croire à, servir à, se nettoyer avec, apporter, sortir par, en avoir assez de, être fier de, se rencontrer à, être content de, craindre ; ou encore une situation provenant délibérément d'une volonté : fermer à clef, s'approcher de.

Le complément marqué par *ma* se rapporte à une détermination qui, bien que répondant à une intention ou tout au moins impliquant une participation du sujet, s'impose objectivement à lui, en dehors de son choix personnel. Alors que le complément en *ra* peut être dit un *complément d'orientation*, le complément en *ma* sera un *complément de situation* : glisser sur, éviter, trouver, être en colère contre, oublier, arracher quelque chose sur quelqu'un, aider, se joindre à, lancer de la poudre sur, tirer dans une direction opposée, provenir de, sauver de, boucher, annuler.

Le parallélisme sémantique entre les postpositions et les dérivatifs de base nous semble évident. *ra* implique une valeur intentionnelle. Quant au dérivatif *ma*, si l'on se reporte aux exemples donnés au chapitre V, on remarquera que les réalisations du procès à travers une pluralité d'actions peuvent également se comprendre comme des processus d'adaptation à une situation objective, extérieure.

Syntagmes fonctionnels marqués par ra et ma

§ 175 Les postpositions *ra* et *ma* se combinent, nous l'avons vu, avec un certain nombre de noms. Ceux-ci appartiennent à des syntagmes complétifs dont ils sont l'élément complété et, de plus, se présentent sous leur forme radicale. Cette dernière n'est pas toujours évidente, mais les radicaux à voyelles finales nasales nous fournissent un critère sûr.

§ 176 *kǎnà*

kǎnà est transposé de la postposition *ra*, phonétiquement [na] après une voyelle nasale, et de *kǎyi* « quelque-chose d'allongé » et en particulier « le cou » : *bèlè-xèkǎyi* « le cou de main » (le poignet), *kǎyili* « le trou de cou » (l'œsophage). Le complément marqué par ce syntagme fonctionnel traduit un lieu où s'effectue tel procès, étant entendu que ce lieu est de forme allongée.

a ná lǎfè lúgi kǎnà il est en train de monter au palmier.

a biráxi lúgi kǎnà il est tombé d'un palmier.

§ 177 *sǎnà*

Nous n'avons trouvé ce syntagme fonctionnel que dans un seul exemple : *a náxà tǎ a sǎnà*, litt. « il s'est arrêté à son pied », c'est-à-dire « . . . à côté de lui ». Il est composé de *ra* et de *sǎyí* « le pied ».

§ 178 *dérà*

dé est un nom répondant à « l'ouverture », « les bords de l'ouverture », « la bouche », « le bout », « la fin » (dans le sens de ce qui clôt) : *filkàridé* « le canon de fusil », *finédé* « le tranchant de couteau », *sògòfùréde* « la fin d'hivernage ». Le syntagme fonctionnel a une valeur locative : à l'entrée de, devant, à côté de.

lémú ó lémú, kùré ndě tǎxi yí bǎxi dérà tous les jours, une bicyclette est posée (*tǎxi*) devant la maison.

... sùbáhà dérà à la fin de l'aube.

káki kǎlmà bákí dérà le bateau accoste au bord du wharf.

§ 179 *fǎxirà*

Ce syntagme fonctionnel marque également un locatif impliquant l'idée de suivre, de poursuivre, d'accompagner. Le nom qui intervient ici est *fǎxi* « les traces » : *sǎfǎxi* « les traces de pied », *sùbèfǎxi* « les traces d'animaux ».

gálígbégbè náxà bírá a fǎxirà une troupe (*gáli*) importante est tombée sur ses traces (. . . le poursuit).

sigá a tà. rá fǎxirà va sur les traces de son aîné (. . . accompagne son aîné).

ifǎ xa fá n fǎxirà toi aussi, que tu viennes sur mes traces (. . . que tu viennes avec moi).

§ 180 *férà*

Ce syntagme fonctionnel répond à « à propos », litt. « au sujet de l'affaire de... ». *fé* est un nom ayant le sens général de « affaire », « chose » (non concrète).

n gbèlǎxi kǎbírí férà je suis-dans-le-besoin à propos d'argent.

míxié yí giné málimà dí férà « les gens aideront cette femme à propos de l'enfant ».

On pourrait avoir un syntagme complétif de valeur contractuelle : *míxié yí giné málimà dí xa fé ra* « les gens aideront cette femme à propos de l'affaire concernant l'enfant ».

§ 181 *xǎrérà*

xǎré est attesté dans *xǎré xǎré* « le fond du fleuve », « la partie du fleuve qui est la plus profonde », c'est-à-dire « l'embouchure », par opposition à *xǎré xǎyí* « la source du fleuve », litt. « la tête du fleuve ». Le complément ainsi marqué implique une idée de profondeur, de totalité.

a bǎrà bírá yé xǎrérà il est tombé en plein dans l'eau (*yé*).

a bǎrà a rábírá búrùbúrúyí xǎrérà il l'a fait tomber en plein dans la poussière.

§ 182 *xābirà*

xābí « ce qui est derrière », « le derrière », est attesté comme nom, par exemple dans : *a xābí rálò* « il regardait ce qui était derrière », *a ñéré mà xābixābínà ma* « il marche par le derrière » (il marche à reculons).

xūbé tēmà a xābirà la poussière s'élèvera derrière lui.

a bārà dí bārì a mōrì xābirà elle a accouché d'un enfant (*dí*) derrière son époux (. . en l'absence de son époux).

§ 183 *xūmà*

xūyì « la tête » constitue avec la postposition *ma* un syntagme fonctionnel de valeur généralement locative, impliquant que le procès s'effectue sur un objet. Dans les cas où il n'y a pas de valeur locative, *xūmà* répond à « à propos de », « concernant » :

yé sá bè .ré xūmà mets de l'eau (*yé*) sur le vin.

ñ bà .bá, fá, í xa yì kóté dǎxó ñ xūmà mon père, viens, que tu poses cette charge (*kóté*) sur ma tête.

a bārà bálímáyì mé sí xūmà il a entendu (*mé*) des louanges sur le bouc.

e lǎxi màgé xūmà « ils sont d'accord sur le chef » ; il faut comprendre « ils sont d'accord pour rejeter le chef », « ils sont d'accord contre le chef ». Si l'on voulait signifier qu'ils sont d'accord sur le chef, on aurait *e lǎxi màgé xa fé ra* « ils sont d'accord sur l'affaire du chef ».

§ 184 *fūrúmà*

Nous n'avons relevé qu'un seul exemple de ce syntagme. *bōe ndě ná lěgé fūrúmà* « un escargot (*bōě*) est près de la calebasse ». Le complément implique donc un locatif de proximité, avec cette nuance qu'il s'agit d'être proche d'un objet rond, ventru. *fūrú* est la forme radicale du nom *fūrì* « le ventre ».

§ 185 *būmà*

būyì est « le dessous », attesté dans : *í būyì dǒ* « mange le dessous de toi » (mange ce qui est sous tes yeux) ; *fǎlǎbūyì* « le sous-bois », litt. « le dessous de forêt » ; *a ná a mà .lábùfè kóde būyì* « il est en train de se reposer dans le dessous du fromager ».

a ndxí sádé būmà cache-le sous le lit.

kúè náxà só e ra sìmègbé ndě būmà la nuit est entrée (*só*) pour eux sous un grand iroko (la nuit les a surpris sous un grand iroko).

§ 186 *fárimà*

Nous avons donné, à propos des compléments non marqués, quelques exemples où le nom *fári* « le dos » apparaît comme élément complété. Il peut également figurer dans un syntagme fonctionnel marqué par *ma*, quoique cela soit peu fréquent. *fári* prend alors la valeur qu'il a dans le nom dérivé *táfárimà* « ce qui est dans le dos du village »,

soit « le faubourg » ; nous avons relevé deux exemples où les éléments en présence sont les mêmes que dans le nom dérivé :

e minixi lã fãrimã ils sont sortis en dehors du village.

mùxú ná tũxúyi rátèfè lã fãrimã nous élevons (*rátè*) des buttes-à-manioc hors du village.

§ 187 *fémà*

fé répond à « le côté de la face » : *féxóri* « la pommette », litt. « l'os du côté de la face » ; *fémábðe* « les gens qui sont déchirés sur les côtés de la face », « soit les gens qui portent des scarifications faciales ».

En composition avec la postposition *ma*, il répond à « à côté de » :

ngãdi, fú dðxó ní fémà petite mère, viens (t') asseoir à côté de moi.

a náxà dðxó lé fémà viens (t') asseoir à côté du feu.

§ 188 *yámà*

yámà, « parmi », est très vraisemblablement composé de la postposition *ma* et de *yá* « l'œil », bien que la relation sémantique ne soit pas très explicite :

í bó .ré biré yámà, itànà tófà parmi tous les amis de toi, (c'est) toi (qui) es (le plus) beau.

mànìké ná kónákiri bàlðbððe yámà? des Malinké sont-ils parmi les footballeurs de Konakry ?

lè .fúré nãxãé ná dèbé kũi, kéré tógó e yámà les oranges lesquelles sont dans (*kũi*) le panier (*dèbé*), prends une (*kéré*) parmi elles.

§ 189 *Les postpositions xõ, xómà, xũxõ*

Nous classons comme une postposition l'indicateur de fonction *xõ* bien qu'il provienne d'un nom, *xõyi* « la demeure », attesté dans d'autres positions. Il n'apparaît en effet que sous sa forme radicale lorsqu'il est en finale de complément.

xõyi est « la demeure » et implique une idée de permanence. On dit *a xõyi* « la demeure de lui », relation naturelle, à la différence de *a xa bãxi* « la maison de lui », relation contractuelle.

Comme élément fonctionnel, sa valeur est assez générale ; il implique que le procès s'achève dans une situation qui va durer :

enã wámà giné kéré xõ ils veulent (*wámà*) une seule femme.

a bárà sáli ndě xõ? il a imploré auprès de qui ?

a ngã ñðxé náxà lú a xõ la pensée (*ñðxé*) de sa mère est restée sur lui (sa mère n'a cessé de veiller et de penser à lui).

ní í máxèmànè xãbúi xõ je te délèguerai auprès du forgeron.

Le monème *xõ* figure dans deux syntagmes fonctionnels, en composition d'une part avec la postposition *ma*, d'autre part avec le lexème radical *xũ* de *xũyi* « la tête ». *xõmà*

semble impliquer une valeur analogue à celle de la postposition *xã*, avec, en plus, une idée de mouvement :

sigá kirá xãmà va le long du chemin (*kirá*).

wó yĕgi sá ní ma dié xãmà prenez soin (*yĕgi*) des enfants de moi.

a náxà sigá lè .fùrèbili xãmà il est parti auprès d'un oranger (. . consulter un oranger).

Le syntagme *xũxũ* renforce l'idée de permanence de *xã* :

témúbirì, yi tēmēdi ná dúninē xũxũ tout le temps, cette jeune fille est à travers le monde (. . toujours au dehors, à se promener).

§ 190 Les postpositions *i* et *kũi*

kũi est un nom, de radical *kũ*, attesté par exemple dans *lĕgĕkũi* « l'intérieur de calebasse ». Il serait donc légitime de traiter les compléments marqués par *kũi* comme des syntagmes non marqués dont l'élément complété a une valeur locative. Nous pensons toutefois qu'il y a avantage à le traiter en parallèle avec la postposition formelle *i*, avec laquelle il forme une opposition sémantique. *i* implique une localisation intérieure telle qu'il y a fusion du contenant et du contenu ; *kũi* répond au contraire à une localisation telle que le contenant et le contenu restent distincts, le contenant n'étant qu'un point d'appui, un lieu de repos, une position ou un emplacement fortuit et passager. *a ná a mà .lábùfè yĕlè kũi* « il se repose dans un hamac », *fãxé mú ná sùbé i* « du sel n'est pas dans la viande ». *nìgè kéré bárà minì gòré kũi* « une vache est sortie de l'enclos », *a bárà a xũyi bá a dé i* « il a enlevé (*bá*) la tête du bout de lui » (il lui a coupé la tête).

Dans ce dernier exemple, *dé* répond à « l'un des bouts de quelque chose qui a été coupé » ; de même, *a dǎxó a dé i* « pose-le dans le bout de lui » (joins-les), *a bá a dé i* « enlève-le du bout de lui » (sépare-les). On pourrait interpréter (*déi*) comme un syntagme fonctionnel.

Voici d'autres énoncés illustrant les valeurs de *i* et *kũi*.

gēmē ná yé i « des cailloux sont dans l'eau ». S'il s'agit de cailloux qui émergent dans un marigot presque à sec, on dira : *gēmē ná yé kũi*.

gìnē ná kùrì kũi « la femme est dans la cuisine ». Il est intéressant d'opposer cet énoncé au suivant : *gìnē ná kùrì ra* « la femme est à la cuisine », où il est impliqué que la femme est en train de cuisiner (valeur intentionnelle de *ra*).

sùbé ñīmà tǎdè kũi « la viande cuit dans l'intérieur de la marmite » ; la traduction littérale atteste bien la valeur nominale de *kũi* « l'intérieur ».

i ñàmánè xání fĕfāyì ràbá kũi passe ton temps (*ñàmánè*) dans le faire (*ràbá*) des bonnes-choses.

a sómà tǎ i il va entrer dans le village.

a náxà e tǒgó yé i il les a pris de l'eau (il les a enlevés de l'eau).

nì .nì só ní i entre (*só*) le parapluie en moi (donne-moi le parapluie).

sĕ sómà a i quelquechose entre en lui (il est habituellement fou).

a sá i xa yúbà i mets-le dans ta poche.

§ 191 *La postposition be*

Le monème *be* est une postposition signifiant que la détermination introduite par le complément est directement référée au prédicat. Elle implique donc ce qui correspond en français à un complément indirect d'objet dans la mesure où il traduit le bénéficiaire d'une action, ou à un terme mis en comparaison :

a sùxú n be attrape-le pour moi.

yí wèykyí ñðxúxì i dé be ces paroles sont agréables à ta bouche.

ndě sómà nìà be? qui entrera à ma place ?

fá n be lègé ra viens pour moi avec laalebasse (apporte-moi laalebasse) ;
mais, *fá n ma lègé ra* viens avec laalebasse de moi (apporte maalebasse).

a múñé kilimúi be il est voleur par rapport à un crabe (il est plus voleur qu'un crabe).

a xúi mágà .xúxì yàté xúi be sa voix terrifie par rapport à la voix du lion.

yí kóde ilè bó .ré bíré be ce fromager est haut par rapport à tous les autres.

§ 192 *La postposition gbě*

Nous avons déjà rencontré ce monème comme particule adnominale de valeur possessive (§ 138). Dans les exemples qui suivent, le monème *gbě* apparaît en position finale de complément indirect. L'explication la plus claire est d'admettre un nom *gbě* signifiant « la part », lequel aurait été spécialisé dans les fonctions où apparaissent normalement des particules adnominales et des postpositions. Le fait qu'il soit tonalement marqué l'écarte d'ailleurs du groupe des postpositions pures qui, elles, sont tonalement neutres.

wòtó nàxá ùxì mēni, dimé fà .fê gbě l'auto laquelle est arrêtée là-bas (est) celle du père de l'enfant.

n bó .ré nàxà, ná baxi a bà .bánà gbě mon ami dit (que) cette maison (est) à son père.

búki nàxá ná tébili fari, n xúyàná gbě le livre lequel est sur la table (est) à mon cadet.

Syntagmes relationnels de type gérondif

§ 193 Les compléments de type gérondif sont marqués par des morphèmes *de* et *fe*. Ils méritent une mention spéciale car il est un trait morphologique qui les distingue des compléments précédents. En effet, alors que les postpositions qui ont été étudiées jusqu'ici régissent des nominaux, les postpositions *de* et *fe* régissent des éléments qui se présentent toujours sous leur forme radicale et qui appartiennent au groupe des lexèmes bivalents. Nous traduisons cette différence dans la notation ; alors que les noms définis ou les pronoms sont séparés de la postposition qui les régit, le radical est accolé à la postposition dans le syntagme de type gérondif.

Deux interprétations de ces syntagmes sont possibles. Nous pourrions en effet les considérer comme des noms dérivés, constitués par une base et un dérivatif nominal.

Le segment *dé* est d'ailleurs attesté comme tel avec une valeur locative, celle qui est précisément impliquée, nous allons le voir, dans le segment *de* du complément indirect. Le segment *fe* pourrait également être interprété comme transposé du nom *fé* « l'affaire ». Les syntagmes relationnels en *de* et *fe* seraient alors purement et simplement des syntagmes dépendants, non marqués du point de vue fonctionnel, et dont seule la position postprédicative serait pertinente.

A cette interprétation s'oppose le fait que *de* et *fe* sont tonalement neutres, alors que les dérivatifs nominaux sont (*-dé*) et (*-fé*). De plus, s'il existe bien des noms dérivés en *-dé*, de valeur locative, susceptibles d'apparaître dans toutes les positions assumées par des nominaux, par contre, les noms en *-fé*, vu qu'ils ne sont en rien remarquables par leur fréquence, doivent être considérés comme des noms composés dont le second élément, *-fé*, est le complété : *difé* « les affaires concernant les enfants », *glnèfé* « les affaires concernant les femmes ». Or les syntagmes qui apparaissent en position postprédicative et qui sont marqués par *fe* comportent nécessairement un premier élément qui est formellement un lexème radical et un second élément, *fe*, tonalement neutre.

En considérant donc les syntagmes en *de* et *fe* comme des compléments dont les morphèmes sont des postpositions gérondives, nous donnons une interprétation qui rend compte de leur position spécifique postprédicative, de leur tonalité qui n'est pas celle de nominaux dérivés, enfin de leur originalité sémantique.

Les compléments indirects ainsi marqués traduisent un résultat dans lequel s'achève le procès exprimé par le verbe conjugué. Le morphème *de* ajoute une nuance locative, ce qu'il est important de noter car cette même nuance caractérise les noms dérivés en *dé*. Il est possible que la postposition *de* soit transposée d'un lexème dont le nom correspondant n'existe plus dans l'état actuel de la langue, mais qui ne subsiste que dans deux fonctions bien caractérisées, celle d'un dérivatif nominal et celle d'une postposition gérondive.

a bárà nǒ /sìgádè/ dóbirikà « il a pu /aller/ à Dubréka », mais avec *wá* « vouloir », on aura : *a wámà /sìgáfè/ dóbirikà* « il veut /aller/ à Dubréka ». *sǒñé gbégbè ná bé, ñ mú nǒmà /yè màsádè/* « nombreux crocodiles sont ici, je ne peux /nager/ » ; *ñ tàgáxi, ñ mú wámà /yè màsáfè/* « je suis fatigué, je ne veux pas /nager/ ».

a bárà a nátá sìgáfè bóké il s'est-mis-dans-l'idée (*nátá*) d'aller à Boké.

i bà .bá kélímà fàxádè son père est-sur-le-point (*kélímà*) de mourir.

diméé bál báxi kákádè ná la balle des enfants vient-de (*báxi*) s'accrocher là.

wó bá géré màsófè cessez (*bá*) de faire la lutte.

a bárà máxǎrì, í xa bá yókáyǎxè táláfè il a demandé, que tu cesses d'arracher le manioc-vert.

e dǎxǎxi ñigé kátádè ils sont-là à garder les bovins.

a sìgáxi a xa sǒe màdǒdè il est parti faire-paître son cheval.

a sìgáxi sáli sùxúdè kǒdé bǔmà il est parti attraper la prière (*sáli*) sous le fromager (...faire sa prière...)

a bárà sigá túgí sègéfè « il est parti couper des régimes-de-palmes » ; on pourrait employer *sègéfè* ou *sègédè*, mais le premier implique qu'il est parti couper des régimes essentiellement pour son propre profit. De même, « il est sorti chercher de la nourriture » sera *a minixi dǒsé fédè* ou *a minixi dǒsé féfè*.

t̄yí d̄ax̄xi sófè bé la défense est posée d'entrer ici (il est défendu d'entrer ici).
e k̄k̄l̄ r̄ásàl̄ax̄m̄à sigáfè bá ma ils font glisser le bateau (*k̄k̄l̄*) pour aller à la mer.

§ 194 Emploi gérondif de la postposition *ra*

Nous avons noté quelques emplois gérondifs de la postposition *ra*. Par comparaison avec les compléments précédents marqués par *ra*, ceux-ci se distinguent par le fait que l'élément régi par *ra* est un lexème bivalent qui se présente sous sa forme radicale. Ils expriment la manière selon laquelle s'accomplit le procès :

a f̄am̄à a gir̄à il viendra en courant.

e bir̄í sigá ná f̄al̄ar̄à ils en sont tous venus à dire cela .

e bir̄í náx̄à d̄àgi e s̄ébé m̄àsér̄à tous sont passés (*d̄àgi*) en montrant leur force.

a náx̄à d̄àgi yí w̄èȳéyi f̄al̄ar̄à a nḡã be il est passé en disant ces paroles (*w̄èȳéyi*) à sa mère.

§ 195 *Syntagme relationnel à valeur distributive*

Dans le cadre du syntagme relationnel, se situe un type particulier de syntagme. Il est caractérisé par un monème *ó* placé entre les deux formes du même nom, ce dernier se présentant sous sa forme radicale. *a k̄al̄ùk̄al̄ù t̄émù ó t̄émù* « il blague tout le temps », le nom étant *t̄émù* « le temps », « le moment ». Nous avons également relevé : *b̄éré ó b̄éré* « toutes les fois » ; *ki ó ki* « de toutes les façons » ; *k̄ùȳèb̄á ó k̄ùȳèb̄á* « à chaque aurore » ; *l̄ó .x̄á ó l̄óx̄á* « chaque semaine ».

LES ADVERBES

§ 196 Sont rangés dans la classe des adverbes des monèmes autonomes dont la position dans l'énoncé est la même que celle des syntagmes relationnels. Ils sont caractérisés par des tons spécifiques, au même titre que les noms. Ils ne posent pas de problèmes particuliers et nous nous contenterons d'en donner un inventaire. Nous n'insisterons que sur les adverbes de valeur itérative. Nous les groupons en catégories sémantiques pour faciliter l'exposition, étant entendu que ces catégories ne sont pas formellement justifiées.

§ 197 *Les adverbes de temps*

t̄ó « aujourd'hui », *t̄iná* « demain », *x̄oró* « hier ». *t̄iná* apparaît dans le syntagme *t̄ináb̄or̄à* « après-demain » ; les jours suivants sont désignés par *t̄ináb̄or̄à x̄ábi* « ce qui est derrière après-demain », « le surlendemain » et *t̄ináb̄or̄à nḡã x̄ábi* « ce qui est derrière la mère du surlendemain ». On trouve la même série avec *x̄oró* « hier » : *x̄orób̄or̄à* « avant-hier », *x̄orób̄or̄à x̄ábi* « ce qui est derrière avant-hier », *x̄orób̄or̄à nḡã x̄ábi* « ce qui est derrière la mère d'avant-hier ».

ȳã, ȳák̄ós, ȳák̄ósi répondent à « maintenant », « tout de suite ».

L'ordre dans les années est distingué de la façon suivante : *t̄òf̄aré* « cette année », *ȳal̄á* « l'année dernière », *nímá* « l'année prochaine ». *ȳal̄àb̄ó .r̄è* « l'autre de l'année dernière » correspond à la seconde année antérieure.

Enfin, trois adverbes que nous n'avons relevés que dans des énoncés négatifs : *sídé* « pour le moment », *kòré* et *sónǎ* « désormais ». *tàliè mú nú xúgbò sídè* « les gourdes ne sont pas grosses pour le moment » ; *tigè mú ná kòré* « le charbon-de-bois n'est pas désormais » (il n'y a plus de charbon de bois), *a mú ná kóló sónǎ* « il ne sait pas cela désormais » (il ne sait plus cela).

Dans le cadre des adverbes temporels, nous signalons le syntagme *kéréńà*, formé par *kéré* « un » et la postposition *ra* ; il répond à « aussitôt » : *ń a dǎxómà kéréńà* « je le poserai aussitôt ».

§ 198 *Les adverbes de lieu*

Les monèmes ayant une valeur locative et occupant la position d'adverbe sont au nombre de trois : *měni*, *bé* et *ná*. Nous avons déjà eu l'occasion d'en parler à propos des pronoms démonstratifs (§ 132). Nous avons vu que *ná* se comporte comme un nominal de valeur locative indéterminée et s'oppose au pronom *yi*, mais il apparaît comme monème autonome dans des énoncés du type *a náxà só ná* « il est entré là ».

bé est attesté dans divers énoncés où il figure soit comme monème autonome, soit comme nominal. Il est adverbe dans : *i mágòrò bé* « prends place ici », *i námà fá bé kòré* « ne viens plus ici désormais ». Par contre il assume une fonction nominale dans les énoncés suivants : *e bǎrà díǎ bé ma* « ils ont-l'habitude-de-venir ici » où *bé* est le terme dépendant d'un syntagme relationnel en *ma* qui commute par exemple avec *e bǎrà díǎ yi kírǎ ma* « ils ont-l'habitude-de-venir par ce chemin ». De même il assume la fonction d'objet dans *a bǎrà bé lí* « il a atteint ici » (il est arrivé ici), commutant avec *a bǎrà xùrè lí* « il a atteint la rivière ». Signalons enfin le nom dérivé *békáé* « les gens d'ici ».

měni fonctionne comme un adverbe : *a ná měni* « il est là-bas », *ń měni* « arrête toi là-bas », *a bǎbáé kéli měni* « ses ancêtres sont venus de là-bas ».

Il existe un monème *ba* qui le plus souvent vient élargir les adverbes *měni* ou *bé*, ou qui, quelquefois, figure seul : *sigá mǎnibà* « vas là-bas », *fá bǎbà* « viens ici », *wó ñéré ba* « marchons », *wǎ yi lí ba* « laissons celui-ci ». Son occurrence en susu est très faible et ne nous permet pas de statuer sur son sujet.

§ 199 *Les adverbes à valeur de quantité*

Il y a peu d'adverbes de quantité. Nous n'avons relevé que *dódóróti* « un peu », *há* et un syntagme *ǎgbérà* ou *ǎgbégbérà*.

há est énoncé sur un ton très élevé et la voyelle peut être très allongée. Cet adverbe pourrait être classé aussi dans les adverbes itératifs que nous verrons par la suite. *xèlí ná bé há* « des antilopes sont ici beaucoup ».

Il est difficile d'expliquer la forme *ǎgbérà*. Il y figure incontestablement la postposition *ra*. L'autre segment peut être constitué soit par *agbè* « le sien », soit par le nom transposé de *gbó* « être grand et gros » : *i xa bǎrè wǎwómà ǎgbérà* « ton chien aboie beaucoup ».

§ 200 *Les adverbes interrogatifs*

Les adverbes interrogatifs sont au nombre de trois : *mídé* « où ? », *yèri* « combien », *dí* « comment ». *i bǎrixì mǎdè?* « tu es né où ? » ; *i ñé yèri tǎfàré?* « ton âge, combien cette année ? » ; *i xǐlí dí?* « tu t'appelles comment ? ».

§ 201 *Les adverbess itératifs*

Les adverbess itératifs présentent deux caractéristiques importantes. D'une part ils sont énoncés sur un registre plus haut que la normale et la voyelle peut être prolongée pendant un temps assez long ; ces deux procédés d'intonation sont courants dans le langage impressif des Susu. D'autre part, du point de vue morphologique, certains adverbess sont des formes redoublées, d'autres ont une structure CVC 'qu'ils sont les seuls à présenter parmi les monèmes du susu.

Ils ont une valeur d'insistance et d'emphase qui porte sur l'idée exprimée par le verbe avec cette particularité qu'ils s'appliquent à un verbe ou à quelques verbes auxquels ils sont sémantiquement liés. Nous mettons ceux-ci en regard des adverbess ; il n'y a pas de traductions adéquates de ces monèmes.

gbé.li « être rouge » ; *yí dǒmá gbélixi bótébóté* « ce boubou est très rouge ».

dúdú « être silencieux » ; *a dǔdǔxi búdú* « il est très silencieux ».

gi « courir » ; *a a gímà búgúbúgú* « il court beaucoup ».

gbák : nous n'avons trouvé qu'un seul exemple, dans un conte, où il marque une distribution : *ngbè gbák, igbè gbák, agbe gbák* « le mien / le tien / le sien / ».

dǒ « manger » ; *a bǎrà a bǎdè dǒ gbík* « il a mangé son riz d'un trait ».

xǐbèli « être froid » ; *a xǐbèli gbilǐgbilǐ* « c'est très froid ».

gbúdú, variante de *búdú*.

fǎró « être noir » ; *a fǎró dik* ou *a fǎró dikidiki* « c'est très noir ».

fétéfété, ñ fá ñ ma dǒ.ni sǒs « je viens (*fá*) juste de récupérer ma dette (*dǒ.ni*) » ; l'adverbe implique « juste », « avec difficulté », « au dernier moment ».

féu ou *féuféu* est moins spécialisé sémantiquement que les précédents : *a bǎrà a dǒ féu* « il l'a mangé entièrement », *a bá ná féuféu* « enlève-le de là entièrement ».

fixé « être blanc » ; *yí dǔgi fixé fùè* « cette étoffe est très blanche » ; *i bǒñé fixéxi fùè* « ton cœur est très blanc » (ta conscience est tranquille).

wúlé « mentir » ; *i wúlé fús* « tu as menti beaucoup ».

tǒdi « refuser » ; *ñ tǒdi kós* ou *ñ tǒdi kósi* « je refuse obstinément ».

kéli « sortir », « se lever » ; *a náxà kéli kúsi* « il s'est levé en sursaut » ; le monème *kús* constitue à lui seul un énoncé employé pour chasser les poules ou les chiens.

bólǒ « rompre » ; *a bólǒ páti* ou *a bólǒ páti* « il l'a rompu d'un coup ».

lúgá « être rassasié » ; *a náxà lúgá pé* « il est rassasié tout-à-fait ».

ñǒ « finir » ; *a bǎrà ñǒ pit* « il a fini totalement ».

búlá « éclater » ; *kóre búlámà pó* « le ciel va éclater fort ».

a náxà a yá rásigà pǒ « il a lancé son regard (*yá*) très loin » ; *a náxà ná xáni pǒ* « il a transporté celui-là loin ». Il existe une variante de *pǒ* qui est *pǒpǒsá*.

bàná.nì ná má.kiti pótéké « des bananes sont au marché beaucoup » ; *pótéké* correspond bien à l'expression « en pagaille » qui a son origine chez les tirailleurs.

ték n'est pas sémantiquement spécialisé ; *a wáxi dǔtǔfè a ma ték* « il est-sur-le-point (*wáxi*) de le saisir juste » ; *a ná a lifè ték* « il est juste en train de l'atteindre » ; *a ná a rásǎxǎfè ték* « il est juste en train de le piquer » ; *fá yáyí ra ték* « viens à midi juste ».

lúgá « être rassasié » ; *a lúgá tǎp* « ils sont bien rassasiés ».

§ 202 *L'adverbe assertif dé*

Cet adverbe est souvent énoncé avec une certaine emphase. Nous l'avons relevé surtout dans des énoncés dont le verbe est à l'impératif ou au désidératif :

a fúráxì dé il est malade.

i námà a b̀̀b̀́ dé ne le frappe pas.

a x̀́rínà x̀́rà dé lis (*x̀́rà*) l'essentiel de lui.

ń mú s̀́sámà dé je n'oserai pas.

§ 203 *L'adverbe assertif né*

x̀́rìyè bírì a xa d̀́sè bírímà né tous les écureuils enfouissent (*bírímà*) leur nourriture.

wó fá gèrè ma né mettez-vous à la lutte.

i nú k̀̀k̀̀lòk̀̀fè s̀́xú, a i b̀̀l̀̀x̀̀s̀̀lè b̀̀l̀̀mà né si tu attrapes une mante, elle coupera certainement ton doigt.

wđ ma f̀́rìé a r̀́b̀́m̀́ ná k̀́i né nos ancêtres agiront de cette manière (il s'agit d'un acte d'un vivant qui engage ses ancêtres).

CHAPITRE IX

LES PROPOSITIONS

INTRODUCTION

§ 204 Nous avons décrit jusqu'ici les unités lexicales en tant qu'unités composantes d'un énoncé. Ces combinaisons constituent à leur tour des unités plus vastes auxquelles nous réservons le terme de propositions. Si l'on définit une proposition comme l'ensemble d'un syntagme prédicatif et des expansions éventuelles qui le complètent, on observe que les énoncés du susu présentent trois types d'arrangements. Les uns n'ont qu'une seule proposition ; elle est dite indépendante. D'autres sont constitués par un certain nombre de propositions de fonction et de statut identiques ; on a affaire à une construction paratactique comprenant une succession de propositions. D'autres enfin ont deux propositions telles que l'une d'elles est un noyau nécessaire à l'énoncé alors que l'autre en est une expansion ; on a affaire cette fois à une construction hypotactique, l'une des propositions étant subordonnée à l'autre et marquée par un monème caractéristique.

Ces trois types peuvent être symbolisés ainsi, P représentant une proposition :

- (1) P : une proposition indépendante,
 - (2) P+P.. : plusieurs propositions coordonnées,
 - (3) P/P' ou P'/P ; deux propositions dont l'une, P', complète la proposition P.
- Nous allons examiner successivement les réalisations de ces trois types.

LA PROPOSITION INDÉPENDANTE

§ 205 La structure de la proposition indépendante est représentée par un syntagme prédicatif muni de ses expansions, objet et complément indirect. De nombreux exemples ont été donnés de cette structure au cours des chapitres précédents et il n'y a pas lieu d'y revenir. Nous voudrions seulement insister sur quelques points particuliers. L'un d'eux concerne des monèmes que nous appelons des particules modales ; il est légitime de les traiter ici car elles ne s'appliquent pas à une unité de la proposition, mais à celle-ci dans son ensemble. Les autres points se rapportent à des idiotismes du susu où figurent soit le lexème *ná* « être », soit des formes en *xi*, donc des permansifs, mais sans qu'ils assument une fonction prédicative. Nous examinerons enfin l'étendue des propositions indépendantes.

§ 206

Les particules modales

Les particules modales sont des morphèmes qui ajoutent une détermination particulière qui porte sur l'ensemble de la proposition, et non sur une unité particulière de celle-ci. Elles ne doivent pas être confondues avec les adverbes, ni avec les particules adnominales, car leurs latitudes de combinaison sont différentes.

§ 207 La particule *sǎ*.

Certains informateurs l'ont rattachée à *sigá* « partir ». Cette relation est possible car le ton modulé montant peut provenir de la réduction d'un disyllabe ayant une séquence bas-haut ; de plus, *sǎ* a une valeur de déplacement.

e náxà sǎ só tǎ ndě ils sont entrés dans un village.

a náxà sǎ sùxú xùré ndě ma il a atteint un marigot.

Dans les deux exemples suivants, *sǎ* a la possibilité de commuter avec *sigá* : *sǎ yé ndě bá ní be xùré* « va puiser (*bá*) un peu d'eau pour moi au marigot », *sǎ a fǎlá a be* « va dire cela à lui ». Toutefois avec *sigá*, nous aurions plutôt : *sigá yé ndě bǎfè ní be xùré*, *sigá a fǎláfè a be*.

a sǎ a xúi ráminì « il fait-sortir sa voix » ; *sǎ* ajoute l'idée que la voix sort de loin.

a xa dié sǎ a mámèmà « ses enfants l'attendront » : ils partiront pour l'attendre, ils l'attendront là-bas.

La particule est donc fixe dans sa position. Elle occupe la place de ces morphèmes d'aspect préfixé qui constituent avec la base radicale un signifiant discontinu.

§ 208 La particule *mǎ*.

Cette particule se situe soit après le sujet, soit en fin d'énoncé. Elle implique une répétition.

a mǎ náxà dàgi il est passé encore.

a náxà fidi mǎxi ra mǎ il est devenu (*fidi*) une personne de nouveau (se dit d'une personne qui s'était changée en animal et qui revient à sa forme première).

ní tó kirá ndě kólóxi, nánà ní rákisixi mǎ comme (*tó*) je connaissais un truc (*kirá*), cela m'a sauvé encore.

i mǎ xa yókà rábòrò fais-pourrir le manioc encore.

§ 209 La particule *tú*.

Cette particule apparaît en fin d'énoncé ou après un nominal, quelle que soit sa fonction, élargi par *nǎ*. Elle implique à la fois des valeurs d'exclusivité et de continuité.

xònié fúdéyínà tú dǎxi les oiseaux ont mangé le fonio exclusivement.

ní ma siénà tánáé bárixi (ce sont) mes chèvres (elles) seules (qui) ont mis bas ceux-ci.

i sígi sámà tú tu ne fais que chanter (litt. poser des chants).

a xili xúrúmà tú son nom décroît sans cesse (sa réputation...).

§ 210

Propositions comportant le monème ná

Le segment *ná* répond à « être » dans un sens très général. Il est défectif dans sa conjugaison car il ne se combine pas avec toutes les modalités verbales. Il n'apparaît que dans deux formes relevant de l'indicatif et de l'hypothétique, *a ná bé* « il est ici », *a nú ná bé* « il était ici » ; il admet également la négation *mú* : *a mú ná bé* « il n'est pas ici ».

L'expression de l'identité mérite de retenir l'attention. L'identité s'exprime en effet en susu par une tournure particulière : *démá ná a ra* « c'est un bavard », litt. « un bavard est avec lui » ; *démá ná i ra* « tu es un bavard », litt. « un bavard est avec toi ». La proposition se réduit donc à un syntagme prédicatif suivi d'une expansion telle que le terme régi par la postposition *ra* est un pronom représentant la personne ou la chose concernée. On aura de même *démá ná e ra* « ce sont des bavards » ; *démá ná í ra* « je suis un bavard ». Ces formes sont toutefois théoriques dans la formulation que nous venons de leur donner, car les Susu les énoncent toujours avec certaines contractions. Ainsi *démá ná a ra* se prononce [*démá ná.rà*] ; *démá ná í ra*, [*démá ná.í.rà*]. Les contractions réalisées sont telles que l'identité des éléments en présence tend à disparaître au point que la forme [. . .*ná.ra*]. chez certains locuteurs, traduit invariablement l'identité, quelle que soit la personne du pronom régi. Ils ont alors recours aux pronoms élargis d'une particule adnominale, *ítà* et *itá* : *ítà démá ná a ra*, *ítá démá ná a ra* « toi c'est un bavard », « moi c'est un bavard ».

Avec la négation *mú*, il se produit également une contraction, mais elle ne nuit pas comme précédemment à la compréhension littérale. *démá mú ná a ra* « ce n'est pas un bavard » est énoncé [*démá má.rà*].

§ 211

Amuïssement du verbe

Le seul élément de fonction prédicative qui dans certains cas puisse être amuï est le monème *ná* que nous venons de voir.

Tout d'abord à l'aspect ponctuel. Nous avons vu que la forme de cet aspect est un syntagme de structure massive, *a ná sigáfè*. Nous avons relevé plusieurs énoncés où le verbe *ná* est absent. La présence du gérondif en *fe* ne nuit pas à la compréhension : *dimédí bèréfè búl ra* « les enfants jouent à la balle ». *e múxú yðkéfè* « ils ne nous quittent pas des yeux » (*yðké* « ne pas quitter des yeux ou d'un pas », « épier », « talonner »), *gínéé kási búlúxúfè* « les femmes écrasent les arachides ».

L'amuïssement de *ná* se produit également après le morphème de négation *mú* sans qu'il y ait altération de sens. *i bðté mú ná a be* ou *i bðté mú a be* « l'égard envers toi n'est pas par rapport à lui » (il n'a pas d'égard pour toi). Dans un conte, à propos de Fafasara, un malin génie, nous relevons : *a kélímà a sígá*, *a mú kórè ra*, *a mú búxí ra* « il se met à se suspendre, il n'est pas au ciel, il n'est pas sur terre ». Un proverbe : *kákirà mú kulé be*, *kónó a xéré a wásá* « une malle n'est pas pour le singe, mais ses abajoues lui suffisent ».

Le monème *ná* peut enfin être omis quand le sujet est élargi par le morphème de valeur emphatique *nā* : *múxú xa xé bááyínà yí kí* « les limites du champ (*xé*) de nous sont de cette façon » (voici les limites de notre champ) ; *sùbègáblnà yí kí* « voici des traces ».

d'animaux » ; *náénà mǎgèdī ra* litt. « ceux-ci avec des fils de chef » : « ceux-ci sont des fils de chef ». En l'absence du morphème *nā*, le verbe *ná* réapparaît : *náé ná mǎgèdī ra* . *yí sùbénà nígé ra* « cette viande, c'est de la vache », ou *yí sùbé ná nígé ra*.

§ 212

Permansif sans fonction prédicative

Les formes verbales en *xi* ou formes du permansif qui ont été considérées jusqu'ici comme assumant une fonction prédicative peuvent apparaître sans cette fonction. Le fait est assez rare mais nullement exceptionnel. Elles constituent alors avec un nom un syntagme qui ne répond pas aux structures des syntagmes secondaires qui ont été décrites. Il s'agit en effet d'un syntagme épithétique tel que la forme en *xi* succède au nom bien qu'elle le complète.

Soit la proposition *yéré mǎbàràtǎxìnǎ sigámá ná kí* « le lièvre s'étant échappé partira ainsi ». Deux critères permettent d'établir que *mǎbàràtǎxi* n'a pas de fonction verbale au même titre que *sigámá*. D'une part la présence du morphème adnominal *nā*, lequel ne saurait se suffixer à une forme verbale ; d'autre part, si *mǎbàràtǎxi* avait une fonction prédicative, ce verbe et *sigámá* seraient coordonnés. Or la coordination entre deux propositions suppose nécessairement que le sujet figure devant le second verbe. En construction paratactique, l'énoncé serait : *yéré mǎbàràtǎxi, a sigámá* « le lièvre s'est échappé, il partira ». Il n'y a pas lieu de supposer que l'énoncé précédent, à deux termes prédicatifs, soit à l'origine de celui où le permansif fonctionne comme épithète, car nous trouverons plus loin des exemples où le permansif complète un nom en fonction d'objet.

Voici deux autres exemples analogues au premier. *ségétélé wúyáxi fámà bédé mǎxá-nidè* « les jeunes gens, nombreux, viendront transporter la terre » . *í ma gémé wólǎxi bǎrà fúlá wúri ra* « ma pierre, jetée, a manqué l'arbre ».

Dans les exemples qui suivent, le nom complété par un permansif assume une fonction autre que celle de sujet. *í sǎxǎ náxǎ wá / bǎnǎ . nibilí fǎxǎxi gbálǎtǎfè* « mon oncle voulait / arracher le bananier mort » . *ná kǎkírǎ mǎbǎbǎ / látúmá wúyáxi ra* « cloue cette caisse / avec des pointes nombreuses ». Dans ces exemples, il y a encore deux signes de formes verbales, mais le permansif n'a pas de fonction prédicative, il complète en fonction d'épithète un nom de fonction objectale ou relationnelle. Ce sont précisément des exemples de ce type qui nous interdisent de considérer les énoncés où le permansif a un emploi épithétique comme des constructions stéréotypées transposées de constructions paratactiques où le second sujet ne serait pas exprimé.

Il est toutefois des cas où le permansif pourrait s'expliquer ainsi : *e bǎrà sùbèé tó / rádǎxi bú . rǎyí ma* « ils ont vu du gibier / dispersé dans la brousse ». On pourrait admettre dans cette dernière construction, que le permansif a une fonction prédicative, mais qu'il y a disparition du terme sujet représentant *sùbèé*. De même : *e a ngǎ fùré ná atǎ fùré lú / sǎxi ná* « on laissa (*lú*) le cadavre de sa mère et celui de lui / étendus là ».

Parmi les formes verbales, seul le permansif jouit de cette propriété de fonctionner comme prédicat ou comme épithète. Il faut toutefois considérer que sa fonction primordiale est celle de prédicat. Les exemples où il apparaît comme épithète sont rares, mais ils sont néanmoins compris de tous les locuteurs avec lesquels nous avons travaillé.

Faut-il voir dans cette construction une influence de l'emploi de l'adjectif français sur une langue qui n'en possède pas ? L'état de nos connaissances ne nous permet pas encore de le dire. Nous avons préféré de toute façon considérer l'emploi épithétique du permansif comme anormal, plutôt que d'introduire dans les fonctions secondaires un autre type de syntagme où un nom, comme premier élément, serait complété par un permansif, comme second élément.

§ 213 *Étendue des propositions indépendantes*

La proposition indépendante est constituée par un syntagme prédicatif et par un ou plusieurs syntagmes relationnels. Il ne peut y avoir qu'un seul terme assumant la fonction verbale. Par contre, l'étendue de la proposition est variable du fait que les éléments assumant les fonctions nominales peuvent s'accroître en nombre. Les exemples qui ont été donnés jusqu'ici montrent généralement un seul nominal pour chaque terme syntaxique, ce qui représente le schéma le plus simple. Mais celui-ci peut être étendu soit en augmentant le nombre des termes relationnels, soit par concaténation des syntagmes complétifs, soit par coordination.

§ 214 Il semble que le chiffre optimal pour les compléments indirects soit de deux. Les propositions où se succèdent trois compléments sont possibles, mais assez rares. Le type le plus fréquent se présente donc ainsi : *fá / yé ra / ní be* « viens / avec de l'eau / pour moi » ; *xàlùmá xǎyí mú nǎxì / minidè / yilí ra* « la tête de l'hyène ne peut pas / sortir / du trou ».

Lorsqu'il y a trois compléments ou encore deux et un adverbe, l'un des compléments ou l'adverbe se situent en début de proposition : *kùè dǎxé ra / e náxà miní / sigáfè / bú.rǎyí ma* « au reste de la nuit / ils sont sortis / pour aller / en brousse » ; *lǒfàré xǎgbílēyí / ní sigámà / xé sádè / ní bà.bánà be* « au retour de l'année / j'irai / faire les champs / pour mon père » ; *xòró nùmàré / a bára ñátgú / ní ma / tǎ kǔi* « hier soir / il a envoyé en commission / moi / dans le village. »

§ 215 La concaténation des syntagmes complétifs est un autre moyen d'étendre les termes nominaux de la proposition. Il s'agit d'une subordination progressive des éléments. Un exemple caractéristique est le suivant : *kùrèdì kélíxì / míxí fǎxáxì rǎxùnùsèrì sàràdè* « la petite tortue vient d' / acheter le médicament-pour-réveiller les gens morts » : *sàràdè* est complété par *rǎxùnùsèrì*, lui-même complété par *míxí* que complète *fǎxáxì*. Voici un autre exemple : *ní bà.bá xa mà.lé sítémùí / bára lí* « le moment de planter le riz du père de moi / est arrivé » ; *yénábù xa móri xa sáliyirè ná a ra* « c'est le lieu-de-prière du mari de Yenabu ». Il semble que le type optimal soit de trois unités : un nominal est complété par un second nominal et le syntagme complétif qui en résulte est à son tour complété par un troisième nominal. Comme syntagme de structure lexicale, nous donnerons l'exemple de *kòrtèbàlàbǎbǎé : í bára kòrtèbàlàbǎbǎé xúi mé?* « tu entends le bruit des Périophtalmes ? » ; il s'agit d'une espèce de poissons amphibies dont la désignation se décompose ainsi : celui qui frappe (*bǎbǎé*) le xylophone (*báláyí*) des nasses (*kòrté*).

§ 216 Alors que l'étendue de la proposition par succession de compléments indirects ou par concaténation d'un syntagme complétif est limitée, par contre l'étendue par le

procédé de la coordination ne connaît pas de limites linguistiques. Le morphème de coordination le plus largement attesté est *nū*; il faut ajouter *wàlá*, *wǎ* ou *ká* répondant à « ou », enfin *yó* dont le rôle est impressif.

Au paragraphe 65 nous avons symbolisé le syntagme coordinatif par a+a, b+b. Il peut donc apparaître un syntagme coordinatif en position de sujet ou en position d'objet; le nombre des éléments coordonnés est indifférent. Le syntagme relationnel pose de ce point de vue un problème particulier.

1) Le syntagme coordonné de fonction subjectale est le plus courant. Il permet de faire valoir qu'il y a plusieurs sujets.

gínéé nū díméé / ná mà .lé ráxirifè les femmes et les enfants sont en train de lier le riz.

lègé nū páni wúyáxi / kúidàxàxi tébili ra les Calebasses et les bols nombreux / sont empilés sur la table.

e nū a xa gíné / náxà fálá ná xàbúi be « lui et sa femme / ont parlé à ce forgeron » : le susu exige que le pronom sujet dans ce cas particulier soit au pluriel.

màgé yó / yèlié yó / gárágé yó / didi bà .bá nū a ngǎ yó / náé wáxi nánà xǎ « le chef / les griots / le cordonnier / le père du petit et sa mère / ils veulent cela même » : la coordination est ici marquée par *yó*. Ce monème répond également à « oui ». Ce procédé de coordination a une valeur impressive que n'a pas le procédé en *nū*. Dans les énumérations longues, *yó* est utilisé de préférence à *nū*, mais *yó* apparaît également dans un syntagme à deux termes : *nígé yó / kòyí má yó / e firí náxà náé rálà xàbúi xǎyí* « le bovin / le chasseur eux deux (*firí*) rencontrèrent ceux-là (*naé*) à la demeure du forgeron ». Lorsque la coordination est assurée par *yó*, le sujet est repris par un pronom, alors que ce n'est pas le cas lorsque *nū* est utilisé.

2) Toujours dans le cadre du syntagme de fonction subjectale, on remarque certains cas où il y a une rupture de construction, c'est-à-dire qu'une partie du syntagme coordonné est reprise en fin de proposition dans les conditions attestées par les exemples :

nèlèxèfòri ndě sàbàtíxi / tǎ i / e nū a xa mǎri « une vieille femme s'est installée / dans le village / elle et son mari » ; le syntagme coordinatif final, qui assume la fonction de sujet, comprend deux éléments, le pronom pluriel représentant les deux personnes impliquées et le second élément coordonné.

xéménà lú ná / e nū a gíné (c'est) l'homme (qui) est là / lui et sa femme.

yèxé kéréna bàmà / ségétélá xǎtǎyí ra / a nū mà .lé búsalí kéré « un mouton sera enlevé / pour le repas des jeunes gens / lui et un boisseau de riz » ; le premier élément est repris ici par le pronom du singulier et non celui du pluriel, mais cette phrase nous a été donnée par un informateur qui avait quitté le pays susu depuis plusieurs années.

3) Lorsque le syntagme coordinatif assume la fonction objectale, on retrouve les mêmes caractéristiques, ou bien séquence des éléments coordonnés, ou bien rupture de construction avec rejet d'éléments coordonnés.

ná fé náxà / màgé nū a xa mǎxié / kúibirà cette affaire embarrassa / le chef et les gens de lui.

wǎ mǎnimà tiná, wǎ xa / séxé nū ñò .gé birí / málà xé tàgi nous sortirons demain, (pour) que nous rassemblerions / toutes les herbes et les saletés / au milieu du champ.

kódé náxà kéu xa gíné, a xa sǎ / atǎ kóbòlé ndě / bá / nū a sǎké nū a bólé le fromager

dit à la femme de Keu, qu'elle vienne enlever / un peu d'écorce de lui / et des racines de lui et des brindilles de lui.

4) Il nous reste à examiner les cas où le terme régi d'un syntagme relationnel est représenté par un syntagme coordonné, cas qui doivent être distingués des séquences de relationnels qui ont déjà été rencontrées dans des exemples. A vrai dire, la présence d'un syntagme coordonné dans cette position est assez rare. Dans le langage courant cette construction n'est guère employée ; nous ne l'avons trouvée que dans des parties initiales de contes qui répondent à une formulation typique ou éventuellement dans le corps de quelques contes.

Voici deux formules de présentation de contes : *ń sǎ sùxú / yèré nū xàlùmá ma*. On énumère généralement pour commencer les personnages qui apparaissent dans l'histoire : litt. « je suis venu attraper (*sùxú*) / le lièvre et l'hyène ». Dans l'exemple suivant, le complément n'est pas marqué par une postposition, mais il est constitué par trois éléments coordonnés par *yó* : *ń sǎ sùxú / yèré yó / xàlùmá yó / bàràtè yó* / « j'ai attrapé / le lièvre / l'hyène / la panthère / ». Enfin, un exemple où il y a rupture de construction : *e náxà sǎ a fálá / màgè bε / e nū gárágé ndě / nū yèlí ndě* / « ils allèrent parler / au chef / à lui et à un cordonnier / et à un griot / ».

SUCCESSION DE PROPOSITIONS

§ 217 Une même phrase peut être composée de plusieurs propositions. Celles-ci se succèdent selon deux types de structures syntagmatiques que nous appellerons, conformément à la terminologie d'usage, construction paratactique et construction hypotactique.

Dans le premier cas, il y a une succession pure et simple des propositions sans qu'aucune ne soit formellement dépendante d'une autre ; il s'agit donc d'un fait de coordination. Dans le second cas, au contraire, l'une des propositions contient un morphème spécifique qui n'entre dans aucune des classes analysées jusqu'ici et dont la fonction est de signifier que la proposition en question est dans une relation de détermination avec la ou les propositions non marquées.

Construction paratactique

§ 218 Dans ce type de construction, les propositions se suivent sans que l'une soit subordonnée à une autre. Il n'y a généralement pas de marque de coordination. *nū* n'apparaît jamais ici ; nous avons trouvé un exemple avec le morphème *ká* : *í gòrómà ká í mú gòrómà?* « tu descends ou tu ne descends pas ? ».

Si dans les cas les moins complexes il y a succession pure et simple des propositions, comme l'attesteront les deux premiers passages suivants, il existe toutefois des cas où la présence d'une forme verbale à l'hypothétique ou au désidératif implique une certaine relation de dépendance entre les propositions. Nous allons revoir ce fait.

Voici deux exemples, l'un étant tiré d'un conte, l'autre d'un texte ethnographique sur la construction d'une maison. Nous séparons les propositions par le signe (/), lequel correspond effectivement à une syncope dans le début du discours.

kùyé náxà íbà | e náxà e ñǎgú rábirà | e náxà só lá ndě | e náxà lí mēni màgé ngàdǎxúi | a bà. báfà dǎxúi ra | e náxà e dàtégè màgé be | e dǎxùséri ná a i | e dǎxúi ràyàlá.dá.xì fémà | màgé náxà : « ná láxì ñ ngàdǎxúi, ñ bà. bàdǎxúi » | e náxà e xa té sá | e náxà a sá | ná bólè ùrì, màgé ngǎ nū a bà. bá náxà e yá lí ná xǔmà | e firí birí yá náxà mìni | ná lá dǎxúie birí yá náxà rábò |.

le jour (*kùyé*) s'éclaircit / ils font-tomber (*rábirà*) leurs adieux / ils entrent dans un (autre) village quelconque / ils tombent là sur une aveugle mère du chef / son père-aussi c'est un aveugle / ils se présentent (*dàtégè*) au chef / leur médicament-de-la-cécité (*dǎxùséri*) est à lui / ils cherchent l'occasion de soigner (*ráyàlá*) des aveugles / le chef dit : « cela convient (*láxì*) à mon aveugle de mère, à mon aveugle de père » / ils disent qu'on pose du feu (*té*) / on le pose / la fumée des brindilles (*bólè*), la mère du chef et son père posent (*lí*) leurs yeux (*yá*) dessus / les yeux de tous les deux sortent / les yeux de tous les aveugles du village sortent /

ñ ma bàxi lí fǎlǎmà líná | kùyé íbà | wǒ sigámà ñ ma bàxi rákélidè | ñ bárà bédé gé | wúri bárà sègé | sèxé bárà xábá | lùlǎbǎ fámà | ñ bárà ráli e ma | e xa kúrú súbáhà | ségétélá wúyáxì fámà bédé màxánidè | yèxé kéréna bàmà e xǎtǎyì ra, a nū búselì kéré | bàxi xàlé ñǎmà líná | xàlábé xirifèná lúxì | xàlábèná xirimà | sèxéfà sámà a ma | ginègáli fámà a màsodé | kámúderi ná .dè rátlmà.

la construction (*lí*) de ma maison commence demain / le jour s'éclaircit / nous partons élever (*ràkélidè*) ma maison / j'ai creusé la terre / le bois est coupé / l'herbe est fauchée / le cordelier viendra / j'ai fait-toucher lui / qu'il vienne-tôt (*kúrú*) à l'aurore / les jeunes gens nombreux viendront transporter la terre / un mouton sera enlevé pour leur repas (*xǎtǎyì*) et un boisseau de riz / le mur de la maison sera fini (*ñǎ*) demain / les affaires d'attacher (*xiri*) les perches restent (*lú*) / les perches seront attachées / les herbes-aussi seront posées dessus / une troupe (*gáli*) de femmes viendra crépir / le menuisier montera la porte.

§ 219 Les deux passages précédents manifestent une certaine homogénéité dans les formes verbales qui appartiennent au narratif pour le premier, à l'indicatif pour le second. Les propositions se succèdent selon un ordre qui est conforme au déroulement de l'action. Il est toutefois des constructions paratactiques où une implication sémantique apparaît entre les propositions. C'est le cas lorsque l'une d'elles est porteuse d'une forme verbale au mode hypothétique ou au désidératif. Des exemples en ont été donnés aux paragraphes illustrant ces modes (§ 155 sq., 161).

On remarque que, lorsqu'une proposition contient une telle forme, elle n'est généralement pas seule à constituer la phrase, mais implique l'existence d'une autre proposition : *ñ mú nú gǎxì wèyédè, alá náxà ñ fé màgàri* « je n'avais pas fini (*gǎxì*) de parler, lui il a frappé mon côté » (..il m'a giflé) ; *ñ kéli témù ná, àbù mú nú wèyèyì fǎlǎxì sídè* « j'ai quitté au moment là, Abu n'avait pas encore fini sa palabre ». Dans les deux cas, une action est suspendue par une autre, ce qui est signifié pour la première par l'emploi du mode hypothétique (morphème *nú*). Il s'agit bien d'une construction paratactique, car chaque proposition, sous la forme donnée, peut constituer à elle seule un message. *ñ mú nú gǎxì wèyédè* signifierait « je n'avais pas fini de parler », étant entendu qu'il s'agit d'un fait relevant d'un passé très lointain. Dans les constructions hypotactiques que nous

allons voir, l'une des propositions est marquée au contraire par un morphème de subordination, et elle ne saurait constituer sous cette forme une proposition indépendante.

Il en est de même avec les formes du désidératif (morphème *xa*). Une proposition, ayant un verbe à cette forme, implique généralement une autre proposition : *á náxà yèlibáé fé, náé xa a bálímá* « il cherchait des griots, que ceux-ci le louent ». La proposition finale implique une valeur de finalité, mais la construction est bien néanmoins paratactique, car la proposition peut à elle seule constituer un message : *náé xa a bálímá* « que ceux-ci le louent », expression d'un souhait ou d'un ordre atténué.

Construction hypotactique

§ 220 Une construction hypotactique est caractérisée par une proposition marquée d'une certaine façon et une ou plusieurs propositions non marquées. Nous considérerons pour des raisons de commodité les cas où apparaissent deux propositions. La proposition marquée est un syntagme autonome puisqu'elle comporte un élément fonctionnel qui marque précisément son rapport à l'autre proposition. La proposition non marquée est un syntagme indépendant ; elle peut à elle seule constituer le message, l'autre proposition apportant une détermination complémentaire mais facultative.

Les indicateurs de fonction qui marquent la subordination de l'une des propositions entrent dans deux catégories. D'une part, l'on a le monème *nàxá* qui se classe avec les pronoms, d'autre part des morphèmes spécifiques qui sont les éléments fonctionnels des propositions marquées.

§ 221 Le pronom relatif *nàxá*.

Le monème *nàxá* présente les traits propres aux nominaux. Il admet la particule adnominale du pluriel : *nàxáé*. Il assume les fonctions syntaxiques imparties aux nominaux, dans quels cas il représente un nominal au même titre qu'un pronom. Il figure enfin dans des syntagmes complétifs, le plus souvent dans la position du complété. Aucun de ces traits ne se retrouve dans les autres morphèmes de fonction hypotactique ; il est donc légitime de le classer à part. Sémantiquement il correspond à ce qu'il est convenu d'appeler pronom relatif. Pour faciliter la traduction des exemples qui l'illustrent, nous le traduisons par « lequel ».

nàxá ní ma lóxé múñéxi, álá xa gbálóé dátégè lequel a volé (*múñéxi*) ma poule, que Dieu (lui) présente (*dátégè*) une catastrophe.

a xa míxié náxà kètòfílì, háké míxi gbó, náxá wáxi e xa díginè xòmà les parents (*míxi*) de lui étaient embarrassés, tellement (*háké*) les gens étaient nombreux, lesquels voulaient (*wáxi*) leur fille.

yáyá mú lǎxi míxi ra, náxá nǒmà ná yókáxé káládè Yaya n'a pas confiance en quel qu'un, lequel pourra (*nǒmà*) garder ce champ-de-manioc.

fé náxáé mú nǒdì ra, e ráfèxi ké. dì kǎi lesquelles des affaires ne sont pas la vérité (*nǒdì*), elles sont-pleines (*ráfèxi*) dans le livre (des affaires qui ne sont pas la vérité remplissent ce livre)

míxi náxá té sómà a déxábè ra, atǎnā a ràxùbèkì kóló lequel d'homme entrera dans le feu (*té*) avec sa barbe, lui il connaît la façon de l'éteindre.

diditá bára nèmú, a fé nàxǎé rábàxi xàbúi ndě ra l'enfant a oublié, il a fait lesquelles de choses à un certain forgeron (l'enfant a oublié les choses qu'il a faites à un certain forgeron).

i sùbé sòtò mǐdè, i nàxǎ fi ní ma di ma tu as eu la viande (*sùbé*) où, tu as donné laquelle à mon fils ? (où as-tu eu la viande que tu as donnée à mon fils ?)

mùxú kókó nàxǎ si yàlá, a mú báló nous avons planté (*si*) lequel de cocotier l'année-dernière, il n'est pas venu.

ń fǎxi bé mǎtódè né, xá ńǎdì ná a ra, wó nàxǎ fǎláxi ní ma xùimǎdǎgi be je suis venu ici vérifier (*mǎtódè*), si (*xá*) c'est la vérité, vous avez dit (*fǎláxi*) laquelle à moi par (*be*) l'interprète.

nǎé nǎxà a máxǎri, a kélǎxi ńámánè nàxǎ ma ceux-là demandèrent, il est venu de laquelle de région (ceux-là lui demandèrent la région d'où il était venu).

i yómǎ kúsi nàxǎ ma, i xirilú.ti mǐnimǎ nánǎ i tu méprises lequel de buisson, la corde (*lù.ti*) pour t'attacher sortira de celui-là (tu méprises le buisson d'où sortira la corde qui t'attachera).

En syntagme complétif, *nàxǎ* figure surtout en position de complété. Nous avons trouvé néanmoins quelques exemples où il assume la fonction de complément.

giné fǎ.fé nǎxà, xéméé xa gi, nàxǎ sǐgé nú só giné yǐré, a nánǎ giné fútúmǎ le père de la femme dit, que les hommes partent-en-courant (*gi*), le premier desquels entrerait (*só*) dans le lieu de la femme, il épousera (*fútúmǎ*) cette femme.

xàlúmǎ nǎxà yé fúrǎ, a fámǎ nàxǎ ifilidè yèrè ma l'hyène a chauffé (*fúrǎ*) l'eau, elle se mettra (*fámǎ*) au verser de laquelle sur le lièvre (l'hyène a chauffé l'eau qu'elle versera sur le lièvre).

§ 222 Les conjonctions de subordination.

Les morphèmes qui vont maintenant être examinés sont assimilables aux monèmes qui, dans d'autres langues, sont qualifiés de conjonctions de subordination. Il n'y a aucun inconvénient à adopter cette terminologie pour le susu.

§ 223 *bé.nù* et *sǎnù*.

bé.nù et *sǎnù* impliquent une valeur temporelle répondant à « avant que ». L'emploi de *sǎnù* nous semble limité à la région du Rio Pongo ; par contre *bé.nù* est connu et utilisé par l'ensemble de la communauté susu. La forme verbale de la proposition marquée est toujours au mode désidératif.

ńtǎ yi bǎtǎé bǎmǎ bé mǎfúrè, bé.nù kúmíkǎyi xa fá moi, je vais enlever (*bǎmǎ*) ces sacs ici, avant que le propriétaire-du miel n'arrive.

nǎ di tó mǐni dúníyé ma, a dé bǎ wèyèsǐgè nàxǎ ma, a nǎxà fǎlá « ní ngǎ tǎ.rá », bé.nù a xa fǎlá a be « ní ngǎ » « comme cet enfant sortait (*mǐni*) dans le monde, il fendit sa bouche pour laquelle de première-parole (*wèyèsǐgè*), il énonça « aînée de ma mère », avant qu'il énonce « ma mère » (...la première parole pour laquelle il fendit sa bouche : énonça...) : il s'agit de la déception exprimée par une coépouse stérile, aînée de surcroît, lorsqu'elle entendit les premières paroles que lui adressa l'enfant de l'autre et qui étaient « aînée de ma mère », et non pas, comme elle l'attendait, « ma mère ».

bé.nù est attesté également dans des syntagmes sans terme verbal, *a bárà tĩ fáfè*, *bé.nù xĩ sàxá* « il a accepté ce venir, avant (qu'il y ait) trois jours » ; *a bárà yókà sí, álò bé.nù lísá* « il a planté du manioc, comme (*álò*) avant (qu'on arrive à) Linsan ». Il y a lieu d'interpréter ces faits comme résultant de la disparition d'un verbe.

§ 224 *álòkò (álòkò, álàkò)*.

Cette conjonction a nettement une valeur de finalité. Elle exige, comme la précédente, la présence du mode désidératif.

a náxà lí né, wó xa wáxì túré ifilifè, ñtá náxà ñ ma báxá lègé tĩ a bũmà, álòkò a námà mákànà il est arrivé (ceci), que vous vouliez verser (*ifilifè*) l'huile, moi j'ai posé la calèche (*lègé*) de mon riz (*báxá*) dessous, afin qu'il ne se gâte pas.

i xa dómá gbàkú, álòkò a xa xará accroche ton boubou, afin qu'il sèche.

§ 225 *fó*.

fó est attesté dans des propositions qui comportent un verbe à l'indicatif ou au désidératif. Il répond à « jusqu'à » ; il implique une limite suspensive, le terme d'un procès au-delà duquel il prend fin.

ñtá ná súyì né, fó ñ sǎ súyì ráxàtì láxirá moi je suis dans le jeûne, jusqu'à ce que j'aille (*sǎ*) couper le jeûne dans l'autre monde.

itá, didì, i mú fé tó, fó ñ fá ñ sáyì wòlì i ma toi, petit, tu n'as pas vu quelque chose (*fé*), jusqu'à ce que je jette mon pied sur toi (tu n'as rien vu tant que...).

i mixidì ráfà kí ó kí, fó, lóxé ndě, a ngǎ xa fé rátù a ma tu aimes (*ráfà*) un type de toutes les façons, jusqu'à ce que, un jour, les affaires de sa mère lui reviennent-à-la-mémoire.

Dans les exemples suivants où *fó* apparaît avec un verbe désidératif, la construction de la phrase est assez complexe. La proposition marquée par *fó* signifie le terme à atteindre pour qu'un précédent procès se réalise.

i mǎsè dómà yikí? — xá i wámà a kólófè, fó i xa ñ kǎ i xa sí sùbé tu vas manger (*dómà*) quoi ainsi ? — si tu veux le savoir, (tu le sauras) jusqu'à ce que tu me donnes (*kǎ*) de la viande (*sùbé*) de ta chèvre.

xá i wáxì, i xa kí.sí a xòmà, fó i xa mixì ná.ní fě si tu veux, que tu réchappes (*kí.sí*) de cela, (tu en réchapperas) jusqu'à ce que tu trouves quatre hommes.

ñ ñúgú rábirimà, kónó a fó e xa yèxé kéré fi ñ ma je ferai mes adieux, mais (*kónó*) cela jusqu'à ce qu'on me donne un mouton.

Dans les traductions, nous n'avons fait apparaître que la proposition non marquée, celle qui est complétée par la proposition marquée par *fó* n'est pas énoncée. Le dernier exemple confirme la justesse de cette interprétation, puisqu'il atteste un pronom *a* (...*kónó a fó*...) qui représente la partie du message qui n'est pas explicite dans la phrase.

Le morphème *fó*, de même que *bé.nù*, apparaît dans des propositions elliptiques.

ñtá mú ñ ma dí máfítàmà sésè ra, fó tyámáyì xúlì moi, je n'éventerai pas mon fils avec quelque chose (*sésè*), jusqu'à (ce que j'ai) une queue de Tyamanyi (..je n'éventerai pas... sauf avec une queue de Tyamanyi).

ni mú sáná.nì yó tó, fò yèré je n'ai pas vu un quadrupède sauf un lièvre (jusqu'à ce que j'ai vu un lièvre).

§ 226 *há.*

Alors que *fò* implique une limite conditionnelle, *há* signifie la limite finale jusqu'à laquelle le procès va se poursuivre, le point de son intensité. Cette conjonction a ceci de notable qu'elle comporte un phonème *h*. Or nous avons vu que ce phonème, dans les mots susu qui ne sont pas des emprunts, est très rare ; nous le retrouverons plus loin dans *háké*. Ces deux conjonctions sont susceptibles de supporter une intonation caractéristique par allongement de la voyelle et élévation de la voix sur un registre plus haut que la hauteur normale du discours.

Les propositions marquées par *há* ont leur verbe soit à l'indicatif, soit au désidératif.

a xa diñé, há náé xa xĩ qu'il patiente jusqu'à ce que ceux-là s'endorment.

wó mábàlà bé kũi, há xĩ sàxá dàgi vous vous enfermez ici, jusqu'à ce que trois jours soient passés.

ni i bǎbǎmà, há i xǎli fúrá je te battraï jusqu'à ce que ton urine soit chaude.

e bǎrà a lírĩ, há a dàxú on l'a ensorcelé jusqu'à ce qu'il soit fou.

L'on connaît encore deux autres emplois de *há*. L'un d'eux est celui d'adverbe ; il a déjà été signalé : *ná xùré másàlàxù há* « cette rivière est glissante beaucoup ». L'autre est celui où la conjonction marque un syntagme dont le terme verbal n'est pas exprimé : *gínénà lú ná, a lófà, há tàlimálékè* « cette femme est là, elle est-belle-à-voir, jusqu'à (ce qu'on ait vu) l'ange-du-scorpion ». Dans tous les cas *há* implique bien une valeur d'intensité. Celle-ci est particulièrement évidente dans la phrase suivante : *yí lè .fùrèbill bógixi, há a bógixi*, qu'il est impossible de traduire en français : « ce citronnier est-productif jusqu'au point qu'il est-productif (par excellence) ».

§ 227 *kónó.*

Selon la terminologie habituelle, *kónó* devrait être qualifié de conjonction de coordination ; en effet il répond exactement à « mais ». Ce serait toutefois raisonner d'après le sens. En appliquant notre critère selon lequel, en construction hypotactique, l'une des propositions est marquée et ne saurait constituer une proposition indépendante, *kónó* doit être considéré comme un morphème répondant à cette fonction.

a náxà a xa díginè là .xú a sinà ra, kónó lǎxó ó lǎxó a ná lémédĩ bǎbǎmà elle a confié (là .xú) sa fille à sa coépouse, mais, tous les jours, elle bat cette jeune fille.

lémédĩ mú gà .xú, kónó yí ñèlèxé xa móri xúí mágà .xú yàtèxúí be la jeune fille n'a pas peur, mais la voix (*xúí*) du mari de cette femme est (aussi) terrifiante (qu') une voix de lion.

§ 228 *xá.*

Cette conjonction implique une condition ; elle admet aussi bien l'indicatif que l'hypothétique.

ni ngǎ xa fé ná niñéxi, ni bé líxi ; xá ná mú a ra, ni mú bé límà les affaires (*fé*) de

ma mère ont-fait-arriver cela (que) je suis ici ; si cela n'avait pas été, je ne serais (*limà*) pas ici.

xá i bárà fũñi lú, efã bárà a lú; xá i mú a lú, afã mú a lúmà si tu as laissé (*lú*) la poudre, eux-aussi l'auront laissée ; si tu ne la laisses pas, eux-aussi ne la laisseront pas.

xá a lí. « s'il se trouve que.. » apparaît souvent sous une forme contractée *xá.lí* :

xá.lí i só ylli kèmé ra, ñ mú gbiléma i fɔxirà s'il arrive que tu entres dans cent (*kèmé*) trous, je ne ferai pas demi-tour sur tes traces (même si ... je n'abandonnerai pas la poursuite).

§ 229 *kàbí.*

Cette conjonction apparaît toujours avec un verbe à l'indicatif. Elle a une valeur temporelle et implique l'origine dans le temps. On la trouve également dans des propositions elliptiques.

a gòròmà a sàyi ma, kàbí a sã birá túgi kñnà il descend sur son pied, depuis qu'il est tombé d'un palmier (il boite depuis que...)

kàbí ná lɔxé, gòxúi xa dié náxà wúyáxi depuis (que) ce jour (est arrivé), les enfants des cynocéphales (*gòxúi*) sont nombreux.

§ 230 *tó.*

Cette conjonction, qui a valeur de simultanéité, a ceci de particulier qu'elle n'apparaît jamais en début de proposition comme les autres conjonctions, mais toujours après le terme sujet, qu'il soit nom ou pronom. Elle figure donc dans une position qui est impartie aux particules adnominales du type *nã, lã, yèlé*, etc. Nous l'avons classée toutefois dans la catégorie des conjonctions, eu égard au fait qu'une proposition comprenant ce monème ne saurait être indépendante.

i tó bárà máxàndè yí kí, i xúti làbitá.ni ra comme tu es blessé ainsi, adresse-toi à l'hôpital.

a tó fàxá, ndě a xa débáyâ bútlímà? comme il est mort, qui (*ndě*) va entretenir (*búti*) sa famille ?

wùrè tó gbé.lí, a náxà xàbúi xa xèxé rásàxò comme le fer est rouge, il perça l'hernie (*xèxé*) du forgeron.

§ 231 *álò, amè, amènè.*

Ces trois conjonctions, dont la plus fréquente est *álò*, ont valeur de comparaison. Elles sont également attestées dans des syntagmes de structure massive. Elles exigent un verbe à l'hypothétique.

kùrè náxà a xàbilè birí rákòlò, e birí xa sã e sá kirá xòmà, álò e nú e gimà né la tortue avertit (*rákòlò*) toute sa famille, que tous aillent se mettre (*sá*) le long du chemin, comme s'ils couraient.

ayèté fidi, álò a xa nìgé gùdi nú birixi lui-même se-mit-dans-la-situation, comme si l'entier (*gùdi*) de sa vache était enlisé (il fit comme si sa vache entière était enlisée).

a ðxi, álò a bariłxè il est, comme (il était) au jour de sa naissance.

i sàyi, álò binári bágá tes pieds (sont) comme (ceux) des Baga de Binari.
i kòtá, àmènè yèré tu es rusé, comme un lièvre.

§ 232 *kàtúgú, bá.*

Ces deux conjonctions, de valeur causale, sont d'une fréquence d'emploi assez basse.

mìxi námà fèkòbì níñé dimédì ra, kàtúgù mòmíxi ná a ra que quelqu'un ne fasse (*níñé*) pas de mauvaises choses envers les enfants, parce que c'est une personne-à-grandir.

nítà lúmà né bé, kàtúgù sùmúéfè ná a ra moi, je resterai ici, car c'est une affaire-de-Simo.

a náxà diméé mádàxù, bá atā kòtá il a trompé les enfants, car il est malin.

§ 233 *háké.*

Cette conjonction, moins courante que *há*, signifie également l'intensité.

a xa mìxié náxà kòlòfìlì, háké mìxi gbó, náxà wáxi e xa gíné xómà ses parents étaient embarrassés, tellement les gens étaient nombreux, lesquels voulaient leur fille.

a mú gbélégbélé, háké a xúnàkèlì il n'a pas crié, tellement il est courageux.

§ 234 *dámì.*

Il s'agit d'une conjonction, de valeur temporelle, dont l'emploi est rare.

dámì i mú fá ní ma lèbéré ra, ní mú i sàré fímà tant que tu ne viens pas avec mon bonnet, je ne te donnerai (*fímà*) ton salaire.

CONCLUSION

La fonction distinctive est assumée en susu par dix-neuf phonèmes consonantiques, vingt et un phonèmes vocaliques et deux tons. Tous les phonèmes n'ont pas la même fréquence d'apparition. Certains ont été considérés comme résiduels. De plus l'opposition de longueur dans les voyelles a un rendement fonctionnel assez bas. La chaîne phonématique est régulièrement marquée par une succession de noyaux syllabiques supportant les tons ; les structures tonales admettent parfaitement l'explication par les mores. Les unités significatives sont représentées par des segments monosyllabiques de type V ou CV ou par des polysyllabes dont le type le plus courant est CVCV. Ce qui est notable du point de vue de la distribution des phonèmes est la régularité de la syllabation ; on peut considérer le type syllabique CV comme canonique. Il n'existe qu'un seul groupe d'unités où l'on trouve des syllabes fermées, à savoir celui des adverbes itératifs, encore que tous ne se ramènent pas à ce type. Or, bien qu'ils appartiennent à la première articulation, ils sont énoncés avec une intonation particulière : allongement parfois très prononcé de la voyelle et hauteur tonale plus élevée que la normale. Tous les phonèmes vocaliques sont susceptibles de figurer dans les positions requises pour les voyelles dans les monèmes mono- ou polysyllabiques. Il en est de même pour les phonèmes consonantiques, à l'exception de *r* ; statistiquement fréquent en position intervocalique, il n'apparaît jamais en position initiale de monème. Théoriquement il ne peut y avoir de contacts de consonnes ; en fait on trouve quelques groupes de consonnes en position initiale ou médiane de monème, la seconde consonne étant [*r*] ou [*y*], mais le phénomène est rare.

La structure fondamentale de l'énoncé, celle qui est définie par les fonctions primaires, est symbolisée par quatre termes : le sujet A, l'objet B, le complément indirect C(D), le prédicat P. Ces termes sont groupés en trois syntagmes : A-P, syntagme prédicatif ; B-P, syntagme objectal ; P-C(D), syntagme relationnel. Le terme P est commun à tous les syntagmes primaires et représente une fonction nécessaire à tout énoncé, à savoir la fonction prédictive. Les termes non prédictifs sont représentés par des éléments lexicaux ou par des groupements d'éléments ; ces syntagmes secondaires sont de deux types, syntagme completif et syntagme coordonné. Les formes assumant l'une quelconque des fonctions syntaxiques représentent généralement la combinaison d'un lexème radical et d'un morphème. Le lexème radical est simple ou complexe. Dans ce dernier cas apparaît un dérivatif préfixé, soit pur (*ra*, *ma* ou *i*), soit d'origine lexicale (*xū*, *ya*, *tagi* ou *ku*).

Les formes figurant en fonction prédicative sont très différenciées dans leur morphologie en comparaison de celles qui assument les fonctions non prédicatives. Ces dernières sont groupées sous la dénomination de nominaux et comprennent des noms simples, des noms dérivés, des syntagmes complétifs de structures discursive et lexicale (noms composés), enfin des pronoms susceptibles eux-mêmes de figurer dans des syntagmes complétifs. Les noms simples sont marqués par un morphème terminal *i*. Celui-ci néanmoins ne maintient son identité phonique que dans des cas privilégiés, lorsque la voyelle finale du radical est nasale (*kóló*, *kólóyi*) ou de timbre [*u*] (*nèmú*, *nèmúi*). Pour les autres finales, il se produit une assimilation de la voyelle morphématique ; dans les meilleurs cas, il subsiste une diphtongue [*œ*], [*ɔɛ*], mais celle-ci est souvent réduite à une monophthongue [*e*], [*ɛ*]. La diphtongue [*ui*] elle-même n'est pas stable et devient souvent [*i*]. On peut donc considérer que la marque nominale est très ténue dans l'état actuel de la langue.

Les noms dérivés représentent la combinaison d'un radical ou d'un nominal avec un dérivatif suffixé. On retrouve, comme pour les dérivatifs de base, d'une part des éléments purs de dérivation, d'autre part, des éléments d'origine lexicale. Les tons des nominaux à dérivatif lexical suivent les schémas des noms composés. On pourrait d'ailleurs les considérer comme des noms composés dont le second élément, le complété, tend à devenir l'indice d'une catégorie.

Le syntagme complétif est un groupement binaire d'élément tel que le premier complète le second. Les noms composés sont un cas particulier du syntagme complétif. Lorsque le complément est défini, il figure sous sa forme de nominal, donc marqué par le morphème *i* ; il maintient en outre ses tons inhérents, ainsi que le nominal qu'il complète. Par contre, si le complément est indéfini, il figure sous sa forme radicale et il apparaît en outre une tonalité syntagmatique susceptible de suivre l'un des trois schémas A (.'.''), B (.'.''), C (.'.''). Le choix du schème A ou B dépend des tons inhérents du complément, selon qu'ils sont initialement hauts ou bas. Le schème tonique C est caractéristique des noms d'agent. Comme la différence formelle entre radicaux et nominaux n'est pas toujours évidente, c'est donc la tonalité qui est le critère essentiel. Selon que les éléments conservent leurs tons inhérents ou selon qu'il apparaît une tonalité pour l'ensemble du syntagme, on a affaire à un syntagme complétif de structure discursive ou lexicale. Les noms composés ne sont autres qu'un syntagme complétif du second type.

Comme terme syntaxique non prédicatif ou comme complément d'un syntagme complétif peuvent également figurer des pronoms personnels, démonstratifs ou le pronom relatif. Le susu est une langue qui distingue, à la première personne du pluriel, un inclusif et un exclusif.

La morphologie des formes verbales est, à la différence de celle des nominaux, assez complexe. Il importe de bien voir que l'ensemble des formes qui appartiennent au système de la conjugaison rend compte de toutes les formes susceptibles d'assumer la fonction prédicative. A l'exception de *ná* « être » qui est relativement défectif, il n'existe pas de lexèmes qui apparaissent en position du prédicat sans, par là-même, se combiner avec l'un des morphèmes de conjugaison. Sur la base même des données morphologiques ont été inventoriées les modes indicatif, hypothétique, narratif, désidératif et impératif, et, pour les deux premiers, les aspects projectif, permansif, ponctuel, inchoatif, aoriste.

En ce qui concerne les fonctions primaires, deux problèmes importants sont soulevés, l'un par le syntagme objectal, l'autre par le syntagme relationnel. Le syntagme objectal par lequel est exprimée la relation objet-prédicat, est une expansion du syntagme prédicatif. Il est toutefois très rare en susu qu'une forme verbale puisse avoir les deux valeurs, transitive et intransitive. La transitivité, là où elle se manifeste, a donc un caractère quasi obligatoire. Quant au syntagme relationnel, il permet l'expression du complément indirect. Celui-ci est tantôt un nominal ou un groupe de nominaux non marqués, tantôt un nominal ou un groupe de nominaux marqués par un indicateur de fonction ou postposition. L'absence de marque fonctionnelle est généralement requise quand le complément a une valeur locative ou temporelle. Aux deux cas simples que nous venons de citer, il faut ajouter deux cas complexes. Lorsque le complément indirect est représenté par un syntagme complétif, on remarque que certains noms en fonction de complété tendent à se spécialiser dans le rôle d'un indicateur de fonction. De plus, il arrive que la fonction soit marquée non plus par une postposition, mais par un syntagme où sont groupés une postposition et l'élément qu'elle régit, lui-même élément complété d'un syntagme complétif.

Le syntagme prédicatif étant une structure nécessaire à tout énoncé, il y a en susu autant de propositions qu'il y a de syntagmes prédicatifs. Les propositions peuvent être coordonnées entre elles ou au contraire l'une d'elle peut être subordonnée à une autre proposition dont elle serait en quelque sorte une expansion. Les aspects des modes hypothétique et désidératif, tout en restant dans le cadre d'une construction paratactique, font valoir diverses implications entre les propositions en présence. Dans la construction hypotactique, un cas particulièrement intéressant est celui du pronom relatif. Il assume, à l'intérieur de la proposition où il se situe, les fonctions imparties aux nominaux, mais sa présence dans une proposition implique nécessairement l'existence d'une autre proposition non marquée. Ce même critère s'applique également aux conjonctions de subordination dont l'emploi toutefois en susu est assez restreint.

Sans vouloir en rien esquisser une comparaison du susu avec les autres langues du groupe mandé, nous concluerons en dégageant quelques caractéristiques du susu qui nous semblent essentielles pour un éventuel travail de comparaison.

Un fait remarquable dans l'état actuel de la langue des Susu est l'atténuation de la différence entre la forme des radicaux et celle des noms simples. Très souvent le radical n'est identifiable avec certitude que s'il est terminé par une voyelle nasale. Dans les autres cas, l'assimilation du morphème *i* à la voyelle finale du radical aboutit à des formes où le radical n'est plus explicite. Nous remarquons qu'en malinké et en bambara, il n'existe pas de morphème analogue à la modalité *i* du susu et que les formes assumant les fonctions non prédicatives sont en fait les formes radicales. Par contre, la langue dite manding de Casamance et de Gambie, ainsi que le khasonké, emploient un morphème nominal *o* qui soutient l'analogie avec notre *i* du susu. Il en est de même du mende qui possède un morphème *i* conférant aux formes non prédicatives une valeur de défini. Ces faits, minutieusement décrits, seront déterminants dans les recherches sur les affinités du susu à l'intérieur du groupe mandé.

En ce qui concerne la morphologie des éléments fonctionnant comme prédicat, le susu est très différent du malinké et du bambara. En effet, en susu, toutes les formes

prédicatives entrent dans un système, à savoir celui de la conjugaison ; or, dans les deux autres langues, la morphologie du prédicat recourt à plusieurs systèmes selon les latitudes de combinaisons de radicaux. Le manding, lui, rappelle le susu par son système différencié d'aspects et de modes, mais toutefois l'analogie ne peut être poussée dans les détails. Le susu a, par contre, ceci d'original, par rapport aux trois langues citées, qu'il possède un morphème de négation qui se combine avec les formes positives.

Le susu a en commun avec le manding, le malinké et le bambara l'emploi très fréquent du procédé de la dérivation. On retrouve dans les quatre langues la tendance à spécialiser dans le rôle de dérivatifs des formes d'origine lexicale, c'est-à-dire des formes susceptibles de figurer comme termes non prédicatifs. Cette tendance s'applique également aux indicateurs de fonction du complément indirect.

C'est donc un problème important qui se pose à la recherche future que de situer le susu, dans l'ensemble du groupe mandé, d'une part par rapport au manding, langue qui possède une morphologie relativement différenciée, d'autre part, par rapport au malinké et au bambara. La situation réciproque des communautés malinké et susu est telle, de nos jours, que les locuteurs susu tendent à emprunter des éléments de vocabulaire à la langue malinké. Or il existe, du point de vue des structures grammaticales, des différences fondamentales entre les langues malinké et susu. Il est impossible de dire, dans l'état actuel de nos connaissances, si le susu tend vers un type qui le rapprocherait du malinké ; on constatera seulement que l'indifférenciation entre les radicaux et les nominaux agit dans ce sens. Il est possible que des découvertes intéressantes soient permises par une étude du susu aux niveaux dialectaux. L'influence du malinké est ainsi plus sensible dans les zones du Morea, du Benna et du Tamiso. Par contre, les locuteurs de Boké sont, eux, en contact avec des gens venant de la haute et moyenne Casamance et des marches occidentales du Futa et qui parlent donc le manding. Ici la langue susu pourrait être influencée par un autre pôle. On est en droit enfin de s'attendre à des éclaircissements quand seront étudiés les parlers des gens qui se disent dyalonké. Il n'en reste pas moins que toutes les influences extérieures à la communauté susu telles qu'on peut les observer aujourd'hui et les prévoir dans un avenir proche ne mettront pas en jeu l'intercompréhension qui se vérifie actuellement sur tout le territoire susu.

BIBLIOGRAPHIE

- Anonyme, *Guinée: population en 1950-51 par canton et groupe ethnique*. Dakar, Haut-Commissariat de l'A. O. F., Service de la Statistique Générale.
- Anonyme, *A spelling book for the Susoos and a catechism for little children*. Edinburgh, Ritchie, 1802.
- Anonyme, *First, second, third, fourth, fifth and sixth catechism in Susoo and English*. Edinburgh, 4 volumes, 1801-1802.
- Anonyme, *Allah hu fei susoo be fe ra (religious instructions for the Susoos)*. Edinburgh, 1801.
- Anonyme, *Kibarrofani seniyeñxi eme Yohñi, seniyeñxi a sebbe kinakhai (Évangile selon Jean)*. Paris, 28 rue de Clichy, 1930.
- Anonyme, *Dictionnaire français-soso el soso-français*. Mission du Rio Pongo, 1885.
- Anonyme, *Essai de grammaire Soussou*. Préf. Apostolique, Conakry, 1915.
- BRUNTON (Rév. E.), *A grammar and vocabulary of the Susoo language*. Edinburgh, 1802.
- CLARKE (J.), *Specimens of dialects: short vocabularies of languages and notes of countries and customs in Africa*. Londres, 1949 (renferme quelques mots susu sous les rubriques de Susu, Rio-Nunues, Bangullan).
- CROSBY (K. H.), *An introduction to the study of Mende*. Cambridge, Heffer, 1944.
- CUST (Robert N.), *A sketch of the modern languages of Africa*. Londres, Trübner and Co., 1883 (p. 182).
- DALZIEL (J. M.), *The useful plants of West Africa*. Londres, 1937.
- DEIGHTON (F. C.), *Vernacular botanical vocabulary for Sierra Leone*. Freetown, Govern. Printer, 1957. (susu : p. 160-163).
- DELAFOSSÉ (Maurice), *Essai de manuel pratique de la langue mandé ou mandingue*. Paris, E. Leroux, 1901 (vocab. susu, p. 291-294).
- DELAFOSSÉ (Maurice), *La langue mandingue et ses dialectes (malinké, bambara, dioula)*. Tome I : *introd., grammaire, lexique fr.-mdg*. Paris, Geuthner, 1929, 674 p. Tome II : *dictionn. mandingue-français*, Geuthner et Imprim. Nationale, 1955, 857 p.
- DOUGLIN (Rév. P. H.), *A reading book in the Soso language*. Londres, 1887.
- DUPORT (J. H.), *Outlines of a Grammar of the Susu-language (West-Africa)*. Londres, Soc. for promot. Christian Knowledge, édit. en 1860, réédit. en 1861, 1865, 1882.
- GAYE (Th. M.), *A propos de javanais ouest-africain. Notes africaines*, I.F.A.N., Dakar, n° 23, 1944.
- HAIR (P. E. H.), Freetown and the study of West African languages. *Bull. I.F.A.N.*, Dakar, XXI, B, 3-4, 1959, p. 579-586.
- HAIR (P. E. H.), Notes on the early study of some West African languages (Susu, Bullom/Sherbro, Temne, Mende, Vai and Yoruba). *Bull. I.F.A.N.*, Dakar, XXIII, B, 3-4, 1961, p. 683-695.
- HOUIS (Maurice), *Manuel de la langue susu*, Inst. National de Rech. et Doc., Konakry, ronéot., 1961.
- HOUIS (Maurice), Minorités ethniques de la Guinée côtière. *Études Guinéennes*, Centre I.F.A.N., Konakry, 4, 1950, p. 25-49.

- HOUIS (Maurice), Notes lexicologiques sur les rapports du soso et des langues mǎde-sud du groupe mana-busa. *Bull. I.F.A.N.*, Dakar, XVI, B, 3-4, 1954, p. 391-401.
- HOUIS (Maurice), Quelques données de toponymie ouest-africaine. *Bull. I.F.A.N.*, Dakar, XX, B, 3-4, 1958, p. 562-575.
- HOUIS (Maurice), Rapport sur les langues mandé. *Actes du 2^e Colloque de Linguistique*, Univ. Dakar, 1963.
- HOUIS (Maurice), Schèmes et fonctions tonologiques. *Bull. I.F.A.N.*, XVIII, B, 3-4, 1956, p. 335-368.
- KILHAM (Hannah), *Specimens of dialects of African languages spoken in the colony of Sierra Leone*. Londres, 1828.
- KILHAM (Hannah), *Elementary sounds or general spelling lessons*. Londres 1827.
- KOELLE (S. W.), *Polyglotta Africana or a comparative vocabulary of more than 100 African languages*. Londres, 1854 (quelques mots susu sous la rubrique soso-kisekise).
- LACAN (R.P. Ph.), *Grammaire et dictionnaire Français-Soussou et Soussou-Français*. Bordeaux, Conakry, 1942, 401 p.
- LAVERGNE DE TRESSAN (Marquis de), *Inventaire linguistique de l'Afrique Occidentale Française et du Togo*. Mémoire I.F.A.N., n° 30, Dakar, 1953.
- LINJILA (Isa), *The New Testament in Soso*. Londres, Soc. for promot. Christian Knowledge, sans date (paru avant 1897 selon Hair).
- MANESSY (Gabriel), Nom et verbe dans les langues mandé. *Journ. African Lang.*, Londres, I, 1, 1962, p. 57-68.
- MARTINET (André), Arbitraire linguistique et double articulation. *Cahiers F. de Saussure*, 15, 1957, p. 105-116.
- MARTINET (André), Accent et tons. *Miscellanea phonetica*, I. P. A., Londres, II, 1954, p. 13-24.
- MARTINET (André), *La description phonologique, avec application au parler franco-provençal d'Hauteville (Savoie)*. Genève, Droz et Paris, Minard, 1956.
- MARTINET (André), *Économie des changements phonétiques*. Berne, Francke, 1955.
- MARTINET (André), La construction ergative et les structures élémentaires de l'énoncé. *Journ. Psycho. Normale et Pathologique*, 53, 3, 1958, p. 377-392.
- MARTINET (André), *Éléments de linguistique générale*. Paris A. Colin, 1960.
- MARTINET (André), *La phonologie du mot en danois*. Paris, Klincksieck, 1937.
- MARTINET (André), Réflexions sur la phrase, in *Language and Society, Essays presented to Arthur M. Jensen on his seventieth birthday*, Copenhagen, 1961, p. 113-118.
- MAUNY (Raymond), *Glossaire des expressions et termes locaux employés dans l'ouest africain*. I.F.A.N., Dakar, Catalogue n° 9, 1952, 69 p.
- MIGEOD (Frederick W. H.), *The languages of West Africa*. Londres, Kegan Paul ; tome I, 1911, tome II, 1913.
- MIKUŠ (Francis), Jan v. Rozwadowski et le structuralisme syntagmatique. *Lingua*, Amsterdam ; V, 1, 1955, p. 1-14 et V, 2, 1956, p. 145-204.
- PASTOR, La langue Soso. *La voix de Notre-Dame*, Konakry, 4 déc. 1931, p. 406-9.
- PRUNIER (R.), Plantes à condiments en Guinée. *Congrès Intern. des Africanistes de l'Ouest*, I.F.A.N. Dakar, tome II, 1951, p. 93.
- RAIMBAULT (R.P. J.-B.), *Alla fée kitabu Frens nun Soso. Catéchisme Français-Soso*. Mission du Rio-Pongo, Vicariat apostolique de Sierra-Léone, 1885.
- RAIMBAULT (R. P. J.-B.), *Dictionnaire Français-Soso et Soso-Français*. Rome, 2^e édit., 1923.
- RAMBAUD (Capt.), *La langue mandé*. Paris, 1896 (numération et quelques mots susu).
- RENNER (Rév. M.), *Traductions de prières du matin et du soir*. Vers 1816. (cité par Hair).
- RYGALOFF (A.), La classe nominale en chinois : déterminé/indéterminé. *Bull. Soc. Ling. de Paris*, LIII, I, p. 306-315.

- SAYERS (E. F.), Some Susu Proverbs. *Sierra Leone Studies*, Freetown, 15, 1930, p. 51-56.
- SAYERS (E. F.), Three Susu Songs. *Sierra Leone Studies*, Freetown, 15, 1930, p. 48-50.
- STEINTHAL, *Die mande-neger Sprachen*. Berlin, 1867.
- SUTTER (R. P. Joseph-Martin), *Évangiles des dimanches et fêtes, précédés des prières ordinaires*. Conakry, Mission Catholique, 1903.
- SUTTER (R. P. Joseph-Martin), *Alla fée kitabu, catéchisme de la doctrine chrétienne, Français-Soso*. 2^e édit., 1922, Rome ; 3^e édit., 1960, Rome.
- THOMAS (Northcote W.), *Specimens of languages from Sierra Leone*. Londres, Harrison and sons, 1916.
- TRAORÉ (Ibrahima), Trois contes Sosso. *Études Guinéennes*, Centre I.F.A.N., Konakry, I, 1947, p. 23-26.
- TROUBETZKOY (N. S.), *Principes de phonologie*. Trad. J. Cantineau, Paris, Klincksieck, 1949.
- WILHELM (Rév. G.), *The first seven chapters of the Gospel according to St. Matthew in the Suso language*. Londres, vers 1918 (cité par Hair).
- WILSON (John Leighton), Comparative vocabularies of some of the principal negro dialects of Africa. *Journ. of Americ. Orient. Soc.*, I, 4, p. 339-381.
- WESTERMANN (Dietrich) et BRYAN (M. A.), *Languages of West Africa*. Handbook of African languages, Oxford Univ. Press, 1952.
-

INDEX DES FORMES

(les chiffres renvoient aux paragraphes)

- a 34, 130, 201, 216, *passim*.
 àgbèrà 199.
 alá 78 [23], 123, 172, 221.
 àlàkò, àlòkò, àlòkò 78 [43], 156, 224.
 àlmàmi 95, 112.
 àlò 78 [35], 153, 223, 231.
 àmè 231.
 àmènè 231.
- ba 78 [4], 198.
 bá 2, 24, 37, 62, 72, 78 [27, 29], 96, 111, 116, 123, 162, 190, 193, 201, 207, 216, 218, 223.
 ràbà 18, 85, 86, 190, 203, 221.
 mábà 172.
 ìbà 81 [18], 155, 160, 218.
 xúmàbà 83.
 yábà 84.
 yáìbà 81 [18], 84.
 tágìbà 85.
 tágìràbà 85.
 kúìbà 86, 87.
 bá 11, 37, 45, 78 [37], 193.
 bāráládé 111.
 básè 116.
 bááyí 54, 211.
 bà.bá 28, 69, 172, 183, 192, 193, 214, 215, 216, 218.
 bàbà 28.
 bábá 78 [41].
 rábàbà 78.
 mábàbà 78, 212.
 bábálá 73.
 bábàrá 45, 52, 73.
 bábàràyì 94.
 bádé 78 [20, 32, 33], 83, 88, 137, 138, 201.
 bādèràbòbò 98.
 bādèyè 39.
 bágá 97, 231.
 bágá 81.
 ìbàgá 81.
- bágálá 161.
 báki 151, 158, 178.
 báká 97, 224.
 bàxálobè 45, 73.
 bàxi 59, 64, 78 [7], 83, 84, 85, 115, 123, 131, 132, 144, 161, 165, 169, 173, 178, 189, 192, 218.
 bàxikó.ríyì 94.
 bàxítímá 106.
 bálá 2.
 bálá 29, 62, 96.
 bálá 78, 86, 117, 172.
 rábàlá 78.
 mábàlá 78, 226.
 bálásè 78 [41], 116.
 kúìbàlá 86.
 báláyí 215.
 bálé 25.
 bálé 18, 25, 45.
 bálí 126 [19].
 bálímá, bálímá 53, 161, 183, 219.
 bálò 29, 48, 188.
 bálò 221.
 bà.míyí 126 [21].
 bàná 64, 95, 149.
 bàné 95.
 bàná.nì 173, 201.
 bàná.nìbíhì 78 [14], 126 [21], 212.
 bàrà 152, 158, *passim*.
 bàràbàrà 78.
 rábàràbàrà 78.
 mábàràbàrà 78.
 bārátá 212.
 bàràtè 45, 59, 63, 216.
 bàrà.yì 172.
 bàré 18, 37, 39, 59, 78 [21, 26, 35], 199.
 bà.rè 37, 83.
 bà.rèyì 29.
 bà.rèmá 106.
 bàrí, bérí 95, 149, 150, 152, 165, 169, 182, 200, 209, 231.
- bàríyí 29.
 bàtá.xè 123.
 bàtè 37.
 bá.té 37.
 bá.téré 30, 107.
 há.tèrèlá 107.
 bá.tèrètò 108.
 bàtú 107.
 bàtúlá 107.
 bè 25, 78 [2], 160, 161, 191, 207, 211, 214, *passim*.
 bē 80.
 ráb⁴ 80.
 māràbèyì 80.
 bédé 212, 218.
 bédèfíxè 126, [6].
 lèdú 78, 173.
 rábèdú 78.
 mábèdú 78.
 ìbèdú 81.
 békí 27, 64, 78 [40], 103.
 békí 27, 103.
 bexí 126 [1].
 bexú 12.
 bélé 78 [25], 97.
 bélé 150.
 bèlèxé 78 [3, 12, 25, 33], 123, 162, 203.
 bèlèxèkónásò 19, 44, 115.
 bèlèxèxúyì 83.
 bèlèxèkóyì 126 [17], 173.
 bélétil 103.
 bèsú 12.
 bétì 37.
 bé.tì 37.
 bé.tì 37, 123.
 bé 6, 25, 72, 78 [4], 132, 152, 158, 160, 161, 168, 169, 197, 198, 221, 232, *passim*.
 bèlèbèlè 74.
 bé.nù 152, 223.
 hé.rà 97, 122.
 bé.ráfè 122.

- bè.ré 183.
 bèrè 78 [21], 101, 137, 211.
 ràbèrè 78, 101.
 mábèrè 78, 101.
 bí 81.
 ràbí 81.
 íbí 81.
 kúlràbí 86.
 bí 4, 72, 78.
 ràbí 78.
 mábl 78.
 bíbí 45.
 bílí 126 [21].
 bílí 150-165.
 bílí 23.
 bílí 23, 78, 135.
 ràbílí 78.
 mábilí 78.
 bílíxí 132.
 bírà 86, 95, 142, 150, 152, 176, 179,
 181, 229.
 ràbírà 181, 218.
 kúlbirà 86, 216.
 bírí 168, 169.
 bírí 203, 225, 231.
 bírí 69, 78 [3, 6, 25, 31, 42], 80, 81,
 [11, 20], 128, 136, 153, 168,
 173, 188, 189, 191, 194, 203,
 216, 218, 231.
 bíró 48.
 bítáyí 83.
 bítiré, bítrè 53, 62, 126 [23].
 bíyá 150.
 bí 2, 72, 78, 139, 218, 223.
 ràbò 49, 78, 218.
 mábò 49, 78, 98.
 bíbò 59, 78, 83, 98, 126 [22], 149,
 160, 188, 202, 226, 227.
 bíbòe 37.
 ràbíbò 78, 98.
 mábíbò 78, 140.
 bíbòe 37.
 bíbíbí 97.
 bíbíe 78 [34].
 bígá 97.
 bíxí 78 [6, 37], 168, 211.
 bíxímásè 139.
 bíxú 78.
 ràbíxú 78.
 mábíxú 78.
 bíñé 150.
 bíré 116, 117.
 bírébásè 116.
 bírésásè 116.
 bíró 2.
 ràbíró 203.
 bíróxó 73, 78.
 ràbíróxó 78.
 mábíróxó 78.
 bírókóe 73.
 bíté 211, 223.
 bíterábà 173.
 bí.té 27, 117.
 bítè 27, 48, 162.
 bítyí 27.
 bíbá 97.
 bí.bó 30.
 bí.bóe 30, 37.
 bíbòe 26, 30, 37.
 bíbòe 26.
 bíe 72, 99, 184.
 bígí 226.
 bílé 24.
 bílè 2, 162, 216, 218.
 bíló 111, 201, 203.
 bílóde 111.
 bí.rá 97.
 bí.ré 78 [19, 29], 81 [20], 84, 126
 [3, 4], 135, 137, 140, 152, 188,
 191, 192.
 bí.réñá 110.
 bíró 78, 106.
 ràbíró 78.
 mábíró 78.
 bítébóté 74, 201.
 bíyá 97.
 bú 24, 72.
 yábù 54.
 bú 24, 37, 72.
 búma 106.
 búde 111.
 bú.bú 55.
 búdú 201.
 búdú 24.
 ràbíú 24.
 búgúbúgú 74, 201.
 búkí 192.
 búxúbúxú 74.
 búl 78 [5, 28], 193, 211.
 búlá 28, 95, 149, 152, 201.
 búlá 28.
 búréxé 83.
 búrúbúró 74.
 búrúbúrúyí 181.
 búrúkú 73.
 bú.rúyí 37, 64, 78 [18], 150, 212.
 búsáll 216.
 búsell 218.
 bú.tí 24.
 búttí 24, 230.
 bútúxí 73, 211.
 búttíyí 37.
 búyí 37, 64, 72, 151.
 búma 162, 185, 193, 224.
 dá 2, 5, 19, 28, 72.
 dámá 2, 106.
 dá 9, 28, 72.
 dàbá 2.
 dàbé 5, 9.
 dàbóyí 45, 150.
 dàgúlá 28, 73.
 dàgúlá 28.
 dàgí 19, 78 [30], 168.
 dàgí 78 [42], 80, 85, 194, 203, 226.
 ràdàgí 78, 173.
 mádàgí 78, 221.
 dàgbá 13.
 dáká 13.
 dákè 150.
 dákáté 108.
 dákèñá 110.
 dákátí 113.
 dákárá 73.
 dáxá 119.
 dáxáká 119.
 dà.xí 126 [21], 218.
 dàxú 110, 226.
 dàxúñá 110.
 mádàxú 232.
 dàxú 45, 71.
 dāmí 234.
 dára 97.
 dàtége 218, 221.
 dé 5, 18, 37, 45, 78 [32, 34, 38, 40],
 81 [4, 6], 109, 119, 126 [3, 9,
 28, 29], 153, 165, 190, 191,
 221, 223.
 déyè, déyè 49, 78 [10], 95, 126
 [29].
 dékírí 78 [6].
 démá 106, 210.
 démáñá 110.
 déíba 81 [1].
 dérá 178.
 dè 37.
 dèkáyí 118.
 déglá 107.
 débé 126 [23], 140.
 dégé 78.
 ràdègè 78.
 mádègè 78.
 dègèma 39, 62, 97, 98.
 dègèmaràbèrè 101.
 déxé 78.
 ràdèxè 78.
 mádèxè 78.
 dèté 81.
 ídètè 55, 81.
 dé 202.
 dé 111, 193.
 dé 193, 214, *passim*.
 débáyá 123, 151, 230.
 débé 165, 188.
 dèmúi 30, 37.
 dè.múi 30, 37, 100, 172.
 dè.mùgálá 100.

- dí 37, 200.
 dí 37, 78 [4, 13], 117, 123, 126 [30],
 136, 138, 139, 149, 160, 180,
 182, 189, 207, 211, 216, 229.
 díyórè 78 [36] 149.
 díginè 139, 152, 160, 165, 221,
 227.
 dī 69, 72, 78, 88, 94.
 ráđí 78, 212.
 máđí 78.
 diblyóní, dibyóní 53.
 digá 198.
 diglínéyí 16.
 digilí 73.
 dík 201.
 dígyíyí 16.
 dikí 23.
 diki 23.
 dímedí 78 [5] 161, 211, 232.
 díme 55, 78 [21, 44], 80, 83, 128,
 135, 150, 172, 192, 193, 216,
 232.
 diñé 101, 226.
 dirò 48.
 dóbírikà 193.
 dó 28.
 dōe 72.
 dōkúi 37.
 dōkúi 37.
 dōxé 64, 135, 214.
 dōxèrátí 114.
 dōxó 5, 54, 64, 78, 80, 83, 150, 165,
 169, 183, 187, 190, 193, 197.
 dōxóe, dōxé 168.
 dōxósé 69.
 dōxódé 111.
 ráđdōxó 94.
 máđdōxó 78.
 kúídōxó 78, 86, 216.
 dōxú 152, 218.
 dō.ní 118.
 dōní 26.
 dō 72, 78 [10, 20, 33], 83, 111, 137,
 138, 185, 201, 209.
 dōsè 116, 128, 135, 151, 168, 193,
 203.
 ráđdō 78.
 máđdō 78, 193.
 ídō 81.
 dōdól 126, [26].
 dōdóróti 83, 199.
 dōkí 18.
 dóló 52, 99.
 dólé 2, 99.
 dōmá 62, 78 [8], 126 [21], 139, 173,
 224, 225.
 dō.ní 27, 118, 201.
 dō.nifá 97.
 dō.nikáyi 117.
- dóró 11.
 dōsóe 78 [7, 44], 99.
 dúbú 52.
 dūdá 150, 152.
 dúdú 201.
 dūgí 78 [33, 43], 137, 150, 201.
 dūké 71.
 dūkéñá 110.
 duxúí 172.
 dúlá 71, 78.
 rádúlá 78.
 máđúlá 78.
 dūmèdūmè 74.
 dūmútá 73.
 dūniñé, dūniyé 189, 223.
 dūtú 152, 201.
- ndè 6, 58, 78 [8, 20], 80, 83, 85,
 136, 149, 151, 160, 165, 169,
 172, 178, 185, 189, 191, 207,
 208, 216, 218, 221.
- e 130, 132, 137, 188, 216, *passim*.
 è 135, *passim*.
- fá 55, 64, 72, 78 [27, 33], 81 [15,
 21], 84, 94, 150, 152, 155, 158,
 161, 172, 183, 187, 191, 194,
 198, 202, 203, 212, 214, 218,
 221, 223, 225, 234.
 fá 78 [9], 140, 179, 218, 226.
 fá 20, 72, 126 [3], 179, 188.
 ráfá 78 [33], 150, 225.
 mārāfáyí 80.
 mārāfáyí 80.
 fádá 9.
 fádé 9.
 fádíyè, fádýé 53, 169.
 fà.fé 123, 128, 192, 221.
 fáfúí 100.
 fágé 9.
 fàxá 111, 140, 160, 165, 193, 212,
 215, 230.
 fàxé 95.
 fàxáfàxá 4, 74.
 *fala.
 yiráfalé 88.
 ráfálá 106, 172.
 ráfálámá 106.
 fálá 4, 78 [29], 95, 160, 161, 194,
 207, 216, 221, 223.
 féifalá 88.
 fàré 106, 165.
 fàrèbórómá 106.
 fàri 78 [19], 168, 169, 173, 186, 192.
 fàrigúll 126 [10].
 fàrimá 186.
 fátá 28, 78 [27].
 fáté 28, 95.
- fáté 95.
 fátábú.rú 95.
 fáté 78 [11].
 fátégáyí 94.
 fátémáxónè 98.
 fáyá 97.
 fě 35, 37, 122.
 fé 35, 37, 98, 156, 187.
 fémá 187.
 fémábòe 98, 187.
 fé.bùrù 48.
 fèlé 64.
 féné 126 [8].
 fé.rè 155.
 féséfésé 74.
 fètèfèté 4, 74, 201.
 féyá 97.
 *fe 81.
 ráfè 81, 150, 165, 221.
 ifè 81.
 fè 151, 157, 193, 211, 214, *passim*.
 fé 25, 72, 151.
 fé 4, 78 [31], 84, 86, 88, 123, 150,
 156, 160, 161, 193, 216, 221,
 225.
 féfálè 83, 95.
 fèrà 180.
 féfáyí 190.
 fékóbí 232.
 fé 25, 72, 78, 137, 151, 161, 193,
 218, 219, 225, 232.
 ráfè 78.
 máfè 78.
 fíká 97.
 fékúfékú 4, 74.
 fèrì 4, 23, 165.
 féu 4, 201.
 féuféu 4.
 fí 4, 72, 78, 85, 149, 221, 225, 234.
 ráfí 78.
 máfí 78.
 fídí 78, 161, 208, 231.
 ráfídí 78.
 máfídí 78, 139.
 fí.fà 4, 97.
 fífílití 4, 74.
 figífigí 4.
 fíkári 126 [28], 178.
 fíxé 71, 126 [6], 150, 201.
 fíllí 55.
 ifíllí 55, 221, 224.
 fíllíllí 4, 74.
 fínè 83, 136, 173.
 finédè 165, 177.
 firí 23.
 firí 83, 84, 128, 160, 216, 218.
 firíyí 128.
 fí.rifá.rà 4, 74.
 firífirí 4.

- firigifaragála 4, 74.
 fisa 4.
 maráfisè 80.
 fisaáfisa 4, 74.
 fisifisi 4, 74.
 fitá 225.
 máfítà 225.
 fitífátá 4, 74.
 *fo 80.
 maráfòe 80.
 ráfò 80.
 fòdògòe 39, 73, 98.
 fò.fòe 98.
 fòxé 37, 64, 190.
 fòxè 30, 37, 169.
 fò.xé 30, 37.
 fòxi 179.
 fòxirà 179.
 fò.li 71.
 fòlò 52, 69, 71, 218, 219.
 fòlòe 98.
 fòlè 98.
 ráfòlò 107.
 fòrò 98, 126 [5], 201.
 fòré 98.
 ifòrò 81, 88.
 fòtòyi 81 [8].
 fòtòbúyi 81 [8], 185.
 fòyófòyó 4.
 fò 24, 139, 225.
 fò.fòròtò 4.
 fòkà 97.
 fòlógòe 73.
 fòrì 123, 136, 203.
 fòrikòbi 126 [7].
 fòrò 48.
 fòròtò 73.
 fòyó 78 [25].
 fòtétòyó 4.
 fù 24, 72.
 fùdòyi 71, 78 [13], 123, 209.
 fùé 4, 150, 201.
 fùfàfù 4.
 fùgà 37.
 fùgè 37, 45.
 fùgò 37, 169.
 fùgèràkà 119.
 fùlà 212.
 fùlè 95.
 fùlù 80.
 ráfùlù 80.
 maráfùlùyi 80.
 fùlùfùlù 4, 74.
 fùñi 126 [21], 173.
 fùrà 96, 126 [8], 153, 204, 221, 226.
 fùré 96, 106.
 fùrémà 106.
 fùrétòe 108.
 máfùrà 159, 162, 221.

 ifùrà 81.
 xáfùrà 83.
 fùré 123, 212.
 fùrù 78 [25], 184.
 fùrì 184.
 fùrùkù 73.
 ráfùrùkù 78 [17].
 máfùrùkù 78 [17].
 ifùrùkù 81.
 fùs 4, 201.
 fù.tí 30, 37, 45.
 fù.tí 37.
 fùtù 221.
 fùtí 30, 37.
 fùtù 78.
 ráfùtù 78.
 máfùtù 78.

 gǎ 9, 64, 72.
 gǎyi 9, 94.
 mǎgǎyi 17.
 igǎ 81.
 gǎǎyi 54.
 gǎbé 9.
 gǎ.xù 71, 78, 227.
 gǎ.xùii 100.
 rǎgǎ.xù 78.
 mǎgǎ.xù 78, 191, 227.
 gǎlǎ 97.
 gǎlǎbù 100.
 gǎlǎyi 152.
 gǎlì 30, 106, 173, 179, 218.
 gǎ.li 30, 173.
 gǎllyi 17.
 gǎrǎgè 216, 219.
 gǎrì 156.
 gǎyá 54.
 gǎyǎyi, gǎǎyi 54.
 gǎyǎtǎrè 109.
 gǎ 9, 72, 83, 84, 156, 219.
 gémè 64, 78 [18, 44], 81 [2], 117,
 190, 212.
 gémèkòtá 78 [7].
 gémètátè 81 [12].
 gémèxíyi 126 [9].
 géré 115.
 gérésóe 115.
 gésé 13, 84.
 gé 13, 72, 78 [40], 107, 126 [15],
 218.
 gǎbá 78 [42], 97, 126 [23].
 géléyi 172.
 géré 69, 78 [22], 193, 203.
 gérésóe 115.
 gèrèmàsóe 115.
 gèrègiri 74.
 gè.ségè 86.
 gèyá 78 [32], 97.

 gi 72, 78 [27], 194, 201, 221, 231.
 glá 107.
 rági 19, 78.
 mági 78, 173.
 giné 63, 78 [18, 25, 35], 54, 149,
 173, 180, 189, 190, 211, 216,
 218, 226, 233.
 ginémá 78 [16].
 giri 111.
 gírídé 111.
 ígiri 81.
 máragiri 80.
 gòné 55, 149.
 gòré 190.
 gòxúii 71, 78 [44], 100, 229.
 gólò 48.
 gómíná 137.
 gòrò 11, 69, 71, 111, 149, 218, 229.
 rágòrò 69, 161.
 mágòrò 64, 69, 162, 198.
 ígòrò 69, 81.
 gùbùxù 73.
 gùdì 231.
 gùdò 24, 48, 161.
 gùdú 24.
 *guli 126 [10].
 gùrùbùgùrùbù 201.
 gùtùyi 93.

 ngǎ 11, 84, 95, 140, 160, 187, 189,
 194, 197, 212, 216, 218, 223,
 225.
 ngòrù 11.

 gbá 72.
 gbák 201.
 gbáké 86, 117.
 gbàkù 224.
 gbalǎtí 73, 78, 212.
 rǎgbalǎtí 78.
 mǎgbalǎtí 78.
 máragbalǎtí 80.
 gbalóe 108, 221.
 gbalòtòe 108.
 gbàtá 13, 161.
 gbègbé 128, 168.
 gbésé 8, 13, 172.
 gbété 8, 69, 139.
 gbèté 180.
 gbè 84, 138, 192, 199.
 gbélegbé 74, 83, 149, 233.
 gbé.li 126 [2], 201, 230.
 gbé.liyá 17.
 gbi 13.
 gbilé 83, 155, 159.
 xúgbilè 83.
 gbilfibilí 74, 201.
 gbòni 172.
 gbótòe 98.

- gbó 72, 83, 199, 221, 233.
 gbé 6, 13, 185.
 gbégbé 25, 78 [23], 179, 193.
 igbó 88.
 xúgbó 83, 159, 197.
 gb'gb'ýí 25.
 gbógbóe 99.
- há 20, 78 [17, 35], 80, 126 [3], 199, 226.
 hágá 20.
 hákè 20.
 háké 20, 83, 221, 233.
 háláki 20.
 hámmè 20.
 hàrigé 20.
 híyl 20.
 híyilá 107.
- i 130, 162, 173, 182, 189, 198, 201, 202, *passim*.
 i 64, 78 [43], 149, 190, 218, *passim*.
 i 81, *passim*.
 i 91, *passim*.
- ká 215, 218.
 ká 119, 198.
 ká 139.
 kábáyi 28.
 kábáyi 28.
 kábé 37.
 ká.bé 37.
 ká.bé 37.
 kábé 2, 10.
 kábí 229.
 kádá 5, 97.
 kádè 2.
 káfú 173.
 káká 20.
 káká 29, 78, 152, 172, 193.
 kákáyi 78 [24], 94.
 rákáká 78.
 mákáká 78.
 káké 20.
 kákírá 78 [1], 81 [14], 97, 211.
 kákú 52, 69.
 kákúyi 69.
 kákúbósi 81 [7], 165.
 kálè 37.
 kálé 37.
 káll 17, 78.
 rákáll 78, 139, 162.
 mákáll 78.
 kállòe, kállè 37, 99, 112.
 kállóyi 17.
 kállúkálù 74, 195.
 kà.mé 20, 131.
- kámúdèrì 25, 78 [41], 218.
 kámúdèrì 25.
 káná 7, 15, 126 [20], 157, 224.
 xúnákáná 83.
 káñá 15, 78 [30], 135.
 kàràbàkàràbàlá 74.
 kàràfóe 78 [40].
 *kare 126 [11].
 ká.rí 28.
 kárixá 73.
 kàsá 85, 97, 169.
 kási 28, 78 [11].
 kási 211.
 kásíturè 96.
 kátá 7, 13.
 kátá 5, 78 [19], 193, 221.
 kátámálèkè 126 [12].
 kátúgú 161, 232.
 káyí 9, 29, 118, 223.
 kè 9, 10.
 kè.bàyá 30.
 *kebeti 135.
 rákèbèti 135.
 kédá 98.
 kédámódè 98.
 ké.di 81 [15], 137, 221.
 kédill 103.
 kèkóyi 122.
 kéné 29, 126 [23].
 kéné 29, 71.
 kéñá 62, 165.
 képùí 62.
 képù 3.
 kési 28.
 kébéyi 78 [19, 25].
 kéli 86, 158, 160, 193, 201, 211, 215, 218, 219, 221.
 xúnákèlì 19, 233.
 kéré 78 [15, 30], 128, 150, 156, 188, 189, 190, 197, 218, 225.
 kéréyi 128.
 kéri 37.
 kéri 37, 78 [18].
 kí 12, 13, 225.
 kí 69, 96, 138, 139, 140, 153, 195, 203, 211, 212, 221, 230.
 kídáyi 39.
 kí.kí 52.
 kilé 106.
 kilémáè 94, 106, 123, 173.
 kilé 117.
 kilékáyi 118.
 killimúí 73, 190.
 kílé 71.
 kílóe 99.
 kí.ní 78 [19].
 kípùí 3, 37, 100.
 kípùí 37.
- kírá 81 [12, 19, 20], 97, 128, 140, 155, 161, 173, 189, 198, 208, 231.
 kíràxúyí 83; 126 [13], 128, 172.
 kíri 30, 37, 45, 126 [25].
 kírixúri 126 [14].
 kírixúri 126 [14].
 kí.rí 30, 37, 126, [21].
 kí.sí 80, 225.
 mārāk.isi 80.
 rákl.sí 137, 208.
 kísí 126 [18].
 kíś 162.
 rákíś 162.
 kítili 103.
 kō 27, 72, 78.
 rákō 78.
 mákō 78.
 kō 27, 72.
 kóbiri 78 [23, 28], 103, 174.
 kōbōkōbōe 74.
 kōdfíyí 37.
 kōdōyi 37.
 kōdōbōe 73.
 kókó 94.
 kókóyi 94.
 kōkōyi 94.
 kókólí 73.
 kókóró 73.
 kó.lá 37, 45, 64, 78 [23], 97, 126 [18], 149.
 kō.lá 37, 45, 97.
 kólimé, kólmè 53.
 kólí 178.
 kólíyi 131.
 kólógé 126 [15].
 kōmiseriyá, kōmsèriyá 83.
 kónó 78 [22, 29], 137, 139, 155, 157, 211, 225, 227.
 kōré 137, 197, 198.
 kōri 12, 94.
 kō.rí 28, 94.
 kórómónó 137.
 kórótótó 74.
 kōrté 53.
 kōtá 126 [16], 136, 231.
 kōtò 48.
 kōtòfili 160, 221, 233.
 kōyi 29, 37, 72, 152.
 kōnaxiri 126 [17].
 kōnà 176, 229.
 kōyi, kōyi 29, 37, 72, 81 [17].
 kōlúti 78 [4].
 kō 37.
 kōyi 37.
 kóbé 78 [34], 126 [25].
 kóbí 161.
 kóbíñá 110.
 kōhí 29, 45, 106, 126 [7].

- kòbímá 106.
 kòbítí 114.
 kóbòlé 216.
 kòdé 6, 81 [20], 84, 111, 151, 153,
 169, 172, 185, 191, 193, 216.
 kòdóyí 118.
 kòdòkáyí 118.
 kókó 221.
 kókóe 37.
 kòkóe 37.
 kókóe 37.
 kókó 81.
 kòkò 81.
 kòkòlòkífé 203.
 kòkósóe 45, 73.
 kóló 26, 48.
 kóló 26, 69, 71, 78, 109, 137, 153,
 208, 221, 225.
 kólóyí 94.
 rákòlò 69, 78, 231.
 mákòlò 69, 78.
 kólòbò.réñá 110.
 kónákírl 188.
 kòlòñàxàlábáyí 44, 74.
 kóré 106, 149, 201, 211.
 kóróbóe 73.
 kórògbá 81 [12].
 kóròkí 103.
 kòrté 215.
 kòrtébàlábóbóe 44, 215.
 kós, kósi 201.
 kósi 173.
 kósóe 99.
 kòtí 37.
 kó.tí 37.
 kótó 78, 99.
 kóté 69, 78 [16, 18], 99, 151, 169,
 183.
 rákòtò 78.
 mákòtò 78.
 kóyé 29, 45.
 kóyí 29, 45, 71, 106.
 kóyímá 106, 206.
 kóyí 29, 37, 72.
 kù 48.
 kúbú 29, 45.
 kúdí 106.
 kùdixólmá 106.
 kùe 64, 185, 214.
 kùèné 149.
 kùgúrí 78 [35].
 kùí 83, 86, 144, 150, 188, 190, 214,
 221.
 kùyéfurò 78 [8].
 kúkí 45, 78 [1, 4, 21, 37], 151, 172,
 178, 193.
 kúlá 114.
 kùlámátí 114.
 kùlé 126 [18], 165, 211.
 kùlédí 78 [5], 117.
 *kule 71.
 kùmá 95.
 kùmé 3, 95.
 kùmàmbxí 95.
 kúmí 64, 150, 223.
 kùmidólè 99.
 kùmité 39, 126 [26].
 kùpè 3.
 kùràkóe 62, 98.
 kùré 62, 78 [13, 36], 84, 123, 126,
 [25], 152, 157, 165, 173, 178,
 215, 231.
 kùrèpópisè 62, 116.
 kùrí 190.
 kùrú 100.
 kùrú 218.
 kúsí 201, 221.
 kútíní 103.
 kútúmúrú 74.
 kúyá 96.
 kúyé 96.
 xúnàkúyá 83.
 tágikúyá 85, 135.
 kúyé 81 [1], 153, 160, 218.
 kùyéífórè 81 [8].
 kùyéífurè 78 [25], 96.
 kùyéífbá 81 [1], 160, 195, 218.
 kúyé 20, 78 [25].
 kùyéfurè 78 [8].
 xa 34 [161], 223, 224, 225, 226,
passim.
 xa 34, 84, 123, 131, 132, 160, 173,
 180, 203, 211, 221, 227, 229,
 233, *passim*.
 xá 225, 228.
 xā 12, 72, 78.
 ráxà 78.
 máxà 78, 160, 162.
 xábá 165, 218.
 xábárl 12.
 xàbè 39, 45, 126 [9], 221.
 xábi 168, 169, 182, 197.
 xábírà 144, 182.
 xábirátí 114, 180.
 xàbú 100.
 xàbú 58, 59, 62, 63, 100, 189,
 216, 221, 230.
 xàbúñá 110.
 xádé 78 [30].
 xádékúí 78 [30], 85.
 xáxè 20.
 xáxlí 172.
 xálábè 218.
 xàlákí 20.
 xálè 37, 138, 218.
 xalé 37.
 xálí 17.
 xálíwólísè 116.
 xáloé 99.
 xálumá 55, 63, 97, 122, 132, 161,
 214, 216, 221.
 xámé 29.
 xámè 20, 29.
 xámúxámú 74.
 xání 190, 201, 212, 218.
 xá.ñè 37.
 xáñé 37, 161.
 xará 78 [14, 24], 96, 202.
 xaré 96.
 xaré 12, 96.
 yálxàrà 84, 110.
 xará 81, 126 [19].
 íxàrà 81.
 xàràxú 73.
 xárlgè 20.
 xàrumá 97.
 *xati
 ráxàti 225.
 xé 78 [6, 38], 83, 85, 123, 135, 211,
 214, 216, 221.
 xé 72.
 máxè 189.
 xèxé 11, 132, 230.
 xèxèkáyí 118.
 xémá 126 [29].
 xémákàré 126 [11].
 xémé, xámé 78 [31], 123, 216.
 xémédí 83.
 xé.rá 69, 78 [39], 97, 155, 158.
 xéré 211.
 xèrì, 37, 45.
 xé.rí 37, 45.
 xé.rì 37.
 xétá 97.
 xéyéxéyé 74.
 xébcýí 94.
 xèlí 78 [34], 198.
 xí 12, 23, 45, 72, 78 [9], 149, 223,
 225.
 xixóll 109.
 xixólltárè 109.
 xixóllitárèñá 110.
 xí 78 [14], 150 *passim*.
 xí 23, 45, 72.
 xíyí 20, 128 [9].
 xíxè 116.
 xífbélí 45, 201.
 xílí 59, 126 [20], 158, 200, 203.
 xílísí 62.
 xíñé 83, 149.
 xírí 55, 59, 78, 137, 218, 221.
 xírísè 116.
 ráxírí 78, 126 [17], 216.
 máxírí 78.
 xírí 78 [35].
 xiyè 20.
 xó 72.

- xòdê 5, 19.
 xóli 37.
 xóli 37, 109.
 xóli 37, 226.
 xò. lí 106.
 máxò. lí 162.
 xò. límá 106.
 xóni 172, 209.
 xòqìdìkàrè 126 [11].
 xónó 52, 126 [6], 173.
 xóné 5.
 xónóté 108.
 máxònd 98, 230.
 xóné 132.
 xòré 19, 181.
 xòré 110.
 xòrèñá 110.
 xòri 12, 126 [21], 152, 187, 202.
 'xòri 193.
 máxòrì 193, 221.
 xòriyé 203.
 xòróxó 73.
 xòró. ró 30, 73.
 xòtí 94.
 xòtíyí 94, 123, 216, 218.
 xòyí 116.
 xòyisè 116.
 xòyí 55, 69, 72, 83, 123, 157, 161, 216.
 xò 189, 216.
 xómá 160, 189, 221, 231, 233.
 xòró 64, 83, 126 [8], 146, 165, 197, 214.
 xù 72.
 xùbé 25, 182.
 xùbé 25, 221.
 xùdù 100.
 xúi 72, 78 [40], 100, 122, 191, 207, 215, 221, 227.
 xúli 106, 225.
 xúlimá 106.
 xúlúmásè 116.
 xúlúmá 73.
 xúlú 78 [23].
 xúlúyí 78 [23], 106.
 xúlúmáè 106.
 xúnú 136, 215.
 xùré 59, 181, 198, 207, 226.
 xùrègùli 126 [10].
 xúrú 116, 126 [14].
 xúrúsè 116.
 xúrú 209.
 xùrùdè 132.
 xùrùdú 73.
 xùrùxá 73.
 xúyá 78 [5, 6, 9, 16, 35], 83, 85, 97, 123, 192.
 xúyáginémá 106.
 xúyáxámémá 106.
 xúyí 72, 78 [6, 27, 43], 83, 123, 126 [13], 132, 140, 165, 180, 190, 214.
 xùxòri 83.
 xùsásè 116.
 xùséxè 83.
 xùxá 97.
 xùgbílèyí 214.
 xúmá 183, 218.
 xùxò 189.
 lá 107.
 là 72, 172, 221.
 là 20, 72, 78 [14], 95, 128, 150, 156, 168, 172, 183, 218.
 rálà 69, 94, 111, 128, 216.
 náràlà 88, 172.
 málà 78 [44], 216.
 máláyi 78 [44].
 ñà 81.
 xúlá 83.
 yáilà 84.
 là 18.
 lábá 18, 97.
 lábé 119, 169.
 lábéráká 119.
 lábítá. ní 230.
 lági 173.
 láxáláxá 74.
 làxásárúmá 106.
 láxátá 73.
 láxírá 225.
 lá. lá 97.
 lápù 78 [17].
 látúmá 78 [1], 212.
 lé 18.
 lèbéré 234.
 léfété 73.
 là. fùrè 80, 85, 188, 189, 226.
 légé 64, 78 [24, 32], 83, 86, 172, 184, 190, 191, 216, 221.
 lèrà 97.
 lí 6, 62, 72, 96, 157, 180, 198, 203, 215, 218, 224.
 lisá 71.
 lóxé 78 [23], 126 [23], 137, 225, 229, 231.
 lóxòxúyí, ló. xúyí 54, 195.
 lóxòsí 73.
 lòkí 18.
 lù 72, 137, 160, 189, 198, 212, 216, 218, 226, 232.
 lùgá 152, 201, 207.
 lùxútá 73.
 lùli 35.
 lùli 35.
 lù. tí 78 [4], 81 [3], 173, 218, 221.
 ma 123, 131, 132, 160, 189, 212, 221, *passim*.
 ma 34, 78, 173, 198, 214, 221, *passim*.
 ma 34, 77, 78, *passim*.
 mà 149, 155, *passim*.
 má 106.
 má 55, 78 [3, 7], 208.
 màdè 119.
 màdèkà 119.
 màgé 59, 69, 78 [20], 83, 95, 139, 173, 183, 211.
 màgàfáxé 95.
 màgásáyí 17, 95.
 màgèñá 78 [15].
 màgòe 78 [9, 12], 83, 150.
 màgòxòri 78 [37], 98.
 mà. kítí 96, 201.
 mà. kítírákòe 78 [30].
 mà. lábù 64, 151, 185, 190.
 màlèké 126 [12], 226.
 mà. lé 62, 78 [3, 9, 13, 18], 81 [7], 83, 123, 150, 165, 215, 216.
 mà. má 138.
 mànlíkè 95, 188.
 mànlíkáyá 95.
 mara 80.
 mà. rígi 80.
 mà. síbòe 73.
 mè 62, 72, 78 [40], 183, 215.
 ràmè 122.
 màmé 207.
 màgí 95.
 màxémèxé 74.
 màlé 114.
 màlèti 114.
 màní 29.
 màní 29, 132, 149, 169, 192, 198, 218.
 màréméré 74.
 màyèyí, màéyí 54.
 mí 72.
 mìdè 55, 150, 165, 200, 221.
 mìxí 59, 62, 78 [12, 35, 36], 80, 85, 96, 123, 126, [6] 128, 137, 151, 160, 161, 165, 173, 180, 208, 215, 221, 224, 225, 232, 233.
 mìxísrè 126 [5].
 mìxisòe 115.
 mìní 14, 64, 78 [36, 38, 43], 96, 128, 173, 186, 190, 192, 214, 216, 218, 221, 223.
 ràmìni 207.
 mìrimítí 74.
 mò 2, 14, 72, 151, 161, 232.
 ràmò 49.
 màdò 98.
 màdè 78 [30], 98.
 màlòyí 18.

- móri 182, 215, 216, 227.
 móró 2.
 móróyi 18.
 máti 3.
 mátsókó 73.
 mú 55, 64, 95, 156, 159, 160, 165,
 202, 211, 214, 218, 221, 227,
 233, 234, *passim*.
 mü 45, 165, 172, 225.
 müxú 78 [14], 80, 130, 137, 186,
 211, 221.
 mülüxú 73.
 mülüxúyí 78 [12].
 múná.fá 30.
 múñé 78 [15], 191, 221.
 müñèti 17, 81 [14], 114.
 mátiú 100.
- á 130, 172, 173, 189, 190, 191, 201,
passim.
 ná 34, 55, 132, 137, 157, 160, 161,
 169, 193, 198, 201, 208, 209,
 218, 226, *passim*.
 ná 5, 29, 34, 39, 64, 131, 137, 151,
 157, 169, 189, 192, 198, 210,
 211, 218, *passim*.
 ná 29, 78 [5, 33], 95, 137, 172, 173,
 182, 189, 209, 211, *passim*.
 ná.dé 78 [1, 2], 80, 85, 161, 218.
 nádé 160.
 ná.fúli 30, 118.
 nágáxábi 17.
 náxá 34, 55, 160.
 náxá 133, 188, 192, 221.
 námá 78 [22], 161, 198, 202, 224,
 232.
 ná.múyi 15.
 ná.ní 225.
 náñaráyí 17.
 nári 7.
 nátá 144, 193.
 né 15, 27, 149, 157, 203, 231.
 né 27, 29.
 nè.gárl 17.
 nèmú 69, 136, 173, 221.
 nèmúí 100.
 némúnémú 74.
 nè.né 15.
 nëñé 17.
 nëyí 17, 72.
 nërí 126 [21].
 nëbà 78 [41].
 nëgé 17, 78 [19, 20], 81 [6], 111,
 112, 126 [22, 31], 131, 190,
 193, 211, 216, 231.
 nëgèbàné 95.
 nëgèxámè 106.
 nëkí 17.
 ni.móxò 30.
- ní.ní 14, 190.
 níñá, níñé 78 [5], 155, 161, 232.
 níñé 17.
 nõ 7, 14, 69, 72, 81 [13], 193, 214,
 221.
 nõdí 107, 221.
 nõdíllá 107.
 nõxó 5, 54, 98.
 nõxé 98.
 nõxú 128, 139, 162, 185.
 nó.ré 123.
 nú 55, 78 [9, 29], 154, 219, 231,
passim.
 nú 63, 83, 160, 216.
 núxúí 78, [32].
 númàré 39, 214.
- ñà 110.
 ñágálé 16, 17.
 ñágámádí 17.
 ñáxáí 73.
 ñá.xú 78, 110, 160.
 ráñà.xú 78.
 máñà.xú 78.
 mārānā.xúí 80.
 ñāmānè 137, 190, 221.
 ñāmúyí 15.
 ñà.rí 59, 78 [35], 84.
 ñà.rífórè 98, 126 [5].
 ñé 15, 83, 200.
 ñèlèxé 160, 227.
 ñèlèxéfórl 126 [3], 216.
 ñèmé 78 [12].
 ñéné 15.
 ñéré 78, 81 [9], 142, 182, 198.
 ráñèrè 78.
 máñèrè 78.
 ñéyéyí, ñéyí 54.
 ñí 16, 72, 190.
 ñíyí 126 [23], 172.
 ññ 45, 72, 78 [1, 20], 201, 218.
 ñóxé 16.
 ñóxó 29.
 ñòxó 29.
 ñóxó 29.
 ñóxó 29.
 ñóxóé 189.
 ñóxómí 45.
 ñòxú 190.
 ñòxú 153.
 ñó.gé 216.
 ñò.té 83.
 ñúé 165.
 ñúgú 214, 218, 225.
 ñúsi 109.
 ñùmètí 17.
- ó 137, 153, 178, 195, 225, 227.
- pálá 2.
 pálátš 3.
- páni 3, 86, 161, 165, 216.
 páti, páti 201.
 pátipátá 3, 74.
 pá.tí 3.
 péti 3.
 pé 3, 160.
 pé 3, 201.
 pèrèmuí 3.
 pètèrúpèrètú 3.
 pérkí 3.
 pét 3, 201.
 pílení 3.
 písípísi 3.
 pí.sí 3.
 píti 3, 201.
 píyá 3.
 pléti 83, 103.
 póstá 3.
 pōti 3.
 pó 2, 3, 149, 201.
 pō 3, 84, 201.
 pōpi 3, 62, 116.
 pōpi 3.
 poró 3.
 pósá, pósá, pōpósá 3, 201.
 potéké 201.
 príntí, príntí 3, 53.
 púxú 3.
 púrúti 3, 73, 132.
 pütüpütú 3, 74.
- ra 34, 77, 78, *passim*.
 ra 34, 78, 138, 172, 183, 190, 191,
 194, 210, 211, 214, 221, *passim*.
 ráyè 33, 137.
 ríñi 33, 47, 103.
 róplá 33, 47.
 rúm 33, 47.
- sá 63, 160, 207, 216, 225, 229, 231.
 sá 12, 55, 64, 72, 84, 83, 128, 131,
 137, 160, 168, 169, 183, 189,
 190, 209, 212, 214, 218, 231.
 sádé 78 [44], 111, 160, 162, 185.
 sásé 116.
 isá 88.
 másá 193.
 xúmàsá 83.
- sã 72.
 sãbá 78 [16].
 rásãbá 78 [16].
 sãbárl 12.
 sãbátí 216.
 sãbi 78 [2].
 sãdčyí 161.
 sãfúí 100.
 sãfúyí 78 [33].
 sã.gá 17, 97.
 sãgó 17.

- ságó 48.
 sákké 17, 216.
 sàxá 17, 83, 128, 223, 225.
 sùlaxù 69, 78, 173.
 rásalàxù 78, 193.
 inásalàxù 78, 226.
 sàlàmutí 114.
 sùlí 109, 126 [24], 155, 189, 193.
 sálitàrè 109.
 sáltiyirè 215.
 sàlòyí 81 [13].
 sánù 78 [14, 16], 223.
 sàñà 17.
 sàpó 48.
 sàrá 37.
 sàrà 37, 62, 96, 214.
 sàré 96.
 sàré 12, 96, 234.
 sàrí 106.
 sàsí 29, 78 [41].
 sàtí 45.
 sáyí 69, 72, 78 [25, 33], 123, 126 [25], 149, 179, 225, 229, 231.
 sàná 177.
 sànáfíílá 107.
 sàkírí 78 [17], 126 [25], 135, 165.
 sàkóyí 126 [17].
 sèbé 37, 78 [23], 149, 172, 194.
 sèbèkàyi 118.
 sèbé 37, 78 [40].
 sèbèkàyi 118.
 ségé 69, 78, 126 [18], 165, 193.
 rásègè 78.
 màsègè 78.
 ségè 126 [9], 152, 218.
 ségétélá 78 [9], 212, 216, 218.
 séxé 78 [14], 111, 126 [22], 216, 218.
 séréki 103.
 sèsi 29.
 sétè 78 [44].
 sé. ti 85.
 sé 37, 72.
 sè 4, 37, 78 [42], 88, 109, 116, 165, 225.
 sèsómá 106.
 sèkólótàrè 109.
 sèsásè 116.
 sèsaré 96.
 sè 194.
 màsè 194.
 ségété 73.
 sèkú 94.
 sèkúyí 94.
 sèkúí 100.
 séri 4, 172, 214, 218.
 sí 37, 72, 221, 223.
 sítémùí 62, 215.
 sí 37, 78 [15], 183, 209, 225.
- síkótè 126 [16].
 sí 80.
 rásí 80.
 màrásí 80.
 sí 37.
 sí 8, 72, 106, 172.
 síkorémá 106.
 sídè 149, 197, 219.
 sigá 15, 52, 55, 58, 62, 63, 69, 78 [9, 20, 22, 30, 33, 39], 96, 140, 143, 147, 149, 155, 157, 158, 160, 162, 169, 179, 189, 193, 194, 198, 207, 211, 212, 218.
 sigé 9, 69.
 rásìgà 69, 84, 210.
 màsìgà 69.
 sígá 172, 211.
 sígè 78 [25], 221, 223.
 sigí 131, 209.
 sigisámá 131.
 sígòm 81 [3].
 síké 9, 101.
 síké. li 83, 103.
 sílí 78 [7], 135.
 símé 185.
 síná 29, 97, 227.
 síná 29.
 sísí 107.
 sísílá 107.
 síso 48.
 síyá, sílá 97.
 sõe 72, 98.
 sóxò 123, 212.
 *soxo 84.
 rásòxò 84, 201, 230.
 màsòxò 84.
 yámàsòxò 84.
 sóxó 8.
 sóxóe 173.
 sóxólá 107.
 sónó 197.
 sóñé 63, 193.
 só. pi 103.
 sòtò 27, 71, 201, 221.
 sùtò 27.
 sùyi 72.
 só 64, 69, 72, 78 [31, 40], 106, 132, 136, 157, 158, 161, 165, 185, 190, 198, 207, 218, 221.
 sóe 37, 115.
 sósè 116.
 màsò 193.
 tágisò 85.
 ísò 81.
 yáísò 81 [18], 84.
 sòbilí 103.
 sòdóyí 94.
 sòdòdíyí 94.
 sòdòñáxiñá 110.
- sõe 37, 72, 78 [19, 27, 34, 40], 101, 123, 153, 169, 193.
 sógé 78 [21], 99, 111.
 sógófùrè 126 [8], 178.
 sógófùrè 99, 126[8].
 *sogi 161.
 rásògi 161.
 sólí 24, 78.
 rásòlí 78.
 màsòlí 78.
 só. lófèrè 83.
 sóróttè 73.
 sòsòe 99.
 sòsóló 73.
 sũ 45, 52.
 sũyi 94, 225.
 sùbáhà 178, 218.
 sùbè 64, 78 [3, 18], 151, 173, 179, 190, 211, 212, 221, 225.
 sùbù 172.
 sùgútú 73.
 sùkàrí, sùkùrí 103.
 sùxù 54, 63, 78, 191, 193, 203, 207, 216.
 sùxùdè 111.
 rásùxù 78.
 màsùxù 78.
 sùlè 83, 126 [25], 203.
 sú. lí 14.
 sùlú 24.
 sùlú 24.
 sùlùmùsùlùmùí 74.
 sùnù 95.
 sùpi 103, 161.
 sùrí 37.
 sùri 37, 39.
 sùrùdú 73.
 sùrùmùí, sùrùmí 73.
 sùsá 202.
 sùsù 111.
 sùsùdè 111.
 sùtí 81 [7], 165.
- tá 11, 28, 58, 62, 149, 172, 173, 186, 190, 207, 216, 218.
 tàkàyi 118.
 tàfàrimá 186.
 tà 78 [20, 27], 136, 153, 159, 161, 172, 191, 210, *passim*.
 tàbè 4.
 tàbé 5, 10.
 tàdè 153.
 tàfé 4.
 tàgá 161, 173.
 tàgáláyi 94.
 tàgí 85, 168, 169, 216.
 tà. xù 227.
 tàxù 128.
 mátàxù 83.

itaxù 81.
 lálá 193.
 italá 168.
 tálí 159, 197.
 tálí 226.
 tà.rá 62, 83, 97, 123, 140, 173, 179,
 223.
 tà.ràgínémá 106.
 tà.ràxámémá 106.
 tàrè 109.
 tàri 7.
 tàté 64.
 tàtú 172.
 té 5, 10, 28, 37, 78 [17], 126 [28],
 150, 187, 221.
 téśádé 111.
 tē 37, 126 [26], 218.
 tégé 172.
 tégé 30.
 tē.gé 30.
 tē.mé 117.
 té.médí 78 [5, 9], 83, 84, 117,
 131, 149, 189, 227.
 témùí 78 [13], 100, 155, 157, 178,
 189, 195.
 tènè 29, 150.
 ténè 29, 48.
 tēp 201.
 tērē 45, 48.
 tēsèbiyá 78 [15].
 tēté 29.
 tētēyí 29.
 tē 72, 111, 151, 169, 173, 176, 182,
 186.
 tēlá 107.
 tēsè 116.
 itè 81, 153, 191.
 tēbili 86, 192, 216.
 tēk 201.
 tētēyí 29, 117.
 tī 55, 72, 80, 81 [5], 106, 114, 165,
 172, 177, 178, 192, 198, 218,
 224, 231.
 xúti 83, 230.
 tī 8, 72, 152, 223.
 tígí 78 [6], 172.
 tīká 95.
 tīkálá 107.
 tíná 55, 64, 78 [19], 94, 146, 197,
 218.
 tínábórà 197.
 tírí 226.
 tīrídí 73.
 tō 7, 26.
 tōbilli 45, 103.
 tōe 108.
 tō.ké 12.
 tōxé 12, 64, 71, 78 [38], 126 [31],
 138, 143, 144, 152, 161, 221.

tōxókùlè 71.
 tōxókélè 54.
 tōxòtōxòyá 74.
 tōxó 8.
 tō 80, 83, 223, 230.
 tō 37, 72, 96, 146, 197.
 tō 3, 6, 11, 26, 37, 59, 72, 78 [18],
 131, 144, 156, 165, 188, 212,
 225, 226.
 sēmàtòe 88.
 itò 88.
 rátò 182.
 mátò 221.
 tódí 69, 101, 201.
 tódílá 107.
 tōfàrè 45, 64, 83, 150, 197, 200,
 214.
 tógé 55.
 tógó 15, 52, 69, 96, 188, 190.
 tógóe 37.
 mátògò 162.
 xúmàtògò 83.
 togóe 37.
 tólí 126 [23].
 tólí 78.
 tólíyí 94.
 rátólí 78.
 mátólí 78.
 tóliyá, tóliyá 151.
 tólotólotóyí 74.
 tū 72.
 rátú 225.
 tú 165, 209.
 túbá 96.
 túbé 37, 96.
 túbé 37.
 tū.bí 2, 101.
 túdé 126 [25], 190.
 tógá 78 [34].
 tógátógá 74.
 tógí 69, 78 [38], 126 [29], 176, 196,
 229.
 tūgí 165.
 tūkí 115.
 tūkimàsòe 115.
 tūxúyí 186.
 túlí 78 [14].
 túlitàrè 109.
 túliràsòe 115.
 túlísè 123.
 túné, tülé 78 [37, 41].
 túnèbìrè 95, 126 [27].
 túnèbìrè 95, 126 [27].
 tūpí, tūpí 2.
 tūrà 96.
 tūrè 96.
 tūrè 96, 224.
 tūrègbé.li 96, 126 [2].
 tūrú 52.

tūrí 100, 173, 218.
 tūrútúrúyí 74.
 tūtúrúyí 73.
 tyámáyí 53, 225.
 wá 215.
 wá 24, 55, 72, 81 [22], 139, 156,
 189, 193, 201, 212, 216, 221,
 224, 225, 233.
 wá 72, 83.
 xúmàwà 83.
 wàxatí 73.
 wálá 63, 215.
 wálí 83.
 wàliké 83.
 wà.ñé 52, 101.
 wà.ñèti 101, 114.
 wàràtá 73.
 wàsá 211.
 wási 139.
 wàtáyí 78 [16, 34].
 wèyè, wòyè 80, 126 [4], 156, 219,
 223.
 wèyèyí 78 [19, 29], 81 [22], 84,
 93, 123, 190, 194.
 wèyèlá 107.
 wóbbíni 103.
 wórté 53.
 wó 26, 55, 78 [27, 39], 130, 161,
 189, 203.
 wó 26, 81 [19], 128, 130, 136, 137,
 156, 198, 218.
 wóbé 160.
 wókáwóká 74.
 *wolé 24, 126 [28].
 wólí 86, 116, 173, 212, 225.
 wólógí 37.
 wóróyí, wóróyí 37.
 wòtò 48, 81 [2], 123, 139, 192.
 wówó 199.
 wúderi 78 [2], 86.
 wúdu 24.
 ráwúdu 24.
 wúki 103.
 wúlé 201.
 wúlí 169.
 wúrè 23, 37, 230.
 wú.rè 37.
 wúrí 6, 23, 78 [1, 9, 28, 41, 43], 86,
 100, 169, 172, 212, 218.
 wúridí 6.
 wúrúgbé 100.
 wúrixúríkáyí 118.
 wúrúttú 73.
 wúyá 78 [1], 212, 216, 218, 229.
 yá 112.
 yá 37, 72.

- yá 37, 72, 78 [17, 24], 81 [10], 84,
 126 [29], 172, 197, 201, 218.
 yáixàrèñá 110.
 yámà 188.
 yábá 37.
 yáhá 37.
 yádi 155.
 yáfá 69, 150.
 yáfé 69-78 [34]
 yáfátóε 108.
 yágálé 16.
 yági 109.
 yákósi, yákós 146, 197.
 yáxùì 100.
 yáxúgbé.li 126 [2].
 yálá 88, 197, 221.
 *yalá 218.
 ráyalá 218.
 yarábi 80.
 māràyáràbi 80.
 yàrèràtí 114.
 yáté 191, 227.
 yáti 139.
 yáyí 201.
 yági 189.
 yèxé 64, 78 [8], 123, 216, 218, 225.
 yèxèbàtúlá 106.
 yéxé 81 [17], 86, 126, [18].
 yéxéràrè 96.
 yèlè, yalè 64, 150, 190.
 yè.né 107.
 yè.nélá 107.
 yèlé, yàté 114, 139, 231.
 yètétí 114.
 yé 23, 78 [40, 43], 81 [11], 106,
 119, 126 [28, 29], 150, 165,
 169, 181, 183, 190, 207, 221.
 yéfùrè 81 [2], 96, 126[8].
 yégúh 126 [10].
 yègé 78 [32].
 yégélé 73.
 iyègèlè 81.
 yélé 62.
 ráyèlè 62, 165.
 yèlèbú 4.
 yèlèfú 4.
 yèli 153, 216.
 yèlibá 78 [22], 131, 161, 219.
 yèrè 63, 136, 172, 212, 216, 221,
 225, 231.
 yèri 200.
 yésé 71, 78.
 ráyèššé 78.
 máyèššé 78.
 yí 16, 23, 132, 137, 152, 169, 173,
 178, 198, *passim*.
 yìbé 98.
 yìbèbšbóε 98.
 yìgíyá 39, 45.
 yìli 64, 86, 144, 173, 176, 214.
 yìrè 81 [10], 83, 126 [23], 221.
 yìrídí 73.
 yòké 211.
 yóxé 16, 126 [30].
 yore 126 [31].
 yó 63, 85, 215, 225.
 yò 72, 221.
 yòbòε 99.
 yóká 78 [8, 11], 126 [1, 30], 193,
 208, 221, 223.
 yókábéxi 126 [1].
 yótóyótó 74.
 yúbà 97-190.

INDEX TERMINOLOGIQUE

(Les chiffres renvoient aux paragraphes)

- Adnominales (particules) 134 à 140.
Aoriste 153, 159.
Adverbes 196 à 203.
Bases lexicales ch. 5^e.
Classement : cf. phonèmes.
— — consonnes
— — voyelles.
Complément indirect : cf. relationnel (syntagme).
Complétif (syntagme) 62, 120 à 128.
Composés (noms) 113, 124 à 126.
Conjonctions 222 à 234.
Conjugaison 147 à 162.
Consonnes : phonèmes 2 à 21.
— classement 31.
— fréquence 33, 34.
Construction : cf. hypotactique.
— — paratactique.
Contractuelle (relation) 123, 127.
Coordonné (syntagme) 63, 213.
Défini 121, 122, 127.
Démonstratifs (pronoms) 132.
Dérivatifs : dérivatifs de base 75 à 88.
— dérivatifs nominaux 104 à 119.
Dérivés (noms) 104 à 119.
Discursive (structure) 121.
Désidératif (mode) 161.
Distribution ch. III.
Énoncé minimal 57.
Fonction : cf. prédicat.
— — primaires.
Forme canonique 44, 70 à 74.
Fréquence : cf. consonnes.
— — voyelles.
Gérondif 193, 194.
Harmonie vocalique 49.
Homophonie 50.
Hypotactique (construction) 220 à 234.
Hypothétique (mode) 155 à 159.
Impératif (mode) 162.
Inchoatif 152, 158.
Indéfini 124, 127.
Indépendante (proposition) 205 à 217.
Indicatif (mode) 148 à 153.
Itératifs (adverbes) 201.
Lexèmes radicaux 69, 93 à 101.
Lexicale (structure) 124.
Massive (structure) 144.
Modales (particules) 206 à 209.
Modes : cf. indicatif.
— — hypothétique.
Modes : cf. narratif.
— — désidératif.
— — impératif.
Mores 40, 41.
Narratif (mode) 160.
Naturelle (relation) 123, 127.
Noms : cf. simples.
— — dérivés.
— — composés.
Nominaux ch. 6^e.
Objectal (syntagme) 58, 164.
Paratactique (construction) 218 à 220.
Particules : cf. adnominales.
— — modales.
Permansif 150, 156, 212.
Personnels (pronoms) 130, 131.
Phonèmes : cf. consonnes.
— — voyelles.
— — tons.
Pluriel 135.
Ponctuel 151, 157.
Postpositions 170 à 195.
Prédicat : fonction prédicative 66.
— syntagme prédicatif 58, 65, 66, 164.
Primaires (fonctions) 65, ch. 8^e.
Projectif 149, 155.
Pronoms : cf. personnels.
— — démonstratifs.
— — relatif.
Propositions ch. IX.
Prosodie : cf. tons.
Réactifs 146.
Relatif (pronom) 133, 221.
Relationnel (syntagme) 64, 167 à 195.
Simples (noms) 90 à 103.
Structures : cf. lexicale.
— — discursive.
— — massive.
Syllabes 43 à 45.
Syntagmes : cf. complétif.
— — coordonné.
— — relationnel.
— — prédicatif.
— — objectal.
Tons ch. 2^e.
Transitivité 58, 165.
Verbales (formes) ch. 7^e.
Voyelles : phonèmes 22 à 30.
— classement 32.
— fréquence 33, 34.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION.....	1
<i>Première partie : PHONOLOGIE</i>	
Introduction (§ 1).....	7
CHAP. PREMIER. — <i>Les unités phonématiques</i>	
Les phonèmes consonantiques (§ 2 à 20).....	9
Conclusion (§ 21).....	19
Les phonèmes vocaliques (§ 22 à 30).....	20
Classement des phonèmes (§ 31, 32).....	23
Fréquence d'emploi des phonèmes (§ 33, 34).....	26
CHAP. II. — <i>Les unités prosodiques</i>	
Introduction (§ 35).....	29
Mélodie tonique et chaîne phonématique (§ 36).....	30
Documents (§ 37).....	30
Les réalisations phoniques (§ 38).....	31
Les variantes combinatoires (§ 39).....	32
Interprétation phonologique (§ 40).....	34
Séquence de deux mores (§ 41).....	34
Conclusion (§ 42).....	35
CHAP. III. — <i>La distribution des phonèmes</i>	
Les structures syllabiques des mots (§ 43).....	37
Structures distributives des unités significatives (§ 44, 45).....	37
Les latitudes de combinaison des phonèmes (§ 46).....	39
La consonne <i>r</i> (§ 47).....	40
Les voyelles (§ 48).....	40
L'harmonie vocalique (§ 49).....	41
L'homophonie dans les monèmes (§ 50).....	42

Les faits d'assimilation (§ 51).....	43
Diphthongues en finale de noms (§ 52).....	43
Groupes de consonnes (§ 53).....	45
Amuïssement de consonnes (§ 54).....	45
Contacts de voyelles entre unités libres (§ 55).....	46

Deuxième partie: GRAMMAIRE

Introduction (§ 56).....	51
--------------------------	----

CHAP. IV. — *Morphologie syntagmatique de l'énoncé*

Introduction (§ 57).....	53
Les deux types d'énoncés minimaux (§ 58 à 60).....	53
Les expansions des énoncés minimaux (§ 61).....	55
Le syntagme complétif (§ 62).....	55
Le syntagme de coordination (§ 63).....	56
Le syntagme relationnel (§ 64).....	57
Schéma structural de l'énoncé (§ 65).....	58
Les combinaisons fondamentales de monèmes (§ 66, 67).....	59

CHAP. V. — *Les bases lexicales*

Introduction (§ 68).....	63
Les lexèmes radicaux.....	63
Identification (§ 69).....	63
Formes canoniques (§ 70 à 74).....	64
Les dérivatifs de base.....	68
Identification (§ 75).....	68
Les dérivatifs <i>ra et ma</i> (§ 76 à 80).....	69
Le dérivatif <i>i</i> (§ 81).....	78
Les dérivatifs d'origine lexicale (§ 82 à 86).....	80
L'inventaire ouvert des dérivatifs (§ 87, 88).....	83

CHAP. VI. — *Les nominaux*

Introduction (§ 89).....	85
Les noms simples (§ 90).....	85
Le morphème nominal (§ 91, 92).....	86
Noms transposés d'un lexème à voyelle nasale (§ 93).....	87
Noms transposés d'un lexème en <i>a</i> (§ 94 à 97).....	88
Noms transposés d'un lexème <i>ɔ</i> (§ 98).....	90
Noms transposés d'un lexème en <i>o</i> (§ 99).....	91
Noms transposés d'un lexème en <i>u</i> (§ 100).....	91
Noms transposés de lexèmes en <i>i, e, ε</i> (§ 101).....	91
Conclusion (§ 102, 103).....	92

Les noms dérivés (§ 104).....	93
Les dérivatifs nominaux purs (§ 105).....	93
Dérivés en <i>má</i> (§ 106).....	94
Dérivés en <i>lá</i> (§ 107).....	95
Dérivés en <i>tšé</i> (§ 108).....	95
Dérivés en <i>tàrè</i> (§ 109).....	95
Dérivés en <i>ñá</i> (§ 110).....	96
Dérivés en <i>dé</i> (§ 111).....	96
Dérivés en <i>yá</i> (§ 112).....	97
Les dérivatifs nominaux d'origine lexicale (§ 113).....	97
Dérivés en <i>lí</i> (§ 114).....	98
Dérivés en <i>sóe</i> (§ 115).....	98
Dérivés en <i>sé</i> (§ 116).....	98
Dérivés en <i>dí</i> (§ 117).....	99
Dérivés en <i>káyí</i> (§ 118).....	99
Dérivés en <i>ká</i> (§ 119).....	99
Le syntagme complétif (§ 120).....	100
Le syntagme de structure discursive (§ 121 à 123).....	100
Le syntagme de structure lexicale (§ 124 à 126).....	102
Conclusion et cas particuliers (§ 127, 128).....	106
Les pronoms (§ 129).....	108
Les pronoms personnels (§ 130, 131).....	108
Les pronoms démonstratifs (§ 132).....	109
Le pronom relatif (§ 133).....	110
Les particules adnominales (§ 134).....	110
Particule du pluriel (§ 135).....	110
Particule emphatique oppositive (§ 136).....	110
Particule emphatique d'intensité (§ 137).....	111
Particule possessive (§ 138).....	111
Particule d'ipséité (§ 139).....	112
Particule additive (§ 140).....	112

CHAP. VII. — *Les formes verbales*

Introduction (§ 141).....	113
Morphologie verbale.....	113
Syntagmes à morphèmes suffixés (§ 142).....	113
Syntagmes à morphèmes préfixés (§ 143).....	114
Syntagme de structure massive (§ 144).....	114
Syntagme à morphème zéro (§ 145).....	115
Valeurs des formes verbales.....	115
Analyse par adjonction de « réactifs » (§ 146).....	115
Le système de conjugaison (§ 147).....	116
Le mode indicatif (§ 148).....	117

Le projectif (§ 149).....	117
Le permansif (§ 150).....	118
Le ponctuel (§ 151).....	119
L'inchoatif (§ 152).....	119
L'aoriste (§ 153).....	120
Le mode hypothétique (§ 154 à 159).....	120
Le mode narratif (§ 160).....	121
Le mode désidératif (§ 161).....	122
Le mode impératif (§ 162).....	123

CHAP. VIII. — *Les fonctions primaires*

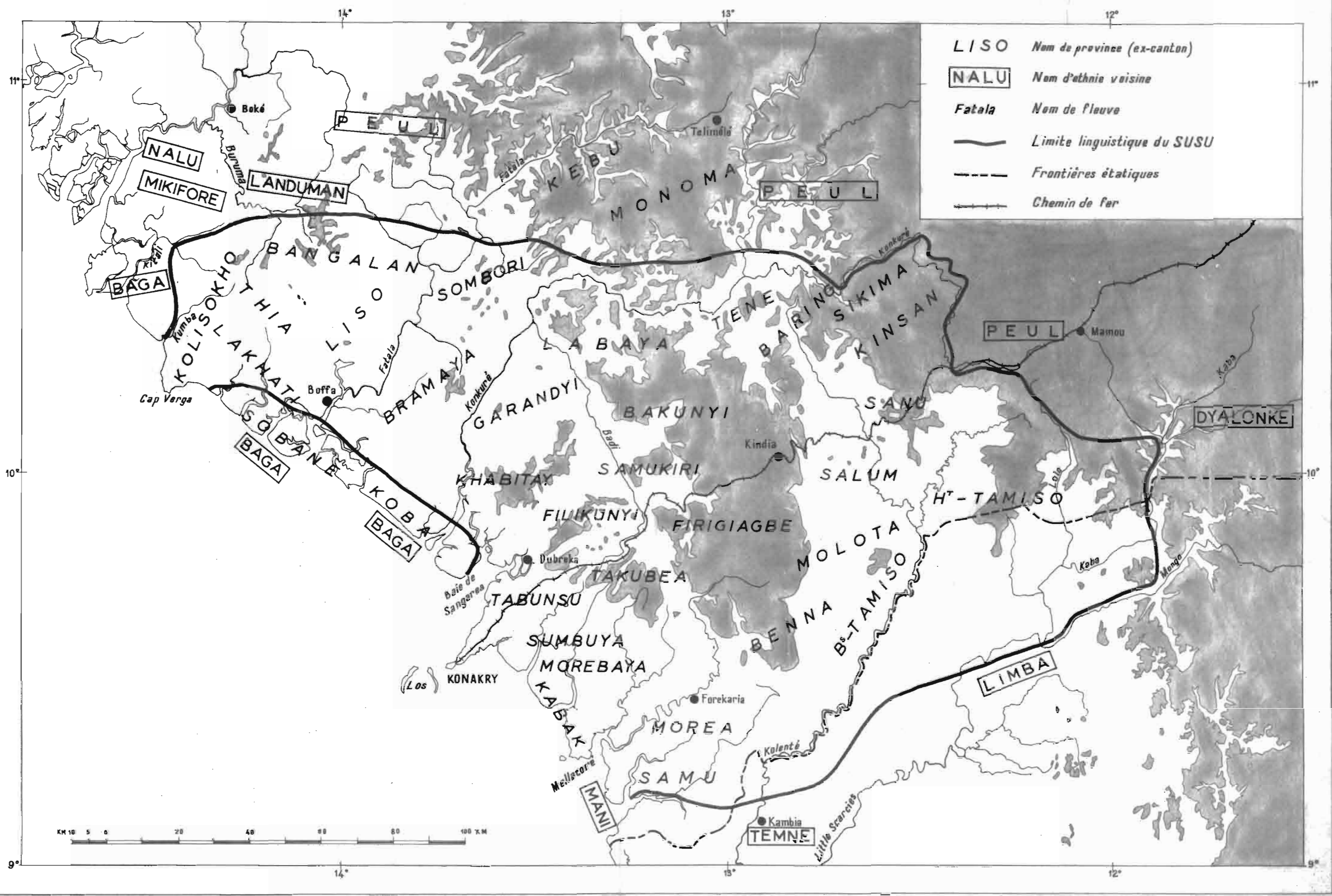
Introduction (§ 163).....	125
Les syntagmes prédicatif et objectal (§ 164 à 166).....	126
Le syntagme relationnel (§ 167).....	127
Compléments non marqués (§ 168, 169).....	128
Compléments marqués d'une postposition (§ 170).....	129
Les postpositions <i>ra</i> et <i>ma</i> (§ 171 à 174).....	129
Les syntagmes fonctionnels avec <i>ra</i> et <i>ma</i> (§ 175 à 188).....	131
Les postpositions <i>xā</i> , <i>xāmā</i> , <i>xūxā</i> (§ 189).....	134
Les postpositions <i>i</i> et <i>kūi</i> (§ 190).....	135
La postposition <i>be</i> (§ 191).....	136
La postposition <i>gbě</i> (§ 192).....	136
Syntagmes relationnels de type gérondif (§ 193, 194).....	136
Syntagme de valeur distributive (§ 195).....	138
Les adverbes (§ 196).....	138
Adverbes de temps (§ 197).....	138
Adverbes de lieu (§ 198).....	139
Adverbes de quantité (§ 199).....	139
Adverbes d'interrogation (§ 200).....	139
Adverbes itératifs (§ 201).....	140
Adverbes d'assertion (§ 202, 203).....	141

CHAP. IX. — *Les propositions*

Introduction (§ 204).....	143
La proposition indépendante (§ 205).....	143
Les particules modales (§ 206 à 209).....	144
Proposition comportant le monème <i>ná</i> (§ 210).....	145
Amuïssement du verbe (§ 211).....	145
Permansif sans fonction prédicative (§ 212).....	146
Étendue des propositions indépendantes (§ 213 à 216).....	147
Succession de propositions (§ 217).....	149
Construction paratactique (§ 218, 219).....	149

TABLE DES MATIÈRES		183
Construction hypotactique (§ 220).....		151
La pronom <i>nàxâ</i> (§ 221).....		151
Les conjonctions de subordination (§ 222 à 234).....		152
CONCLUSION.....		157
BIBLIOGRAPHIE.....		161
INDEX DES FORMES.....		165
INDEX TERMINOLOGIQUE.....		177





- LISO *Nom de province (ex-canton)*
- NALU *Nom d'ethnie voisine*
- Fatala *Nom de fleuve*
- *Limite linguistique du SUSU*
- - - *Frontières étatiques*
- +— *Chemin de fer*



Provinces (LISO): PEULU, MONOMA, KEBU, BANGALAN, SOMBORI, LABAYA, TIENE, BARING, SIKIMA, KINSAN, SAMU, H'-TAMISO, MOLOTA, B-TAMISO, MOREA, SAMU, MANI, TEMNE, LIMBA, DYALONKE.

Ethnic Groups (NALU): MIKIFORE, LANDUMAN, BAGA, KOLISOXHO, THIA, LISO, BRAMAYA, GARANDYI, KHAMBITAX, SAMUKIRI, SALUM, FILIKUNYI, FIRIGIAGBE, TAKUBEA, TABUNSU, SUMBUYA, MOREBAYA, KABAK, MOREA, SAMU.

Rivers (Fatala): Kankura, Kaba, Lala, Kolenté, Little Scarcies, Mellecoré.

Other Labels: Boké, Telimolé, Mamou, Kindia, Dubreka, Forekaria, Cap Verga, Baie de Sangaree, Los, Kambia, Kumba, Kitalli, Mungo.